

CORRESPONDANCE

DE

MONSEIGNEUR GAY

ÉVÊQUE D'ANTHÉDON

AUXILIAIRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL PIE

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION PAR M^{re} BAUNARD

TOME I

1834-1863

LIBRAIRIE H. OUDIN

PARIS

24, RUE DE CONDÉ, 24

POITIERS

9, RUE DU CHAUDRON-D'OR, 9

1912



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2012.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

CORRESPONDANCE

DE

MONSEIGNEUR GAY

ÉVÊQUE D'ANTHÉDON



INTRODUCTION

On ne devait bien connaître Mgr Gay que par sa correspondance. Qui donc a dit qu'écrire une lettre c'est livrer son portrait ?

Le portrait qu'on trouvera, dans ce recueil de près de quatre cents lettres, est assurément celui d'une des plus dignes figures ecclésiastiques qui soient apparues à notre âge : figure de prêtre, d'évêque, de théologien et de docteur, d'écrivain et d'orateur, de directeur d'âmes et d'ascète ; mais aussi figure d'ami, de fils, de frère, figure d'artiste et de poète ; figure d'homme de Dieu par-dessus tout le reste.

De cette correspondance, une partie seulement est livrée aujourd'hui au public : ce sont les lettres à sa famille et à quelques amis. Les lettres de direction et de spiritualité viendront ensuite, à leur tour. Ainsi se complétera, dans l'ensemble de ses traits, cette physionomie successivement présentée sous ses aspects divers.

Ce qui dans cette diversité constitue l'unité, c'est le même sentiment de religion profonde, ardente, enthousiaste, mais toujours sûre et sage, qui en est l'inspiration générale, supérieure. C'est ce souffle qui, soulevant, animant, vivifiant, échauffant toute la

suite de ces pages, en fait une œuvre éminemment sacerdotale, d'une élévation surhumaine, et dans laquelle les choses et les pensées de ce monde sont constamment illuminées par un reflet de l'autre.

En cela l'homme de ces lettres est bien encore l'homme de ses livres ; mais, à mon sens, le premier est supérieur au second. Sans doute, livres et lettres avaient été vécus par leur pieux auteur, avant que d'être écrits. Mais combien plus d'abandon, de simplicité, de spontanéité ; et conséquemment combien plus de poésie réelle et d'éloquence naturelle dans la lettre que dans le livre ! Autre chose est d'écrire de haut, en s'adressant en général à un public qu'on ignore ; autre chose est de s'enfermer en tête à tête, en cœur à cœur, avec un correspondant non seulement connu mais intime, avec qui point n'est besoin de composer sa phrase ou d'aiguiser sa plume. Le charme suprême de ces lettres, d'une si riche forme cependant, c'est précisément que, sans souci de cette forme, et à travers le courant des nouvelles du jour, les confidences de famille, les récits de voyages, les choses de l'art, les affaires de l'Église et du pays, Mgr Gay ne vise, en définitive, que deux objets toujours en vue : l'âme et Dieu : — l'âme sœur, amie ou fille de la sienne, à laquelle il attache les ailes du vol en Dieu ; et Dieu en qui il lui fait chercher force, lumière, consolation, espoir. — Ce qu'il y a peut-être ailleurs de trop transcendant dans le langage de l'esprit est tempéré ici par la familière condes-

endance du langage du cœur. Car c'est un cœur que cet homme, un cœur ardent, délicat, généreux, fort et tendre; et la plus belle vision qu'il nous laisse de son commerce avec ces âmes chères, c'est assurément le spectacle ininterrompu de la sienne.

Lorsque s'ouvre cette correspondance, juillet 1834, Charles Gay est un adolescent de dix-huit ans, couronné de ses brillants succès de collègue, studieux et rêveur à la fois, épris de tout ce qui est beau et bon dans la vie, dans la famille, dans la nature; très particulièrement emporté vers la musique qu'il cultive avec une passion, et déjà avec un talent qui font de lui un émule reconnu de Charles Gounod dont il devient l'ami pour la vie entière. La voix d'une pieuse femme, artiste, elle aussi, qui a la clef de son cœur, y fait entendre et vibrer le nom de Jésus-Christ. Un prêtre sublime, le futur Père Lacordaire, le lui fait aimer pour toujours. Charles Gay est devenu chrétien.

Il n'a plus dès lors qu'une pensée, être un artiste chrétien, un grand artiste chrétien, et de ce qui est sa passion faire aussi désormais l'unique profession de sa vie. Mais, à vingt-trois ans, un jour, de la solitude des bois de Ville-d'Avray, sort une parole intime qui lui fait entendre au cœur : « Tu seras prêtre ! » Il le sera, en dépit de toutes les oppositions et contradictions. Et bientôt, en octobre 1839,

le futur prêtre se rend à Rome, aux grandes Ecoles de Rome, pour y commencer ses études ecclésiastiques.

Toutes ses lettres d'alors sont un chant à la louange de cette Rome qui désormais le possède tout entier : « Rome qu'on ne peut aimer à demi, s'écrie-t-il, Rome où Dieu vous parle de toutes choses et où toutes choses vous parlent de Dieu » ! Rome où il vit en communauté fraternelle de demeure, d'études et de pieuse vie avec François de la Bouillerie, le futur évêque de Carcassonne, puis coadjuteur de Bordeaux. Rome dont il visite les souvenirs sacrés et la campagne éloquente dans l'amicale compagnie de l'abbé Gerbet et de la pieuse famille des La Ferrouays qui lui est devenue une société de chaque jour. Rome enfin, où le frêle jeune clerc ne peut rester que peu de temps, mais qui demeure en son cœur inoubliablement ravissante et aimée.

Puis bientôt c'est Paris, le séminaire de Saint-Sulpice, l'achèvement des études, le presbytère des Missions, et le premier apostolat au sein de sa famille dont la mère, le père, le cousin, le beau-frère sont ramenés par lui au pied des saints autels. Enfin lui-même en monte les degrés à trente ans, tout en larmes de bonheur et de reconnaissance, y portant à Jésus-Christ le pur parfum d'une jeunesse qui n'avait habité que les cimes.

A partir de ce jour s'ouvre pour l'homme de Dieu la carrière apostolique, où nous introduisent ses lettres. Il y est, à Paris, l'évangéliste des petits, le

prédicateur des communautés religieuses, le directeur des âmes pieuses. Ce ministère de direction, il y avait déjà dix ans qu'il l'exerçait dans une incessante correspondance domestique, particulièrement avec sa sœur Céline, mariée à l'âge de dix-sept ans à M. Paul Pouquet, et qu'unissait à lui cette communauté de foi à laquelle lui-même rendait ce fraternel hommage : « Il y a beaucoup de foi en toi, ma chère petite sœur ; et c'est parce que je l'ai senti que je t'ai toujours attirée vers moi et aimée de prédilection. » Mais c'était de plus une âme mélancolique, attristée, que cette jeune femme sans enfant, esprit cultivé, volonté active, mais conscience inquiète, tremblante, pour laquelle ce jeune chrétien de vingt à vingt-cinq ans trouvait dès lors des conseils d'une élévation égale à sa tendresse : « Sais-tu bien, chère petite sœur, lui écrivait-il dès 1839, la cause de tes abattements ? C'est que ton imagination fait trop beau jeu à tous les vents. Si tu abaissais un peu plus tes édifices, tu diminuerais d'autant le fracas de tes ruines. Le chrétien, lui, n'est pas sujet à ces désastres, parce qu'il ne bâtit que dans la volonté de Dieu... Votre bon plaisir, ô Dieu, votre bon plaisir à jamais ! »

Le rendez-vous de la famille, dans la belle saison, était la campagne de Trasforêt, paroisse d'Ambazac, à quelques lieues de Limoges, séjour aimé de l'abbé Gay. Il y invitait, chaque année, une société de choix, prêtres de distinction, artistes, écrivains, moi-

nes, évêques même, attirés par l'hospitalier et religieux accueil de M. et de M^{me} Pouquet. C'est là que cette sœur menait, près de son digne mari, une vie de piété, d'intelligence, de bon exemple et de bonnes œuvres. C'est donc là que lui arrivaient les lettres de son frère, lettres nombreuses, graves et douces, toujours les mêmes, jamais semblables, qui la consolent, la raniment, la gourmandent, l'égaient, la calment ou l'instruisent sous mille formes diverses, suivant la diversité de ses états d'âme et de ses besoins. Elles sont d'une beauté unique. J'ai cherché dans l'antiquité chrétienne l'exemple d'une correspondance de ce caractère entre frère et sœur : je ne l'ai pas trouvé.

Un autre lien, d'un ordre différent, l'unissait au P. Lacordaire, ce merveilleux charmeur d'âmes qui, du haut de sa chaire de Notre-Dame d'abord, puis dans le secret de sa cellule, l'avait initié au mystère du Christ. Charles, se rendant à Rome, était allé le revoir au couvent de la Quercia, près de Viterbe, où il l'avait retrouvé « heureux, plein de foi, confiant dans l'avenir, naïf comme un enfant, simple et grand dans sa robe blanche de novice des Frères Prêcheurs » ! Un peu plus tard, il avait voulu faire un pas de plus pour se rapprocher de lui, en s'affiliant au tiers-ordre dominicain. De son côté, Lacordaire, qui l'avait aimé comme son disciple, le vénérant aujourd'hui comme un prêtre du Très-Haut, avait l'humilité de se confesser à lui : « N'oubliez pas votre

petit pénitent des Carmes, lui écrivait-il alors ; et croyez à la reconnaissance et à l'affection qu'il vous conserve. » Quand arriva 48 et le mouvement libéral suscité par *l'Ère nouvelle*, l'abbé Gay défendit le hardi publiciste contre les alarmes de plusieurs : « J'attends un grand bien de cette feuille catholique, écrivait-il alors. Plus je vis dans l'intimité du P. Lacordaire, plus je suis en paix sur ses entreprises. Ce que le bon Dieu bénit ne peut inspirer de défiance ; et, saint comme il est, comment Dieu ne le bénirait-il pas ? » En retour, le grand orateur guidait, encourageait les débuts du jeune prêtre dans la chaire chrétienne : « Dès vos premières prédications à l'église des Carmes, j'ai jugé que vous aviez de vrais dons pour la chaire, lui écrit-il : du fond, des idées, du style, du mouvement, de la piété dans le cœur et de la vérité dans votre nature. Vous ne pouvez manquer de gagner beaucoup d'âmes à Jésus-Christ ! »

Cependant d'autres influences allaient contrebalancer celle-là, jusqu'à l'emporter finalement sur elle. En 1849, l'abbé Gay avait choisi de vivre en communauté libre dans la société de quelques jeunes prêtres comme lui, l'abbé de Ségur, l'abbé de Girardin, l'abbé de Valois, l'abbé Gibert, l'abbé de Conny, qui profondément imbus des idées ultramontaines, comme on disait alors, les soutenaient avec l'ardente passion d'une conviction communicative. L'abbé Gay s'étonna d'abord. Ainsi que lui-même

l'avoue, ses traditions domestiques, son éducation toute universitaire, l'insuffisance de son instruction ecclésiastique à cet égard « l'avaient laissé, de la meilleure foi du monde, dans des pensées libérales qui séduisaient son cœur et que ne condamnait pas son esprit ». — « Presque seul de mon bord, dans notre petite communauté de la rue Cassette, rapporte-t-il, je disputais d'autant plus avec mes amis qu'ils étaient mes amis. » Il les écouta néanmoins, il réfléchit, il étudia. Il comprit son erreur ; et c'est ainsi qu'il fut gagné pour sa vie entière à ces doctrines romaines qui le passionnèrent lui aussi, et dont il allait se mettre, avec eux et avec d'autres, à préparer et promouvoir le triomphe universel dans l'Église de France.

Le prédicateur bientôt connu, partout goûté, ne tarda pas à être appelé dans les chaires des grandes et petites villes de province : à Limoges, à Niort, à Bordeaux, à Moulins, puis dans les grandes chaires de Paris : la Madeleine, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Sulpice. Ce qu'il prêchait partout, c'était bien Jésus-Christ, dans sa doctrine, dans sa grâce, ainsi qu'il en avait fait son programme invariable : « J'ai l'espoir bien doux de faire ici quelque bien, écrit-il à sa mère, et de répandre dans les âmes la connaissance et l'amour de Jésus-Christ. C'est là toute mon ambition sur la terre. Combien je bénis Dieu de me l'avoir faite, pour me donner ensuite le moyen de la satisfaire ! »

Telle fut la vie de l'abbé Gay jusqu'en 1856, vie de missionnaire, vie d'évangéliste des peuples et de directeur des âmes, large effusion d'une âme toute remplie de cet esprit dont il disait encore à l'entrée d'un carême : « Que l'Esprit de Dieu descende dans mon âme et y demeure ces quarante jours, pour le salut de ce bon peuple ! »

Cependant, au cours de ces campagnes apostoliques, il avait fait la rencontre, par deux fois, à Niort, du jeune et déjà illustre évêque de Poitiers, et, comme beaucoup d'autres, lui aussi était tombé sous le charme : « Je ne sais, écrivait-il, si jamais j'ai rencontré dans le même homme tant de qualités charmantes et précieuses : on n'a pas plus de grâce ni de dignité, ni de simplicité, ni d'esprit. » L'affection naquit bien vite de l'admiration. Et lorsque Mgr Pie, qui ne le goûtait pas moins, lui proposa un jour de se fixer à Poitiers pour y être son ami encore plus que son aide, il n'avait déjà plus à consulter son cœur. Il consulta beaucoup Dieu, les saints de Dieu, les hommes de Dieu, et jamais vocation ne fut, plus que celle-là, étudiée au flambeau des clartés éternelles. Puis il donna sa parole : « Puisque Dieu l'a réglé ainsi, Monseigneur, vous serez mon évêque, je serai votre prêtre. Je ne sais rien de plus éloquent que cela. Et j'admire la bonté de Dieu d'avoir mis tant d'amitié pour moi dans un cœur où il avait résolu de placer sa sainte autorité sur moi. » Le 12 juin 1857, M. l'abbé Gay était reçu à Poitiers

dans les bras de l'évêque qu'il ne devait plus quitter.

Il lui en avait coûté beaucoup de s'éloigner de Paris, de sa mère, de son père malade et âgé de quatre-vingt-quatre ans. Ce lui avait été une tristesse d'autre genre de voir se séparer de lui, à cette occasion, l'esprit sinon le cœur du P. Lacordaire. Le Père lui avait écrit combien il « déplorait de voir son jeune ami se rendre ainsi solidaire d'une école qu'il tenait pour égarée et funeste ». L'abbé Gay lui rendit compte de l'évolution raisonnée qui s'était faite en lui, depuis plusieurs années, vers les doctrines plus extensives de l'autorité du Saint-Siège, et du devoir de conscience qu'il avait de les servir, en répondant à l'appel d'un maître autorisé de la vérité totale : « Telle est sans doute, mon Père, la source de cette paix profonde, joyeuse, et jusqu'ici inaltérée que j'éprouve à Poitiers. Je m'y sens dans l'ordre, parce que je m'y sens dans la volonté de Dieu. » Mais encore protestait-il de son fidèle attachement au grand dominicain : « Rien ne pourra diminuer la vénération, l'affection profonde et la gratitude que j'ai pour vous. Lorsque j'étais encore bien jeune, vous m'avez, comme nul autre, parlé de Jésus-Christ, vous m'avez fait aimer Jésus-Christ. Plus tard, vous avez fait bien mieux : vous m'avez mis à même de voir comment vous aimez Jésus-Christ. C'est un bienfait incomparable, et que je n'oublierai jamais. »

Mgr Pie comprit le don qui venait de lui être

fait. Lui-même docteur dans l'Église, plus peut-être qu'aucun autre évêque de ce temps-là, il avait souhaité de s'attacher un prêtre de sûre et haute science ecclésiastique, qui pût l'aider à en porter et en faire rayonner le flambeau. L'abbé Gay était cet homme par la profondeur de sa philosophie, l'éloquence de sa parole, la poésie de son style. Il avait ce que saint Paul appelle « le sens de Jésus-Christ », comme Mgr Pie avait le sens de l'Église. Aussi allons-nous voir l'Évêque l'associer particulièrement à tous ses doctes travaux de parole et de plume contre le mensonge des doctrines ou contre l'oppression des pouvoirs prévaricateurs.

C'est lui que, dès 1865, il consulte, puis emmène comme son théologien au concile provincial de Périgueux. C'est lui qui, plus tard, au concile d'Agen, 1858, est chargé de l'exposé des principales erreurs contemporaines qui devaient y recevoir leur condamnation. C'est lui qui reçoit la mission de répondre aux récriminations de M. Jean Reynaud, le brillant et dangereux auteur de *Terre et Ciel*, condamné à Périgueux. C'est lui que son évêque charge de la rédaction d'un mémoire latin sur le naturalisme, demandé et « avidement attendu » par Pie IX : « Priez Dieu, écrit alors M. Gay, priez Dieu qu'il mette sa grâce dans cette goutte d'eau que l'obéissance me fait envoyer à l'Océan ! » Enfin le Vicaire général a sa main reconnaissable, bien que discrète et voilée, dans toutes les magistrales synodales de

son évêque « sur les erreurs du temps ». L'un et l'autre y ont leur part, mais non égale toutefois. M. l'abbé Gay pouvait bien prêter à son évêque quelques-unes des hautes spéculations et généralisations de sa philosophie et de sa théologie; mais Mgr Pie y avait mis tout d'abord la netteté de sa conception, sa sûreté de doctrine, son tact exquis et impeccable des choses de l'Église et des choses de son temps, enveloppant ensuite le tout de cette lumière du style qui donne aux ouvrages d'esprit leur vêtement de gloire et d'immortalité.

L'affection respectueuse qui les unissait l'un à l'autre était pour l'abbé Gay le stimulant de son zèle et l'allègement de sa tâche : « Notre cher évêque travaille beaucoup, écrit-il. Je reçois au fur et à mesure la confiance de ses pensées, et j'y ai une grande douceur de cœur. Son amitié pour moi est si vraie et si continûment témoignée ! Il est vrai que je l'aime beaucoup, plus que je ne sais le lui dire; et, si je pouvais prendre sur moi toutes ses croix, je le ferais de bien bon cœur. J'admire sa mansuétude, sa grâce, son égalité, bien plus encore que son esprit, qui est pourtant admirable. »

Un autre sentiment, un autre excitant pour lui était le spectacle que lui donnait cette belle défense religieuse dont Poitiers était le quartier général : « C'est un des meilleurs bonheurs de la terre, écrit-il, de voir la vérité si bien défendue. Je ne saurais jamais assez remercier Dieu de m'avoir fait

venir ici où l'atmosphère catholique est si pure. » Et dans une autre lettre : « Nous avons été on ne peut plus consolés par l'unanimité évidente de notre clergé à bien penser sur toutes choses et à aimer tendrement son évêque. C'est vraiment un bon air qu'on respire ici, et je m'attache à ce pays chaque jour davantage. »

Un des bienfaits que nous devons aux lettres de l'abbé Gay, c'est que, nous faisant connaître de plus près Mgr Pie, elles nous le font mieux aimer. Ceux qui se souviennent des luttes de l'Évêque de Poitiers pour l'Église et le Pape, savent combien il fut grand. L'abbé Gay nous dit combien il était bon : « Non seulement, écrit-il, ces épreuves le grandissent, mais elles le rendent bon, très bon. C'est un vrai enfant de Dieu, visiblement bien cher à son Père. » Une autre fois il raconte l'émotion de ce grand cœur, un jour, qu'à l'ouverture d'une retraite ecclésiastique, il entretenait ses prêtres des douleurs de l'Église : « Les larmes lui montaient aux yeux, c'est à peine s'il put continuer le discours. Après cela, me prenant à part dans sa chambre, il me dit : « Je ne sais ce que j'ai d'être ainsi poussé aux larmes, depuis quelques jours. Je ne puis plus penser de sang-froid à ce pauvre Pape; et vraiment je ne vis plus ! » Mais parce qu'il aime son évêque, l'abbé Gay ne le flatte pas : lorsqu'en une circonstance il croit s'apercevoir qu'une fausse manœuvre va compromettre le grand nom de son chef,

le lieutenant l'avertit et lui fait reprendre position dans le courage et l'honneur. « C'est pour le bien de son âme que Dieu l'a permis, écrit-il. La gloire venait de tous côtés à cet admirable prélat. Je ne suis donc pas étonné que Notre-Seigneur, qui l'aime tant, y ait mêlé un petit grain d'humiliation. »

Une des joies de l'amitié, c'est de souffrir pour celui qu'on aime. M. l'abbé Gay en connut l'austère douceur, particulièrement le jour où invité à prêcher le carême à Rome, dans notre église nationale de Saint-Louis-des-Français, presque à la veille de son départ, il se vit évincé par notre gouvernement, en son odieuse qualité de grand vicaire d'un évêque aussi mal famé que celui de Poitiers. L'évêque eut une belle manière de l'en dédommager. Il l'envoya gracieusement le représenter l'année suivante, juin 1862, aux fêtes de canonisation qui rassemblèrent à Rome trois cents évêques autour de ce Pape trois fois sacré par son sacerdoce, sa sainteté et ses malheurs. Pie IX apparut à l'abbé Gay, dans ces fêtes, comme une vision, ou, comme il s'exprime lui-même, comme « un sacrement de Jésus ». — « Je me sentais les pieds sur le seuil de ma patrie », dit-il encore.

Plus tard, 1868, ce grand Pape lui-même appelait le grand vicaire de Poitiers à se rendre dans la Ville sainte, au titre de théologien consultant dans les Congrégations chargées de préparer les travaux du futur concile du Vatican : « Tu devines si j'ai

été ému, humilié, écrasé de cette tâche, écrit-il à sa sœur. Puis je me suis mis à genoux et je me suis jeté dans cette volonté divine qui me veut à Rome. »

Ces deux années passées à Rome furent pour l'abbé Gay des années pleines de labeur, mais aussi pleines de douceur. Ce furent celles de sa grande initiation à la vie intime de l'Église, à l'école du président de la Congrégation de laquelle il était membre, le saint cardinal de Reisach.

Ce fut aussi un temps d'apostolat auprès des artistes et des maîtres de l'Académie de France. Il s'occupa spécialement de l'âme de deux illustres amis de sa jeunesse. L'un d'eux était Liszt, « le merveilleux Liszt », ainsi qu'il l'appelait. Il l'avait aimé à Paris, il l'avait revu à Milan, avec Rossini, il avait vécu là avec lui comme un frère. Il avait écrit de là que « désormais leur amitié n'avait plus rien à redouter des vicissitudes humaines ». Et aujourd'hui il le retrouvait à Rome, dans l'avenue du sanctuaire, près d'y monter, tout entier au bonheur de sa vocation et à ses premières études en vue du sacerdoce : « Il m'a dit qu'il allait bientôt se rendre à Weimar. Dieu veuille que, dans cette atmosphère allemande, se dilatant comme musicien, il ne perde rien comme chrétien ! »

Mais l'âme chère entre toutes, c'était celle de Charles Gounod. Il écrit de lui, à Pâques 1868 : « Dieu vient de me donner une grande joie par le retour de mon pauvre Charles. J'avais justement

dit la messe pour lui, ces jours-ci, dans la chapelle où, il y a vingt-huit ans, je l'avais amené communicant après un long écart. » Plus tard, janvier 1869, le prêtre et l'artiste se retrouvent ensemble dans la vieille Basilique et sur le tombeau de sainte Cécile, où Charles Gounod sert lui-même la messe de son ami, et reçoit la communion de sa main. « Il mène ici la vie la plus sérieuse, ne va pas dans le monde et se tient appliqué à l'œuvre qu'il a entreprise. » Cette œuvre était son oratorio de la *Rédemption*. Charles Gay note que l'artiste en a fait le poème lui-même, et il y reconnaît tout le cadre d'un chef-d'œuvre : « Charles ne rentrera à Paris qu'en mars. Hélas ! que je voudrais qu'il y pût conserver quelque chose du calme de Rome qui lui est si bon, et, à certains égards, si nécessaire ! Liszt est parti pour trois mois. » C'est à la pensée de ces âmes conquises ou reconquises à Jésus-Christ que Charles Gay s'écrie dans son enchantement : « Rome est donc toujours le filet de saint Pierre ! »

Le concile du Vatican s'ouvrit le 8 décembre 1869. L'abbé Gay y apparut à côté de son évêque comme un inspirateur, un collaborateur, un modérateur parfois. Ce n'est pas à dire néanmoins que, dans la lutte des partis, il se soit toujours privé de frapper, lui aussi, sur les agissements de la minorité, quelques-uns de ces coups de colère, desquels, de part et d'autre, on était trop prodigue. Mais l'écho

indigné que nous en apportent ses lettres n'est, en somme, que la plainte d'une conscience blessée de tout ce qui blesse l'Église et la vérité, ses deux irréductibles amours. Et puis, dès le premier jour, il a l'assurance de foi surnaturelle que le dernier mot de ces débats orageux demeurera à Jésus-Christ et au représentant de son autorité sur terre : « A la procession du concile, écrit-il, le pape marche le dernier : c'est l'image de ce que nous verrons dans les mois qui vont suivre : l'homme d'abord et Dieu à la fin ; la tempête d'abord, le combat, l'angoisse, les misères, les ténèbres, puis la clarté, la vertu d'en haut et la paix... » Il a confiance aussi dans la soumission finale des évêques opposants, comme il l'écrivait en juin 1870 : « La parole divine portant sa grâce avec elle, tu verras que, sauf peut-être un petit nombre, tous se soumettront de grand cœur, et même seront très zélés à procurer la soumission de leurs peuples. » Il comptait surtout grandement sur l'esprit de foi des évêques de France. Ce n'était pas se tromper.

Après le concile, la guerre. La correspondance de l'abbé Gay, pendant cette année terrible, c'est l'histoire de nos malheurs, hélas ! et de nos fautes, lue dans le livre de Dieu : « Il n'y a de boussole que la foi dans de pareilles tourmentes », écrit le pieux voyant. Et ailleurs : « Force est bien de songer à Dieu : c'est le bénéfice des coups de foudre. » Et enfin : « On ne veut pas comprendre que c'est à Dieu

plutôt qu'aux Prussiens qu'on a affaire. » Bientôt après, éclate la Commune sanglante ; Paris se déchire, flambe : « Pauvre Paris ! pauvre Paris ! La voilà donc en partie détruite, non par la main des anges, comme Sodome ; non par des mains ennemies, comme Jérusalem et Rome, mais par la main des scélérats dont la plupart étaient ses fils. » Le *Parce Domine* s'exhale de toutes ses lettres, cri de pitié, mais cri d'espérance en même temps, car « au fond de tous ces désastres, il y a une miséricorde infinie, écrit-il, et, si la France le veut, le salut de la France. »

Dans la vie de M. l'abbé Gay, comme dans notre vie à nous tous qui avons vécu ces années, c'est une ligne profonde de séparation que cette date funèbre de 1870. Mais que, de ce côté-ci, le versant en est triste, âpre, aride, malaisé, mal hanté, coupé de précipices, et descendant aux abîmes ! M. Gay se dit navré de tout ce qu'il voit et de ce qu'il prévoit. Ce fut d'abord pour lui le désenchantement politique après l'espérance du relèvement de la France. Puis, après l'élan des cœurs vers le Cœur de Jésus, et les pèlerinages vers les lieux retentissant encore de ses saintes promesses, c'est la tristesse du triomphe, non plus seulement de l'État sans Dieu, mais de l'État en guerre déclarée contre Dieu et l'Église de Dieu. Ses lettres de cette époque pleurent des larmes de sang.

Des chagrins personnels se joignent, pour l'accabler, à ces grandes douleurs publiques. Il pleure la mort des siens : celle de sa mère d'abord qui s'endort

doucement, en bénissant le Seigneur de lui avoir donné un prêtre dans son fils, et quel prêtre ! Puis c'est la mort de M. Paul Pouquet, son beau-frère, dont il dit, écrivant à l'Évêque de Poitiers : « On rencontre rarement des hommes plus droits, plus foncièrement et parfaitement honnêtes, plus purs de mœurs et de conscience plus délicate. Il était bon à tous sans exception, mais surtout aux petits. » C'est, dans un autre ordre d'affections, la mort de Dom Guéranger, de laquelle il ne se console que dans l'espoir d'aller prochainement le rejoindre : « Je ne suis plus sur la terre que comme un voyageur qui a fait ses malles et attend la voiture. Je l'attendrai peut-être quelques années, dix ans peut-être. Qui sait ? Mais qu'est-ce que dix années ? En tout cas, je ne déferai pas mes malles. »

Ces années de souffrances morales n'en furent pas moins pour lui les années du grand travail. C'est alors qu'il écrivit et prépara dans le silence de l'étude et de la prière l'ouvrage où il commença à verser son âme de prêtre tout entière. Une sainte religieuse, la mère du Bourg, lui avait dit autrefois : « Dieu sera glorifié par votre parole, sans doute, mais il sera surtout glorifié par votre plume. » Cette heure était venue.

L'abbé Gay était le directeur et le supérieur de plusieurs communautés de Poitiers. Il l'était en particulier du Carmel de cette ville et du Carmel de Niort. Il était le fondateur et père de celui du

Dorat : « Il y a là, écrivait-il de l'une de ces maisons, il y a là des âmes qui doivent être de vrais paradis au cœur de Notre-Seigneur. C'est une consolation de penser qu'en abaissant ses yeux sur notre pauvre monde, Dieu y voit ces petits coins de terre si fleuris et si odorants. »

Ce qu'il leur avait dit, à ces âmes de choix, il fit le dessein de l'écrire, et c'est de là que sortirent ces beaux traités de spiritualité qui allaient le placer au premier rang des auteurs ascétiques en ce siècle.

Le livre sur *la Vie et les Vertus chrétiennes dans l'état religieux* est le premier qui vit le jour. Il est de 1874. L'accueil qu'il reçut fut tel que l'auteur lui-même, et l'auteur plus que tout autre, en était dans un étonnement, proche de l'embarras et de la confusion. Tous ces applaudissements, toute cette admiration, le prêtre en faisait remonter la gloire au divin front de Celui dont il dit : « Je reçois quasi chaque jour des lettres de personnes qui toutes me disent la même chose en termes différents : elles trouvent Jésus-Christ dans ce livre ! » Deux mille exemplaires furent enlevés dans un seul mois ; les éditions et les traductions se multiplièrent. L'évêque, puis le Saint-Siège l'honorèrent d'éloges extraordinaires. L'abbé Gay, il le sentait, avait trouvé sa voie : « Ma houlette à moi, c'est ma plume », écrivait-il à un curé de Paris. D'autres ouvrages suivirent celui-là, avec un succès semblable sinon égal au premier : *Les Conférences aux mères chrétiennes*.

— Les *Elévations sur la vie et la doctrine de Jésus-Christ*. C'était toujours Jésus-Christ : « Le montrer, le donner est le comble de la grâce, déclare-t-il. Le monde n'a besoin que de lui. Il m'est évident que j'écrirai encore. Comment douter que ce soit ma vocation et le fruit principal de mon tant aimé sacerdoce? »

Autant et plus encore que ses prédications, ces écrits de M. l'abbé Gay l'avaient fait monter à un rang d'honneur et même d'illustration ecclésiastique qui semblait le désigner pour l'épiscopat. L'amitié de Mgr Pie lui voulait cette couronne, à laquelle l'humble prêtre s'était déjà dérobé plus d'une fois : « Je me sens, écrivait-il, plus fixé que jamais à refuser tout de suite et catégoriquement tout ce qui, par impossible, me serait proposé à cet égard. » C'était pour Blois, pour Nantes que lui avaient été faites sinon des propositions, du moins des ouvertures. Un évêché *in partibus* était de nature à moins effrayer son humilité, en écrasant moins sa débilité. Mgr Pie le demanda pour évêque auxiliaire. En septembre de l'année 1877, le Saint-Père, d'accord avec le gouvernement du maréchal Mac-Mahon, l'agréa gracieusement, en lui conférant la dignité et le titre d'évêque d'Anthédon, petite bourgade de Palestine, près de Gaza. Le 25 novembre, fête de sainte Catherine, Mgr Pie lui donna la consécration épiscopale. A la première annonce qui lui avait été faite de cette promotion, l'abbé Gay « avait supplié son

Créateur de ne pas permettre qu'il vécût, si, dans ce sublime état, il devait lui déplaire ou moins le glorifier ». Et, après son sacre, écrivant à un ami, il disait : « C'est bien beau et grand d'être évêque. C'est plus beau encore et meilleur d'être saint ! » Il allait y tendre de plus en plus.

Une plus grande fête pour Mgr Gay que celle de son épiscopat fut celle du cardinalat de son évêque de Poitiers. Elle fut de peu de durée : « Le Cardinal travaille toujours, servant Dieu admirablement », écrivait-il à la fin de 1879. Le 18 mai 1880, Mgr Pie mourait subitement à Angoulême.

L'ami pleura, le saint se tut et adora : « Il n'y a dans mon âme, avec une immense douleur, que silence et adoration », écrivait-il le surlendemain. Il prononça l'oraison funèbre, qui fut à la fois un cri de regret et un chant d'actions de grâces adressé à Celui qui, trente ans, avait conservé ce grand pontife à son peuple. Presque aussitôt après il demanda à un prêtre honoré de ses bontés d'écrire l'histoire de cette belle vie, encourageant son travail avec une charité dont la reconnaissance voudrait payer ici un acompte de sa dette, dans ce rapide hommage.

Elu Vicaire capitulaire durant la vacance du siège, Mgr Gay se trouva être à la tête de l'administration diocésaine juste à l'heure terrible de l'exécution des décrets contre les congrégations religieuses. Il se montra admirable, opposant à la violence sacrilège

un courage de protestation et une solennité de condamnation qui lui permettraient d'écrire : « Vous avez su, cher ami, nos crises et nos douleurs. J'ai fait face à tout, comme j'ai pu : le droit est maintenu, le témoignage rendu, la vérité affirmée ; maintenant Dieu paraîtra et parlera. »

Qui allait-on élever sur le siège de saint Hilaire et du cardinal Pie ? Beaucoup désiraient et demandaient l'Auxiliaire lui-même. « Non, répondait celui-ci. Outre que ce n'est pas la pensée de tous, ce n'est pas non plus le mot de ma conscience. Et, fût-je vaincu sur ce point, le Pouvoir ne consentirait pas à ma nomination. Je suis trop l'homme du Cardinal ; et encore qu'il fût si grand et moi si petit, on retrouverait trop en moi son esprit et ses manières d'être. »

Il s'était dit à lui-même, et il avait écrit : « Quel que soit celui qui nous sera donné, mon premier besoin, comme mon premier devoir, sera de m'éclipser, presque tout de suite après son arrivée. Je ne veux pas qu'il me trouve devant lui, ni trop près de lui : il importe qu'il ait toute la place. Ensuite, nous verrons celle qu'il me voudra faire, et même s'il m'en veut faire une. Comme Dieu voudra ! »

Hélas ! dès son premier acte, dans son Mandement de prise de possession de son siège, Mgr Bellet des Minières dressa une barrière infranchissable entre lui et l'Auxiliaire du cardinal Pie. Le nouvel évêque de Poitiers non seulement tendait sa main,

mais il baisait la main des hommes iniques et impies qui venaient de crocheter la porte des couvents pour les disperser, préludant à une série de violences et de sacrilèges dans lesquels la Lettre pastorale déclarait ne voir qu' « un malentendu entre gens de mêmes aspirations et faits pour s'entendre entre eux ! » C'était le ton et l'esprit général de cette pièce. Elle fit explosion dans le diocèse et en France. Mgr Gay estima de son devoir personnel de faire à son « bon et cher évêque » une digne réponse ou remontrance, pleine à la fois de son respect et de sa douleur, de son affection et de son éloquente amertume. On voudra la lire ici, et on ne le fera pas sans une émotion douloureuse. Mgr Gay venait de « faire parler sa conscience et son cœur ». Il avait délivré son âme.

Les plus pénibles années de son existence furent assurément celles qu'il passa à Poitiers, de 1880 à 1885, entre un clergé divisé qu'il eût voulu réunir, et un évêque illusionné qu'il eût voulu pouvoir éclairer et servir. Il se retira momentanément dans sa famille : « Ce n'est pas sans émotion que j'ai quitté Poitiers : cette cathédrale, cette tombe, ces souvenirs de vingt-cinq ans, ces âmes, ce ministère... Et cependant, il le fallait ! » Il passa presque deux années à Arcachon et à Biarritz, près de sa sœur malade, ne faisant à Poitiers que de courtes apparitions. Enfin, en 1885, après avoir tout fait pour la pacification, il dit adieu au diocèse, et quitta l'évêque en

l'embrassant : « Ce n'était pas une rupture, c'était un dénouement », comme il l'avait voulu.

Ces rudes années de luttes avaient vieilli Mgr Gay, qui n'était pas fait pour elles. Il avait soixante-dix ans en 1885. Il ressentait de plus en plus la grande souffrance de cet âge : celle de survivre à ceux qu'on a aimés. On l'entend qui gémit, dès 1882 : « François de la Bouillerie, mon vieil ami de plus de quarante ans, est parti l'avant-dernière nuit. Il est allé où sont les autres : le Cardinal, Gaston de Ségur, Eleuthère de Girardin, Ambroise Gibert, mes compagnons de route, si sympathiques, si chers, tous serviteurs de Dieu et dévoués à l'Église ! »

La même année, peu de mois auparavant, il avait reçu au cœur le coup le plus cruel qu'ait pu encore lui porter la mort des siens : sa chère sœur Céline avait expiré à Biarritz, sous la bénédiction de son frère : « Ma sœur est avec Dieu, hors de ce triste monde où le péché la faisait tant souffrir et où elle a fait tant de bien ! Ah ! certes, Jésus lui a souri quand elle a paru devant lui ! » Il croyait entendre Jésus qui l'appelait lui-même à son tour : « Les années s'accumulent, la vie s'écoule, le ciel se fait proche, Jésus va venir ; parfois même déjà, il frappe à la porte. Il frappe par les rayons de sa face, par les effusions de son cœur, par ses pardons toujours prêts, par sa croix qu'il met sur nos épaules : c'est lui !... » Toute cette page est admirable.

Un grand ami lui restait, celui à qui est adressée

une notable partie de ces lettres, prêtre comme lui, aimant Notre-Seigneur comme lui, apôtre des âmes comme lui, avec qui il avait fait ce pacte d'amitié dont lui-même écrivait : « Très cher ami, sans faire tort à Nisus et Euryale, non plus qu'à Oreste et Pylade, avouons que, depuis Jésus-Christ, l'amitié vraie ne naît point, et surtout ne vit point sans la sève bénie du Sauveur. » Mais à celui-là aussi, et à sa sœur, religieuse du Sacré-Cœur à Marseille, à Layrac, il donnait des rendez-vous dans l'amour éternel : « Mon bon frère Joseph, ma chère sœur Pauline, enfants de Dieu, membres sacrés de Jésus, est-ce que l'affreuse malice de notre temps n'est pas pour nous faire juger et sentir que notre part est magnifique ? Tous trois nous avons la même foi, les mêmes espoirs, les mêmes amours, nous marchons vers le même terme ; et, quand nous y serons arrivés, nous nous trouverons assis au même festin, et nous nous aimerons comme on n'est pas capable de s'aimer sur la terre ! »

Mgr Gay se retira pour la fin de ses jours à Paris, en communauté de demeure avec M. le docteur Alfred Pouquet, son neveu d'adoption, M^{me} Pouquet et leurs enfants. C'est là que tous ensemble, parents, amis, prêtres du clergé de Paris, conspirèrent à lui faire une vieillesse entourée de religion, de dignité, d'affection, de confiance et de pieuse vénération pour sa haute sainteté.

Dans ce centre de la famille, il n'y avait plus lieu

pour lui aux lettres de famille. Ici se termine donc cette correspondance, de laquelle nous n'avons voulu que fournir le cadre et indiquer, par quelques extraits, l'esprit et le caractère. Mais ceux-là seuls en connaîtront le charme et l'édification qui la liront dans le texte. Ce n'est pas, croyons-nous, surfaire le mérite de ces lettres que de leur attribuer une place entre celles de Fénelon et de saint François de Sales. Elles ont des unes l'élévation dans la lumière, elles ont des autres la grâce aimable et miséricordieuse. Le surnaturel y coule à pleins bords, comme un fleuve profond dont la source se perd dans des hauteurs célestes. Et cependant que sera-ce lorsque, après les lettres de famille, il nous sera donné de lire les lettres de direction adressées aux personnes du monde et aux personnes du cloître?

Toutes ces lettres, Mgr Gay les écrivait d'ordinaire dans la matinée, chaque jour, après sa méditation et sa messe. Il les traçait d'un jet rapide, sans arrêt, sans rature. Ecrites à une telle heure, au sortir de sa prière et de sa communion, elles étaient comme le jaillissement à flots pressés d'un cœur que Jésus-Christ habitait.

Mgr Gay, revenu maintenant à Paris, y reprit avec le même zèle, sinon avec les mêmes forces, ce qu'il y avait commencé, jeune prêtre, quarante ans auparavant : prêcher des retraites, sanctifier des âmes ; et de plus aujourd'hui confirmer des enfants, aider dans ce ministère son vénéré archevêque, partageant son

temps entre Paris et Trasforêt, s'intéressant encore à la musique, « le seul plaisir, disait-il, qui pouvait le toucher », achevant, revisant, perfectionnant ses ouvrages, mais s'efforçant surtout d'y conformer sa vie, comme il disait en riant : « Si j'agissais autrement, Dieu me jetterait mes livres à la tête, et il ferait bien. »

Mgr Gay mourut le 19 janvier 1892. Les derniers mois de sa vie, qui furent des mois de souffrances, furent aussi des mois de calme et joyeuse immolation à Jésus crucifié. Son chant de départ était le *Lætatus sum*... Il le répétait dans ses crises mortelles. Ainsi s'en retournait-il à Dieu du même essor calme et droit par lequel il s'était porté vers lui durant sa vie entière. « Cher ami, écrivait-il un peu auparavant, que la terre est donc l'exil !... Je ne puis penser à tout cela sans sentir mon cœur fondre, mes yeux se mouiller et le désir du ciel me brûler ! » — « Le ciel au fond c'est Jésus ! » avait-il écrit au même. Et, comme on lui disait que la mort lui serait bientôt une délivrance, un de ses derniers mots fut : « Non, mourir c'est voir Dieu ! »

Université catholique de Lille,

Le 1^{er} juin 1899.

CORRESPONDANCE

DE

MONSEIGNEUR GAY

I

A sa Mère.

Paris, juillet 1834.

J'ai reçu, hier, ta lettre, chère maman, et je vais, aujourd'hui même, transmettre à Victor celle que tu lui envoies. Pour commencer, je te dirai que nos santés à tous sont parfaites, et que notre ménage va d'une manière superbe. Nos dîners peuvent résister aux plus dévorants appétits. Papa est à Versailles, pour n'en revenir que ce soir, et je tiendrai compagnie à bonne maman ⁽¹⁾. Je suis, en ce moment, claquemuré dans ma chambre, conversant avec deux ou trois volumes de philosophie. Voilà la vie que je me suis faite depuis ton départ; et certes, si le succès ne vient pas, ce ne sera pas faute de préparation. C'est demain que nous allons au concours. Lorsque

(1) M^{me} Clause, mère de M^{me} Gay.

cette lettre t'arrivera, j'aurai fini, bien ou mal, mais enfin j'aurai fini ! J'attends maintenant avec impatience le sujet que nous enverra l'Université. Si elle avait la complaisance de permettre quelque élan aux jeunes imaginations, je lui en devrais savoir gré. Mais je m'attends à quelque sujet bien logique, tel que la théorie du syllogisme ; et alors, je retire mon épingle, car ce sera pour moi comme une question d'algèbre.

Je t'écrirai, jeudi, le résultat de ce concours. Celui de latin a lieu samedi : de telle sorte que, ce jour-là, à cinq heures, je serai bien débarrassé. Nous avons composé, mardi, et j'ai été le second. Je me prépare aussi au baccalauréat : tu me reverras diplômé. Dans mes intervalles de liberté, lorsque ma pauvre pensée peut s'échapper des aridités philosophiques, elle se reporte instinctivement vers la Suisse. J'ai déjà beaucoup voyagé... en imagination. Je me vois suspendu entre un précipice de quinze cents pieds et une montagne superbe. Je me vois dans la neige jusqu'aux genoux, cheminant parmi les crevasses, glissant, tombant... Je me vois me baignant dans l'eau des lacs, admirant, contemplant, recueillant, avec des impressions nouvelles, des joies inconnues. Je n'aspire à rien tant qu'aux grands spectacles de la nature et aux joies dont ils doivent remplir l'âme. Vrai, ma bonne mère, lorsque je pense à mon départ, je me sens bien joyeux. J'ai séduit, hier, mon oncle, et il est décidé que nous irons à Milan. Il n'y a que vingt-cinq lieues du lac Majeur à cette ville, et il était bien impossible de n'y pas entrer.

J'ai été bien content de la lettre de Céline : je trouve là-dedans plus de progrès que je n'en avais vu depuis longtemps. Fais en sorte qu'elle travaille avec goût aux petites compositions dont je lui ai fourni les sujets : ce n'est pas sans intention que je les lui ai choisis.

Ma pauvre musique est bien délaissée, et je commence à sentir cette privation. La solitude, ma disposition intérieure, la joie, le temps superbe de chaque jour, tout m'incline à la musique, et c'est un petit tourment de résister à cet attrait. J'ai pourtant acheté, chez Schlesinger, quelques mélodies nouvelles de Berlioz, l'auteur de cette belle ouverture que nous avons entendue ensemble. Elles sont admirables. Je les ai vues avec M^{me} H. chez laquelle je suis allé, dimanche, et qui m'a retenu à dîner. Elle est toujours bien bonne et mériterait d'être plus heureuse.

Tu as dû être enthousiasmée de Rouen. Si les descriptions que l'on m'a faites de cette ville sont exactes, cela doit être bien beau. Que Céline m'écrive ce que lui a dit cette bonne vieille cathédrale et ses tours, et ses saints et ses niches. J'en verrai, moi aussi, à Strasbourg, et je m'en fais une fête.

Il paraît décidément, chère mère, que le séjour de Dieppe, qui te promettait des plaisirs si variés, n'a pas interrompu jusqu'ici la monotonie de ta vie parisienne. Encore si, pour avoir si peu de diversité, tes jours étaient aussi remplis que parmi nous ! Mais je suis sûr qu'une partie de ta journée est employée à des doléances sur l'abandon du quai Voltaire. L'arrivée de papa, en te décidant à de curieuses promenades, te forcera à rompre avec le vide et l'ennui des jours passés.

Adieu, chère maman. Encore quatre semaines, et nous nous reverrons. Bon courage ! Je t'embrasse tendrement.

CHARLES.

II

A sa Sœur.

Ville-d'Avray, juin 1837 (1).

Bonne petite sœur, je ne saurais t'exprimer le bonheur que m'a fait ta lettre : je ne l'attendais pas si tôt, et je te sais bon gré de m'avoir devancé. Merci pour toutes ces pensées que tu me donnes, et surtout pour cette affection à laquelle je tiens tant.

Il y a en moi des contradictions bizarres : personne plus que moi ne vit retiré ; personne ne reste seul comme moi ; personne ne parle moins que moi pour s'épancher, et personne, peut-être, n'a le cœur plus aimant et ne vit davantage par l'affection. On a tort de se défier des solitaires et de placer si souvent l'égoïsme dans la retraite. Toi qui vis près de moi et qui vois sans cesse l'extérieur de mon existence, je veux que tu ailles plus au fond que les autres, et que cette froideur, qui paraît aux yeux, ne te soit pas un sujet de doute. L'avenir te fera comprendre en moi bien des choses que tu ne peux maintenant t'expliquer. Il est impossible qu'un jour tu ne me connaisses pas tout à fait. En attendant, garde-moi cette amitié confiante que tu m'as donnée. J'ai éprouvé bien souvent que la foi n'est pas nécessaire seulement dans les rapports de l'homme avec Dieu,

1. Les lettres de 1834 à 1837 n'ont pas été retrouvées. Dans cet intervalle, Ch. Gay était resté dans sa famille, principalement occupé d'études et de compositions musicales. Sa sœur, à l'âge de dix-sept ans, s'était mariée avec M. Paul Pouquet, et son frère Victor terminait, au lycée Saint-Louis, ses études classiques.

mais aussi dans les rapports des hommes entre eux. Je te demande donc d'avoir foi, quelque étrange que puisse te sembler ma manière d'être ; au fond, ma vie est bien logique, va ! Non seulement je suis dans une retraite profonde, mais dans une abstinence sévère. Je ne compose rien ; j'ai arraché de ma vie toute rêverie inutile, toute poésie extérieure. Souvent, lorsque je voudrais errer dans nos bois, je me force à demeurer et je travaille..... Les choses sont ainsi pour un temps probablement assez long. Ah ! si l'on comprenait ce qu'il faut que sache un homme qui veut être utile à une cause ! J'aurais bien pu continuer de vivre comme je vivais ces dernières années ; j'aurais bien pu m'abandonner à toutes ces heureuses fantaisies ; il y avait, dans cette vie, tout ce qu'il faut de joie pour être beaucoup plus heureux que la plupart des hommes. Et pourtant, je me suis arrêté, je me suis retourné et j'ai cherché une autre voie que celle où je marchais.

Vois-tu, sœur, aux temps où nous sommes, toute question est grave. Il ne faut pas que la vérité soit défendue par des gens faibles, parce qu'ils la compromettent, et que l'on accuse leur cause d'erreur quand eux seuls sont égarés ou ignorants. Il s'agit du oui ou du non en toutes choses. Eh bien, pour dire oui et pour dire non, il faut avoir en soi et le courage que donne la foi et la science que donne le travail. Or, comme, dans la généralité où les questions dont je m'occupe sont placées, tout se tient, se prouve et s'enchaîne, il faut savoir le mot de l'art, savoir le mot religieux, le mot philosophique, le mot social, le mot historique. Nous ne devons jamais perdre de vue qu'il faut enseigner. Or, pour affirmer devant les autres, il faut posséder l'évidence en soi-même : et voilà pourquoi je travaille et travaillerai bien longtemps.

Après tout, cela est noble, chère enfant, et on trouve

en soi-même sa consolation. Il y a, çà et là, des jours de découragement ; mais la volonté, la volonté indomptable vous pousse en avant, toujours... et on finit par ne s'arrêter plus aux exigences de l'individu ni aux faiblesses de l'homme. Le labeur est considérable ; les pratiques auxquelles je m'initie sont nombreuses ; mais aussi, quand l'heure de la réalisation sera venue, ne sera-ce pas une belle gloire ? Que Dieu m'accorde seulement la vie, et j'arriverai, j'en suis sûr.

Nous serons tous bien heureux dans ce temps-là. Toi, tu seras mère, et nous élèverons ensemble le cher enfant tant désiré. Quelle joie de le suivre, de l'instruire, de lui enseigner tout ce que je saurai alors ! Il est bien probable que je n'aurai pas d'autres enfants que les tiens. Ma vie d'artiste, telle que je la conçois, ne se concilie pas avec le mariage. Aussi, comme je les aimerai, ces chers petits ! En dehors de mon art, je ne vivrai guère que de votre côté, et aussi par quelques bons amis que je compte bien garder toujours. Je songe quelquefois à cet avenir ; je prends courage à ces pensées, et je traverse le présent avec un meilleur vouloir, avec plus de promptitude aussi. Nos vies à tous seront alors couronnées ; gagnons ces couronnes : ce que l'on n'a pas mérité pèse et embarrasse ; on jouit si bien d'une joie achetée ! Toi, tu mériteras par la patience ; moi, au contraire, par l'ardeur : c'est l'ordre naturel.

Je te prévois beaucoup de joies, cette semaine. Tu vas être accablée de lettres. M^{me} H. a reçu la tienne, mardi : elle t'aime beaucoup ; et ce m'est un sujet de joie, car je n'ai pas rencontré encore une femme d'un si grand cœur. Je vais chez elle le mardi et elle vient à Ville-d'Avray deux fois par semaine. Nous faisons de la musique dans notre grand salon qui est devenu tout à fait confortable : tu verras à ton retour. Mardi, nous sommes allés

ensemble à Auteuil, chez les L. ; nous avons fait la plus délicieuse promenade dans des solitudes charmantes.

Autour de nous tout le monde se porte à merveille ; je ne te donne guère de nouvelles, puisqu'on doit t'écrire. Si tu vas à Lajudie, donne pour moi un souvenir à cette vieille maison et aux beaux ombrages que je voudrais revoir.

Adieu, chère petite sœur ; je t'embrasse et t'aime de tout cœur.

Ton frère, CHARLES.

III

A sa Sœur.

Ville-d'Avray, 29 juin 1837.

CHÈRE PETITE SŒUR,

J'étais hier à Paris lorsque ta lettre à notre père est arrivée. Nous sommes heureux des bonnes nouvelles que tu donnes. Maman était là, depuis la veille, très bien portante, heureuse du voyage, mais plus heureuse encore du retour. Nous sommes rentrés ce matin à Ville-d'Avray, et nous voilà réinstallés.

Ne t'inquiète pas de ma santé ; je vais à merveille et peux même travailler plus que je n'avais espéré. Je fais des lieues dans le parc et dans nos bois. Cet exercice physique m'est devenu nécessaire, et, comme je puis lire en marchant, c'est du temps doublement employé.

Sais-tu que je ne te donnerai pas seulement une mesure de musique, écrite de ma main, pour fêter ton retour. C'est bien mal en apparence, mais, au fond, c'est une

grande raison... et une abstention méritoire. Ce que je sème fructifiera ; mais il faut laisser venir la saison. J'ai déjà appris bien des choses depuis que je me suis enfermé dans la solitude. La route où je vais est large comme l'horizon : il n'y a pas de croyance, de science, de philosophie, d'art que je n'ambitionne de pénétrer ; et je vois une telle harmonie dans toutes ces études diverses, qu'il me semble ne cultiver qu'une seule science.

Amie, je suis bien content des lettres que tu nous écris : j'y trouve tant de choses vraies ! Quoi qu'il arrive, en quelque situation que tu sois, ne te défie pas de toi-même : cette défiance te nuit beaucoup. Je te l'ai dit souvent : la simplicité d'une âme naïvement croyante est beaucoup plus lumineuse que l'esprit le plus philosophique et délié, lorsque cet esprit est isolé du cœur, ce qui arrive si souvent. La clarté souveraine est dans l'harmonie de la foi et de l'intelligence ; mais c'est la foi qui est préférable. Il y en a beaucoup en toi, et c'est parce que je l'ai senti que je t'ai toujours attirée vers moi et aimée de prédilection. J'ai peut-être été longtemps seul à te connaître ; mais, à présent, ils sont nombreux ceux qui te connaissent et qui t'aiment. Chère petite sœur, isole un instant cette partie de ton cœur qui est vide et que l'avenir doit combler ; oublie que tu n'es pas mère encore, et regarde que ta vie est heureuse. Regarde autour de toi : qui envies-tu ? Tiens, nous sommes une famille bénie par la Providence ; car nulle part, là où j'ai été, je n'ai trouvé tant de causes de bonheur.

Nous croyons tous que ta résolution est très sage. Grand'mère, qui est notre oracle hygiénique, prétend que tu as beaucoup plus besoin de repos que d'autre chose, et que tout ce mouvement du voyage te ferait plus de mal que les bains ne te feraient de bien. Moi, je donne mon plein assentiment à la parole de grand'mère.

La vie commune, avec les longues journées de liberté au milieu de nous tous, te sera une source de joie et de santé, tandis que l'éloignement prolongé ne t'apportera qu'un mortel ennui.

Le déménagement est fait à Paris ; les ouvriers sont partout à l'ouvrage, et je te prédis le plus joli appartement. Celui du second est, à mon goût, fort mal réparé. Mon petit chez-moi te plaira, je crois. Imagine que maman n'a rien trouvé dans son voyage : pas un morceau de bois ! Je tâcherai, pourtant, de réussir mieux à Paris. Victor ira, du reste, à Vernon à la fin de juillet, et peut-être me découvrira-t-il là quelques vieilleries. Je n'ai pas trop grande foi dans les connaissances artistiques de maman, et je ne serais pas étonné qu'elle eût laissé échapper des occasions.

Adieu, chère petite sœur ; je t'embrasse et envoie mille amitiés à Paul.

CHARLES.

IV

A sa Sœur.

Ville-d'Avray, 7 juillet 1837.

Voici donc ma dernière lettre, chère petite sœur. Tu seras déjà plus près de nous quand tu l'ouvriras, puisque je l'adresse à Limoges. Nous sommes tous heureux de te revoir, moi peut-être même plus que les autres.

Oui, je serai dimanche à Paris pour ton arrivée : quelle fête ! Et puis, nous t'aurons à Ville-d'Avray, n'est-ce pas ? Tu ne me dis pas tes projets, mais je sais bien que tu nous resteras. Les belles parties que nous allons

faire ! Quand tu seras ici, je m'y trouverai probablement mieux ; mais, je te l'avoue, je regrette toujours l'autre maison. Je ne me sens pas libre dans celle-ci ; je ne suis pas tranquille. J'ai changé de chambre, et je n'échappe pas au bruit. Les sonnettes, les domestiques, les courses, les voix ; trois pianos, à la même heure, et très souvent une mauvaise chanteuse, le soir ! Puis, aux jours de congé, la basse grinçante de ce pauvre Victor, qui joue bien faux et qui improvise avec un acharnement particulier. Voilà ce que j'ai dans la maison.

Au dehors, je suis mieux ; mais tu sais qu'en ma qualité de sauvage, je suis souvent choqué de ce qui ne choque personne. J'avoue que cela m'ennuie, quand je me promène dans une allée, travaillant et méditant, de la quitter parce que j'aperçois des chapeaux et des ombrelles. Puis, je ne sais combien d'enfants qui crient toute la journée, et des animaux de toute espèce : deux chats, cinq ou six chiens, une perruche... Près de nous, des gendarmes, dont le divertissement le plus gai est de tirer le canon. Tout cela est dur pour un travailleur.

L'an prochain, je ne m'accommoderai pas de ce vacarme : j'ai une passion de liberté que tout ceci contrarie fort, et je confesse que je ne pourrais supporter longtemps ces mille petits esclavages de la communauté. Aussi, l'autre soir, lorsque nous sommes entrés dans notre maison de l'an dernier, et que j'ai revu cette charmante entrée avec les chèvrefeuilles grimpants, avec toutes ses roses *qu'on peut cueillir*, et le bel acacia fleuri, et le jardin si tranquille, si retiré, si tournant, je me suis abandonné à tout le regret imaginable et je suis revenu fort triste vers notre parc royal. J'avais bien prévu ces inconvénients ; mais, dans les premiers jours, la beauté des longues allées touffues, les pentes, les rochers et tout ce parc m'avaient fait oublier mes craintes.

Depuis, je sais trop que je ne m'étais pas trompé. Tu ne partageras sans doute pas mes regrets, mais tu les comprendras. Malgré tout, je travaille et je m'exerce à la patience.

La société du château doit avoir une bizarre idée de moi : je m'en soucie, comme tu penses, et ne dérange pas mes habitudes. Viens vite ; tu me rendras mon parc plus beau.

Tu me demandes, chère petite sœur, pourquoi je t'aime et ce qu'il y a de valeur en toi. Tu me dis que tu ne connais ni le travail ni l'effort, que ce qui est en toi, c'est Dieu qui l'y a mis, que tu es encore sans vertu : peut-être. Mais t'étonnes-tu beaucoup que j'admire et que j'aime les œuvres de Dieu ? Oui, la volonté donne le mérite ; oui, l'effort seul consacre la vertu ; oui, ce sont les actes qui comptent, et les œuvres qui édifient. Mais sais-tu d'où viennent ces œuvres et ces actes ? Sais-tu qui produit cet effort et assure cette volonté ? La foi, la foi seule. Combien d'hommes puissants, savants de toutes les sciences humaines, ne voit-on pas, après de longues années, arriver droit à l'impuissance pratique, et qui, sachant penser, ne savent pas vivre ? Il me faudrait bien du temps pour te dire ce que l'étude, aidée de la foi, me révèle à cet égard, chaque jour ; mais ce que j'aime à te répéter, c'est que les natures comme la tienne sont privilégiées : un seul mouvement de leur cœur les porte plus loin que les longues analyses d'un esprit délié. Ces natures-là sont fécondes, car ce n'est que par la grâce que nous sommes fécondés ; elles produisent des œuvres, et il est écrit que le royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans les effets, c'est-à-dire non dans l'intelligence, mais dans les actes ; et les actes ne viennent que de l'harmonie de la volonté avec la grâce. Tu as la grâce et tu nais à la vie ; car ta vie commence seulement,

ne l'oublie pas. Regarde donc le présent avec courage et l'avenir avec espoir.

La bonne M^{me} H. me dit souvent aussi que son intelligence est pauvre, qu'elle ne peut rien, qu'elle est inutile. Alors, je lui parle comme à toi ; car elle aussi est une créature simple et vraie. Elle est tout à fait digne d'être aimée, et c'est une grande joie pour moi de vous voir toutes deux si unies.

Aucune nouvelle de Boulland ni de sa sœur. Elle est partie pour la Lorraine, d'où elle nous rapportera, j'espère, *des saintetés*. Victor va à merveille.

Adieu, petite sœur ; je t'embrasse et t'aime.

CHARLES.

V

A sa Sœur.

1838.

Eh bien, chère bonne sœur, voici de tristes nouvelles que ta lettre d'aujourd'hui m'apporte et qui m'ont affligé, non pas tant pour ce qu'elles sont en elles-mêmes que pour la peine qu'elles te donnent. C'est un nuage un peu sombre qui te cache ton horizon ; et entends bien que je dis qu'il te cache, ce qui signifie que l'horizon est toujours et réellement derrière le nuage, bien que tes yeux ne le puissent voir. Et peut-être même ces pauvres yeux un peu humides, incapables de rien voir aujourd'hui, entreverront-ils demain quelque chose : assez, du moins, pour retrouver cette vertu de la vie présente qui est l'espérance. Nous sommes

tous ainsi, à dire vrai. Toutes les fois que nous sommes blessés, nous crions que nous sommes morts ; notre pauvre nature s'évanouit on ne peut plus vite ; si quelque chose nous manque, il nous semble aussitôt que nous sommes entièrement dénués ; et si quelqu'un nous quitte, nous nous trouvons dans le désert. Dis que je ne me trompe pas et que c'est bien surtout ta vérité à toi, chère petite sœur. Cependant, fasse le temps et le bon Dieu, il faut bien que nous convenions ensuite que nous ne sommes pas tout à fait morts, ni dépouillés, ni délaissés. La nature se relève peu à peu ; on se tâte, on se retrouve, on se remet droit sur ses pieds et on reprend sa course avec la même tranquillité que par le passé. Je parle de tranquillité, je parle de paix ; et je t'en parlerai, chère enfant, bien plus que de bonheur, car le bonheur n'est point assuré ici ; mais la paix y est, et, de peur que nous en doutions, le bon Dieu nous en a fait un devoir.

Eh bien, sous la tristesse juste et réelle des annonces que tu me fais, j'ai senti ce découragement excessif, cet abandon sans espoir qui t'envahit toujours au moment où l'épreuve arrive. Je m'en attriste et je m'en console. Je m'en attriste, parce que cet état est douloureux et que c'est toi qui l'endure ; je m'en console, parce que je vois le fond des choses et que, dégagé des impressions présentes, il m'apparaît beaucoup moins effrayant qu'il ne t'a semblé.

Veux-tu que je te dise tout ? Ces abattements complets et rapides viennent surtout, en toi, de la promptitude assez téméraire avec laquelle tu échafaudes une espérance par-dessus ton désir, et une certitude par-dessus ton espérance. Tu fais trop beau jeu à tous les vents. Si tu abaissais un peu tes édifices, tu diminuerais d'autant le fracas de tes ruines. Pourquoi le chrétien n'est-il pas

sujet à ces désastres ? C'est qu'il vit jour par jour, qu'il n'édifie pas, ou que, s'il bâtit, ce n'est jamais que dans la volonté de Dieu. Je ne te demande pas d'éteindre la ferveur de tes désirs, mais je te conjure, pour ton bien, de les modérer un peu. Reprends courage ; ne dis pas : Ceci arrivera, cela n'arrivera pas. Tout l'avenir est au bon Dieu : nul ne le lui a dérobé jusqu'à ce jour ; et c'est, de vrai, bien heureux, car nous gâtons tout. Laissons-lui donc le soin de ce qui nous regarde ; disons-lui de tout notre cœur et dans la plénitude de notre volonté : Votre bon plaisir, Seigneur, et rien que votre bon plaisir ! Ainsi donc, petite sœur, tu ne te désoleras pas ; tu prendras les moyens de rétablir ta santé ; tu ne voudras pas vivre à la fois demain et aujourd'hui : aujourd'hui suffit, et demain ne t'appartient pas.

Pour finir, je te dis de m'attendre vendredi, de penser à moi et de m'aimer toujours.

CHARLES.

VI

A sa Sœur.

Châteaudun, 9 mai 1838.

Tu vois, chère sœur, que je suis bien exact et qu'au jour convenu ma lettre arrive. Je ne sais pas m'en faire un grand mérite ; car le mérite vient d'un peu d'effort, et, ici, le plaisir prend toute la place. Quoi qu'il en soit, me voici.

Tu penses bien que je vais d'abord parler du voyage. Tu as vu de quel train nous sommes partis : cela a duré jusqu'au bout de la rue ; l'ardeur s'est ralentie après deux

cents pas, heureusement d'ailleurs pour notre pauvre mère, qui voyait déjà tout le monde écrasé sur notre passage. La nuit a été bien belle, mais bien froide, et, vêtus comme nous l'étions, Victor et moi, nous grelotions tant soit peu en admirant le clair de lune. Quelle chose étrange, de ne pas savoir prévoir davantage, avertis que nous sommes sans cesse par la contradiction des accidents !

Étant donc à demi gelés, dormant mal, contents tout de même, nous sommes arrivés à Chartres, comme on nous l'avait dit, à six heures du matin. La tasse de café prise, et un peu réchauffés, nous avons couru à la cathédrale : il ne nous restait qu'un quart d'heure. Tu juges de ce que nous avons vu ! Maman et Victor y ont seulement pris l'envie d'y revenir. A onze heures, nous entrions à Châteaudun, où l'excellent M. Raimbert nous attendait. Après les bonjours les plus affectueux, nous nous sommes mis en route pour Saint-Avit. M^{me} R. nous a reçus avec beaucoup de joie et d'amitié. Il est impossible d'être meilleur, plus prévenant, plus habilement hospitalier, plus intelligent dans la bienveillance qu'ils ne l'ont été tous deux depuis que nous sommes ici. Plusieurs fois par jour il nous arrive de parler de toi, de te regretter et de dire que ce voyage t'eût fait du bien au lieu de te fatiguer. Il se peut que nous soyons égoïstes en ceci ; mais tu nous manques beaucoup. Pour moi, chère sœur, bien que je sois convaincu que rien de fâcheux ne fût résulté de cette course, j'ai vu avec joie que tu étais capable de sacrifice, et je veux te dire que je suis content, puisque tu as agi comme il convenait. Rien n'est petit dans la pratique du bien : qui sait se résigner aux accidents de chaque jour, se résignera aussi dans les véritables épreuves qui ne manquent à aucune vie. Tu as donc bien fait de sacrifier un plaisir à ce qui t'a paru un devoir. Fais-toi de la

force, ma chère enfant : on en a bien besoin sur la terre !

Depuis que nous sommes ici, nous avons commencé, Victor et moi, nos explorations d'antiquaires. Nous avons fait des découvertes charmantes, dont nous sommes très fiers. Ce matin, nous allons conduire maman au château des comtes de Dunois, et le lui faire voir en détail. Nous lui montrerons aussi de fort jolies maisons que nous avons trouvées hier matin. Toute la journée nous dessinerons. La chapelle du château renferme plusieurs statues du xiv^e siècle, qui sont de vrais chefs-d'œuvre comme forme et comme pensée. Quel dommage que nous soyons si malhabiles ! Enfin nous ferons de notre mieux pour vous en donner une idée.

Il y a beaucoup de choses à voir ici, et que je n'avais pas vues à mon premier voyage. Victor est très heureux ; maman respire avec délices ce bon air de la campagne ; elle va bien. M^{me} R. est aux petits soins pour elle ; et cependant nous avons tous la plus grande liberté. Joins à tout le reste le plus beau temps qu'on puisse désirer, la vue d'une charmante rivière, le voisinage d'un moulin très animé, des chants d'oiseaux de toute espèce, des lilas tout en fleurs, des prés verts et touffus, et enfin ce charme indicible que le mois de mai répand partout, tu comprendras que nous sommes heureux, autant qu'on peut l'être hors de chez soi, et quand on n'a pas tout son monde de chaque jour. Grâce à Dieu, la pensée va plus vite que les voitures, et les distances n'existent pas pour les âmes. Sans cela, il y aurait trop de vide dans une absence et l'on ne se quitterait jamais.

Que faites-vous, toi et notre cher père, si seuls dans votre Paris ? En vérité, j'ai bonne grâce à me plaindre de la séparation, quand vous en avez, vous, tous les ennuis, sans avoir le mouvement et les distractions du voyage.

Notre père encore peut sortir, voir l'un ou l'autre, et remplir ses journées ; mais toi, que fais-tu dans ta solitude et ton repos forcé ? Je me fie à tes livres pour te consoler. D'abord, avant toutes choses, je ne te permets pas de te livrer à l'ennui ; l'ennui est plus qu'une maladie ; c'est une faute.

Adieu, chère petite sœur ; je t'écrirai davantage la prochaine fois. Tous les jours, l'un de nous vous enverra des nouvelles ; mais n'oublie pas que moi aussi j'aime les lettres. Écris-nous ce que fait Paul et ce qu'il pense de Trasforêt ¹. Je t'embrasse de tout mon cœur et t'aime toujours.

CHARLES.

VII

A sa Sœur.

Châteaudun, 13 mai 1838.

Merci, bonne petite sœur, pour la lettre que tu m'as écrite. Elle me fait heureux de bien des façons : pour toi-même, à cause des progrès qu'elle me montre dans ton âme ; et pour moi, à cause de l'affection que tu m'y laisses voir.

A mesure que tu avanceras dans la vraie vie, ma chère enfant, plus de choses te seront révélées. Dieu ne refuse l'intelligence qu'à ceux qui n'ont pas la foi, ou qui ne vont pas jusqu'aux œuvres. Croire avant même de comprendre, et pratiquer après avoir compris, c'est la loi. Or je vois que ta foi est fervente, et ta volonté prête pour

1. M. Pouquet venait d'acheter cette propriété aux environs de Limoges.

ce qui est bon. Aussi je songe à toi en sécurité, et, quand je prie pour toi, je le fais sans inquiétude. Beaucoup d'autres t'appelleront heureuse et prendront confiance en ton avenir en regardant tous les biens que tu possèdes dans le présent. Oui, tu as, humainement, de belles et nombreuses chances : tu es entourée de ces choses que l'on envie et qui font la joie de plusieurs. Mais moi, je t'appellerai heureuse parce que tu crois à Celui qui ne passe pas, qui ne manque jamais, qui est le principe et la fin ; parce que tu disposes ton cœur à l'aimer, et toutes tes facultés à le servir. Et j'aurai bien raison de t'appeler heureuse, car ta paix ne dépend plus ni des hommes qui changent, ni des accidents qui varient, ni des choses qui meurent.

Reste donc là où t'a appelée la grâce, chère enfant. Tu posséderais le monde, si tu n'avais pas Dieu, tu n'aurais rien ; avec lui tu as tout ; il n'exclut que le mal. Cette immense charité que l'on donne à Dieu fait vivre, loin de les absorber, les affections particulières ; et celles qui ne sont pas comprises dans l'amour de Dieu, ne sont que des semblants, des égoïsmes. On peut s'aimer et se chercher dans un autre aussi bien qu'en soi-même : c'est toujours de l'égoïsme ; et, de fait, comment en serait-il autrement ? Ote l'océan : que deviendront les fleuves ? Vois le soleil : il éclaire, il féconde toutes choses, il fait s'aimer et s'unir les plantes, il fait éclore les germes, il répand la vie, il montre à chaque insecte la nourriture que la nature lui garde. Éteins ce foyer : tout meurt ; les plantes se flétrissent, les êtres ne se retrouvent plus ; ce n'est que ténèbres et anéantissements. Dieu est le soleil de la vie morale, dont la vie naturelle et extérieure n'est que la figure. Hors de lui, le néant ; en lui, l'être : rien sans lui, tout avec lui ! Nul n'échappe à cette loi. Elle tient asservis ceux mêmes qui veulent s'y soustraire, et

ceux qui l'acceptent avec amour sont heureux : ce sont les enfants du Père céleste ; l'héritage du ciel les attend, et, malgré qu'ils se nomment des voyageurs, des exilés, le règne de Dieu se réalise déjà en eux, autant que le permettent les conditions de la vie humaine. C'est ce règne que chaque fidèle demande dans cette simple et adorable prière que nous disons, le matin et le soir, et que le Maître lui-même nous a enseignée.

Oh ! si tu savais tout ce qu'il y a de beau et de grand dans la religion chrétienne ! Mais tout cela te sera découvert peu à peu : tu es si bien faite pour la vérité !

C'est jeudi, à six heures du matin, qu'il faudra nous attendre : mardi, à midi, nous quitterons Châteaudun ; nous irons coucher à Chartres, et la soirée sera employée à visiter la cathédrale. Le lendemain, nous dessinerons, Victor et moi, autant qu'il nous sera possible. Nous irons attendre la voiture de Paris à Maintenon : nous passerons là quelques heures à visiter ce qui sera visible, et, à dix heures, nous serons en route pour aller vous retrouver. Malgré le plaisir très réel que nous prenons ici, le retour nous semblera bien bon, peut-être à moi surtout.

Nous avons été surpris en apprenant le mécompte de Paul ; mais j'espère, tout considéré, qu'avec un peu d'industrie vous finirez par avoir là une habitation agréable ; et moi, je demeure content de cette acquisition. J'espère que ta lettre de ce matin nous annoncera que ton pauvre mari est revenu à la joie et à la santé. Comme il t'aime, et comme il a besoin de toi !

Je te quitte, pressé par le temps. Si tu étais très gentille, tu m'écrirais encore une fois. Cette lettre t'arrivera à huit heures : tu as jusqu'à trois heures pour me répondre ; et, mardi, j'aurai cette réponse avant de monter en voiture.

Adieu, petite sœur ; à jeudi. Ne viens pas à notre avance ; il sera trop matin. J'irai sonner chez toi, dès que tu seras éveillée.

Ton frère et ami,

CHARLES.

VIII

A sa Sœur.

Bâle, 8 août 1838.

Ma chère enfant, c'est une grande et difficile épreuve que Dieu t'envoie. C'est la première fois que de tels obstacles se trouvent sur ton chemin, et tu es seule pour les lever ! Tes lettres m'attristent, et, tout le long du jour, je ne puis m'empêcher de penser à ta peine : les belles choses que je vais contemplant ne m'en distraient pas. J'ai dit que tu es seule. Oui, comme le peuvent être les chrétiens que Dieu suit partout, c'est-à-dire qui ne sont jamais abandonnés. C'est le secret de toute force et de toute vertu que la présence universelle de Dieu. Il est donc là : il te voit dans cette lutte. Prie-le avec confiance ; c'est la première chose à faire, parce qu'il est écrit : « Demandez et vous recevrez. » L'Esprit de conseil n'est-il pas venu habiter en toi, il y a peu de temps ? C'est le jour de l'invoquer. C'est par la prière et par la fidèle correspondance à l'inspiration intérieure qu'on communique avec l'Esprit-Saint. Sois fidèle, sois soumise : tu seras, tu devras être en paix. Souviens-toi que ce sont les doux qui possèdent la terre ; souviens-toi que Jésus a été doux et que, pour cela, il a conquis le monde ; que

saint François de Sales était doux et que, pour cela, il a ramené soixante-douze mille hérétiques.

Veille bien sur toi-même, je t'en conjure. Il est difficile de rester paisible en face de la contradiction ; mais pense que tu n'es point persécutée comme l'a été ton Maître. Jésus-Christ est la mesure de la vertu humaine, comme il en est la source. N'en veille à personne : tu sais que c'est ton bien qu'ils désirent, qu'ils t'aiment tous et que c'est leur sollicitude qui les fait se mettre ainsi devant toi. Ils se trompent, voilà tout. Oh ! l'erreur se pardonne vite, puisqu'il est ordonné de pardonner même l'offense. Tiens-toi bien ferme dans cette douceur, principe de toute force. Nous n'avons plus aujourd'hui de persécutions violentes à subir ; mais nous sommes cependant persécutés, tu le vois, parce que la lutte du mal contre le bien n'est jamais finie. N'oublie pas que le temps de ces persécutions est le temps des grandes grâces. Songe que c'est pour Jésus-Christ que tu souffres, et qu'il est consolant, pour un cœur comme le tien, de supporter quelque chose pour Celui qui a tout supporté pour toi. Et puis, Dieu est si bon ! « Mon joug est doux et mon fardeau est léger. » Celui qui a porté la croix au Calvaire, a porté en celle-là toutes les autres. La tienne y était, comme y étaient tes fautes, d'avance rachetées et expiées. Oh ! ce sont d'admirables mystères, dans lesquels le cœur sait voir, et qui lui ouvrent des trésors de consolations.

Ce que tu me dis avoir fait est bien : ne cherche pas la discussion ; elle ne servirait à rien qu'à aigrir. Toutefois, si l'on t'y force, Dieu t'inspirera. Résiste en paix. Nul ne sait les voies de Dieu ; mais toujours elles sont admirables. Ce que je sais bien, c'est que là où est la nuée, là est le Dieu qu'elle porte. Aie confiance, la lumière se fera. Je suis bien aise que tu aies consulté M. Ganser,

c'est un homme vénérable et qui pourra te conseiller.

De Berne, j'écrirai à notre père sur tout ceci : c'est le plus franc et le meilleur ; mais j'ai voulu attendre sa lettre. Dis à M^{me} H. que je vais lui écrire et que je pense à elle bien des fois chaque jour.

Adieu, chère sœur : courage ! Aime-moi toujours et aime surtout la source de tous les biens.

CHARLES.

IX

A sa Sœur.

Chamouny, 16 août 1838.

Je t'écris, encore tout ému de l'admirable journée que nous avons eue, hier, en venant de Genève ici. Il y a bien longtemps que je ne m'étais senti si agrandi, et, vraiment, je ne crois pas que la nature puisse offrir de Dieu un plus irrésistible témoignage.

Je pensais à toi, je pensais à notre excellente amie si heureuse, elle, des plus petites choses, et je me disais que vous seriez bien, là où j'étais, au milieu de si grands spectacles, à chaque instant variés et toujours un : vigoureux dans leur douceur, gracieux dans leur puissance. Oh ! tout cela vous fait réfléchir sur l'harmonie entre les choses et sur l'accord des contraires. J'avais de la musique plein l'âme, plein le cœur, plein la tête ; et encore une musique morale bien autrement belle que celle qui se peut formuler par des sons ! Dieu était au fond et au sommet de tout cela ; car c'est par lui que tout commence et que tout s'achève. Il est donc bon de lui tout rapporter : c'est justice et c'est bonheur aussi, car, grâce à sa

sagesse, bonheur et vérité, satisfaction et vertu, récompense et devoir ne sont qu'une même chose. Victor est ravi ; il ne s'était fait aucune imagination à l'avance sur de si imposantes majestés. Bonne petite sœur, je ne serai tout à fait content que lorsque nous serons venus ici ensemble. Qu'est-ce qu'il faut donc ? La bonne volonté. Vous l'avez ; et le temps, vous l'aurez bientôt.

Chère petite, tu penses si j'ai été heureux de ta dernière lettre, qui m'apportait de si bonnes nouvelles. Je m'y attendais ; mais les certitudes font toujours plaisir. La confiance doit être revenue maintenant, et tu peux continuer ta route. Sois sans crainte : ce qui manque viendra. Dieu fait son chemin à travers les obstacles, et nul n'a le secret de ses conseils. Nous n'avons qu'à nous soumettre, nous autres, à attendre quand notre ciel est ténébreux, à rendre grâces quand il resplendit ; à rendre grâces à toute heure, car toute heure est une grâce ; il n'y a rien qui ne vienne de Dieu, excepté le mal, et tout ce qui vient de Dieu est un bien. Le mérite est toujours caché dans l'occasion, et, selon la parole de saint Paul, tout coopère au bien de celui qui aime Dieu. Nous avons beaucoup de peines, nous, chrétiens ; mais nous avons encore plus de joies. Tout le secret de la vie est dans l'obéissance fidèle et dans l'abandon que l'amour inspire. Est-il si difficile de suivre une route quand elle est tracée et battue, et qu'on y est conduit par la main ! Mais c'est notre malheur, de vouloir jouer les souverains quand nous sommes des serviteurs, et les héros quand nous sommes de faibles enfants.

J'ai écrit, de Genève, une longue lettre à notre père ; j'en avais grand besoin. J'ai essayé de lui faire comprendre quelque chose de nos croyances. Je n'ai certes pas tout dit ; mais il me semble impossible qu'il n'ouvre pas les yeux aux vérités si simples que je lui ai exposées.

Laissons faire le temps, l'exemple, la parole et, par-dessus tout, la grâce de Dieu. Ne pressons rien : c'est le moyen d'arriver plus vite. Vois-tu, chère sœur, les esprits inaccoutumés aux vérités religieuses croient toujours que le christianisme est une institution ajoutée, une occupation, un vêtement, que l'on prend à certaines heures et que l'on laisse ensuite ; et il n'est pas bien étonnant qu'ils en jugent ainsi. Tous les actes humains se font successivement : le patriotisme n'exige pas qu'on soit citoyen toute la journée ; les devoirs sociaux ne pénètrent pas dans la solitude ; le musicien ne fait pas continuellement de la musique, ni l'artisan de la manœuvre. Le chrétien, au contraire, fait et doit toujours faire du christianisme, parce que, selon que je l'ai expliqué du mieux que j'ai pu, il ne consiste pas en certaines pratiques déterminées, bien qu'il ordonne ces pratiques, mais en une manière de vivre. Il est la loi universelle des choses. Cela étant, tout est de son domaine et tout revient à lui ; il prend l'homme parce qu'il est le terme de l'homme. Rien n'est exclu d'une loi universelle : pas un mouvement du cœur, pas un désir, pas une pensée. Tout se tient dans cette loi et vit par elle.

J'ai parlé aussi de la lettre retenue, et j'ai demandé pour toi, pour moi, pour nous tous, cette liberté si nécessaire. Cela n'implique pas de défiance ; cela ne nuit pas à l'affection. Si une chose l'assure, c'est, au contraire, cette vigilance prudente qui fait discerner ce qui est bon à l'un et qui serait mauvais à l'autre, et par laquelle on rend à chacun ce qui lui revient, de manière que la paix ne soit jamais troublée et qu'on s'aime et qu'on s'unisse. On ne peut pas être le même pour tous, puisque tous ne sont pas de même. Partageons ce qui est commun, mais gardons ce qui est propre.

Reste paisible ; sois bonne, sois heureuse ; travaille bien

au dedans et au dehors. Écris-moi, aime-moi, car je t'aime bien.

Nous sommes en bonne santé : vous pouvez être sans inquiétude. Nous ne manquons pas de prudence ; nous avons pris un guide. Demain nous serons à Aoste ; lundi soir, au Saint-Bernard.

Adieu, je t'embrasse tendrement.

CHARLES.

X

A son Beau-Frère.

Martigny, 21 août 1838.

Mon cher frère, tu ne m'en voudras pas d'avoir tant tardé à t'écrire, car tu as dû savoir la bonne intention que j'en avais. On est si peu libre en voyage qu'il faut souvent tenir compte plus de l'intention que de l'effet. Mais aujourd'hui, je veux me dédommager en causant un peu avec toi. J'ai su par les lettres de notre chère Céline toutes les agitations qui, depuis mon absence, ont troublé la paix, ordinairement si complète, de notre maison. Tu peux penser si j'y ai pris part, mon bon frère ; car, si une chose pouvait me tenir au cœur, c'était bien celle-là. J'aime d'ailleurs tant ma sœur que le même coup qui la frappe, me frappe : je suis son frère plus encore par le cœur que par la nature.

Je comprends parfaitement, je t'assure, toutes les exigences sociales et même mondaines. J'ai bien souvent réfléchi à ces nécessités de position, qui sont des devoirs aussi, mais tout à fait conciliables avec les devoirs chrétiens. Toi qui aimes tant Céline, toi qui as tant fait pour

elle, je t'assure que tu ne peux lui donner de ton affection une meilleure preuve, qu'elle doive mieux sentir, que de laisser à son cœur la divine nourriture, dont il a besoin plus que bien d'autres : peut-être un besoin tel que, sans cette nourriture, ce cœur si jeune, si ardent, ne pourrait vraiment vivre. Ah ! je sais bien, va, toutes les craintes qu'on peut avoir, toutes les défiances que le monde vous inculque, vous fournissant même, pour les légitimer, des raisons dont l'apparence est louable. Mais je sais bien aussi que ces défiances ne viennent que d'une chose, qui est un des grands malheurs de notre temps : c'est que la religion est ignorée ; c'est que la plupart des mondains qui en parlent, ne savent de quoi ils parlent et ne sont pas capables de définir une seule phrase du catéchisme ; c'est que les troubles politiques ont tellement brisé de choses, empêché les éducations, que les fils de la tradition sont rompus et qu'on ne sait plus ; et qu'alors, pareils aux enfants qui ont peur dès qu'ils sont dans les ténèbres, nous avons peur dans l'obscurité de notre ignorance. Crois-moi, loin d'arrêter ma sœur dans cette voie, qu'elle a embrassée par sentiment, par logique, par nécessité, réjouis-t'en de toute ton âme. Si tu as une assurance en elle, c'est celle-là ; si tu as du bonheur à espérer, et certes tu en as beaucoup, c'est surtout par là qu'il te viendra. Laisse-la grandir : tu verras de jour en jour s'accroître les vertus qu'elle a déjà, et disparaître les défauts qui la déparent. Tout est possible avec cette religion dont le premier devoir est l'obéissance à une loi parfaite et la victoire sur soi-même. L'avenir te rendra, je te le promets, au centuple, ce que le présent exige de sacrifices. Crois-moi, mon bon Paul, je sais ce que je dis, et c'est parce que je vous aime tous les deux de tout mon cœur que je t'écris ces choses.

J'envoie par toi à Céline une petite fleur que j'ai cueillie, hier, au sommet du Grand-Saint-Bernard, près de l'endroit où s'élevait autrefois un temple de Jupiter et où s'élève aujourd'hui une grande croix, à un quart de lieue du célèbre hospice, dans un endroit bien aride, bien désert, et où pourtant j'ai trouvé une multitude de ces jolies petites fleurs, ce dont j'ai été tout joyeux. Donne-lui ce souvenir, en même temps qu'un bon baiser, et qu'elle garde ma petite fleur : je serai bien aise de la revoir à mon retour.

Maman, à qui j'écris, te donnera de nos nouvelles et te dira nos projets. Si tu savais, mon bon frère, comme nous parlons souvent de vous ! Là où nous sommes ravis, nous ne manquons jamais de dire : Si Paul et Céline étaient là ! Nous allons plus loin, car je trace déjà votre futur itinéraire, vous évitant les inutilités et les fatigues, et vous ménageant toutes les joies. Au surplus, nous avons le temps de faire des projets ; mais il faudra que je vous mène en Suisse. Nous n'oublions pourtant pas ce Paris qui vous a tous, et nous en parlons, après un mois de séparation, comme des gens qui seraient heureux de le revoir.

Adieu, cher frère ; Victor se joint à moi pour vous embrasser tous.

CHARLES.

XI

A sa Sœur.

Lauterbrünnen, dimanche soir, 26 août 1838.

Chère sœur, je t'écris, ce soir, dans une très jolie, très petite chambre suisse, auprès du feu le plus réjouissant

et le plus nécessaire, après avoir fumé deux pipes d'un excellent tabac turc, au bruit d'un torrent, coulant au milieu de notre belle vallée, en face de la plus magnifique cascade, le Staubach, qui tombe d'une roche de neuf cents pieds ; ayant traversé aujourd'hui les plus charmantes campagnes ; ayant causé beaucoup de Paris, de vous tous et du retour, au coin de notre foyer ; mélancoliquement heureux à cause des admirables choses que je vois et des êtres aimés qui me manquent ; mais, du reste, bien disposé et le cœur tout ouvert. Aussi je viens à toi, ma petite sœur : n'être pas seul est si doux ! Le premier mouvement de la joie n'est-il pas de chercher une main à serrer ? Le suprême bonheur est dans le partage.

Nous sommes fort aises d'avoir dit adieu aux sauvageries, aux aridités, aux rochers nus, couverts de glaces, et à toute cette nature sans vie que, durant presque huit jours, nous avons traversée. Tous ces rudes spectacles, qui me ravissaient il y a quatre ans, me disent peu de chose aujourd'hui. J'ai besoin de mouvement et de croissance pour être ému. Cela est si consolant de voir la vie autour de soi et de sentir que le souffle divin est présent. Les lieux que nous avons quittés avaient, au contraire, l'air d'être maudits. Aussi avons-nous éprouvé un épanouissement général lorsque, descendant l'âpre Gemmi, nous sommes arrivés dans cette délicieuse vallée de Kander qui précède celle d'Interlaken et de Lauterbrünnen, entre lesquelles on ne peut choisir, tant elles sont parfaitement belles toutes deux. Figure-toi deux filles d'une même mère et d'un même amour, embellies à plaisir et si riantes dans leur grâce, si fécondes, j'allais dire si reconnaissantes de leur fécondité... Ah ! c'est que tout cela existe réellement ; et il s'établit entre cette vie extérieure et la vie intérieure un indicible accord : de sorte

que matière et esprit, nature et intelligence, symbole et pensée, tout se confond dans un seul hommage, dans une seule harmonie.

Ne nous étonnons pas, amie, nous qui faisons des clartés divines la lumière de notre entendement, ne nous étonnons pas de trouver la fraternité partout. Il n'y a qu'un principe de vie. Pour donner l'être à l'humble fleurette des montagnes, il a fallu autant de volonté divine que pour donner naissance à l'ange ou à l'homme. Tout procède de Dieu et, pour cela, tout revient à Dieu. Ne nous l'a-t-il pas appris lui-même quand il a dit : Je suis le commencement et la fin ?

Ah ! je t'assure, petite sœur, c'est un beau commentaire de l'Évangile que la nature : tu l'éprouveras un jour toi-même. Je voudrais vous transporter tous ici. Si Dieu le permet et si vous le voulez bien, ce ne sera plus seulement un désir : vous viendrez. L'Oberland n'est pas comme d'autres parties de la Suisse : toutes les routes sont praticables aux voitures ; les communications sont sûres et promptes. Grand'mère peut passer tout l'été ici, comme elle va le passer à Ville-d'Avray ou à Meudon. Qu'importe la distance quand on part tous ensemble ?

Tu as su nos projets, amie : je pense que tu les approuves et que nous allons trouver à Lucerne non seulement des permissions, mais aussi des félicitations. Nous nous faisons tant de fête de voir l'Italie ! L'art manque essentiellement ici : il n'y en a pas trace, pour toutes sortes de raisons. D'abord, les Suisses sont des natures très peu artistes. N'ont-ils rien osé en présence des grands spectacles qui les environnent ? Je ne sais. Toujours est-il que l'élégance et la propreté leur suffisent : on ne va guère loin avec cela. Une autre raison, c'est que la plus grande partie de ce pays est protestante : or, art et protestantisme jurent ensemble. Ils ont trouvé que c'était

une œuvre pieuse de briser les statues et de déchirer les tableaux. Ils ont supprimé l'architecture, défendu la musique dans leurs temples, et, après tous ces arrêts, il reste peu à notre cher art, comme tu le vois. Tout cela fait que nous soupignons fort après l'Italie. Victor ne se rassasie pas de l'idée de voir Florence et Venise : il en parle tous les jours.

Vous avez sans doute reçu toutes nos lettres. J'ai écrit, de Lyon, à ma tante Denyse ; hier, à Thun, j'ai écrit à M^{me} H., qui est, dans sa correspondance, d'une exactitude exemplaire. Elle a raison : les lettres sont un si bon viatique ! Vous nous ménagez trop ce pain de la route, et cependant nous vous donnons l'exemple. Sans rancune, toutefois ! Mais dédommangez-nous en Italie. J'espère que vous êtes tranquilles maintenant, et que les tempêtes sont calmées. Tu me le diras, n'est-ce pas ? Et ne fais pas d'économies sur le papier à lettres. Que veux-tu qu'on dise dans trois petites pages toutes lâchées ? C'est toi qui, de tous, m'écris le moins, méchante !

Je t'aime bien, pourtant, et te donne deux bons baisers de frère et d'ami.

CHARLES.

XII

A sa Sœur.

Milan, 8 septembre 1838.

Je puis enfin t'écrire, bonne petite sœur, te donner de nos nouvelles, te dire où nous en sommes et comment nous sommes : tout va bien, grâce à Dieu. Un peu de récit pour commencer.

Après avoir quitté Lucerne, où j'ai mis à la poste deux lettres, l'une adressée à maman et l'autre à M^{me} H., nous avons traversé en bateau le lac des Quatre-Cantons, et nous avons été, ce soir-là même, coucher à l'Hospital, au pied de la dernière montée du Saint-Gothard. Le lendemain, nous avons pu coucher à Belinzona; mais imagine ce qui m'arrivait. Je n'avais pas reçu, à Lucerne, l'argent que j'attendais; et, comme il avait fallu payer le guide qui nous avait conduits dans tout l'Oberland, et que force avait été de traverser en poste le Saint-Gothard, j'arrivais à Belinzona la bourse assez plate. Je jugeai prudent de garder jusqu'à Milan le peu qui me restait, et d'en parler à l'hôtelier. Tout cela ne souffrit pas de difficulté et, moyennant une lettre de ce brave homme et une signature de moi, nous avons voyagé de Belinzona à Milan sur notre bonne mine. Malgré la confiance extrême de ceux à qui j'ai eu affaire, je commençais à en avoir plus qu'assez de cette façon de voyager. Je suis content que tout soit fini depuis mon arrivée à Milan.

Ce n'est pas tout. J'avais écrit, de Lyon, à Liszt pour lui dire que je passerais, du cinq au huit, à Belinzona, et qu'il eût à me répondre où et comment je le pourrais trouver. Pour Liszt, du cinq au huit, cela veut dire le huit; et c'était le cinq que nous étions à Belinzona: de sorte que, n'ayant rien trouvé à la poste, je me suis bravement mis en route pour Lugano, où je savais que Liszt avait passé une partie de l'été. Mais il était parti depuis le 27 août pour aller à Milan, à cause des grandes fêtes; et c'est là que je devais le trouver. Nous partîmes donc, après avoir fait un dîner italien, et nous arrivâmes le soir à Como. Ah! chère petite sœur, la jolie ville que Como! la belle cathédrale! le beau lac! la belle nature! Enfin, tout est beau dans ce pays: les hommes,

les femmes, les femmes surtout. Ces gens ont une incroyable noblesse dans leur attitude ; ils ont gardé beaucoup de l'antique pour le vêtement, et les habitudes. On retrouve l'ancienne Rome partout, jusque dans la forme des meubles les plus usuels, la décoration des chambres, l'appareil des lits. Tout cela me plaît beaucoup, et nous sommes à chaque instant intéressés. Et puis, cet art si splendide ! Des peintures partout ! Sur cent maisons d'un village, à peine y en a-t-il quarante qui ne soient ornées de fresques. Nous avons vu à Como d'admirables sculptures ; malheureusement nous n'avions que peu d'heures pour tout voir, et nous ne vous rapporterons rien sur nos albums. C'était la première fois que Victor voyait une église italienne : cela lui a fait une vive impression, et, de vrai, c'est très émouvant. Qu'il y a de splendeur dans ce culte, et en même temps de mystère ! Ces églises, qui sont des trésors, sont peu éclairées. On devine, on entrevoit : c'est assez bien l'image de notre situation présente, toute d'attente, de foi et d'espoir. Mais encore, que tout cela est loin de nos magnifiques cathédrales de France ! Toutes les églises de toute l'Italie, et Dieu sait s'il y en a, ne valent pas la moitié de Notre-Dame de Chartres pour l'architecture et la sculpture. Il y a tant de vie sanguine dans ce pays que le tempérament les a emportés plus vite que d'autres hors du vrai. Le soleil leur a brûlé la tête au dehors et au dedans. Ils ont tout exagéré : la couleur d'abord, et toute la physiologie de l'art, à laquelle ils ont fait une plus grande place qu'à la psychologie, amoureux qu'ils étaient de la forme et idolâtres encore, sous beaucoup de rapports, dans leurs habitudes. Aussi ont-ils, les premiers, paganisé l'art chrétien.

Mais il faut achever mon récit. Nous sommes arrivés à Milan hier à trois heures. Il y a beaucoup de monde,

mais l'affluence est pourtant moins grande qu'on ne l'avait dit. Nous avons trouvé place dans le premier hôtel où nous nous sommes présentés, et, des trois cents francs qu'on a dit à notre père qu'un grenier coûtait, il faut tout simplement ôter deux zéros pour avoir le prix de notre gîte, qui, sans être très brillant, est fort acceptable. A mon arrivée, je m'informai tout de suite des adresses dont j'avais besoin. J'allai chercher de l'argent, je payai mes dettes, et, ayant trouvé la demeure de Liszt, je courus chez lui avec Victor. Je ne puis te dire la joie qu'il a témoignée de me voir, joie bien partagée, je t'assure, car je l'aime vraiment beaucoup. Nous avons passé avec lui toute la soirée à faire de la musique ; nous étions ravis. Liszt a fait encore des progrès ; il chante comme une voix. Je ne saurais te dire l'impression qu'il nous a faite. Son jeu est inouï : nous avons vu une vingtaine de morceaux remarquables, plusieurs de Schuman, dont je te ferai connaître les œuvres. Cela m'a semblé bien bon de retrouver ma chère musique, et de la retrouver si vivante et si belle ! Après, nous avons été prendre des glaces et nous sommes restés à causer jusqu'à une heure du matin. J'ai été bien heureux de pouvoir échanger quelques idées : de cela aussi j'avais été fort privé ces derniers temps.

Liszt est pour moi d'une bonté de frère ; son chez-lui est notre chez-nous. Nous déjeunons et nous dînons aujourd'hui avec lui. Ce soir même nous aurons l'honneur d'un souper en compagnie de Rossini, de B....., un écrivain assez distingué, du comte Kryptowich, le mari de M^{lle} de Nesselrode ; que te dirai-je ? Une réunion pleine d'attraits... Ce qui est sûr, c'est que nous nous promettons grand plaisir de voir tout ce monde. Liszt a mis son domestique à notre disposition, et nous allons, cette après-midi, commencer nos curieuses visites. Victor

est dans toute la joie imaginable. Le dôme de Milan l'a bien étonné. Moi, je ne suis pas assez étourdi de tout cela pour ne pas songer souvent à Paris. Ce n'est pas trop des merveilles de l'Italie pour empêcher ma nostalgie de devenir chronique.

Amie, j'ai reçu ta lettre de Lucerne : merci de tout ce que tu m'as écrit. Nous aurons beaucoup à causer, au retour, n'est-ce pas ? Aie bon courage ; Dieu conduit ta barque : elle est donc bien conduite. Travailles-tu ? Je veux trouver beaucoup de progrès. Lis peu si tu manques de temps ; mais lis sérieusement. Une page lue avec attention avance plus qu'un volume dévoré. Il faut que la page soit vraie, pourtant ! Mais celles-là, tu sais bien maintenant où elles se trouvent. M^{me} H. t'aura conté sans doute notre visite à Einsiedeln. Je vous rapporte de là des trésors spirituels qui vous rendront contentes.

Nous allons bien ; nous avons un temps admirable. Nous allons dessiner à force. Malgré la pauvreté de la Suisse, nous avons trouvé le moyen de faire plus de soixante dessins, et la plupart intéressants, je t'assure. Maintenant, nous manquerons aux choses bien plus que les choses ne nous manqueront. Nous serons heureux de voir Florence et Pise. Écrivez-nous à Venise pour le quinze.

Adieu, amie. Embrasse pour moi tout notre cher monde.

Tu sais si je t'aime.

Ton frère, CHARLES.

XIII

A sa Sœur.

Desenzano, 15 septembre 1838.

Bonne petite sœur, je t'ai fait dire par notre mère que tu serais maintenant la première, et que je t'écrirais avant d'arriver à Venise. Me voici donc, profitant d'un séjour de quelques heures dans une ville où rien n'est à voir. Depuis hier, vendredi, nous avons quitté Milan, et nous ne serons que mardi à Venise. Je me trouve tout triste, tout ennuyé : triste d'abord parce que je voudrais vous revoir ; triste parce que j'ai dit adieu à Liszt et que je ne le reverrai guère avant quinze mois ; ennuyé, enfin, parce que la pluie ne cesse de tomber. Nous espérions trouver du soleil en Italie, et nous avons ici le temps de la Suisse, le temps de partout, le ciel le plus gris, l'air le plus humide : l'Italie sans soleil, c'est un corps sans âme. Notre pauvre père me demande, dans sa dernière lettre, de ne pas trop prolonger notre absence. S'il savait à quel point je désire revenir près de vous, il ne m'aurait pas recommandé d'abrégé le temps. Enfin, ce voyage, pour moi du moins, était un remède plus encore qu'un plaisir ; mon premier but était la guérison : j'espère l'avoir atteint.

Je suis toujours content de tes lettres. Tu es décidément plus patiente, et la patience est une belle et difficile vertu : belle, parce que c'est une grande victoire que l'on remporte sur soi, et difficile surtout parce qu'on en a besoin à tous les instants et qu'il faut qu'elle soit toujours présente. Aussi est-elle amplement récompensée.

Dieu est appelé le Dieu des forts ; et il n'y a que les forts qui soient doux. Tout emportement, même celui qui ne sort pas du cœur, est une faiblesse. Travaille donc, chère enfant, et sois paisible dans la contradiction : la paix de l'âme est la mesure la plus exacte du progrès dans la vertu. Espère : qui s'est bien vaincu soi-même est près de vaincre les autres. Les armes chrétiennes ne sont ni un glaive ni une torche : notre arme à nous, c'est la parole. Or la meilleure parole, la plus pénétrante, la plus irrésistible, c'est l'exemple. Cela est vrai pour tous et spécialement pour les femmes, à qui la prédication extérieure est interdite. Prends courage, sème et attends : les fruits viendront. Quand le laboureur a jeté le grain dans le sillon, à l'époque voulue, il a fait tout ce qu'il lui appartenait de faire : le reste est au soleil... Attends le soleil aussi, toi : celui dont je te parle ne se couvre jamais de nuages.

Amie, ma dernière semaine a été très heureuse, et c'est ce qui contribue à me rendre celle-ci pesante. J'ai passé avec Liszt presque tout mon temps ; nous avons même pris nos repas ensemble. Nous avons été mardi, de compagnie, faire une visite à la Chartreuse : un vrai bijou qu'on voudrait emporter. Nous y avons admiré des chefs-d'œuvre sublimes, les plus belles peintures que je croie avoir vues jamais. La conversation n'a point languï ; Liszt a l'esprit le plus intarissable qu'on puisse imaginer. C'est un problème pour moi que, sans études premières, ayant acquis, dans une spécialité généralement très exclusive, le plus admirable talent, il sache toutes les choses qu'il sait, et ne soit étranger à aucune des idées qui ont cours dans le monde. Cette vie intime de quelques jours, en nous faisant connaître davantage l'un à l'autre, a fini de nous lier ; et maintenant, c'est une amitié placée au-dessus des chances humaines.

Je te rapporte une dizaine de mélodies de Schubert, que Liszt a transcrites pour le piano. Il me les a dites de façon qu'elles m'aient pénétré, et je ne les oublierai de longtemps. Je me charge donc de te les apprendre. J'ai aussi pour toi trois morceaux de Schuman que tu auras plaisir à connaître et qui t'avanceront beaucoup sous le rapport instrumental. Liszt m'enverra encore plusieurs morceaux dans un envoi qu'il doit me faire dès mon retour. Je me suis enquis à Milan de quelques airs nationaux italiens, pour les rapporter à M^{me} H. Je n'ai rien trouvé, mais je sais où les prendre : Ricardi m'a donné tous les renseignements désirés. Cet hiver nous allons faire de la musique comme des bienheureux. J'espère, au moins, que tu auras fait des progrès en mon absence. Je veux que tu me joues, tout à fait comme il faut, une fugue de Bach.

Liszt va continuer son voyage : il verra la Grèce, Constantinople, et reviendra s'installer à Naples. Je ne comprends pas comment il peut travailler avec une vie si peu tranquille et une manière d'être toute nomade ; et il travaille énormément !

J'attends vos lettres avec impatience. Je voudrais des nouvelles d'H. L. Ses folies méritent non seulement d'être déplorées, mais d'être blâmées comme des fautes. Vois-tu, je ne peux jamais avoir confiance dans les êtres dépourvus d'un caractère quelconque, qui ne sont ni bons ni mauvais, et qui n'ont de goût à être ni l'un ni l'autre. On peut finir par s'entendre avec le non, mais on ne s'entend jamais avec le rien.

N'oubliez pas les dates ; écrivez-moi à Florence jusqu'au vingt-cinq, à Pise jusqu'au vingt-huit, et à Gênes jusqu'au premier.

Je penserai bien à vous dans cette belle et triste ville de Venise. Suivez-nous, voyageant dans notre gondole noire,

au milieu des palais, côtoyant les escaliers de marbre qui descendent jusque dans la mer ; ou bien nous promenant sur cette magnifique place de Saint-Marc, dont chaque pierre parle et vous raconte tant de choses !

Adieu, bonne petite sœur ; j'embrasse par toi tous les chers nôtres. Faites-moi, pour mon retour, une chambre bien gaie : je serai si content de retrouver mon chez-moi. Adieu encore ; je t'aime de tout mon cœur.

CHARLES.

XIV¹

A sa Mère.

Lyon, 5 octobre 1839.

Eh bien, ma bonne mère, nous voici déjà séparés par cent vingt lieues, et dès à présent est accompli le sacrifice que Dieu nous a demandé. Voici que je commence cette douce correspondance qui, jusqu'à mon retour, doit être notre mutuelle consolation. Notre vie se fait telle qu'elle doit être maintenant. Comment y es-tu entrée ? Oh ! je voudrais, de tout mon cœur, que tu y

1. Cette lettre marque, pour Ch. Gay, l'entrée dans une voie nouvelle. A vingt ans, sous l'influence d'une amitié chrétienne, il s'était converti et son âme s'était ouverte, tout de suite et tout entière, aux choses divines, pour lesquelles elle était si bien faite ; mais la pensée du sacerdoce ne s'était pas encore présentée à son esprit. Quelques années plus tard, parlant de cette phase de sa vie, il disait : « Je faisais alors bien des rêves, et il me semblait que s'ils avaient été accomplis, j'aurais été heureux : Dieu m'aimait plus que je ne m'aimais moi-même » Le travail de la grâce se faisait en effet, à son insu, et tout était prêt dans son âme, le jour où (pendant une de ses promenades dans le parc de Ville-d'Avray, dont il parle à sa sœur) il entendit *intérieurement* ces mots, qui le remplirent d'étonnement : *tu seras prêtre*. La première surprise

fusses entrée comme j'y entre moi-même, c'est-à-dire avec une confiance pleine de paix. Sans doute, l'âme est tout en souffrance; et comment cela ne serait-il pas? Mais, par la vertu de la foi, on sent bien que Dieu aime cette souffrance, qu'il la veut pour notre plus grand bien, et que sur ce fondement il doit établir un édifice sublime de grâce et de gloire. Regarde ceux qui bâtissent sur la terre : ils entament le sol, ils en découvrent les entrailles avec le fer ; il faut qu'il en soit ainsi pour que la maison soit bien assise, et qu'une fois élevée, elle serve d'abri à plusieurs. C'est de même dans l'ordre spirituel. Dieu entame nos cœurs avec le fer du sacrifice, afin d'y jeter des fondements solides et d'y édifier le temple de sa grâce. Souffrir d'abord : c'est la condition présente, universelle, et c'est par là qu'on entre dans la vie. Nous ne pouvons changer ces lois parce qu'elles sont l'œuvre de la sagesse divine. Heureux qui les comprend, qui les aime et qui s'y soumet !

Eh bien, je te le dis, bonne mère, nous tous qui avons si amèrement pleuré, nous avons été, par là, comme enfantés à une vie nouvelle. Je le sens peut-être encore plus que vous ; mais elle commence pour tous réellement, et l'avenir vous en découvrira la douceur et la beauté ! Parce que je le savais, j'ai trouvé la force de bénir Dieu,

passée, l'attrait commença de se faire sentir à son cœur. « Eh bien, oui, dit-il, mais plus tard... quand j'aurai, d'abord, fait de la musique religieuse... » Cependant, il demeura si frappe de cet appel de Dieu, qu'il crut devoir en parler à son confesseur, lequel lui répondit en souriant : « Pensez-vous que cela me surprenne ? Je vous attendais. »

Les parents de Ch. Gay eurent beaucoup de peine à consentir à une vocation qu'ils ne pouvaient comprendre et qui détruisait tous les brillants rêves d'avenir que les dons exceptionnels de leur fils pouvaient autoriser. Néanmoins ils cédèrent et Ch. Gay partit pour Rome, où il souhaitait faire ses études ecclésiastiques.

Ici devait trouver sa place la lettre d'adieux et de saints conseils qu'il adressait à sa sœur. A cause de son étendue, elle sera insérée à la fin du volume.

de toute mon âme, en vous quittant ; et pourtant, j'avais à porter votre douleur avec la mienne. Je lui ai tout offert, le priant de vous rendre en bénédictions ce que vous lui donniez en résignation.

Tu as d'abord douté, pauvre mère, si c'était la volonté de Dieu qui m'appelait au sacerdoce. Est-ce que tu en doutes, maintenant que tu m'as vu avoir la force de vous quitter ? Cette force n'est pas venue de moi, mais de Celui qui m'a appelé ; elle est la suite et la preuve de la vocation. Une imagination ne donne pas cette fermeté, même alors qu'elle allume l'enthousiasme. Naturellement, le sacrifice que j'ai fait n'était pas possible. Si c'était l'œuvre de ma seule volonté, je ne crois pas que j'eusse pu partir, ou, si je l'eusse fait, j'en serais aux regrets aujourd'hui. Or, je te l'ai dit en commençant, j'ai le cœur rempli de paix ; je ne regrette rien, et si je pleure, je le fais devant Dieu, sans inquiétude, lui donnant ces larmes comme un gage de ma bonne volonté.

Plus que jamais j'ai la certitude de remplir un devoir. En cette pensée vous trouverez tous une consolation, et tu te réjouiras, toi entre autres, ma bonne mère, de ce que ton Charles s'est fait l'esclave de son devoir, jusqu'à se séparer de vous tous qu'il aime tant. Et puis, outre ces consolations de conscience, Dieu vous enverra les consolations surnaturelles de la grâce ; car c'est pour Dieu que j'agis, et Dieu n'est pas ingrat. Il y a longtemps déjà que je le priais pour vous : avec combien plus de ferveur le ferai-je maintenant ! Il exauce les prières qui viennent du cœur. Votre souffrance d'ailleurs prie pour vous, et Dieu, qui n'est que charité, est voisin de tous les cœurs affligés. Tu l'as éprouvé déjà, j'en suis sûr, dans cette amertume du départ, encore que, dans le calice qu'il nous a fallu boire, le plus amer ait monté à la surface. J'espère à Marseille une lettre résignée, et à Rome

une lettre joyeuse. Ah ! chère mère, qu'il est bon de compter sur Dieu, et qu'on a de force en se confiant à lui ! qu'il y a de douceur à le servir ! Le monde voit les larmes parce qu'elles sont extérieures, et il s'en scandalise ; mais il ne voit pas les abondantes consolations parce qu'elles sont de l'esprit. Eh bien, nous avons la belle part, crois-moi : celle des sacrifices. C'est celle que Dieu a choisie quand il est venu sur la terre.

Je suis arrivé à Lyon un peu plus tard, ce matin, que le courrier n'arrive d'ordinaire ; car il a tant plu dans ce pays que les routes sont fort mauvaises. Aujourd'hui même il pleut, ce qui me fait voir la ville défavorablement. Malgré tout, je trouve que la position en est très belle. J'ai été enchanté de la campagne environnante, et j'aime, plus que je ne puis dire, ces durs et hauts rochers au pied desquels la ville est bâtie. Le voyage m'a fait du bien, et j'ai reconnu, dès la route, que j'avais besoin de changer d'air. Malgré la fatigue morale du départ et la fatigue physique du voyage, je suis mieux que je ne l'étais à Paris. Tu vois, bonne mère, que, de ce côté, il faut raisonnablement renvoyer toute inquiétude et que, ne fût-ce que par hygiène, j'aurais peut-être dû quitter Paris pour un temps.

Je partirai lundi pour Avignon, où je resterai quelques heures ; je serai à Marseille au plus tard mercredi, et là, je prendrai le premier bateau qui partira pour Livourne. Je suis à l'hôtel des Ambassadeurs, tout près de Lavergne. Je l'ai vu ainsi que Jeanmot : ils m'ont bien amicalement reçu, et, cette lettre finie, nous commencerons, de compagnie, notre visite à la ville.

J'irai demain matin faire un pèlerinage à Notre-Dame de Fourvières. Oh ! que j'y penserai aux absents ! De vrai, vous ne l'êtes guère, car je vous ai tous dans mon cœur et dans mon souvenir. Il n'y a que ceux qui cessent

de s'aimer qui se quittent, et c'est pourquoi je vous dis que je ne vous ai pas quittés. Je serai d'esprit au milieu de vous : nous sommes, quoi qu'il advienne, une famille unie.

Adieu, chère bonne mère, reçois toutes mes tendresses et distribue-les autour de toi. Je vous embrasse et vous aime tous. Adieu, adieu.

CHARLES.

XV

A sa Mère.

Sienna, 19 octobre 1839.

Chère mère, me voici arrivé à Sienna, de ce soir, et je me suis promis de te donner d'ici de mes nouvelles. Je dis que je me le suis promis, parce que vous écrire me fait autant de bien que recevoir mes lettres vous en peut faire. Vous écrire, c'est presque vous parler : et que cela est doux !

Parlons du voyageur d'abord, car c'est de lui que vous avez souci. Eh bien, ma bonne mère, tu as su, par ma lettre à Victor, mon heureux séjour à la villa Strambi, ma visite au cher abbé Gerbet, et cette garantie d'affection que Dieu m'a permis de recevoir sur ma route, pour éclairer un peu mon avenir et me fortifier dans mon entreprise. Tout cela t'aura réjoui.

C'est jeudi, vers le milieu du jour, que je suis entré à Florence. J'y ai retrouvé Liszt, qui a pris ce matin la route de Bologne, à l'heure où je prenais celle de Sienna. Hier, j'ai dîné avec lui et quelques personnes de France; le soir, il nous a fait de la musique. Je suis toujours ravi de l'entendre. Il m'a dit quatre études qui sont, chacune

dans son genre, d'une grande beauté. Vous entendrez cela, cet hiver, à Paris. Le reste de mon temps a été employé à compléter ma connaissance de Florence, à laquelle, d'ailleurs, peu de chose manquait.

Dis à Victor que je suis allé à San-Miniato et que cette église est véritablement une des plus curieuses de Florence, malgré les dégradations qu'on a permis au temps d'y faire, et que, d'ailleurs, on répare en ce moment avec activité. Il y a tout à San-Miniato : une architecture ravissante, de sublimes peintures de Giotto, en sculpture un tombeau qui est un chef-d'œuvre, et une chaire d'un travail merveilleux, et enfin, la plus belle vue naturelle qui se puisse trouver. Il faut nécessairement que Victor revienne à Florence pour mieux voir tout cela.

J'ai été à l'Académie et j'y ai vu une *Déposition de croix* de Fra Angelico, qui est au moins aussi belle que le *Couronnement de la Vierge* qui est au Louvre. Il n'y a rien à dire, sinon que cela est sublime ; car, devant de telles œuvres, la prière sort du cœur, et les larmes des yeux. Oh ! chère mère, un jour je te ferai connaître ces trésors de beauté. Vous viendrez me voir et nous passerons par Florence en revenant de Rome : c'est le chemin. Vous vous ferez, pour moi, cette douce violence, et déjà j'y songe avec joie.

Et maintenant, me voici à Sienne. J'ai voyagé tout le jour dans les Apennins : l'ensemble de cette route est grave ; les détails en sont gracieux. J'ai pu longtemps aller à pied, ce qui m'a valu des horizons magnifiques. Il était presque nuit quand je suis arrivé ici ; mais je ne compte repartir que lundi. Aussi verrai-je à l'aise cette vieille étrange ville, qui est une source d'art très précieuse et très abondante : j'en parlerai à Victor dans ma première lettre. Je n'arriverai à Rome que vendredi. La nuit vient vite en cette saison, et le voyage finit avec le jour. Et

puis, les *vetturini* ne marchent pas au galop. Je désire m'arrêter une bonne journée à Viterbe, où je dois voir le Père Lacordaire auquel j'apporte trois lettres. Je suis content d'avoir cette occasion de l'entretenir ; je m'intéresse de tout mon cœur à l'œuvre qu'il a entreprise, et même personnellement à lui.

J'écrirai à Céline, dès mon arrivée à Rome, et bientôt après à mon bon père. Que j'ai hâte d'avoir vos lettres ! que je vais être heureux, vendredi, de trouver à la fois toutes celles qui m'attendent ! Car j'en espère beaucoup. J'ai réclamé celle de Livourne : je ne veux rien perdre.

Tu vois, bonne mère, que jusqu'ici tout va bien. Mon long pèlerinage touche à son terme ; le plus amer du calice est bu. Ç'a été une épreuve difficile que cette solitude de trois semaines, après un si grand déchirement que celui de nos adieux. Toute ma force est en Dieu : c'est lui qui m'a soutenu. C'est parce que je ne m'appuie pas sur moi que je demeure en paix. Eh ! que veux-tu, ma bonne mère ! Peut-on douter, peut-on s'inquiéter, alors qu'on porte en soi la certitude inébranlable que Dieu connaît et conduit toutes choses ? J'ai une foi entière, et cette foi m'est toujours présente. Je te le redirai donc toujours : je suis tranquille, je suis heureux ; non que je ne regrette rien dans le passé, non que j'espère beaucoup dans l'avenir ; mais je suis heureux comme on peut l'être sur la terre, parce que mon bonheur est dans ma volonté, et ma volonté en celle de Dieu même. Je me souviens quelquefois et quelquefois je rêve ; mais, sans faiblesse à l'égard de ce que j'ai quitté, sans présomption à l'égard de ce que je puis attendre.

C'est là l'état où la grâce de Dieu m'a mis, bonne mère, et c'est, je t'assure, un état supérieur et heureux. Je n'y suis pas entré de moi-même, car cela dépasse de beaucoup les limites du pouvoir humain. Je le répète, c'est

l'œuvre de la grâce et la preuve que le Seigneur est fidèle à ses promesses ; car il s'est engagé lui-même à donner la paix aux hommes de bonne volonté. Or, la bonne volonté, c'est la volonté soumise : Toute notre sagesse se résout en obéissance à l'égard de Dieu. Le plus parfait, le plus intelligent, le plus heureux aussi est celui qui sait le mieux obéir à Dieu. Dieu ne se trompe ni ne trompe. Et, je te le dirai, chère excellente mère, si je compte sur Dieu pour moi, je compte aussi sur lui pour vous. Il vous consolera dans le temps présent ; il vous comblera de joie dans le temps qui doit venir. Mais je te le demande, au nom de la foi que j'ai en Dieu et de l'affection que j'ai pour toi, compte sur lui et sache attendre avec courage ; courage veut dire patience. Dans ce précieux livre que je t'ai laissé en partant, tu dois avoir lu déjà bien des belles pages sur cette vertu de la patience résignée, de l'aveugle confiance en la sainte Providence. Il y a, en chaque vie, des devoirs particuliers et des devoirs communs. Celui dont je te parle, et qui est aux autres ce que le fondement et la voûte sont à l'édifice, est celui dont on se peut le moins affranchir. Sous une forme ou sous l'autre, il s'agit toujours de consentir à la volonté de Dieu, qui est notre père et notre Seigneur. Oui, j'espère pour toi, j'ai foi pour toi, ma bonne mère, et je prie pour toi chaque jour.

Vos lettres de Rome me diront vos nouvelles habitudes, vos occupations : cela m'aidera encore à me transporter au milieu de vous. Ne manquez pas d'aller à la messe de Charles Gounod, et d'abord aux répétitions ; vous me direz le succès qu'elle aura eu ¹.

1. Cette messe, la première composée par Ch. Gounod, à la demande de M. Dietch, maître de chapelle de Saint-Eustache, fut exécutée dans cette église en 1839.

Charles Gay et Charles Gounod étaient liés depuis leur première

Adieu, chère bonne mère. Quand je t'écrirai de Rome, je serai installé et j'aurai probablement commencé ma vie ecclésiastique : je l'appelle de tous mes désirs. Prenons tous courage et avouons que, malgré tout, nous sommes heureux et que nous devons bénir Dieu.

Embrasse pour moi mon bon père, Céline, Victor. Combien à toi, chère mère, te donnerai-je de baisers et de souvenirs, pour tous ceux que je te charge de distribuer ? Je te donnerai toute l'affection de mon cœur et autant de baisers que tu en voudras. Adieu encore. Demande à Dieu que je sois un digne prêtre.

CHARLES.

jeunesse. On trouve à ce sujet, dans les *Mémoires d'un artiste*, de Ch. Gounod, les détails suivants :

« La distance d'âge et de classe, qui nous séparait au lycée, nous eût sans doute laissés étrangers ou, du moins, indifférents l'un à l'autre, si un élément commun ne nous eût rapprochés : cet élément fut la musique. Ch. Gay, qui avait alors quatorze ans, avait de grandes aptitudes musicales et il était, en outre, dans les élèves les plus brillants du collège. Il termina ses études et je restai trois ans sans le revoir. Je le retrouvai au foyer de l'Opéra, un soir où l'on jouait *la Juive*. Je le reconnus et j'allai droit à lui. « Comment, me dit-il, c'est toi ; et qu'est-ce que tu deviens ? — « Mais je m'occupe de composition. — Vraiment ? dit-il ; moi aussi. Et avec qui travailles-tu ? — Avec Reicha. — Tiens, moi aussi ! Mais c'est charmant, il faudra nous revoir. »

« C'est ainsi que se renoua une amitié qui avait commencé au collège, et qui est restée une des plus chères affections de ma vie. J'étais en admiration devant cet ami en qui je reconnaissais une organisation d'élite et des facultés bien supérieures aux miennes. Ses compositions me semblaient révéler un homme de génie, et j'enviais l'avenir auquel il me semblait appelé. J'allais souvent passer la soirée chez lui, où l'on faisait beaucoup de musique.

« Un jour, je reçus de mon ami, qui était à la campagne, un mot par lequel il me priait de venir le voir, me disant qu'il avait à me faire part d'une nouvelle qui m'intéresserait. Je crus qu'il s'agissait d'un mariage. Lorsque j'arrivai chez lui, il m'annonça qu'il voulait se faire prêtre ; je m'expliquai alors le sens des in-folio et autres gros livres dont, depuis quelque temps déjà, j'avais remarqué que sa table était chargée. Je ne compris pas un tel revirement, et je le plaignais d'une préférence qui lui faisait sacrifier un si bel avenir pour un sort qui me paraissait alors si peu digne d'envie. »

XVI

A sa Sœur.

Rome, vendredi, 25 octobre 1839.

Chère bien-aimée sœur, me voici au terme de mon long pèlerinage : hier, j'ai été, pour la première fois, m'agenouiller sur le tombeau de saint Pierre, y remercier Dieu pour le passé, l'implorer pour l'avenir. Je suis dans la ville du Seigneur, au cœur de notre vénérable Église ; me voici arrivé là où Dieu a voulu que je vinsse, à la source de la grâce, de la vérité et de la vie ; me voici établi au lieu de mon repos ; et j'y demeurerai longtemps, et, selon l'esprit, j'y demeurerai toujours : je le désire, je le veux, je l'ai promis hier, devant cette chaire occupée par le pêcheur juif, Simon Pierre, devenu, par l'institution divine, le prince et le docteur du monde entier. Je supplie Dieu de me rendre fidèle à cette promesse.

Oh ! ma chère enfant, que c'est une chose admirable et vivante, la sainte Église ! Bénis le Seigneur qui m'a choisi, je ne sais pourquoi. Je te l'ai demandé en partant, bénis-le chaque jour à cause de ma vocation : c'est le moyen de te montrer vraiment ma sœur ; c'est le moyen de la comprendre et d'en être heureuse, toi aussi. N'est-ce pas que tu l'as déjà senti ce bonheur d'avoir ton frère Charles assis en cette glorieuse et unique assemblée ? N'est-ce pas que tu le sens là dans une condition meilleure, et pour tous plus heureuse, que s'il était resté près de toi, au milieu de cette famille bien aimée pourtant ? Si Dieu m'avait laissé vivre de cette douce vie domestique, je l'en aurais remercié, parce que c'eût été un

grand bien. Parce qu'il me donne un bien plus grand, je le remercie davantage ; et ne le ferez-vous pas, vous tous qui m'aimez ? C'est ma consolation et ma joie, chère sœur, que toi et notre bon Victor vous en soyez déjà venus à comprendre les choses de Dieu, et à vous y dévouer de tout votre cœur. Ce qui m'arrive est une chose de Dieu ; vous l'avez vu, vous le savez, vous m'en rendez témoignage : soyez-en bénis ! Un jour, et j'espère que ce jour est proche, un plus grand nombre le saura et m'en rendra aussi forcément témoignage. Mais j'attends avec patience, priant le Père des lumières pour tous ceux que j'aime en ce monde. « C'est l'homme qui plante, c'est l'homme qui arrose ; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement. » Ainsi parlait saint Paul, l'apôtre des nations. Cela, comme toute vérité catholique, est vrai partout et toujours. Au reste, chers amis, par-dessus tout gardez la paix ; sacrifiez-y toutes choses, et d'abord vous-mêmes, pardonnant facilement et abondamment aux autres, parce que chacun a beaucoup à se faire pardonner à soi.

Chacun de vous m'aime à sa manière, et je vous en remercie de cœur ; mais les uns m'aiment avec discernement, et joignent à la ferveur de leur affection la lumière de l'esprit de Dieu : ceux-là ont plus raison que les autres ; je ne sais s'ils m'aiment plus, mais ils m'aiment mieux. Et pour moi, je vous aime tous de toute mon âme, donnant à chacun en particulier l'affection qu'il désire, donnant à l'un sans ôter à l'autre, selon que le bon Dieu nous l'a rendu possible en faisant notre cœur à l'image du sien.

Chère sœur aimée, je te remercie encore pour la part que tu as prise en ces dernières petites tribulations ; je te suis bien reconnaissant pour avoir maintenu ce qui est la vérité et le bien ; je remercie aussi mon bon Victor pour toute la peine qu'il a volontairement prise :

il a défendu la justice. Sa lettre m'a réjoui et comblé ; dis-le-lui bien, avant que je lui écrive moi-même, ce qui sera bientôt. Que de bonheur vous me faites vraiment d'entrer ensemble si franchement dans les voies chrétiennes : je vous suis de cœur et je me réunis à vous d'intention, de pensée, d'affection ; je suis heureux de vos projets que Victor me raconte en détails. Soyez persévérants : toute la force est dans la continuité. Vous aurez des traverses, des contradictions nombreuses ; vous en aurez au dedans de vous et au dehors. Soyez d'abord victorieux au dedans, et Dieu sera avec vous pour renverser tous les obstacles. Assurez-vous que, travaillant à votre propre sanctification, vous travaillez à celle de plusieurs et que vous concourez à la gloire de Dieu.

Ici, chère enfant, dans cette Église romaine qui est la mère de toutes les Églises, dans ce cœur du corps de Jésus-Christ, les actions particulières ont comme un immense écho et s'unissent pour monter vers Dieu, en la personne de son Fils, Verbe éternel, seul capable de louer Dieu, parce que seul il peut réellement le connaître et dignement l'aimer. Ce que vous faites là-bas, vous et ceux qui sont bien plus petits, bien plus obscurs et bien plus éloignés que vous, arrive jusqu'ici, et d'ici s'élève jusqu'au ciel. Ah ! que vous avez raison d'avoir foi et qu'on sent bien, quand on s'approche de la vérité, qu'on était sage de l'affirmer, de la pratiquer, de l'aimer, alors même qu'on en était loin et qu'on ne la voyait point encore ! Croyez-moi, vous faites une grande chose en vous sanctifiant. Continuez : Dieu vous bénira et vous vivrez éternellement.

Victor me dit tes résolutions, tes bonnes œuvres, tes projets d'instruction : j'approuve et j'aime tout. Seulement ne lisez la vie des saints qu'avec réserve : tout ce

qui est admirable n'est pas imitable ; et même, à cause de la profondeur des conseils divins, il arrive que, cessant de suivre par l'intelligence la conduite particulière d'un homme, dont Dieu a d'ailleurs particulièrement autorisé la voie, on s'en scandalise, ce qui est une faute en même temps qu'un piège. Pour toi surtout, chère sœur, je te conseille, plutôt que de lire la vie des saints, ce que Victor peut faire (si toutefois M. Dumarsay¹ le lui permet ; qu'il le lui demande donc), je te conseille de lire la vie détaillée de quelques saints : tu en tireras plus de profit. Et, pour commencer, prends celle de saint Vincent de Paul (ce sont deux volumes in-8°, que tu trouveras dans ma bibliothèque) : nous verrons ensuite. Au reste, il va sans dire que, non seulement je te permets, mais que je te demande expressément d'en appeler de ma sagesse à celle de notre bon père spirituel.

Tu as su, chère enfant, la contrariété que j'avais eue de ne point trouver à Livourne la lettre que tu m'avais adressée sans l'affranchir : j'ai confiance que l'on pourra me la renvoyer ici, ce que je désire beaucoup. Adressez toujours *poste restante*, et surtout ne soyez pas avarés de votre temps ni de mon argent ! J'ai été un peu étonné de ne trouver que la lettre de Victor ; j'en attends d'autres bientôt : j'en ai besoin d'abord, et vous m'avez promis d'être, en votre correspondance, nombreux et abondants. J'attends, ces jours-ci, une lettre de maman, puis une autre de mon père, puis une autre de toi, une aussi de M. Dumarsay : je vous en prie, écrivez-moi souvent, très souvent.

Chère enfant, le jeudi dont Victor me parle dans sa lettre, a été le jour de mon pèlerinage à Notre-Dame de

1. M. Dumarsay, alors curé des Missions, avait été aumônier du lycée Saint-Louis quand Ch. Gay y faisait ses études.

la Garde, à Marseille; ce que tu as senti est une petite caresse de la sainte Vierge. Elle t'en réserve bien d'autres, si tu es bonne, comme je sais que tu le seras.

Depuis la lettre que j'ai mise dimanche à la poste de Sienne, et que maman recevra dans quelques jours d'ici, j'ai vu Sienne et Viterbe, j'ai entrevu Rome. Je suis tellement rempli par cette admirable ville de Rome que tous mes autres souvenirs sont comme hors de moi. Il semble qu'il y ait longtemps que je sois ici, parce que, depuis hier, j'ai vécu abondamment. Pourtant, je veux vous dire que j'ai été bien content de ma visite à la cathédrale de Sienne, et bien édifié dans celle que j'ai faite à une autre église de cette ville. J'ai pensé à Victor, et j'ai pris des notes un peu à son intention. J'ai été voir M. Lacordaire à Viterbe. Le couvent de la Quercia, dans lequel le Saint-Père l'a envoyé faire son noviciat, est situé à un mille de la ville. Il y avait là autrefois une forêt bien antique et bien ténébreuse, où il se commettait beaucoup de vols et d'assassinats. Une âme pieuse s'avisa d'attacher dans le creux d'un des chênes de la forêt, une image de la sainte Vierge. Cela fit peur aux bandits et rassura les voyageurs : il y eut des délivrances et des interventions surnaturelles ; cette terre de malédiction devint une terre de prières et un lieu de pèlerinages ; les voleurs furent obligés de l'abandonner. C'est là que le couvent est bâti, et on voit encore dans l'église l'image vénérée au milieu d'un morceau de vieux chêne. De la forêt il ne reste plus que quelques arbres séculaires, qui semblent laissés pour rendre témoignage dans les jours présents.

L'église est fort belle. Quand j'y suis entré, il y avait au milieu de la grande nef, couché sur un lit, la tête et les pieds découverts, les mains jointes, le corps d'un pauvre mort qui attendait qu'on commençât de dire pour lui le saint Sacrifice. C'est la coutume dans ce pays de ne point

enfermer les morts que dans un linceul et de les présenter à l'église, face nue et mains jointes en haut.

J'ai été introduit auprès du P. Lacordaire par un des religieux sacristains : je l'ai trouvé heureux, confiant dans l'avenir, plein de foi, souvent naïf comme un enfant. La robe blanche de laine lui sied très bien. Il fera ses vœux à Pâques prochain, mais je ne crois pas qu'il puisse commencer son établissement projeté avant la fin de l'été au plus tôt. Il a de bien heureuses chances pour cet établissement : dix évêques de France le protègent lui et son œuvre, un seigneur anglais, converti récemment au catholicisme, a mis à sa disposition tout l'argent nécessaire à la fondation ; on lui fait don, s'il veut l'accepter, d'une maison entière en Belgique. Pour les ouvriers, ils ne manqueront pas, tant s'en faut : souvent il reçoit des demandes, mais il les ajourne toutes. J'ai confiance que ce sera là une œuvre bénie du bon Dieu, et qu'il en sortira un grand bien pour l'Église et, en particulier, pour notre chère France.

J'ai quitté Viterbe dans le jour, et j'ai été coucher, le soir, à vingt milles de Rome. Je ne puis te dire ici, chère enfant, ce qu'a été pour moi cette entrée dans la terre romaine ; mais l'émotion a été bien profonde et bien pleine. Je suis content, j'ai généralement de la paix ; depuis que je suis ici, j'éprouve une joie indicible. Oh ! cela est bien grand et bien beau Rome ! mais il faut être catholique pour le comprendre.

Chère enfant, je t'envoie dans cette lettre un peu d'herbe que, ce matin, j'ai cueillie sur la place de Saint-Jean de Latran, au pied de cet escalier que l'on ne monte qu'à genoux, l'escalier du prétoire de Jérusalem. C'est sur cet escalier que notre divin Seigneur Jésus, tout ensanglanté, tout couvert de plaies, et ayant sa royale tête couronnée d'épines, fut présenté au peuple par le lâche Pilate. Je l'ai aussi monté à genoux et j'ai baisé la place précieuse-

ment couverte, où il y a du sang de Jésus-Christ. Donne de cette herbe à Victor.

J'ai trouvé ici M. de la Bouillerie¹ : c'est un excellent jeune homme, bien fervent, bien intelligent. Oh ! nous serons très heureux tous ensemble. Je te dirai dans ma prochaine lettre nos arrangements probables : tout s'accommode à merveille. Encore une fois, chers amis, soyez rassurés, soyez contents.

Je n'ai plus, chère bien-aimée sœur, que la place de te dire adieu et de te charger de toutes mes tendresses pour tous. J'écrirai à notre père, puis à Victor ; dis-le-leur en les embrassant pour moi. Embrasse ma bonne mère et console-la et rassure-la, et dis-lui qu'elle se trompe beaucoup, mais que je ne lui en veux pas, car je sais bien que c'est son affection pour moi qui la trompe ; entourez-la, soyez-lui doux et tendres. Soyez tous bénis, soyez tous en paix et restez unis. Un baiser à grand'mère, une poignée de main à Agathe, un souvenir à nos amis.

Je désire bien mes caisses et je les espère. J'attends MM. Caron et de Conny, chaque jour, parce que je n'ai point de leurs nouvelles. Adieu, chère bonne sœur ; embrasse pour moi notre bon Paul ; assuré-le de ma vive affection. Pour toi, tu sais que je t'aime et comme je t'aime : ce sera toujours. Prie bien Dieu pour moi.
Adieu. CHARLES.

Si, ce que je ne puis penser, mes caisses étaient encore à Paris, je désire vivement qu'on me les envoie par le moyen le plus accéléré possible. Les cours commencent de mardi en huit et je me ferai besoin de mes livres.

J'apprends, chère enfant, avant de fermer cette lettre,

1. Devenu plus tard évêque de Carcassonne et, enfin, coadjuteur du cardinal Donnet à Bordeaux.

que le courrier ne part pour la France que dans la nuit : cela va faire un grand retard. Vous voyez qu'il ne faut jamais s'inquiéter quand une lettre n'arrive pas. J'écrirai demain à M. Dumarsay, et j'écrirai à papa par le courrier de mardi : il n'y a que trois départs par semaine.

XVII

A sa Sœur.

Rome, 20 novembre 1839.

Chère petite sœur, j'ai reçu ta lettre jeudi, avec celle de notre père. J'avais tout à fait besoin de vos affectueuses paroles, et je vous ai bénis dans mon cœur pour votre affection, pour votre fidèle souvenir, pour tout ce que vous me donnez, enfin. Merci à toi en particulier, chère enfant ; car ta tendresse m'est un sensible secours. Beaucoup de bien doit sortir de l'union de nos âmes : tu l'as pressenti, et ce que tu attends sera réalisé un jour. Oui, j'espère, je veux, implorant chaque jour pour cela la grâce de Dieu, je veux vous ouvrir ces voies dont tu me parles, dans lesquelles Dieu m'a appelé le premier, et où tu me suis déjà, ainsi que notre cher Victor. Que je sois le ministre de la grâce envers vous, c'est la plus belle, la plus douce récompense que Dieu puisse attacher sur la terre aux travaux que j'entreprends pour lui. Je suis tout à lui d'esprit et de cœur, de volonté, pour le présent, pour l'avenir ; et c'est pourquoi je suis tout à vous.

Crois-le bien, chère enfant, et chasse, comme des nuages d'erreur, ces incertitudes naturelles, ces doutes mondains qui passent quelquefois entre nos yeux intérieurs et l'horizon de la vie chrétienne, qui est la vie

humaine divinisée. Les affections naturelles sont comme les plantes : elles sortent de terre, mais il leur faut pour croître, et la rosée du ciel et la chaleur du soleil. La vérité harmonise parce qu'elle ordonne : c'est pourquoi elle fait inévitablement vivre toutes choses, mettant chacune en sa condition, en son rang. Hors de Dieu, tout est vraiment folie et mensonge.

Je suis heureux des travaux que tu as entrepris ; mais dis-moi de quels livres vous vous servez. Il est important de ne recourir qu'à un enseignement très exact. Ne lisez strictement que ce qui est approuvé par l'Église. Je compte sur Victor pour les choix que vous ferez. Sans condamner les modernes, tenez-les un peu en suspicion.

Tu feras bien de prendre des leçons d'harmonie : cela est indispensable. J'espère, aux vacances, entendre tes improvisations : au moins, tu ne me feras plus dix quintes de suite, en mettant les mains sur le piano ! Je te félicite des leçons de Chopin, et j'approuve absolument le choix d'un tel maître. Seulement, que ta ferveur présente se soutienne : la régularité est le secret de tous les progrès.

Maman m'écrit que tu as grand désir de voir du monde, cet hiver, et d'organiser des soirées à la maison. Chère petite sœur, je ne sais pas si vous y gagnerez beaucoup de plaisir. En tout cas, si tu vas beaucoup dans le monde, veille bien sur toi. La récréation est bonne ; mais il ne faut jamais que la distraction soit telle qu'on oublie de tenir fermées les portes de son âme. Le démon de la vanité ne tient pas plus de place et ne fait pas plus de bruit qu'un souffle ; et c'est le père de beaucoup d'autres démons. Sois prudente, sois réservée ; consulte Dieu, et par-dessus tout, aime ce qui lui plaît. Ce qui plaît à Dieu, d'ailleurs, c'est ton bien. Tiens ton cœur près du sien. Je

te le répète : sois confiante avec le bon Dieu, mais sois prudente aussi.

Pour ce qui est de moi, chère enfant, je suis toujours content de mon séjour à Rome. J'avais annoncé à maman nos projets de communauté, et j'étais entré dans tous les détails..... Eh bien, nous avons été traversés d'une manière incroyable ; il n'y a pas d'embarras qui nous ait été épargné. Malgré tout, Dieu aidant, nous avons persisté ; et, encore que notre installation n'ait pu se réaliser là où nous l'avions crue possible, nous sommes pourtant réunis aujourd'hui dans une autre maison et dans d'autres conditions, mais tout aussi satisfaisantes. Nous avons loué, à cinq, un troisième étage ; nous y avons chacun une chambre charmante, une salle à manger, deux salons, le tout meublé à neuf, avec une propreté suisse, ce qui est à peu près introuvable à Rome. Aussi, tous nos visiteurs nous portent-ils envie. Nous sommes au centre, et pourtant en bon air, et nous avons le service d'une excellente famille dont nous n'avons pas du tout la compagnie. Il est impossible de trouver des gens meilleurs et plus ingénieux à pourvoir à notre bien-être. La maîtresse de maison nous décharge absolument de tout souci matériel.

Nous voici au 20 novembre, et encore que le temps soit magnifique, le froid commence à se faire sentir. Je ne suis point guéri de ma maladie du froid, et j'attends avec impatience les caisses qui m'apportent des vêtements chauds. Du reste, notre soleil de novembre vaut bien votre soleil de septembre, et il ne fait froid que relativement à moi. Je ne vais point mal. Après le printemps et l'été, j'espère être remis de manière à vous venir bien portant, aux vacances. M. de la Bouillerie reviendra en France avec moi. J'ai trouvé en lui un bien excellent ami. Je pense avec joie qu'étant du même dio-

cèse, nous ne serons point séparés dans le ministère. Il m'attendra pour prendre le sous-diaconat, ayant déjà reçu les Ordres que je recevrai à Noël.

Chère petite sœur, je suis forcé de te dire adieu : me voici appelé à d'autres occupations. J'aime mieux t'envoyer une lettre moins longue et que tu l'aies plus tôt. J'ai déjà tant à travailler que je suis forcément un peu plus bref dans ma correspondance ; mais je profiterai du jour de congé.

Adieu, je vous envoie les plus tendres baisers.

Ton frère, CHARLES.

XVIII

A sa Mère.

Rome, 7 décembre 1839.

Chère bonne mère, je réponds à ta lettre du 5 novembre, ainsi que je l'avais annoncé en écrivant à mon père. J'ai vu avec beaucoup de joie que tu commences à supporter avec plus de résignation cette absence si redoutée. Tu as bien raison, chère mère, de chercher tes forces en de pieuses lectures et en de religieuses conversations : tu les trouveras là, bien plus sûrement que dans toutes les distractions extérieures, encore que celles-ci soient quelquefois utiles. Mais ce qui passe si vite soulage et n'affermir pas ; cela ne soulage même, parfois, qu'en faisant oublier. La piété, au contraire, le retour vers Dieu, l'habitude de Dieu fortifie en même temps qu'elle console. Elle n'ôte jamais le souvenir, mais elle rend l'âme capable de le supporter sans défaillance. Elle

transporte dans une région supérieure, où ceux qui sont séparés selon le corps s'unissent tendrement selon la pensée.

Tu t'es donc mise en la vraie route, chère mère, pour arriver à cette paix qui est en même temps le bonheur et le devoir ; cette voie dans laquelle on use des choses de ce monde sans y compter absolument, et cherchant autre part le fondement de la vie. C'est pour moi, tu le dois deviner, la joie la plus précieuse, de te sentir t'approcher de ce lieu spirituel où j'édifie mon existence. C'est mon désir le plus ardent que tu y viennes ; c'est aussi mon espoir. Chaque pas que tu feras sera pour moi un sujet d'actions de grâces.

Tu as su par ma dernière lettre combien je prends soin de ma santé, et je pense que tu es tranquillisée : je continuerai ainsi de me traiter en convalescent. Les personnes qui me conseillent me mettent à une ration de travail si petite que je n'ai vraiment jamais moins travaillé. Je m'instruis en causant plus qu'en lisant, bien plus, surtout, qu'en écrivant. Il est probable que je ferai ainsi toute cette année, afin d'avoir une provision abondante de forces lorsqu'il sera nécessaire d'en dépenser. Tu ne te doutais guère, ni moi non plus, qu'en venant à Rome j'y venais surtout pour m'occuper de me refaire une santé robuste. Eh bien, par ordre de ces directeurs dont tu te défiais tant, me voici contraint de me droloter, de m'amuser, de courir... que sais-je, enfin ? Tu n'aurais pas osé aller si loin, dans ta sollicitude maternelle ! Je leur obéis, chère mère, et le bon Dieu m'adoucit l'obéissance : je crois qu'il ne me veut pas trop savant. J'aimais pourtant bien la science ! mais enfin, il est bon de vouloir ce que Dieu veut : qu'il soit béni. Je continue mes promenades à cheval : je m'en trouve très bien. Cependant, je n'ai pas encore grand appétit. Il ne

fait pas froid, et le temps est généralement beau. Somme toute, je suis sûr qu'aux vacances tu me verras une figure de chanoine.

Je suis toujours content : content de Rome, à laquelle je m'attache ; content de tous les bons amis que j'ai autour de moi ; content de ce que je fais ; ... content par vous aussi, qui m'écrivez de si bonnes lettres et me rendez ainsi bien heureux. Croyez que je suis, d'esprit et de cœur, au milieu de vous.

J'attends avec joie Charles Gounod : ce me sera une très douce et très utile compagnie. Dis à sa mère que Charles et moi aurons bien soin l'un de l'autre.

Adieu, chère bonne mère ; je vous embrasse tous tendrement. Écris-moi beaucoup et parle-moi de toi toujours.

CHARLES.

XIX

A sa Sœur.

Rome (mardi, veille de Noël 1839).

Que je suis heureux en t'écrivant, bonne chère sœur ! Depuis ce matin je suis revêtu de cette sainte soutane tant désirée, de cet habit qui signifie tant de choses, que tant de saints ont porté et qui, pour eux, est changé en une robe de gloire. Oui, je te le dis avec bonheur, à toi qui as, peut-être plus qu'un autre, senti ce que le bon Dieu a mis dans mon cœur d'amour pour sa vérité et pour son Église ; je te le dis : voici un jour de bénédiction et d'abondance. Je voudrais accorder, dans un même cantique de reconnaissance, tous les cœurs de ceux

qui m'aiment et que j'aime, afin que Dieu fût bien remercié. La grâce qu'il m'accorde, en m'appelant à faire partie de son Église, est si infiniment grande que, fussé-je un saint, comme je voudrais bien l'être, les œuvres de toute ma vie ne seraient rien pour la mériter. Et c'est maintenant que Dieu me l'accorde ! maintenant que je suis si jeune et que je n'ai rien à lui offrir dans le passé, que des fautes ! Ah ! chère enfant, que le cœur de Dieu est fécond en miséricordes ! Comme, en s'approchant de lui, l'âme se désaltère ! que de paix, que de joie et de simplicité ! Je répète avec amour cette belle parole, que l'Église met dans la bouche de ses clercs alors qu'ils se consacrent : « Le Seigneur est ma portion d'héritage et de calice ; c'est vous-même, Seigneur, qui me rendrez à moi mon héritage. » Je me souviens de deux mots, qui sont incrustés en blanc dans le marbre noir de l'escalier par lequel on monte au portail de la cathédrale de Sienne ; ces deux mots font face aux deux portes : l'un est « lait » ; l'autre est « miel ». C'est une faible expression de la douceur que Dieu réserve à ses enfants. Et cela se trouve en dehors même de l'église, avant le vestibule, avant le parvis, avant la nef ! Qu'est-ce donc dans le sanctuaire ? Et je vais au sanctuaire !! N'est-ce pas vous n'en êtes plus maintenant à vous affliger des desseins de Dieu ? Ah ! que ces sentiments soient loin de vous, si votre amour est vrai, et je sais qu'il l'est ! Voici que je commence d'être heureux, et que je goûte cette parole de Notre-Seigneur : « Mon joug est doux et mon fardeau est léger ». Mais je veux te raconter tout ce que j'ai fait aujourd'hui, car c'est plus touchant que mes discours. Vous devinez d'ailleurs facilement mes impressions et mes joies.

Avant le jour, vêtu pour la première fois de ma soutane, de mon manteau ecclésiastique, je me suis rendu,

avec nos six frères d'ici, à Sainte-Marie-Majeure (si tu ignores la merveilleuse histoire de cette église, demande à Victor de te la raconter). C'est là que se trouve le bois de la crèche qui a servi de berceau à notre Sauveur. Là aussi est conservée l'image de la sainte Vierge, qu'une pieuse tradition attribue à saint Luc. C'est à l'autel, au-dessus duquel est la crèche de Notre-Seigneur, que j'ai servi la messe à celui d'entre nous qui est prêtre. J'y ai, naturellement, communiqué, et mes excellents compagnons l'ont fait aussi à notre intention. Je dis *notre*, parce que nous étions deux néophytes. Après la messe, j'ai fait une action de grâces et j'ai prié pour tous ceux que j'aime sur la terre, dans la chapelle où est vénérée la Madone. J'ai prié à plein cœur, chère enfant, et le bon Dieu, qui m'avait tout donné en se donnant lui-même, m'aura facilement exaucé en ce que je lui ai demandé pour vous.

On m'appelle pour aller réciter l'office du soir, après lequel nous allons à la chapelle Sixtine. A demain. Que Dieu vous bénisse tous en cette sainte et joyeuse nuit.

Mercredi.

Je viens continuer mon récit. Hier donc, en rentrant, je trouvai trois bonnes lettres, dont l'une, impatientement attendue, contenait les papiers nécessaires à mon ordination. Je fus rempli de joie en voyant que rien ne s'opposait plus à mon entrée effective dans les saints Ordres. De plus, j'eus grand bonheur à lire la lettre de Victor : remercie-le pour moi.

Dans la journée, nous sommes allés tous ensemble à l'église de Saint-Jean-Baptiste, où l'on célébrait la messe de Noël dans le rite arménien. C'est une cérémonie splendide et touchante, pleine de poésie orientale et de gravité antique. Après la messe, le diacre, revêtu de sa chape de soie et de son étole, descendit les degrés et

vint distribuer aux assistants les eulogies (bonnes paroles) : c'est le pain béni des Orientaux. Je t'envoie celle qu'on m'a donnée : je pense que cela te fera plaisir ; je crains seulement que ce fragile morceau de pain ne t'arrive un peu brisé. Je t'envoie, ainsi qu'à Victor, une petite image romaine qui représente deux de mes patrons, dont l'un donne la communion à l'autre. Garde-la en souvenir du jour où j'ai revêtu la soutane ; prie Dieu que je n'aie pas seulement l'habit, mais le cœur d'un prêtre, pour que j'aime Dieu et les hommes, comme saint Charles. J'ai porté ces images sur moi pendant la messe pontificale que j'ai entendue à Saint-Pierre.

En sortant de la messe arménienne, nous nous sommes rendus au couvent des Maronites, qui faisaient aussi grande solennité. J'étais heureux d'entendre ainsi toute langue confesser le nom de Dieu. Je sentais et j'aimais cette Église catholique qui embrasse, dans l'unité de sa foi, les nations les plus diverses ; et je bénissais le Seigneur qui nous fait, en Jésus, frères les uns des autres. En Jésus ! car, avant Jésus, cette fraternité n'existait point. Aussi, dans ces chants des Arméniens et des Maronites, des Latins et des Grecs, que j'ai entendus ; dans ces langues que je sais et dans celles que j'ignore, il y avait un même nom, souvent prononcé, que je reconnaissais toujours, le nom du Sauveur, le nom de Jésus.

En quittant le couvent des Maronites, nous allâmes nous agenouiller au-dessus de l'autel souterrain sous lequel repose saint Pierre. Le soir, nous avons entendu l'office de la chapelle Sixtine et la messe de la nuit qu'a chantée un cardinal devant le Pape¹. Le Pape, les cardinaux, la Chapelle, la musique admirable, les voix

1. Grégoire XVI.

superbes et, par-dessus tout, la solennité de cette nuit de Noël, en laquelle Dieu est né au milieu des hommes, tout cela peut remplir le cœur le plus large, n'est-ce pas ? Le mien était débordant, tu le devines, petite sœur !

Dans la journée, j'ai assisté à la grand'messe que le Pape lui-même a chantée dans la basilique. J'étais bien près de lui. Je ne pourrais te dire ce qu'il y a de beauté dans ce vieillard, entouré des respects de toute une assemblée et qui, les larmes aux yeux, la tête basse, prie pour tous les hommes, dont il est le représentant, le Dieu du ciel et de la terre. Il y a des émotions qu'on ne peut connaître qu'ici, chère enfant ; Rome est parfois, malgré toute l'imperfection humaine, une image du paradis....

J'ai encore interrompu ma lettre, et, en rentrant chez moi, je trouve tes tristes mais bonnes pages du 16. Je voulais justement te parler de ta dernière épreuve. Oh ! ma chère enfant, laisse-moi d'abord te dire une chose, et pour maintenant et pour toujours : mon affection pour toi ne peut changer. Ces tendresses-là, vois-tu, ne sont pas seulement dans le cœur ; elles sont aussi le cœur : or le cœur, c'est la vie. Tant que je vivrai, je t'aimerai donc, ma bonne petite sœur ; et je sais bien que je vivrai toujours ! Ne cherche jamais dans les circonstances des motifs de crainte.

Que te dirai-je maintenant ? Je plains, je prie, et puis je me résigne. Lutter humainement est inutile, et je ne le veux point faire. J'espère du temps : c'est le moyen dont Dieu se sert souvent pour arriver à ses fins. Tu me dis que tu as fait tout ce que tu devais, et je t'en bénis.

L'heure me presse. J'écrirai prochainement à notre père. Quelle peine de savoir maman souffrante ! Notre hiver lui irait mieux que celui de Paris

Adieu, je vous embrasse tous comme je vous aime, de toute mon âme.

CHARLES.

XX

A sa Mère.

Rome, 14 janvier 1840 (mardi soir).

Chère bonne mère, j'ai reçu, ce matin, ta lettre, bien impatiemment attendue et de laquelle je me faisais un véritable besoin, n'ayant reçu aucune nouvelle depuis la lettre de Céline. J'ai bien pensé à toutes les obligations du jour de l'an ; mais, malgré tout, si tu avais tardé davantage, j'aurais été inquiet. Ne me laissez plus si longtemps, chers bons amis : j'ai besoin de cette correspondance. Enfin, aujourd'hui me voici bien dédommagé par cette longue lettre que tu m'as écrite : je l'ai lue et relue. Aussi, bien que ma réponse ne puisse partir avant deux jours, je ne résiste pas à l'envie de la commencer dès ce soir.

Je te vois dans une disposition d'esprit qui me remplit l'âme de joie. J'ai bonheur à t'entendre me dire que tu es tout ouverte à la vérité ; que tu ne sens dans ta volonté aucune révolte formelle ; que, bien au contraire, tu éprouves de l'attrait vers ces régions supérieures qui sont vraiment notre patrie et le lieu naturel de nos âmes, celui où elles sont fortes et belles, où elles sont heureuses. Cela ne m'étonne guère : je t'attendais. Ton cœur est de ceux que le mensonge et le rien ne peuvent combler. Il y a en toi trop d'élan pour que tu n'atteignes pas le vrai, trop de sincérité pour ne le pas confesser, dès que tu l'auras saisi, trop de générosité pour hésiter devant l'évidence. Tu me dis, et tu as bien raison, que tu es religieuse en certaine manière : de sentiment d'abord, et de pratique en ce qui regarde la morale. C'est-à-

dire, chère mère, que tu es naturellement bonne et qu'il n'y a, dans ta vie, aucun de ces obstacles, aucun de ces engagements avec le mal ou avec le faux, qui compliquent, pour un si grand nombre, le voyage vers la vérité. Rien ne te manque que de savoir : telle que je te connais, quand tu sauras tu agiras. Et que faut-il pour que tu saches ? — qu'on t'instruise. Et voici que tu dis d'avance : Selon qu'on m'aura montré, j'agirai. Eh ! mon Dieu, chère mère, c'est cette même parole que disait l'Apôtre, lorsque la main de Dieu le frappa : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » c'est la parole de la sainte Vierge : « Voici la servante du Seigneur ; » c'est la parole de Notre-Seigneur lui-même : « Mon Père, qu'il me soit fait selon votre volonté. » Tout est là dans cette offrande de soi-même au bon Dieu. C'est le premier hommage que la créature raisonnable et libre doit à son créateur, la reconnaissance qu'elle doit faire de l'infinie supériorité divine ; c'est le fondement de toute la religion ; c'est cette bonne volonté à laquelle est attachée, comme récompense, la paix sur la terre et la félicité éternelle.

Ces dispositions religieuses que tu sens en toi, ces instincts, ces besoins sont naturels à nos âmes ; et ne serait-il pas bien étonnant que la suprême sagesse de Dieu, qui a donné à chaque chose une tendance vers sa fin propre, n'eût pas mis en l'homme un goût, un désir, un amour pour la noble fin qu'elle lui a destinée ? L'homme est fait pour Dieu ; il aime donc Dieu naturellement ; il naît religieux, et si le terrible mystère du péché n'avait introduit, dans l'œuvre divine, cette déplorable contradiction, que chacun de nous porte en lui-même, — et qui fait de notre cœur un champ de bataille, où le mal, sous mille formes, lutte contre le bien, — suivant le cours naturel que la puissance divine a imprimée dans nos âmes, en les créant, nous irions droit, nous irions

librement et paisiblement à Dieu. Maintenant, il faut que l'homme soulève sa paresse pour se mettre en marche, il faut qu'il abaisse son orgueil pour se soumettre à Dieu ; il vit en lutte avec lui-même : la vertu devenue pour lui un travail, la religion est un sacrifice. Et c'est pourquoi tant d'âmes, sentant ces dispositions natives vers la connaissance et la pratique de la vérité, n'ont pas le courage de les suivre jusqu'à la fin et de les faire aboutir à des actes. C'est pourquoi, chère bonne mère, nous sommes presque tous religieux, en ce sens que nous aimons les choses pieuses ; mais un petit nombre seulement est religieux, en ce sens qu'ils font ces choses et accomplissent la loi. Ceux-là seuls, cependant, peuvent avoir droit à la récompense que le souverain juge a promise. Et cela, dis-moi, n'est-il pas bien juste ? Ces dispositions, ce fond de nature, que le péché n'a pu détruire, bien qu'il l'ait altéré, n'est-ce pas un don que le bon Dieu nous fait, et peut-il nous récompenser d'un bienfait qu'il nous accorde ? Mais, qu'il récompense l'usage que nous faisons de ce don : voilà qui est bien concevable, et c'est en effet la vérité. Il faut donc s'élever jusqu'à l'action, par delà cette sphère des désirs et des besoins naturels ; pour s'élever, il faut s'efforcer ; s'efforcer, c'est souffrir et aller, malgré sa souffrance.

Voilà où tu en es, bonne mère : en présence du premier acte qui s'offre à toi, dès l'entrée de la vie chrétienne, tu es saisie d'une certaine épouvante et tu retournes en arrière, cherchant des apparences de raison pour légitimer des retards, qui n'ont de cause réelle que dans la faiblesse de ta volonté. Oh ! mon Dieu, que c'est là un état ordinaire ! Qu'on est donc habile à s'excuser de ne pas faire le bien maintenant, pour le mieux faire plus tard ! On entend bien en soi la voix de.

Dieu qui appelle, mais on se fait soi-même l'avocat de la majesté de Dieu contre sa familiarité paternelle. On lui dit : Quoi, vraiment, Seigneur, vous voulez cela ? Vous vous occupez d'une si pauvre créature ? Mais je suis trop indigne, trop faible ; l'abord d'une majesté comme la vôtre veut plus de préparation et de sérieux ; j'y penserai, je veux véritablement venir, mais je veux considérer plus à loisir une action de telle conséquence. Et c'est ainsi qu'on se fait illusion à soi-même, et que, sous ce faux semblant de respect, on refuse à Dieu ce qu'il désire, lui disant demain, lorsqu'il dit aujourd'hui. Vois un peu comme nous sommes ! N'est-ce pas nous qui devrions être plus pressés que Dieu ? Ne devrions-nous pas le prier de toutes nos forces, pour qu'il daignât nous admettre, et, si tôt qu'il l'aurait fait, nous précipiter avec une joie empressée ?

Quel besoin Dieu a-t-il de nous, et quel besoin n'avons-nous pas de Dieu ? Et pourtant, les rôles sont changés : c'est Dieu qui appelle et qui prie ; et nous, qui avons tout intérêt à nous approcher, nous nous retirons quand il s'approche ! Cependant, si l'on met, de bonne foi, la main sur son cœur et qu'on regarde sincèrement sa conscience, on voit bien que cette humilité qu'on allègue et ce zèle pour la majesté de Dieu cachent des sentiments tout autres ; on voit bien qu'on ne se proclame indigne que pour s'éviter un abaissement effectif, que l'on ne fait Dieu si haut et si grand que pour se dispenser de lui obéir ; on voit bien que la vraie humilité, ce serait de se confesser et non de méditer sur l'acte de la confession ; que le vrai hommage rendu à la majesté divine, c'est l'obéissance prompte à ses inspirations ; on voit bien que pour faire ce que font les enfants, c'est-à-dire s'examiner soi-même, observer en quoi on a failli, et ensuite avouer simplement ses chutes, s'en repentant et

se proposant de les éviter à l'avenir, il ne faut ni science ni étude ; on voit bien que le livre qu'il faut lire, c'est son propre cœur, et que, pour la volonté qui se révolte, le moyen le plus sûr serait de lui faire violence et de la réduire par un assaut. On se dit tout cela, et on sent bien, dans ces instants-là, qu'on est dans la vérité. Eh ! ma bonne mère, c'est ce que j'ai éprouvé, moi qui te parle, et je te raconte des souvenirs. Pourtant, la grâce de Dieu m'a donné du courage : j'ai vaincu mes répugnances, et je m'en suis si bien trouvé qu'encore aujourd'hui me voilà heureux, paisible, ne désirant, avec la continuation d'un état si doux, que d'y faire participer les autres âmes et, en premier, celles qui me sont chères entre toutes.

Que te dirai-je encore, bonne mère ? Je ne te donnerai pas seulement un conseil ; je te ferai une prière, une prière suppliante, afin que tu prennes courage à cet acte nécessaire qui est la porte de la religion. Il semble effrayant avant d'être fait ; il est souverainement doux après qu'il est accompli. Qui croiras-tu sinon ceux qui en ont l'expérience ? Sans doute, il y a à faire effort, quand il s'agit de s'avouer coupable et de montrer à nu son cœur ; mais ce que l'on trouve de consolation dans cet aveu même et ce que l'on emporte de bonheur par cette victoire gagnée, ne se peut dire. Oh ! ma bonne mère, je te répéterai cette parole de nos saintes Écritures : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. » Goûte donc, essaie et tu verras !

Vendredi, 17 janvier.

Depuis que j'ai commencé cette lettre, bien des choses se sont passées pour moi : des choses désirées, heureuses, et dont j'ai encore l'âme tout en fête. J'ai reçu, hier matin, la tonsure, des mains de Mgr l'Évêque du Mans.

Me voici donc entré, de fait, dans cette admirable et sainte société, instituée par Dieu pour conserver, défendre et répandre la vérité : j'appartiens à l'Église ! Oh ! ma bonne mère, que je remercie Dieu de m'avoir choisi pour m'établir en une dignité si sublime ! Que [je le prie de m'en rendre, tous les jours, plus digne ! Je sens si bien ce que doit être un homme de l'Église, un successeur de Jésus-Christ, un prêtre ! Priez pour moi, vous qui m'aimez ; priez pour que je sois fidèle jusqu'à la fin, et en toutes choses.

C'est maintenant, chère mère, après cette consécration que j'ai faite de tout moi-même, après cet engagement éternel, pris devant Dieu, que je puis rendre de ma vocation un irrécusable témoignage. Je ne sens pas en mon cœur un seul regret, ni pour le monde, ni pour les joies, même permises, auxquelles j'ai renoncé, ni pour ma douce vie d'artiste. J'ai la conscience d'être là où Dieu veut que je sois, et cela me suffit. J'ai une confiance aveugle dans l'avenir : je sais ma faiblesse, mais je compte sur Dieu. Il a commencé ; donc il achèvera, si je n'y mets pas obstacle par ma résistance, et je ne me sens point l'envie de résister. Je me livre et j'ai la ferme intention de ne rien refuser à ce Seigneur, auquel désormais appartient ma vie. J'espère que, lui appartenant à lui, cette vie appartiendra d'autant plus aux hommes ; j'espère qu'elle ne sera pas inutile à mes frères. Quelle part plus belle aurais-je pu désirer ? Ah ! je t'assure, bonne mère, qu'il faut te réjouir avec moi et remercier, à genoux, le bon Dieu, parce qu'il n'y a pas de condition plus sûre, plus élevée, plus sainte ni plus heureuse que la mienne.

Je recevrai maintenant les deux premiers ordres mineurs, le samedi 14 mars, jour de l'ordination solennelle, à Saint-Jean de Latran. Je t'envoie une petite image de saint François de Sales que je te prie de garder

en mémoire du béni jour où j'ai reçu la tonsure. C'est le saint que j'ai choisi pour patron et aussi pour modèle de ma vie ecclésiastique. Prie Dieu qu'il m'envoie le même esprit de douceur, de charité et de dévouement.

Voici une bien longue lettre, et j'ai pourtant, ce me semble, beaucoup de choses à te dire : je vais les abréger. Je vais mieux, grâce à l'abstinence de travail. J'espère bien, à la fin de tant de ménagements, recouvrer une santé plus solide que je ne l'ai jamais eue. Je la garderai alors plus prudemment. Nous vivons toujours de la même manière, en commun, et très heureux de cette communauté. Je vois souvent l'excellent abbé Gerbet, qui est un vrai père pour moi. J'attends Charles Gounod d'ici à huit jours : tu devines ma joie.

Écris-moi bientôt ; dis-moi toujours tout ce que vous faites. Je fêterai la naissance de Victor, le 20 janvier ; dis-lui que je l'aime bien. Tendres souvenirs à grand'mère, et, pour toi, autant d'affection et de baisers que tu voudras.

CHARLES.

XXI

A sa Sœur.

Rome, mercredi soir, 5 février 1840.

Chère bonne petite sœur, c'est à toi que je donnerai aujourd'hui de mes nouvelles. J'ai reçu toutes vos lettres ; toutes m'ont fait un grand plaisir. Dieu est bien bon de m'avoir entouré d'affections si vives : je l'en bénis et je le prie pour ceux qui m'aiment. Depuis ma lettre à Victor, il y a eu, dans ma vie si uniforme, un tout petit

événement très agréable. J'ai fait une course aux environs de Rome. Outre le plaisir du voyage, la jouissance que m'a donnée la vue d'une admirable nature, j'ai eu le bonheur d'une charmante compagnie. Nous étions quatre : l'abbé Gerbet, un autre ecclésiastique français, un général polonais, homme de grande intelligence et de grande vertu, et moi que ces messieurs avaient bien voulu admettre. Ce n'est pas tout : nous allions à Albano, et là se trouvait, par hasard, une famille parisienne dont mes trois compagnons sont les grands amis. Le chef de la maison est un Américain, M. Thayer, lequel a épousé la fille du général Bertrand. M. Thayer était protestant, et s'est fait catholique, il y a dix mois. M^{me} Thayer a passé son enfance à Sainte-Hélène et a été comme élevée par Napoléon. Après avoir été une des plus brillantes femmes de la société parisienne, elle est maintenant une admirable chrétienne. On l'a envoyée en Italie pour sa santé, et sa santé ne s'y remet point. C'est dans cette famille que nous avons été reçus avec une bonté, une délicatesse que je ne saurais te dire. Le premier jour, nous avons fait une délicieuse excursion au lac d'Albano, jusqu'aux lieux où fut Albe la Longue, la rivale de Rome naissante. Il n'y a plus que quelques rares maisons avec un couvent de Franciscains, d'où l'on a une vue merveilleuse. Le soir, autour d'un bon feu, entre le dîner et le thé, on raconta des histoires ; puis l'excellent abbé Gerbet eut la complaisance de nous lire un chapitre d'un bien beau livre, qu'il achèvera après que sera publié son ouvrage sur Rome. Le lendemain, après la messe, nous prîmes la route de Frascati, où nous visitâmes une villa de la famille Borghèse, tellement située qu'il faut renoncer à dire combien c'est beau. De la terrasse, on découvre toute la campagne romaine, Rome tout entière et la mer. A Frascati, des chevaux nous attendaient, qui nous

menèrent à Tusculum, là où Cicéron avait sa maison de campagne. Le temps a dévoré la ville et jusqu'aux pierres mêmes ; la nature seule est toujours jeune et délicieuse. Quelques débris indiquent à peine que des hommes ont habité là ; et pourtant on voit encore, sur la route antique, les traces des roues de bien des chars, qui, chaque jour, conduisaient à Tusculum les riches seigneurs de Rome.

Le soir, de retour à Albano, l'abbé Gerbet, à la demande générale, a continué l'intéressante lecture de la veille ; et le lendemain, après le déjeuner, nous avons repris le chemin de Rome, en ayant dit à nos hôtes : Au revoir. Je garde un charmant souvenir de ces quelques jours. La conversation si attachante du cher abbé, les récits guerriers du général Czymanowsky, la connaissance que j'ai faite de M. et de M^{me} Thayer, c'est de quoi me contenter. Ils ont eu la bonté de m'engager à dîner pour demain, avec l'abbé de la Bouillerie, qui m'est toujours le plus sympathique des amis.

Dimanche, qui était la fête de la Purification, j'ai eu le bonheur de recevoir un cierge des mains du Souverain Pontife, dans la cérémonie qui s'est faite à Saint-Pierre, avant la messe. Avec quelle joie j'ai reçu ce symbole de doctrine et de vertu ! Je l'emporterai en France, afin de me souvenir toujours que c'est de la chaire de saint Pierre que m'est venue la vérité, et que c'est à cette lumière toute divine que s'allume la charité, qui échauffe le monde et qui le fait vivre. Ces cérémonies catholiques sont bien touchantes et bien instructives. Il est impossible que l'homme sincère n'en soit pas ému ; car elles s'adressent en même temps à son cœur et à sa raison : tout y a un sens, tout y aboutit à l'acte ; et l'acte aboutit à la gloire de Dieu et au bien des hommes. Très prochainement nous irons recevoir la bénédiction de notre bon Pape.

Chère enfant, je t'envoie le règlement que tu m'as demandé : il est bien simple, bien facile à suivre. Cependant il produira en toi, si tu l' observes fidèlement, des effets sûrs et rapides. Mais il ne suffit pas d'y tenir quinze jours ou un mois : il faut une discipline régulière et constante. Il est dans ta nature (et c'est le secret de tes faiblesses) de prendre toutes choses avec enthousiasme, pour les abandonner ensuite et les oublier. C'est un défaut qui rend stériles les plus beaux dons. Il faut, à tout prix, t'en corriger ; il faut savoir commander aux choses, et ne pas croire que la liberté consiste dans l'absence des événements extérieurs. La vraie liberté est dans la volonté : qui veut, trouve le temps de faire ce qu'il doit !

Adieu, chère petite sœur ; continue d'être bonne et pieuse et aime-moi bien. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton frère, CHARLES.

XXII

A sa Mère.

Naples, samedi, 25 février 1840.

CHÈRE BONNE MÈRE,

Je t'écris de Naples, ainsi que je te l'avais annoncé dans ma dernière lettre de Rome. Me voici plus loin de vous encore, et pourtant tout aussi près par le cœur : il semble même que cet éloignement me rapproche de vous, tant ma pensée vous cherche, et tant elle se repose en vous. Ah ! je vous aime tous bien, et le jour où je vous embrasserai sera un heureux jour !

Quelle impression va vous faire cette dernière lettre qui vous montre comme presque certain un retour plus voisin que nous n'avions pu l'espérer ? Il serait raisonnable de s'en affliger ; car, somme toute, il s'agit pour moi d'une année de retard dans l'exercice du saint ministère ; mais le bon Dieu qui, en nous éprouvant d'un côté, nous console de l'autre pour adoucir l'épreuve, ne nous en voudra pas de nous réjouir du bonheur d'être ensemble dans le temps où nous aurions dû être séparés. Pour toi, ma bonne mère, ce sera peut-être la première fois que tu béniras ma maladie. Il ne faut pas bénir le mal, mais bénir Dieu qui se sert de tout pour rendre ses bien-aimées créatures heureuses, en les rendant meilleures et en leur faisant mériter ces joies sans fin qui leur sont promises.

Tout est donc pour le mieux, chère mère ; et encore que je ne voie pas le dessein de Dieu sur moi, en ces circonstances qui m'arrêtent lorsque je voudrais marcher, j'en vois assez pour être bien tranquille et pour m'abandonner à la conduite de la Providence. D'ailleurs, je sais que l'éducation de la volonté est, en nous, plus importante et plus difficile que l'éducation de l'intelligence ; le bon Dieu veut donc commencer par celle-là : qu'il soit béni ! Sais-je si, seulement, je serais présentement capable de porter la science avec humilité ? Ah ! je t'assure que je ne me crois pas cette force, puisque, sachant si peu maintenant, je trouve encore parfois le moyen d'en tirer vaine gloire. Eh bien, on peut être un bon prêtre et un prêtre utile en étant un théologien médiocre : tandis que, sans l'humilité, on est très certainement un prêtre stérile. Je dois donc remercier Dieu qui m'enseigne l'humilité, le renoncement, l'obéissance, la vertu enfin, la vertu qui est plus que la science ; car il s'agit de vivre, ici, bien plus encore que de savoir.

Nous passerons donc dans les douces joies de la famille toute la prochaine saison d'été, loin du monde, dans la paix de la nature, et pouvant être entièrement les uns aux autres. Où serons-nous ? Vous en déciderez. J'aimerais bien Lajudie ou Trasforêt ; mais je crains que ce ne soit mal de trop désirer cela, à cause de la pauvre grand'mère qu'il ne faudrait pas laisser seule. Vous verrez à tout arranger. Ce que je demande seulement, c'est que nous soyons tout à fait à la campagne, dans une entière liberté ; c'est que nous ayons quelque champ où je puisse faire le manœuvre, et quelques belles promenades où je puisse chevaucher. Ces exercices me sont nécessaires. Je sens bien qu'il me faut rétablir, par un excès de vie physique, l'équilibre que mes excès de travail ont rompu. Par ce moyen je pourrai, j'espère, me guérir de cette impuissance intellectuelle dans laquelle je languis. Ce qui m'importe plus encore que l'endroit de notre retraite, ce sont les personnes qui la partageront avec moi. Je n'ose espérer que nous soyons tous réunis ; et pourtant, que cela me rendrait heureux ! Je vous en prie, considérez que votre présence m'est un vrai remède, puisqu'il m'est prescrit d'être content. Autant que cela sera possible, venez réjouir votre malade. Vous serez, pendant six mois, ses seuls maîtres et ses seuls livres. Pour le temps où devra commencer cette douce vie, vous le fixerez vous-mêmes, disant : Viens nous retrouver à telle époque. Il me faut rester à Rome jusqu'à Pâques, à cause des ordinations auxquelles je veux participer ; je tiens, de plus, à assister aux admirables cérémonies du Carême et de Pâques. Le mois d'avril fini, je pourrai partir. C'est peut-être bien tôt, pour vous, d'aller à la campagne au mois de mai. Aussi, pourrai-je gagner du temps en faisant quelques excursions. Je visiterai Assise et Lorette. Malgré les richesses des peintures d'Assise et

la sainteté du pèlerinage, je désirerais vivement n'être pas seul en ce voyage : rien n'est triste comme de n'avoir personne avec qui échanger ses impressions en présence de grandes et belles choses ! Mais je pense trouver sans peine un compagnon. Je pourrais arriver près de vous le 25 mai, et je crois que cette date vous conviendra. Enfin, bonne mère, réfléchissez, décidez et écrivez-moi.

En attendant, me voici à Naples, depuis deux jours. Je ne pensais pas, en partant pour faire mon cours de théologie à Rome, que je viendrais, comme un voyageur oisif et curieux, me promener en rêvant au bord de cette mer napolitaine, dont les vagues tranquilles viennent mourir à cent pas de la maison que j'habite. Je tâche de jouir le plus possible de ma vie promeneuse et de ne jamais m'ennuyer. Quelquefois j'ai bien de la peine ; mais, généralement, je suis content et en paix, me disant que le bon plaisir de Dieu est là.

C'est le 14 février que j'ai quitté Rome, en compagnie du cher abbé Gerbet. Le premier jour, nous avons traversé toute la plaine déserte des Marais Pontins. Ces lieux sont graves à cause de leur solitude ; mais ils ne sont pas tristes. La nature, quoique non cultivée, puisqu'on ne peut demeurer là sans avoir la fièvre, est pourtant d'une admirable fécondité. Le lendemain, nous avons traversé des pays vraiment enchantés. J'ai retrouvé, — ce que j'aime tant et dont on est absolument privé à Rome et dans la campagne romaine, — des arbres, de beaux arbres tout verts, comme sont les nôtres au mois de mai ; des orangers en pleine terre, couverts de fruits, et cent autres, les plus élégants dans leur forme et les plus abondants dans leurs produits ; et, par-dessus tout cela, un ciel admirablement bleu, la mer de temps en temps, avec des horizons infinis, des villages pittoresquement situés, des paysans vêtus tout à fait à l'italienne, puis

des souvenirs de toutes sortes. C'était un charmant ensemble, et je pensais à la joie que j'aurais de refaire ce voyage avec vous.

Nous avons visité Capoue, l'ancienne séductrice, qui n'a, aujourd'hui, rien de séduisant, si ce n'est sa position. Nous sommes arrivés à Naples comme il faisait déjà nuit obscure. Paris est bien bruyant, chère mère; mais Naples est bien pis que cela : il est criard. Le mouvement général ressemble à celui de nos fêtes foraines. On ne peut se faire une idée des habitudes de ce peuple, lorsqu'on ne l'a pas vu chez lui. Je dis qu'il faut venir à Naples pour connaître Rome et la vénérer comme elle le mérite. La beauté de l'une est tout étalée à la surface et menteuse comme celle d'une courtisane; la beauté de Rome est tout intérieure et humblement cachée, comme serait celle d'une vierge sainte. Somme toute, je reviendrai d'Italie plus catholique à cause de Rome, mais aussi plus Français à cause des Italiens. Ah ! vraiment, nous valons plus comme nation; et nulle part, chez nous, on ne trouve un aussi grand oubli de la dignité humaine. Si ce peuple n'avait pas la foi, il est impossible de mesurer quels seraient son abaissement et sa nullité. La nature, ici, fait oublier un peu le peuple, et ce n'est pas de trop. Nous n'avons pas encore commencé nos courses extérieures; mais, d'ici à deux jours, nous nous mettrons en mesure : nous avons tant de choses à voir ! Nous irons, un soir, coucher à Nocera, au couvent de Saint-Alphonse de Liguori; le lendemain, nous irons à Salerne, où est le tombeau de saint Mathieu et celui de saint Grégoire VII, auquel j'aurai grande dévotion, et que je prierai de tout mon cœur pour la liberté de l'Église, en ce temps où de si nombreuses puissances ennemies veulent l'asservir. Nous visiterons encore Amalfi, Mugnano...

Jusqu'ici, j'ai fait trois parts de mon temps : une pour

le bon Dieu, l'autre pour la visite de la ville, et particulièrement des églises, qui sont plus nombreuses que belles, encore qu'on sente, ici et là, que l'art français s'est étendu jusqu'à ce pays, à l'époque où la cour était française ; et enfin, la troisième part est pour la famille de la Ferronnays, au milieu de laquelle je passe régulièrement mes soirées et, quelquefois même, une partie de mes journées. Le comte et la comtesse sont parfaits ; leur fille aînée, M^{me} Craven, est une femme d'un haut mérite. J'en dois dire autant de M^{me} Albert de la Ferronnays, veuve de leur fils aîné, encore bien jeune, et qui s'est convertie au catholicisme il y a quelques années. Afin que tu devines un peu dans quelle bonne et sainte société je suis, je veux que tu lises un article qu'a écrit l'abbé Gerbet dans l'*Université catholique*. Tu y verras le récit d'une mort chrétienne et de toute une scène admirable, dont je ne veux pas te parler, afin de t'en laisser toute l'émotion. C'est pour moi une grande douceur d'être accueilli avec tant de bonté par cette vénérable famille. Je paie un peu cette bonne hospitalité en faisant beaucoup de musique : je vois que cela fait plaisir. Nous reviendrons à Rome en passant par le mont Cassin.

Adieu, ma bonne mère, je t'envoie, de tendres baisers, tout ce que tu peux désirer. Que personne ne m'oublie, car je n'oublie personne. Tu sais que Gounod est à Rome : nous sommes heureux d'être rapprochés. Le pauvre Charles est triste de ce qu'il a laissé et triste de ce qu'il trouve à l'Académie. Je l'ai mis en relation avec l'abbé Gerbet.

Adieu, je vous aime bien tous.

CHARLES.

XXIII

A sa Sœur.

Rome, mercredi soir, 11 mars 1840.

Chère bonne petite sœur, je suis arrivé hier de Naples, après avoir passé trois jours au Mont-Cassin. Le désagréable tumulte de Naples me donnait le besoin de cette paisible solitude, et je me suis trouvé là dans une double atmosphère, spirituelle et physique, qui m'a fait un grand bien. L'air des montagnes m'a rendu un peu de cette vie intérieure que j'ai depuis si longtemps perdue ; et mon âme, comme retrempée, prenait intérêt à tout. J'étais content, comme je le serai certainement dans ces jours auxquels j'aspire, où la santé me sera rendue tout à fait, où je ne m'apercevrai plus, à chaque instant, de la lourdeur du corps. Hélas ! depuis que je suis redescendu de ces hauteurs du Mont-Cassin, j'ai déjà perdu ce bien-être et cette force d'un instant. Toutefois, je crois que ce voyage m'aura été bon. Ce qui est certain, c'est le plaisir que j'en ai eu. Cependant je reviens avec joie dans cette Rome à laquelle je suis si attaché de cœur, et qui ne veut pas de moi, et qui me chasse ! J'ai retrouvé ici tout mon monde : mon excellent frère François de la Bouillèrie, Charles et plusieurs autres qui me sont de bien bons amis.

Maintenant, me voici au repos jusqu'à Pâques. J'espère que le bon Dieu permettra que je ne sois pas, durant ce temps, trop éprouvé. Chère petite sœur, je parle d'épreuve, et sans doute, c'en est une sensible, surtout

pour moi qui avais de la science et de la réalisation immédiate un besoin si fiévreux. Eh bien, crois-moi : je n'ai jamais eu tant de paix et de consolations spirituelles ; jamais Dieu ne m'a été si doux ; jamais, pour dire le vrai mot, je n'ai été si gâté. Aussi ne puis-je faire autre chose que de bénir le Père céleste, qui me traite avec tant de bonté, et je ne ressens aucune peine à m'abandonner à sa conduite. Tiens, la démonstration pratique de la vérité chrétienne est plus frappante encore que sa démonstration théorique ; elle est plus courte, elle est plus irrésistible. On peut bien faire comprendre à un enfant intelligent ce que c'est que la vérité et la force de l'amour maternel ; on peut lui en faire le tableau, lui en expliquer les actes, le lui faire voir enfin. Mais il y a quelque chose de plus vif, de plus pénétrant, de plus beau que tous ces récits : c'est l'embrassement qu'une mère donne à son enfant. C'est là une expression plus claire et une leçon plus tôt entendue, plus sûrement retenue aussi. J'en suis là avec la religion, et je m'en trouve bien.

Voici que je vais m'unir plus étroitement encore à ma vocation par la réception des ordres mineurs. Samedi prochain, je recevrai, dans l'église de Saint-Jean de Latran, les ordres de portier et de lecteur. La veille de la Passion, je recevrai ceux d'exorciste et d'acolythe. C'est là que je m'arrête, cette année.

Chers bons amis, j'espère que vous reconnaîtrez combien je disais vrai en vous assurant qu'on appartient davantage à ceux qu'on aime, à mesure qu'on appartient plus à Dieu. Ce sera une saison bénie que celle qui va nous réunir tous. Que de bonnes et douces et libres causeries ! Les dernières lettres me font voir qu'il ne faut plus penser à Lajudie. Nous serons bien partout, pourvu que ce soit la campagne, si nous sommes tous

ensemble. Et la course en Suisse? Je n'y tiens pour moi que si on la désire.

Chère enfant, tu as bien fait de soumettre à M. Dumarsay le règlement que je t'ai envoyé; mais, je t'en prie, une fois les conventions faites, tiens-y scrupuleusement. Manquer à la règle, c'est se dérégler, c'est se mettre hors de l'ordre. L'âme a besoin de la règle, comme la musique a besoin du rythme. La discipline est le secret de la force morale. Je n'oublie pas que tu m'a promis la persévérance: sans elle rien ne vaut; et, de fait, que sert de se mettre en voyage, si on n'arrive pas? Interroge ton cœur et ta raison, et fais l'honneur aux choses de Dieu de les raisonner et de les sentir comme les choses humaines.

Charles Gounod va bien; mais il souffre de sa solitude. Il est vrai qu'il a compris que la force et la consolation ne se trouvent pas en deux endroits; et son âme se tourne d'elle-même vers le vrai soleil! Combien j'en bénis Dieu! Ce sera certainement un grand artiste.

J'adresse à Victor un peintre, le jeune Victor Galland, pour qu'il l'admette dans la confrérie de Saint-Jean. Je le prie de le bien accueillir. Parle-moi de l'exposition de peinture; parle-moi aussi des prédicateurs de Carême. Je pense bien que tu vas entendre le Père de Ravignan.

Adieu, petite sœur, prie bien le bon Dieu pour moi. Amitiés à tous nos amis.

CHARLES.

XXIV

A sa Sœur.

Rome, avril 1840.

Bonne petite sœur, c'est sans doute la dernière lettre que je t'écrirai à toi, de Rome; et il est bien vrai qu'avant un mois je serai au milieu de vous. Il me semble qu'il y a peu de jours que je suis ici, et je ne me rends pas compte de la manière dont les derniers mois de ma vie ont passé. Ah! qu'on a tort de s'inquiéter beaucoup du temps, et que tout ce qui n'est pas éternel dure peu! Dieu est bon de nous rappeler, à chaque instant, que notre âme doit dépasser le temps et l'espace. C'est ainsi que, s'habituant à ne voir plus les choses qu'à la lumière de cette sagesse divine et de cette bonté, notre cœur finit par s'attacher principalement à ces délices spirituelles, qui sont réservées dans leur plénitude aux saints du ciel. Au-dessous de ces joies, dont ceux qui vivent de la vie de la grâce ont l'avant-goût, passent et repassent des tristesses, des espoirs et des regrets; mais ces vicissitudes n'altèrent pas la sérénité de leur âme.

Chère sœur, dans cette partie de moi-même qui est laissée aux affections passagères, je ressens une vraie peine de quitter Rome. Si tu savais qu'on ne peut aimer à moitié cette ville; si tu savais qu'on trouve ici, en affluence, toutes les choses dont l'âme chrétienne a le plus besoin, et qu'on les trouve à son niveau, près de soi, chez soi! Que te dirai-je? En France, pour vivre en une atmosphère pieuse, il faut se la créer à soi-même et se la conserver; et pour cela un grand effort est

nécessaire, car tout ce qui vous entoure est plutôt contradictoire que propice. Ici, c'est tout l'opposé : la religion est mêlée à tout. Il faudrait s'efforcer pour ne pas la sentir ; et, pour être pieux, on n'a qu'à se laisser aller naturellement. Dieu vous parle de toutes choses, et toutes choses vous parlent de Dieu. Il y a une harmonie telle entre le sensible et le spirituel, que vous marchez vraiment dans le ciel et sur la terre. Et puis, partout on trouve des frères, des aînés surtout, car ils vous ont précédés dans la foi ; et, arrivés au repos de la gloire, ils vous encouragent, vous enseignent : les saints ne meurent pas à Rome. La vie de tous les siècles est ici rassemblée comme en un foyer ; elle y est conservée et respectée comme en un sanctuaire ; et ce sanctuaire, c'est tout Rome. L'existence morale est donc double ou triple de ce qu'elle est ailleurs ; Rome est à l'humanité ce que la maison paternelle est à l'enfant.

Aussi, ma chère petite sœur, je ne veux point te cacher que, malgré la vive joie que j'ai de vous revoir, le jour où je quitterai Rome sera un jour de peine pour mon âme. Au moins emporterai-je, de cette bien-aimée ville, un souvenir profond et doux, qui me consolera quand je traverserai les lieux moins fertiles en fruits spirituels.

Quoi qu'il en soit, chère sœur, Dieu soit béni pour tout ce qu'il fait ! Je veux ce qu'il veut ; et que penses-tu qui me soit bon, si ce n'est ce que veut pour moi cette bonté infinie ? Je suis heureux, crois-le, heureux par-dessus tout, malgré tout ; et j'ai ce désir, que Dieu entretient dans mon âme, j'ai ce désir de répandre, partout où je le pourrai, la connaissance de ce bonheur chrétien, le seul vrai, le seul durable, le seul digne. Je voudrais vous rapporter tout ce que j'ai appris ici ; je voudrais que cet enseignement de charité et de liberté, gravé dans mon cœur, passât dans tous mes actes et rayonnât en

bons exemples et tendre affection sur tous ceux qui me verront et vivront avec moi. Je voudrais vous rapporter tout ce que j'ai admiré, afin de vous partager, comme un pain dont l'intelligence et le cœur se nourrissent, les édifications et les émotions sans nombre que j'ai trouvées depuis que je vous ai quittés. Ce que je vous rapporterai, outre les récits, ce sont des souvenirs sensibles qui, j'espère, vous feront quelque plaisir : je voudrais bien que Victor fût content de mes choix.

C'est le 29 de ce mois que je me mettrai en route, et j'arriverai dans les premiers jours de mai. Je t'apporterai quelques pages de musique que Gounod a écrites pour toi. Quelle délicieuse âme que celle de ce cher ami !

Je te charge de mes baisers pour tous : mère, grand-mère, Paul, Victor... J'écrirai dans quelques jours.

Adieu, bonne petite sœur, je t'envoie toute l'affection que mon cœur a pour toi.

CHARLES.

XXV

A sa Mère.

Marseille, 2 mai 1840.

Me voici en France, chère bonne mère, si près de vous qu'il me semble déjà être avec vous, et je m'en sens heureux. J'avais besoin de ce bonheur ; car, comme je te l'ai écrit, Rome ne se quitte pas comme une autre ville : Rome, c'est aussi une patrie ; c'est l'image de cette belle et désirée patrie où nous devons passer l'éternité. J'ai donc été bien triste en quittant Rome, d'autant plus que, par un malentendu, mon départ s'est trouvé avancé de

vingt-quatre heures, et que, prévenu de cela fort peu à l'avance, je n'ai pu dire adieu à personne, ni même entrer dans une seule église pour rendre grâces à Dieu de m'avoir fait connaître et goûter cette sainte ville.

Je voulais baiser la terre de Rome en m'en allant; mais je t'assure que j'aurais bien aussi baisé la terre de France en y abordant. Le sentiment de la patrie est bien fort et persiste sous le sentiment religieux, selon lequel il n'y a qu'une famille, puisqu'il n'y a qu'un Père. Je suis arrivé fatigué : la mer m'a éprouvé plus que les autres fois, et, hier soir, j'étais bien content de toucher, non seulement la terre de Marseille, mais une terre quelconque.

Ce matin, j'ai eu ta lettre, qui m'a fait un extrême bien. Je pars, demain soir, à neuf heures pour Lyon, et j'y serai mardi dans la matinée. Là je ferai selon mes forces. J'espère repartir le lendemain et vous arriver samedi.

Oui, je vous rapporterai bien des bénédictions. Toutes celles que j'ai reçues, je les ai reçues en pensant à vous et en demandant à Dieu qu'elles fussent étendues jusqu'à ceux qui me sont si chers. J'ai vu notre bon Pape avant mon départ ; il m'a béni, lui, le chef de ma nouvelle famille, comme vous m'aviez béni, toi et mon père, au moment de notre séparation. Dieu m'a vraiment fait très riche et je ne sais comment m'acquitter. Je me donne à lui de tout mon cœur; mais que suis-je ? Et toutefois, je m'offre avec une parfaite confiance, sachant la miséricorde infinie de notre Père céleste.

Ma bonne mère, reçois et donne à tous mon adieu. Ce sera le dernier, car la saison en est passée ! A peine si je peux croire, pourtant, que je vais vous embrasser dans quelques jours.

Ton CHARLES qui t'aime tendrement.

XXVI

A sa Sœur.

La Barbée, 20 septembre 1840.

Chère petite sœur, tu n'as pas eu encore de mes nouvelles ; aussi désiré-je que tu en trouves, à ton arrivée à Paris. J'ai fait un excellent voyage et j'ai été bien heureux de revoir mon bon ami François ¹. Je vais assez bien et je suis sûr que les jours passés ici me seront bons. J'ai pensé souvent à toi quand je priais dans la délicieuse petite chapelle qui se trouve à l'entrée du parc : tu serais heureuse d'en avoir une pareille dans ton Trasforêt. Enfin, nous ferons là de notre mieux, en sorte que le bon Dieu sera satisfait. J'ai pensé aussi à toi, à propos de deux petites filles qui sont au château. L'une, la nièce de François, se nomme Jeanne ; l'autre, cousine de celle-ci, se nomme Marthe. Tu vois que tes noms de prédilection sont aimés par d'autres. Fasse le bon Dieu, si cette joie n'est pas contraire à ton bien, que tu donnes une sœur à Jésus-Christ, un enfant à l'Église, à nous un de nos plus doux bonheurs. Je le demande et je l'espère : fais comme moi, petite sœur.

J'ai reçu, de notre bonne mère, une lettre qui m'a fait bien de la joie, et dans laquelle je découvre les meilleures dispositions, non seulement à l'égard de la vérité, mais aussi de la vie chrétienne. Ah ! l'heureux jour, chère enfant, que celui où je vous verrai tous réunis dans cette vie sublime à laquelle la Bonté divine nous

1. M. l'abbé de la Bouillerie.

convie pour le temps et pour l'éternité ! Je ne cesse de prier pour que, de toutes ces chères âmes qui m'entourent, aucune ne manque à l'appel du Père de famille, et que, le jour où, portant dans mes pauvres et indignes mains notre doux Seigneur, le fils de la Vierge Marie, je pourrai le donner à goûter à ceux que j'aime, aucun de ceux-là ne se tienne éloigné ni de moi ni de lui. Je ne désire rien tant en ce monde que la coopération de ces bien-aimés à la gloire de mon Dieu ; et tu sais, chère enfant, toi qui, pour avoir été fidèle aux premières invitations de la grâce, as déjà connu les joies de la vie spirituelle, tu sais s'il est un plus beau souhait que l'on puisse faire à ceux qu'on aime. Prie avec moi, et restons dans la paix, faisant aimer la religion en nous, et vivant dans une union telle avec Jésus-Christ, que toutes nos actions, toutes nos paroles, tous nos mouvements intérieurs soient uniquement de lui. Soyons les ministres, les instruments de Dieu ; tenons-nous entre ses mains, lui abandonnant toutes nos puissances, afin que sa vertu agisse à travers nous et par nous librement.

Et, pour cela, c'est soi-même qu'il faut continuellement travailler, surveiller, transformer. Le fondement de toute influence extérieure est dans la vie intérieure et cachée. Dieu agit par les saints, et la sainteté, c'est la soumission absolument fidèle à la très parfaite volonté de Dieu.

Tu as été bien inspirée en prenant quelques jours de cette semaine pour faire une retraite. Il est utile de se recueillir de temps en temps devant Dieu, de se vérifier soi-même, de voir en toute sincérité son propre néant, son impuissance, et de se mettre en face de la dette immense que toute créature doit à son créateur. Je pense qu'après cela tu vas rentrer à Paris, te connaissant mieux et, par conséquent, t'aimant moins et aimant

davantage le bon Dieu. Tu as besoin de t'armer de résolutions fortes, et de ne pas compter sur toi pour les accomplir. Tiens-toi petite et reconnaissante sous les grâces que Dieu te fait et auxquelles tu n'as aucun droit. Songe qu'il y a autour de toi bien des séductions ; que tu es naturellement portée aux vanités extérieures qu'offre le monde, et que, sans la vertu de Celui qui te soutient, tu t'abandonnerais peut-être. Les hivers sont des époques d'épreuves et de tentations : prépare-toi à de petits combats ; pense que celui qui n'est pas avec Jésus est contre lui, c'est-à-dire avec le démon. Réfléchis à tout cela dans une pieuse crainte, mais aussi avec une confiance pleine d'amour. Il est nécessaire, après que tu auras vu en toi, de regarder un peu autour de toi, et cela encore avec la lumière divine. Les relations sont choses graves pour tous ; mais, pour toi, elles le sont particulièrement. Porte de ce côté une pieuse attention, et obéis dès que tu seras sûre d'avoir entendu la voix de Dieu.

Dis à notre mère que je suis très bien : l'excellente M^{me} de la Bouillerie l'a remplacée avec une bonté parfaite. Je vais, mardi, à la Flèche avec François, pour assister à la prise d'habit d'une religieuse de Notre-Dame ; puis nous irons à Angers, à Solesmes, et, samedi, nous serons de retour ici pour recevoir le bon abbé Dumarsay.

Adieu, chère bonne petite, je vous embrasse tous tendrement. Que Dieu soit avec toi en toutes choses.

Ton frère, CHARLES.

XXVII

A sa Mère.

La Barbée, 23 septembre 1840.

Ma bonne mère, je veux te donner de mes nouvelles et, en même temps, répondre à ta lettre du 21. Tu me dis que tu espères me trouver moins triste, me laissant ainsi entendre que je te cause quelquefois de l'inquiétude : c'est de quoi je veux te parler.

D'abord, chère mère, tu as bien raison de rejeter sur ma santé quelques-uns de ces états, qui te semblent des tristesses et qui ne sont, après tout, que des malaises nerveux, des langueurs physiques, des absorptions intérieures ; qui ne viennent pas de mon âme et ne l'atteignent que dans sa partie inférieure, indépendamment de toute volonté. Je t'assure que tu aurais tort de me croire triste à cause de cela, encore que je puisse en avoir l'apparence. Ce qui ne se voit pas de moi, ce qui est véritablement moi est habituellement plus que paisible : je veux dire rempli et réjoui. J'ai des inégalités, sans doute, des instants de sécheresse et de vide après des heures d'expansion et de plénitude ; c'est la condition de la terre : il n'est au pouvoir de personne de la changer. Quant à un sujet réel et surtout habituel de peine dans ma vie, j'en cherche et je n'en trouve point. Chaque jour je remercie Dieu : je ne puis me lasser d'admirer sa miséricorde à mon égard.

Je suis donc heureux, ma chère mère : heureux de ma vocation, de tout ce qui la favorise ; heureux selon l'esprit et selon le cœur ; heureux dans le présent et surtout dans l'avenir, car cet avenir sera l'œuvre de Dieu, c'est-

à-dire d'une puissante bonté qui m'aime d'un amour infini. Après cela, ma pauvre chère mère, il faut bien que je t'avoue toute la vérité, et tu la comprendras sans peine. Vivant tout entier dans la foi chrétienne, ne doutant pas plus de la vérité de ma croyance que de mon existence à moi, et coordonnant à cette croyance toutes mes pensées, toutes mes affections, j'ai souvent à souffrir, quand je vois ceux qui me sont si chers rester séparés de moi par la manière de concevoir et de faire leur vie. Ah ! ceci est, il est vrai, une bien grande amertume. Souvent, à l'insu de vous tous, il me tombe sur le cœur des paroles qui sont lourdes à porter ; il faut bien les y garder cependant, car les relever serait presque toujours inutile et souvent dangereux. Alors, malgré moi, je fléchis un peu et je m'attriste, me disant dans la souffrance de mon regret : Pourquoi ne croyons-nous pas tous ? Pourquoi n'espérons-nous pas, n'aimons-nous pas et ne faisons-nous pas les mêmes choses ? Pourquoi, si unis sur tout le reste, sommes-nous séparés en ce point, le plus essentiel ? Pourquoi y a-t-il forcément du mystère autour de certains actes qui demanderaient le grand jour, car ils sont, je l'affirme, les plus nobles et les plus sublimes de notre vie ?

Oui, bonne mère, voilà ce qui, souvent, me cause une peine profonde, et contre laquelle je n'ai recours qu'en priant Dieu, de toute mon âme, d'avancer l'heure tant attendue où nous vivrons tous de la même vie. En ceci tu peux m'apporter un grand soulagement ; car Dieu m'est témoin que je ne puis avoir, en ce monde, de consolation plus complète que de vous voir arriver à aimer et à pratiquer la vérité. Je n'ai guère eu de contentements plus vifs, depuis deux ans, que ceux qui me sont venus de vos rapprochements vers la religion. Un préjugé défait dans votre esprit me donne plus de joie que

l'acquisition de je ne sais quel bien terrestre. Et ne suffit-il pas, pour que tu comprennes cela, de te dire que j'aime le bon Dieu de tout mon cœur, et que je vous aime aussi ? Hors de cela, bonne mère, ne cherche ni soucis ni inquiétudes : je n'en ai point. Ceux que m'apporte chaque journée, comme elle les apporte à tous, je les remets dans le sein de Dieu, ma Providence, qui ne cesse de me protéger ; et, dès que je l'ai fait, je suis en paix ; et la paix, vois-tu, c'est la seule félicité toujours possible sur cette terre.

J'avais dit à Céline que nous partions aujourd'hui pour Angers : nos projets ont été dérangés par l'arrivée de l'abbé Dumarsay ; mais il repart vendredi pour Paris, où je le laisse rentrer seul ; et, le samedi, nous nous mettrons en route, François et moi, pour nos petits pèlerinages. Nous serons mardi soir de retour à la Barbée, et le 2 octobre j'irai à Châtenay, bien heureux de vous retrouver tous.

Comme tu t'intéresses à tout ce qui me touche, je te dirai que j'ai eu, dimanche dernier, l'âme bien contente, à cause de la prédication de mon cher François. Il est impossible d'avoir une plus grande facilité, une plus saine doctrine, un style plus fervent et plus distingué, une diction plus heureuse ; et ce que j'ai admiré plus encore, c'est la grande humilité avec laquelle il a rempli cette fonction difficile. François sera certainement un saint prêtre, un prédicateur de mérite, un homme fécond devant Dieu. Je m'en réjouis beaucoup, l'aimant comme un frère.

Adieu, bonne mère ; je vous embrasse tous.

Ton fils qui t'aime bien,

CHARLES.

XXVIII

A sa Mère.

Paris, rue Vaneau ¹, 20 mars 1841.

Ma bonne mère, ta petite lettre me comble de joie. Dans quelque temps tu comprendras mieux encore le bonheur que peut me causer la grâce que le bon Dieu te fait. Une des choses que j'ai le plus ardemment désirées, c'est de te voir partager avec moi, avec nous, avec tous les saints qui sont nos frères aînés, ce pain de la vie éternelle, cette chair adorable et sacrée de notre Sauveur. Ah ! tu ne peux savoir quelles joies t'attendent, si tu viens tout entière à Celui qui se donne tout entier. Je le prie de se rendre, demain, pour toi, bien caressant, bien lumineux aussi : j'espère être exaucé. C'est une si douce joie pour le cœur de Dieu que de voir une de ses chères âmes humaines, pour lesquelles il a fait d'adorables folies, pour lesquelles il a inventé et réalisé des merveilles de tendresse et de sacrifice, de la voir revenir au banquet de sa maison ! Ah ! juges-en par toi-même : si tu m'avais perdu, vingt ans, et que tu me visses, après ces vingt années d'absence et de désirs, et de prières, assis à la table, comme aux jours de l'enfance ! Eh bien ! mesure la joie du Père céleste : son amour est infini ; sa joie est donc sans bornes.

Ne sois pas contrainte ni craintive, chère mère. Laisse-

1. Les raisons de santé qui avaient empêché l'abbé Gay de retourner à Rome, l'obligèrent également à suivre les cours de Saint-Sulpice en qualité d'externe ; mais il avait trouvé meilleur de ne rester pas dans sa famille et de vivre avec M. Dumarsay, alors curé des Missions.

toi aller à toutes les douceurs que Dieu te fera ; et, suivant les bons mouvements que t'inspire la grâce, engage à Jésus-Christ tout ton avenir. Sois généreuse : il est si bon ! C'est si vrai que son joug est doux et son fardeau léger ! Ouvre toute ton âme à la grâce et recueille avec reconnaissance cette manne qui vient du ciel. Sois confiante surtout. Il faut n'être pas indigne, pour s'unir à Jésus-Christ ; mais, être dignes, nous ne le sommes jamais : ni les saints, ni les anges, ni la sainte Vierge. Il faut donc s'humilier en présence de ce mystère d'amour, et se laisser faire.

Que veux-tu qu'on apporte, de soi-même, à Celui qui est toutes choses, sinon l'aveu de sa misère et de son néant ? Va donc avec ces pensées ; prie la sainte Vierge de te protéger, de te présenter elle-même à son bien-aimé Fils. Si les choses de la foi se pouvaient voir avec les yeux du corps, tu verrais aujourd'hui les saints et les anges en fête à cause de toi ; et si tu crois que j'exagère, souviens-toi de cette parole qu'a dite Celui que tu vas recevoir : « Je vous le dis, il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent. »

Adieu, ma bonne mère ; à demain et à toujours dans le Seigneur. Nous étions déjà bien unis : nous le serons cent fois plus encore.

Prie pour moi, pour notre père, afin qu'il vienne bientôt ; prie pour tous ceux que tu aimes ; prie en toute confiance parce que le cœur de Dieu t'est ouvert.

Adieu. Que ton ange gardien te fasse une douce et tranquille nuit et un joyeux réveil.

Ton fils, CHARLES.

XXIX

A sa Sœur.

20 juin 1841.

Tu n'auras pas de moi une bien longue lettre, chère petite sœur. Le temps que ma santé me permet de donner à l'écriture est si court, que les quelques occupations forcées qui me sont confiées l'absorbent presque entièrement.

Eh bien, te voilà installée dans ta montagne¹. T'y plais-tu? Je l'espère, parce que l'âme est ainsi faite, qu'elle est plus heureuse par l'invisible que par le visible, et qu'il suffit d'avoir prié, médité, d'avoir aimé Dieu dans un endroit, pour que le cœur s'y installe doucement, comme en un patrimoine. Et puis, la nature est si belle autour de toi ! C'est une compensation à ce qui te manque chez toi d'élégant et de confortable.

Profite de ta solitude pour être souvent avec Dieu. Exerce-toi à sa sainte présence : c'est le plus grand secours contre nos continuelles infirmités. Si on pensait toujours que Dieu est là, un Dieu si grand, si bon, si sensible à nos fautes, on ne l'offenserait jamais.

Et les lectures, et les rédactions, et la musique ? Trouverai-je beaucoup de travail fait, à mon arrivée ? Je sais avec quelle ardeur tu t'es mise à la belle tapisserie qui ornera l'autel de la sainte Vierge². Allons, c'est bien : notre petite chapelle sera jolie ; les travaux sont commencés ; Victor nous a dessiné de charmants

1. Trasforêt, près de Limoges.

2. A l'église des Missions, à Paris.

symboles. Vois donc : ce sera presque l'œuvre de notre famille que cette chapelle !

Notre bonne mère me cause une grande joie : elle a communié avec beaucoup de consolation, le jour de notre première communion : la voilà entrée dans cette vie que le monde ne connaît pas et qui est si belle pourtant. Le dimanche suivant, Dieu a permis qu'elle assistât à la rentrée de notre procession. Les fidèles s'empressaient autour de Notre-Seigneur avec une foi pleine de tendresse, et notre bon curé, entouré de cette foule, laissait reposer le pied de l'ostensoir, qui portait Jésus, sur les têtes abaissées devant lui. Notre mère reçut ce divin attouchement, grâce à la vigilante bonté de M. Dumarsay. Elle en fut émue à un point inexprimable, et vint aussitôt, d'un air de doux triomphe, m'en faire le récit. Dieu soit béni, n'est-ce pas ? Notre père viendra aussi, j'en suis sûr : je lui assigne, dans mes espérances, mon sous-diaconat comme dernier terme d'attente. Et nous, chère enfant, sanctifions-nous ; car c'est par là, plus que par tous les moyens humains, que nous aurons la sanctification des autres.

Nous partons mardi soir pour Biarritz. M. Dumarsay est au bout de ses forces ; je suis content de changer d'air : j'ai été souffrant toute la semaine.

Adieu, chère petite sœur, je t'embrasse comme je t'aime, c'est-à-dire de tout mon cœur.

Ton frère, CHARLES.

XXX

A sa Sœur.

Biarritz, 7 juillet 1841.

Chère petite sœur, j'espère aujourd'hui une lettre de toi ; mais, en tous cas, je ne veux pas attendre plus longtemps à te donner de mes nouvelles. Et, pour commencer par l'article santé, je te dis que, jusqu'ici, nous avons lieu d'être contents. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les visages sont bien meilleurs : nous engraissons à vue d'œil. J'espère rapporter à Trasforêt cette réjouissante mine qui faisait rire d'aise notre bonne mère, l'an dernier. Notre petite course dans les Pyrénées achèvera ce que Biarritz commence. Enfin, si je ne guéris pas, je reconnaitrai que le bon Dieu me veut malade ; car les moyens humains seront épuisés. Je te dirai, dans ma prochaine lettre, nos projets de montagne et le temps auquel je vous reviendrai. C'est le 20 juillet que nous quitterons Biarritz, ayant fait une complète saison.

Je te félicite, petite sœur, des pieuses habitudes que tu as prises et que tu as fait prendre. Dieu bénira tout ce bien qu'il t'inspire de faire : je te le promets. Je serai vraiment heureux de voir tout cela de mes yeux. Maman me fait, de la vie de Trasforêt, un tableau bien séduisant, et je suis tout réjoui de te voir au milieu de ces bonnes gens, les enseignant par ton exemple, c'est-à-dire les prêchant ; car l'exemple a plus de vertu pour convertir que les plus belles paroles. Aie patience et persévère : tu verras les fruits de ce que tu sèmes.

A l'égard de ces pauvres paysans, sois surtout chari-

table : la charité ouvrira leur cœur, et tu y feras ensuite entrer le bon Dieu. Sois, pour eux, l'organe de la Providence ; montre-toi, aux yeux de tous, très révérencieuse à l'égard de leur curé : c'est le moyen de lui donner dans leur esprit une grande importance. Ils écouteront bien plus volontiers celui que des riches, des gens instruits écoutent eux-mêmes avec respect.

C'est l'œuvre de plusieurs années que tu as entreprise, chère enfant ; sache-le bien et ne sois pas trop désireuse de jouir tout de suite des résultats. Fais cela en esprit de détachement et d'humilité, uniquement pour Dieu et ne comptant que sur lui. Fais-toi aimer des petits enfants : les impressions reçues à cet âge sont vivaces. Et puis, dis-moi, t'instruis-tu toi-même ? Tu sais combien cela importe. Ne néglige pas tes travaux : j'espère être content de toi, à mon arrivée.

8 juillet.

Rien ne m'arrive de Trasforêt ; tu as peut-être des visites, et c'est ce qui te retarde. Je suis bien heureux d'être ici, tout à l'aise avec le bon abbé Dumarsay. Nous causons quelquefois théologie, et il a la bonté de m'interroger sur ce que j'apprends. Cela fait que je le sais bien mieux. Nous sommes souvent au bord de la mer. Le soir, quand il fait beau, nous allons assister au coucher du soleil : c'est, ici, un des plus magnifiques spectacles qui se puissent voir. Il y a surtout un certain plateau qui domine la mer et sur lequel est plantée une haute croix. Nous l'aimons de prédilection ; nous en faisons notre oratoire et notre salle d'études. Les premiers jours, il nous était impossible d'y faire autre chose que de regarder la mer ; tous les livres restaient fermés quand nous étions en face de cet autre livre magnifique

où les grandeurs de Dieu sont si majestueusement racontées. Maintenant nous sommes familiarisés avec ces beautés, et nous pouvons causer, sans trop de peine, d'autre chose que de la vague et de l'horizon. J'aurais regret, quand il faudra dire adieu à ce pays, si ce n'était pas pour me réunir à vous. Je me fais fête de cette saison passée en famille, au milieu de vos belles campagnes. Merci de tout le soin que tu prends pour me faire un gîte agréable ; mais quel dommage que je doive en profiter si peu de temps !

Embrasse pour moi notre bonne mère et transmets toutes sortes d'amitiés à ceux qui sont avec toi. Écris-moi : tu sais combien tes lettres me rendent heureux. Il faudra les adresser aux Eaux-Bonnes après le 29.

Prie pour moi, petite sœur ; j'en ai un particulier besoin. Adieu ; tu sais comme je t'aime.

CHARLES.

XXXI

A sa Sœur.

Vichy, 9 juillet 1842.

Chère petite sœur, je ne veux pas tarder davantage à te donner des nouvelles de mon voyage, et à te remercier de la lettre que tu m'as écrite à Paris : j'en ai été tout heureux. Que cela est donc bon de se sentir les uns près des autres en cette commune et divine charité qui lie tout, qui consacre tout, qui fait tout vivre ! J'ai voulu faire partager cette joie à notre mère qui, — Dieu en soit éternellement béni, — peut maintenant être associée à notre vie. Ta lettre lui a fait du bien comme à moi. J'ai voulu aussi que notre pauvre père la lût, afin

qu'il eût, sinon le goût, du moins l'avant-goût de cette fusion. Il faut redoubler de prières pour lui en ce moment, car je ne sais pas si l'heure de la grâce ne va pas sonner. Dans le dernier voyage que j'ai fait à Châtenay, il me disait en parlant de la confession : « Cela viendra, je te le promets ; si j'avais été en Limousin, cette année, je serais allé voir l'abbé Berteaud. » Je rendis intérieurement grâce à Dieu et le priai de hâter cette tant désirée conversion.

Le lendemain, j'étais à mon travail : on sonne à ma porte. Qui vois-je entrer ? — Le fidèle abbé Berteaud qui, tout évêque nommé qu'il est, venait visiter le pauvre petit séminariste ! Il fut d'une bonté touchante. Ah ! vraiment je sentis que le bon Dieu me l'avait envoyé. Pourtant, comme je ne le vis pas seul, je ne pus lui parler de notre père et je lui demandai, à cet effet, un rendez-vous, qu'il m'accorda pour le soir même. J'y allai et lui exposai tout : mes désirs, mes espérances. Il m'écouta avec une charité pleine de grâce et me dit que notre père lui avait déjà fait quelques ouvertures, cet hiver. Il voulut aller, le lendemain, au quai Voltaire ; il eût été volontiers à Châtenay. Le lendemain, la visite eut lieu, et le bon Dieu disposa les choses de telle sorte que l'entrevue dura une heure et qu'ils y furent seuls. Que s'est-il passé ? Je l'ignore ; mais je sais qu'ils prirent rendez-vous pour le samedi suivant, qui est aujourd'hui ; et j'ai grand espoir qu'aujourd'hui même l'Église va compter, en notre père, un fidèle de plus. Oh ! mon Dieu, que vous êtes bon ! Que vos voies sont douces et fortes !

Chère sœur, il faut nous dévouer tout à fait à Dieu, pour lui témoigner notre reconnaissance de ce que, chaque année, il nous donne la consolation du retour d'un des nôtres, et aussi pour obtenir, pour arracher, s'il le faut, la conversion de grand'mère. C'est son tour

maintenant : celui de Paul viendra ensuite. La naissance spirituelle des uns concourt à l'accroissement des autres. Notre mère en est à se confesser sans répugnance au curé de Sceaux, et à communier toutes les quinzaines.

Me voici à Vichy depuis quelques jours. J'ai retrouvé ce pays avec un certain plaisir ; mais si tu savais combien on a bâti, embelli, amélioré ! Je loge chez les Chaffrard : ce sont de braves gens. Je me trouve très bien, très paisible, très libre, et ayant cependant, dans la maison, des personnes que je verrai volontiers et avec lesquelles je suis déjà en connaissance. J'ai vu le docteur Prunelle : il me fait prendre des bains à l'Hôpital et boire trois verres d'eau, chaque matin. Jusqu'à présent je ne suis pas mal, mais il faut quelque temps pour constater un résultat. J'ai vu la cousine Gendrin : les eaux l'éprouvent beaucoup. Gendrin désire que je fasse deux saisons : j'en causerai avec le docteur Prunelle. Ce pauvre homme est encombré de malades, et, comme il joint à cela les tracasseries de la politique, il est impossible de tirer de lui un conseil réfléchi.

Écris-moi, petite sœur ; donne-moi des nouvelles de tout notre monde, de la chapelle, etc... Maman t'a-t-elle proposé de t'envoyer une grande Vierge en bois dur ? Je l'en avais chargée parce que, bien sûr, l'autre ne pourra pas servir. Peut-être aimeras-tu moins celle-là, et cependant elle me semble plus aimable. L'autre est trop impériale : la sainte Vierge n'a pas de si grands airs ; sa majesté est certainement très douce. Je suis bien aise que les tableaux ne puissent servir : je les ai trouvés laids.

Adieu ; fais mes tendres amitiés à Paul, à Jules¹. Je t'embrasse comme je t'aime.

CHARLES.

1. Jules Gay vivait, à cette époque, éloigné de la religion ; mais il allait bientôt, converti par Charles Gay, son cousin, se consacrer

XXXII

A sa Mère.

Vichy, 21 juillet 1842.

Ma bonne mère, je voudrais bien t'écrire plus souvent pour te consoler de mon absence et répondre à tes affectueuses lettres ; mais ne m'en veuille pas de ne pas faire ce que je voudrais. Étant forcé de mesurer beaucoup mes écritures, à cause de la fatigue, la correspondance souffre un peu. Ne te dépars donc pas de ta bonne volonté à mon égard et continue de m'écrire tant que tu pourras : tes lettres me font plaisir et bien tout à la fois. Je suis content de savoir que l'état de grand'mère n'empire pas. M^{me} Gendrin m'a dit que son mari lui avait écrit au moment de partir pour Châtenay, où tu l'avais mandé : je m'étonne que tu ne me dises rien de cette visite.

Mon oncle va bien maintenant : je dis maintenant, parce que, les premiers jours, il s'était laissé aller à un si grand zèle de boisson, que les eaux lui avaient fait mal : il a fallu y mettre ordre. Nous nous promenons souvent ensemble et je le vois chaque jour. Je vois souvent aussi M^{me} Kreutzer et son fils : je serais heureux de lui faire quelque bien.

Tu me parles de cette affreuse mort du prince Ferdinand ; et comment n'en pas parler ! Ici, comme à Paris, comme partout, la consternation a été profonde. En présence de ces coups si inattendus, que frappe le bon Dieu,

à Dieu dans la vie religieuse. Il fonda plus tard l'admirable maison des Enfants incurables, à Vaugirard, et mourut provincial des frères de Saint-Jean de Dieu, le 9 mars 1876.

et par lesquels il déclare si manifestement qu'il est le maître de toutes choses, il n'y a qu'à adorer et à prier. Qu'est-ce donc que ces arrangements de la politique et ces confiances assises sur des forces humaines, puisqu'il suffit d'une mouche qui pique un cheval, pour tout bouleverser, consterner un peuple et, peut-être, changer tout son avenir. En de tels événements, il fait bon se réfugier dans le cœur toujours ouvert de Dieu, et de s'y reposer en assurance ; car jamais on ne sent plus le besoin d'un appui infailible, que lorsque les créatures croulent ainsi sous vos pieds. Au milieu du malheur public, la pauvre reine est digne de la compassion la plus vive. On dit qu'une nuit, comme elle était restée fort tard dans la chapelle, agenouillée près du cercueil, on l'a entendue s'écrier : « Ah ! ce n'est pas trop, mon Dieu ; mais c'est beaucoup ! » Quelle consolation de penser que tant de souffrances, si chrétiennement supportées, se changent en félicités inouïes et interminables ! Sans cette foi, que deviendrions-nous ?

Que te dirai-je de ma santé ? Je ne sais trop. Mon état n'est guère changé. Je suis bien un jour, et le lendemain, accablé de fatigue. Pour favoriser l'effet des eaux, je vais renoncer au peu de travail que je faisais. Nous verrons, cet hiver, le résultat : c'est, en général, ma meilleure saison ; et comme je suis, jusqu'à présent, plutôt mieux cet été que l'autre, je dois avoir quelque espoir. Comme tu le dis, il faut s'abandonner aux mains si paternelles du bon Dieu : nous sommes des enfants qui désirons souvent ce qui ne nous est pas bon. Dieu soigne d'abord l'âme parce qu'il nous aime d'un amour vrai.

J'ai vu avec bien du plaisir que tu as satisfaction du curé de Sceaux. Une chose m'a aussi rendu heureux : c'est de savoir que tu prends un goût sérieux au livre de *l'Imitation*. Continue de le lire ; c'est pour l'âme, une

fois qu'elle est franchement chrétienne, la plus fortifiante des nourritures. Tu peux creuser ce livre : tu n'en trouveras pas le fond.

Adieu, bonne mère ; un mois à peine me sépare de vous. Je prie chaque jour pour tous, sois-en bien sûre. A grand'mère, à Agathe et à d'autres, s'il y en a à Châtenay, mille tendres amitiés. Je t'embrasse de cœur.

CHARLES.

XXXIII

A sa Sœur.

Vichy, 27 juillet 1842.

Bonne sœur, je ne veux pas tarder à te remercier de ta lettre que j'ai reçue hier ; et j'ai, de plus, une raison pour ne pas différer. C'est que je veux te donner une nouvelle qui te comblera de joie : notre bon père est définitivement à Jésus-Christ. Il m'écrit qu'il s'est confessé au digne évêque de Tulle et qu'il doit le revoir mercredi (c'est-à-dire aujourd'hui même), pour recevoir probablement la sainte communion. « Ma conviction est complète, me dit-il ; j'ai beaucoup réfléchi et Dieu a bien voulu m'éclairer. » Ainsi, nous voilà exaucés ! Tu devineras mieux mon bonheur que je ne puis te l'exprimer. Mais, dis-moi, que donnerons-nous à Dieu ? Que ferons-nous pour lui prouver notre reconnaissance ? C'est un soulagement dont l'âme a bien besoin, dans ces moments de surabondance, que de penser à Jésus-Christ qui, pour nous, offre sans cesse à son Père des actions de grâces suffisantes. Unissons-nous donc à ce Jésus, afin de nous approprier son divin cœur et de nous acquitter, par là

même, envers Dieu. Qu'il est bon et qu'il le faut aimer !

Je suis réjoui encore par les progrès que je vois faire à notre mère. Son âme, naturellement si aimante et si expansive, se trouve à l'aise dans cette pratique pieuse, qui n'est au fond qu'expansion et qu'amour.

Je te dois encore l'annonce d'une grande grâce. Jules m'a écrit ses chrétiennes dispositions, dans une lettre toute bonne où il me demande, avec une réserve et une humilité d'esprit touchantes, des éclaircissements sur quelques points difficiles. Il me dit que la doctrine catholique le satisfait pleinement, qu'il croit... et il m'annonce, avec la simplicité et le calme d'un homme résolu, qu'il mettra sa conduite en accord avec ses croyances; enfin, il se montre un vrai disciple de la vérité.

J'ai rencontré ici M^{me} Kreutzer et son fils. Cette bonne dame m'a raconté que, depuis bien peu de temps, elle était revenue à la pratique chrétienne; qu'après avoir lu les livres et entendu les paroles de ces égoïstes menteurs, de ces blasphémateurs insensés, qui proposent un nouvel Évangile, et dont Pierre Leroux résume assez bien la doctrine, elle avait, par la grâce de Dieu, lu l'*Imitation*, et que ce livre l'avait tellement touchée qu'elle avait bien vite demandé un confesseur, pour se rendre à Dieu, qu'elle avait si longtemps oublié. Son fils paraît déjà bien disposé, et je ne doute pas que Dieu n'accorde à sa prière cette conversion. Elle sera naturellement suivie de celle de Massart, qui n'est pas du tout un impie. Ah ! nous vivons dans un temps de miséricorde; adorons, bénissons, prions pour nos frères. Ces joies de la communion des saints sont bien vives, et le monde ne se doute guère de ces bonheurs si vrais que Dieu ménage à ceux qui le servent. Fais dire une messe d'actions de grâces pour notre père.

Je suis content de beaucoup de choses que tu me dis.

Cette sincère humilité, que produit en toi l'exposition exacte de la vie chrétienne, telle que tu la vois dans Bourdaloue, est un des fruits les meilleurs que tu puisses tirer de cette lecture. Seulement, je ne voudrais pas que cela te fît donner plus à la crainte qu'à l'amour. Ne faisons pas cette tristesse au cœur de Notre-Seigneur, de le servir comme s'il était un maître dur et impitoyable. Nous parlons d'amour et de confiance ! Si une créature avait fait pour nous témoigner qu'elle nous aime et pour se faire aimer de nous, une seule des actions que Dieu a faites dans cet unique but, nous rougirions d'un doute comme d'un crime. Nous nous confions à une personne qui nous serre la main ; nous ouvrons notre cœur à qui nous témoigne un peu d'affection ; et nous ne nous confierions pas aveuglément à Dieu qui poursuit notre âme avec une passion incompréhensible, à Dieu qui vient sur la terre, qui prend notre forme, qui prend nos misères, qui donne ses sueurs, qui donne son sang, qui se donne tout entier lui-même, comme gage de lui-même, dans le sacrement de l'amour ; qui se fait notre pain de chaque jour jusqu'à la fin des siècles !! Ah ! craignons de lui déplaire, craignons le péché, craignons même l'imperfection ; mais aimons-le toujours, aimons-le sans raisonner, de toutes nos forces, de tout notre cœur. Sans doute il nous demande un grand travail ; mais pourquoi s'effrayer, puisque, en même temps, il nous donne sa toute-puissance pour l'accomplir ? Il se charge de tout, pourvu que nous le laissions faire.

Allons en avant et réjouissons-nous. « Nous n'avons pas reçu, une seconde fois, l'esprit de crainte, comme les Juifs, mais l'esprit de dilection qui fait qu'on crie : Père, Père. » Maintiens-toi donc dans cette humilité qui est le fondement nécessaire de la vertu ; mais édifie sur ce fondement par la confiance filiale.

Me voici au bout de ma première saison ; les eaux me fatiguent un peu : c'est généralement l'effet qu'elles produisent ; mais, cet hiver, j'en aurai sans doute le bon résultat. Je partirai le 17, de sorte que nous nous retrouverons à Châtenay à la fin du mois.

Je compatis à ta peine pour M^{me} X. Cependant reçois-la ; et, puisque tu veux t'exercer à la vertu, profite de l'occasion. Restez unies quand même par le lien de la charité chrétienne, afin qu'il ne soit pas dit que deux âmes, rachetées et nourries par le sang du même Dieu, soient divisées par une inimitié réelle. En tout, consulte Dieu ; et puis, tire de tout cela cette conclusion, qu'il ne faut pas être si prompte ni à se donner ni à se reprendre ; que les liaisons fondées seulement sur les rapports de nature sont variables comme la nature elle-même, et qu'il faut tout consacrer par la charité.

Adieu, chère petite sœur, je t'embrasse tendrement.

Ton frère dévoué, CHARLES.

XXXIV

A sa Mère.

Vichy, samedi 6 août 1842.

Ma chère mère, avec combien de joie je pense que, d'aujourd'hui en quinze, je serai près de vous ! Que nous allons passer là six bonnes semaines ensemble ! Les absences ont vraiment cela de bon qu'elles font goûter davantage le bonheur de la réunion.

J'ai reçu avec joie la dernière lettre de mon père. J'y sens un épanouissement de cœur si grand ! Ah ! la

religion est bien la vraie patrie de nos âmes ! Elles s'y sentent à l'aise ; elles y respirent librement ; elles y sont pleinement heureuses. Jamais je n'aurai assez de reconnaissance envers Dieu pour ce retour si désiré. Je pense avec délices que je puis maintenant être prêtre, parce qu'aucun regret ne se mêlera aux joies de ma première messe. Je pourrai vous donner à tous le pain de la vie et l'auteur de la grâce. Cette pensée est pour moi une consolation inexprimable. Dis à ce cher père que je le remercie, que je lui écrirai bientôt, que je l'aime, ce me semble, plus encore que par le passé. Victor et Céline m'ont écrit pour me dire leur joie. Ah ! c'est vraiment une grâce de famille et une fête pour tous.

Je veux te dire, bonne mère, que depuis trois jours je sens un mieux réel. Durera-t-il ? Je l'espère, et je crois qu'une fois le traitement interrompu, je me trouverai avoir fait quelques progrès.

M^{me} Kreutzer a quitté ce matin Vichy, à mon grand regret. Elle m'a témoigné plus que de l'intérêt, et je pensais que, si tu étais là, tu serais touchée et reconnaissante de sa sollicitude pour moi. J'aurai grand plaisir à les revoir, d'autant plus que peut-être serai-je l'occasion de quelque bien chez eux. C'est la semaine des départs : toutes les familles avec lesquelles j'avais fait connaissance, quittent les eaux aujourd'hui et demain. Mais la bonne Providence m'a envoyé des compagnons pour le temps qui me reste : un excellent ecclésiastique de Lyon, que j'ai beaucoup vu à Rome, un directeur du séminaire de Saint-Sulpice, puis M. B., ami de la famille Kreutzer, chrétien de bonne race, que tu te rappelleras sans doute ; car c'est lui qui, il y a quatre ans, à notre concert des pauvres, eut la bonté d'accompagner Céline. En parlant de concert, je veux te dire que Massart et ces Messieurs, plus la fille de M. Merlin, en ont donné un

jeudi, et que, malgré la presse des préparatifs, les départs nombreux et d'autres circonstances défavorables, on a pu remettre au curé plus de deux mille francs pour ses pauvres. Le concert était vraiment fort brillant.

.
 Donne-moi, dans ta première lettre, des nouvelles de notre nouveau curé. J'espère que vous allez avoir de bons prônes et que cela te fera prendre patience jusqu'à l'hiver. Tu dois avoir lu beaucoup, depuis mon départ : nous en causerons bientôt.

Chère mère, comme tu communieras certainement à l'Assomption, je te donne rendez-vous, ce jour-là, dans le cœur de Notre-Seigneur; et comme c'est la fête de bonne maman, il faudra offrir ensemble cette communion, pour obtenir la lumière de la foi à une âme si précieuse et si naturellement belle. Quel étrange malentendu entre un cœur si bon et la religion, qui n'est que bonté et qu'amour!

J'ai été heureux de la lettre de Victor. J'y sens une joie paisible, malgré les ennuis de la solitude. Ah! ce cher frère saura-t-il jamais à quel point je l'aime? J'ai pour son âme une sollicitude de mère; je le surveille comme un enfant qui ne sait pas encore marcher seul.

Adieu, bonne mère, je t'embrasse de tout cœur. Mille tendresses à la chère bonne maman.

CHARLES.

XXXV

A sa Sœur.

Châtenay, 22 août 1842

Chère bonne petite sœur, quoique je te doive revoir dans peu de jours, tu m'as écrit une si affectueuse lettre que je ne veux pas tarder à t'en remercier. Aussi bien, ne seras-tu pas fâchée de me savoir arrivé à Châtenay, attendant avec impatience le jour où nous nous embrasserons. J'ai fait bonne route, malgré la chaleur, et je ne me sens pas mal. J'espère que le bon Dieu me permettra de travailler cet hiver et d'avancer d'un pas vers ce but si désiré, si sublime, si effrayant et si doux à la fois, que sa miséricordieuse bonté a posé devant moi. Prie pour que j'y arrive, et qu'y étant, je demeure fidèle. Je vois par toutes tes lettres que Notre-Seigneur se plaît à te considérer comme le servant par amour, sans l'attrait d'une consolation qui paierait et provoquerait ton service. Ah ! sois courageuse, chère enfant ; comme tu seras récompensée, un jour ! comme Dieu te dédommagera généreusement de ces ombres dont il s'entoure en t'approchant, pour voir si c'est bien lui que tu aimes, ou ses dons ! Pense, chère petite, qu'en faisant toutes tes actions sans goût, avec désintéressement, tu causes une grande joie au cœur de Notre-Seigneur ; qu'il est triste, et que c'est toi qui le console ; qu'il est pauvre, et que c'est toi qui le nourris. Je rends grâces à Dieu de ce que tu es patiente et forte en cette épreuve. Crois-moi, elle te sera d'un grand profit...

J'ai retrouvé tous les chers nôtres : notre mère, heu-

reuse de me revoir, notre père plein de tendresse et plus expansif encore qu'à l'ordinaire, notre bonne grand-mère, un peu abattue et triste. Pauvre âme ! je sens que la pensée de la mort l'occupe. Victor viendra peu après toi. Quel bon temps ce va être !

Je te dis adieu et à dimanche. Amitiés de tout le monde pour vous deux ; pour toi, deux bons baisers de frère et toute ma tendresse.

CHARLES.

XXXVI

A sa Sœur.

Paris, 20 mai 1843.

Chère bonne petite sœur, ta lettre d'hier me fait un bien grand plaisir ; je suis tout heureux de tes joies : elles sont si vraies, si profondes, si durables ! Oui, tu dis bien : Bénissons Dieu, bénissons-le toujours, et de tout notre cœur et de toutes nos forces. Ses miséricordes sont infinies, ses amabilités sont ineffables. Il est le bon Dieu : bon à connaître, bon à servir, bon à espérer, meilleur à posséder et à glorifier dans l'éternité. Aussi bien, chère enfant, tu devines que mon âme est, en ce moment, toute remplie de bénédictions pour cet adorable Seigneur, qui m'appelle à une consécration spéciale et me veut lier à lui par une chaîne à tout jamais indissoluble. Oui, c'est une joie que nul ne peut comprendre, s'il ne lui est donné d'en haut. Réjouis-toi et remercie avec ton pauvre frère, qui va être élevé à une dignité si sublime, que toutes les royautés de la terre ne sont rien auprès d'elle. Mais surtout, prie le Seigneur Jésus qu'il me fasse un

cœur selon le sien. Vois-tu, je marche devant moi, je vais dans une confiance imperturbable, et cependant avec le sentiment profond de mon indignité, de mon incapacité pour le ministère auquel, pourtant, je suis certain que Dieu m'appelle. Mais cette même lumière, qui me fait sonder l'abîme de mon néant, me montre la victorieuse vertu de Jésus-Christ, suffisante pour faire, même de moi, un véritable prêtre. Mais, mon Dieu, que ce sera bien un chef-d'œuvre de votre bonté ! Ma grande raison d'espérer, après Jésus, c'est aussi Marie, que je sens ma mère à un degré que je ne puis ni dire ni comprendre. Marie et Jésus : voilà pourquoi j'ai le courage d'embrasser la vie sacerdotale. Si je ne les voyais, si je ne les possédais déjà, parce qu'ils se sont donnés à moi et que je les veux garder toujours, dussé-je pour cela laisser tout le reste, il me serait impossible de prononcer cette parole solennelle qui va obliger toute ma vie, et que Notre-Seigneur me représentera pour me juger. Prie donc beaucoup pour que je sois fidèle et que je persévère en ces dispositions où Dieu me met aujourd'hui.

Mardi, je vais passer mes examens ; le samedi suivant, j'entrerai en retraite ; et, le 10 juin, je serai ordonné sous-diacre, à Saint-Sulpice.

Notre grand'mère est toujours dans le même état, pour l'âme et pour le corps. Elle dit, tous les jours, sa petite prière à la sainte Vierge, uniquement par complaisance, et sans foi aucune ; mais elle la dit ! J'ai fait commencer, le 22, une neuvaine pour elle : chaque messe sera dite à Notre-Dame-des-Victoires. Je te recommande de communier, le 31, dernier jour de la neuvaine et du mois de Marie. On prie pour cette pauvre grand'mère, de tous côtés : des religieux, des prêtres, tout ce qu'il y a de plus puissant. Oh ! nous verrons ce miracle : notre grand'mère sera sauvée ! Écoute ce qui me vient en pensée :

si nous obtenons cette conversion, voudras-tu que nous témoignions notre reconnaissance envers Marie par un signe sensible ? Veux-tu que nous promettons à la sainte Vierge un tableau en son honneur ? J'en chargerai notre bon Lavergne, et nous placerons cette image à la chapelle des Missions. Cela sera d'autant mieux que Victor va arranger cette chapelle avec celle de Saint-François-Xavier. Je pense que tu répondras par une acceptation.

Prends jour avec le curé d'Ambazac pour la bénédiction de ta chapelle : je ne voudrais pas que cette cérémonie fût retardée à cause de moi. Tes pauvres ont été visités : sois tranquille à cet égard. Maman et grand-mère ont pourvu au loyer de M^{me} M. et de la mère Hubert. De plus, chaque semaine, un secours leur sera donné.

Que je te dise une heureuse nouvelle : Charles Gounod arrive, aujourd'hui même, jeudi ; je vais aller tout à l'heure le recevoir à la diligence. Tu devines en quel état de ravissement et de larmes est sa pauvre mère. Elle est admirable en bien des choses. La voyant ainsi, je pensais à la joie que doit ressentir la sainte Vierge, en recevant au ciel un de ses enfants, après le voyage de ce monde. Ce sera une fête générale ici : nous dînons, M. Dumarsay et moi, avec le nouvel arrivant. Sa mère a pensé à tout ; les pauvres auront leur part, car elle a préparé de belles layettes pour les donner au curé, le jour du retour de Charles. Vraiment, c'est une grande joie qu'il nous soit rendu.

Je me réjouis de tes bonnes dispositions à l'égard de tes futurs hôtes. Sois cent fois aimable pour tous, sans distinction, et mille fois pour X. Il faut que tu sois si douce, si obligeante, si gracieuse, si égale, que tout le monde t'aime et aime Dieu en toi. Dans la vie que tu

mènes à Trasforêt, et surtout aux jours où tu n'y es pas seule, chaque renoncement, chaque acte de patience et de charité sera une prédication et vaudra, à celui pour qui tu l'offres, une grâce céleste.

Adieu, chère petite sœur ; tu sais quelle affection j'ai pour toi. Mille amitiés à Paul. Je t'embrasse de tout cœur.

Ton frère, CHARLES.

XXXVII

A sa Sœur.

Paris, mardi, 13 juin 1843.

Chère bonne petite sœur, tu as déjà reçu la triste nouvelle de la mort de notre pauvre grand'mère ; et, sans doute, dans le chagrin que te fait cette perte, tu as surtout senti la douleur que doit nécessairement causer, dans une âme chrétienne, une mort extérieurement dénuée des secours de Dieu. Aussi éprouvé-je le besoin de t'écrire pour te soutenir dans cette épreuve, et te dire que, malgré tout, il faut espérer, pour notre chère défunte, en l'infinie miséricorde de Dieu. Oui, chère enfant, j'ai la ferme confiance que tant de prières, si ferventes et si précieuses devant le Seigneur, ont été exaucées par lui. Tu sais que, de tous côtés, durant tout le mois de mai, des enfants, purs comme des anges, des prêtres, des religieux, et enfin cette armée répandue sur toute la terre, qui est l'Archiconfrérie du Cœur de Marie, avaient prié pour le salut de cette âme. Le soir même de sa mort, c'est-à-dire samedi, toutes ces âmes dévouées à Dieu, qui, le matin, s'étaient sacrifiées

à lui dans l'Ordination, ces nouveaux prêtres revêtus de la toute-puissance de Jésus-Christ, priaient pour notre grand'mère avec ferveur ; car le directeur de Saint-Sulpice le leur avait recommandé. Le lendemain, je recevais une lettre de l'aumônier des Carmélites de Châlons, qui me disait que toute la communauté et lui-même, au saint sacrifice, avaient beaucoup prié. Enfin, chère enfant, il est impossible que Dieu ait été sourd à tant de supplications, et il faut dire, il faut croire, appuyés sur les promesses nombreuses et infaillibles de Jésus-Christ, que la mort de notre grand'mère a été comblée de grâces, et qu'il nous sera donné, un jour, de voir cette grande miséricorde, que Dieu nous a faite et qu'il nous demande, aujourd'hui, de croire sans l'avoir vue. Ah ! sans doute, notre Père miséricordieux et sage a voulu faire de cette mort l'occasion d'un grand sacrifice : il a voulu nous retirer la preuve sensible de cette conversion, afin de nous faire croire contre toute apparence, et espérer contre toute espérance. Peut-être même a-t-il voulu communiquer à notre pauvre grand'mère le mérite de notre foi ; et, prévoyant que nous serions fidèles à sa grâce, faire de cette fidélité un titre pour son salut. Par là, peut-être, il s'est procuré plus de gloire qu'il n'en aurait eu par les bénédictions qu'on lui aurait rendues pour un miracle visible. Que savons-nous ? Eût-on compris cette grâce ? N'eût-on pas attribué à des causes humaines, à l'affection naturelle, à l'affaiblissement de l'esprit, un changement qui eût été l'œuvre de Dieu seul ? Oh ! adorons, adorons profondément, bénissons, et remercions toujours le Dieu dont les pensées sont au-dessus de nos pensées, mais dont les miséricordes surabondent par delà nos conceptions et nos désirs. Demeurons fermes en notre espérance, chère enfant ; croyons que Dieu a sauvé cette âme, et rendons-lui grâces comme si nous l'avions

vu de nos yeux. Quand je rappelle en ma mémoire toute la conduite de la Providence durant ces dernières années, je me dis que Celui qui a si visiblement préparé les moyens a certainement consommé la fin. C'est sans doute aussi par une spéciale bonté que Dieu a voulu rappeler cette âme à lui, le jour où un de ses enfants, celui-là même qu'elle aimait d'une particulière tendresse, se consacrait, par un vœu indissoluble, au service de la sainte Église de Jésus-Christ. Je me suis offert pour elle, et j'espère que Dieu aura agréé ce service de toute ma vie, dans l'intérêt de celle pour qui je le lui offrais.

Je ne devais quitter le séminaire que dimanche matin ; mais le samedi, vers deux heures, M. Dumarsay m'envoya chercher en me faisant dire que la pauvre malade était à toute extrémité. Je vins et je la trouvai encore pleine de connaissance ; elle fut extrêmement réjouie de me voir. Durant toute la matinée, elle s'était occupée de mon ordination ; elle écoutait les cloches de Saint-Sulpice et assistait, en esprit, à la cérémonie, dont elle s'était fait lire la traduction. Quand je fus près d'elle, elle voulut, pour me mieux voir, qu'on lui donnât ses lunettes ; et elle me regarda avec un grand épanouissement. Je causai avec elle, et tout seul. Je tâchai de lui formuler des actes de foi, aussi précis que possible. Elle y adhéra en quelque façon ; mais, lorsque je lui parlai de l'Extrême-Onction, elle ne voulut pas que j'insistasse, me disant qu'elle ne pouvait m'accorder cela, puisqu'elle croirait mal faire en recevant une chose à laquelle elle n'avait pas foi. D'ailleurs elle me disait qu'elle n'en aurait pas la force. Elle me fit comprendre qu'elle ne pouvait pas assez parler ni penser pour se confesser...

Tout cela l'avait un peu agitée ; elle pouvait à peine articuler quelques mots ; mais elle me répétait, à intervalles : Au même but ! au même but ! entendant que

nous arriverions à Dieu, elle et moi. Elle fut si fatiguée qu'elle désira que je ne fusse plus là, ni personne, excepté Félicité. Le soir, je revins : elle était si épuisée, qu'il était impossible de l'entendre, bien qu'elle parlât souvent. Je lui dis, dans un instant où elle paraissait souffrir beaucoup, que j'allais prier pour elle, et lui demandai de prier avec moi. Je me mis à genoux auprès de son lit ; je récitai le *Souvenez-vous*. Elle me remercia de la main et voulut que je me relevasse.

J'avais l'intention de passer la nuit, bien que déjà je sentisse que tout accès humain était impossible : on ne me le permit pas ; d'après les vraisemblances, elle vivrait jusqu'au lendemain. Je revins donc près d'elle pour lui dire adieu, et elle eut encore la force de me dire qu'il était bien déraisonnable de me coucher si tard. Je l'em brassai et partis, me promettant d'être là de grand matin.

Vers six heures, comme j'étais déjà rue de Babylone, je rencontrai Eugénie qui venait me dire que notre chère grand'mère n'existait plus. J'allai aussitôt entendre la messe et communier. Malgré mon chagrin, j'avais au dedans de mon cœur une confiance paisible qui, sans doute, me venait de Dieu, car je la sentais s'affermir à chacune des paroles du saint Sacrifice et de l'Office. Les mots qui disaient la miséricorde de Dieu, me pénétraient l'âme comme une lumière vive. Oh ! ma bonne sœur, espérons : les voies de Dieu sont cachées, car il est Dieu ; mais elles sont toutes pleines d'amour, parce qu'il est le bon Dieu. « La rédemption est abondante auprès de lui ; — il rachètera Israël de toutes ses iniquités ; — qui a été confondu, de ceux qui ont espéré en lui ? » C'est lui-même qui a dit ces paroles. Croyons et adorons.

J'aurais cent choses dont je voudrais te parler : ce sera pour une autre lettre. Notre mère a assez bien supporté

cette épreuve. Victor est revenu de Chartres. J'ai eu la consolation de remplir l'office de sous-diacre à la messe qui a été dite pour la chère défunte.

Je ne te parlerai pas, aujourd'hui, de mon ordination, sinon pour te dire que j'en suis bien heureux. Non, je ne bénirai jamais assez le bon Dieu pour toutes les grâces qu'il m'a faites !

Adieu, chère petite sœur ; je t'embrasse tendrement.

CHARLES.

XXXVIII

A sa Mère.

Trasforêt, 10 juillet 1843.

Chère bonne mère, je t'écris à la fin d'une journée de joie et de bénédictions. Comme tu aurais été heureuse au milieu de nous ! Au moins, avons-nous bien pensé à vous, bien prié pour vous. Je suis sûr aussi qu'étant prévenue du jour de notre fête, tu te seras rendue présente à Trasforêt, d'esprit et de cœur.

Dès hier, notre petite chapelle était préparée. Grâce à la direction de Victor, les humbles artistes limousins dont nous disposions ont réussi à faire quelque chose de charmant. Ma jolie statue trône au-dessus de l'autel avec une majesté de Reine et de Mère. Les deux saints qui siègent près d'elle, et auxquels on a donné toute l'apparence de vieilles sculptures en bois, font à cette glorieuse Vierge une digne compagnie. L'autel a été orné de fleurs ; autour des fenêtres, le long des boiseries, on a mis de belles guirlandes ; enfin, tout le soin possible a

été donné à ce cher sanctuaire, afin que Dieu s'y complût et daignât répandre, sur ceux qui viendront y prier, ses meilleures bénédictions.

Oh ! ma bonne mère, c'est vraiment une consolation ineffable de penser que cette Majesté souveraine, devant laquelle les intelligences célestes demeurent prosternées et comme anéanties, daigne descendre ainsi jusqu'à nous et faire ses délices d'habiter avec les enfants des hommes ! C'est l'unique mystère de la religion, cet amour de Dieu pour ses pauvres créatures : une fois admis que Dieu nous aime, tout le reste se conçoit sans peine, car l'amour explique tout ; mais l'amour est un éternel et profond mystère. Toutefois, qu'il fait bon s'abîmer dans cette profondeur ; qu'il fait bon appeler Dieu son Père, le servir, le vénérer, l'aimer comme tel, et correspondre à cette incompréhensible familiarité qu'il veut établir entre lui et nous !

Les dispositions extérieures n'étaient, ici, que le témoignage et l'expression des préparations intérieures que nous avions voulu offrir à l'hôte céleste ; car Céline, Victor et moi tenions à le recevoir plus intimement, plus chez nous encore, et à lui ouvrir nos âmes par une fervente communion : n'est-ce pas là son sanctuaire préféré ? Il ne se plaît dans les autres que comme dans des lieux d'attente, où il demeure impatient de s'unir à nous et de nous communiquer sa vie divine. Cette communion fraternelle m'a bien réjoui, non seulement à cause de cette union, par laquelle on s'y sent relié les uns aux autres, mais aussi pour l'édification que ce spectacle a pu procurer aux assistants. Tu devines bien quel bon exemple c'était, pour les gens de ce pays, si peu croyants et surtout si peu pratiquants, de voir un jeune homme comme Victor accomplir avec piété cet acte de religion publique. Aussi, l'excellent curé d'Ambazac en a-t-il béni le bon Dieu de grand cœur.

Ce matin, vers neuf heures, notre clergé est arrivé. Il y avait, outre notre pasteur, cinq curés des environs et, entre autres, un vénérable vieillard, le doyen du canton, qui a courageusement confessé la foi pendant la Révolution. On a d'abord béni la maison, puis les ornements sacerdotaux et les linges sacrés, puis la chapelle, qui a été consacrée à *Notre-Dame conçue sans péché*. M. le curé a célébré la messe, que je lui ai servie ; et, avant de quitter l'autel, il a dit quelques mots aux assistants, qui étaient au moins une trentaine.

Tout s'est passé à merveille. La journée était magnifique : le ciel et la terre avaient un air de fête. Après la cérémonie, on a fait, comme tu penses bien, un grand et joyeux repas ; et le reste du temps s'est passé en bonnes causeries.

Maintenant, c'est à qui viendra dire la messe dans notre jolie chapelle. Nous aurons le curé de Saint-Sylvestre, samedi ; vendredi, celui d'Ambazac..... Nous avons repris, pour ne plus l'interrompre, la douce et pieuse habitude de la prière en commun. Lorsque, l'an prochain, tu viendras (car nous l'espérons tous, sinon pour toute la saison, au moins pour le temps des vacances), tu seras heureuse de prier en un lieu si recueilli. On compte tout à fait sur vous en 1844. Céline et Paul comprennent bien qu'il vous est impossible de passer ici tous les étés ; mais ils disent qu'avec les facilités actuelles, le voyage peut bien se faire pour un ou deux mois.

Je leur ai parlé de votre projet d'acquisition et de la proposition qu'on vous fait d'une maison de campagne à Fontainebleau. Non seulement ils n'en ont eu aucune peine, mais ils ont trouvé cela très naturel, et s'en sont réjouis comme d'une chose qui vous fera heureux, toi surtout, dont ç'a été depuis longtemps le rêve. Il semble si convenable que vous deveniez le centre de la famille et

que vous ayez une maison hospitalière ! Qui peut mieux que vous recueillir cet héritage de notre bonne grand-mère ? Nous causerons de tout cela à Châtenay.

Nous parlons souvent de ce bon mois de septembre que nous allons passer tous ensemble ! Tu feras bien, chère mère, d'écrire au cousin Jules, afin de t'assurer de sa venue que je désire beaucoup. J'ai écrit, il y a deux jours, à notre Charles Gounod : lui aussi se fait une fête de se réunir à nous, qu'il regarde comme faisant partie de sa famille.

On m'apporte une quantité de lettres, et je suis bien heureux. Merci pour toi, pour notre cher père... Je n'ai plus que le temps de te dire que je suis content de ma santé, et que tu me feras compliment de mon séjour à Trasforêt.

Adieu, je t'embrasse tendrement.

CHARLES.

XXXIX

A sa Mère.

Paris, 3 juin 1844.

Ma bonne mère, je comprends ton impatience d'avoir de mes nouvelles, et je veux qu'aujourd'hui même parte pour Trasforêt ma réponse à ta lettre de vendredi. Je l'ai reçue ce matin et ce m'a été, sinon une surprise, au moins une très douce consolation, au milieu de bien d'autres que ton cœur a devinées.

Chère mère, il faut renoncer à dire quelles joies peuvent causer à l'âme les ineffables bontés de Dieu. On a besoin de penser qu'on aura toute l'éternité devant soi

pour les pénétrer, les contempler et lui rendre grâces. On sent que cela dépasse le temps dans lequel nous vivons, et les forces de notre nature en son état présent. On est presque étonné, au sortir de ces moments de communication divine, qu'on puisse passer des jours autrement que dans une adoration continuelle, et l'on doit se résigner pour agir. Toutefois, malgré ce sacrifice, et peut-être à cause du sacrifice, on aime cette action que Dieu et sa charité nous commandent, acceptant volontiers, à la suite de Jésus-Christ, les travaux et les souffrances. Oui, ma bonne mère, je puis redire ce que j'ai déjà dit tant de fois, depuis le jour où cette bénie vocation m'a été manifestée : je suis heureux, très heureux. Tu as donc raison de remercier Dieu pour la faveur incomparable qu'il daigne me faire. Tu as raison aussi d'espérer que ce Père si bon me fera pour vous le dispensateur de bien des grâces, et que ce sacerdoce qui doit être fécond, — c'est la volonté de Dieu, — le sera d'abord pour vous, que la Providence a liés à moi par des liens si forts. Réjouis-toi avec moi et bénissons ensemble Celui de qui vient tout ce qui est bon.

Notre ordination a eu lieu samedi. Jules était placé presque en face de moi : je l'ai vu recevant cette sainte tonsure qui le consacre déjà au service de l'Église. Nous nous sommes embrassés après la cérémonie : son visage était tout rayonnant de joie. J'admire vraiment ceux qui plaignent ces heureux appelés de Dieu ! Mais le monde, avec tous ses stupides plaisirs, n'a pas su créer, depuis qu'il est monde, une somme de vrai bonheur égale à celle dont on jouit en une seule minute d'intimité avec Dieu, ou dans un de ces embrassements fraternels, échangés après l'ordination. J'ai su que Victor était dans l'église pendant la cérémonie, mais je ne l'ai pas vu depuis : j'espère qu'il viendra aujourd'hui.

J'ai quitté le séminaire hier, et je suis venu remplir les fonctions de mon nouvel ordre à la paroisse. J'ai assisté à l'autel un nouveau prêtre de la veille, jeune missionnaire¹ qui va partir pour la Corée. Nous nous sommes embrassés en nous félicitant mutuellement. Et maintenant nous ne nous retrouverons plus qu'en paradis, où peut-être il me précédera, car il pourrait bien y entrer par la glorieuse porte du martyr.

Tu veux que je te parle de ma santé ; et les choses que je vais t'en dire te chagrineront un peu, d'un côté, pour te donner, de l'autre, une satisfaction. Je dois t'avouer que, malgré le bon vouloir de l'économe et de ces messieurs du séminaire, j'ai été assez mal, durant les jours de la retraite, et que, ayant causé de cela avec mon directeur et m'étant remis à sa discrétion, il a été à peu près décidé que je n'entrerais pas au séminaire, l'année prochaine. D'après les paroles de ce bon prêtre, je suis un peu rassuré et consolé relativement au profit spirituel que j'allais chercher dans cette année de séminaire, et je ne puis nier que, sous tous les rapports, je ne sois incomparablement mieux dans ma position actuelle. Qu'il m'arrive, en ceci comme en toutes choses, ce que le bon Dieu décidera ; mais, pour l'heure présente, il paraît bien que ce serait une imprudence de m'exposer à la vie du séminaire. J'ai vu, pendant ces quelques jours, que l'amélioration de ma santé est inséparablement liée à ce régime de précautions et de soins que je ne puis prendre qu'ici.

Dis à Céline que j'ai recommandé sa chère petite œuvre aux prières du séminaire, la veille de l'ordination : j'espère qu'elle sera très bénie de Dieu.

Adieu, bonne mère. Écrivez-moi autant que vous le pourrez. Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, CHARLES.

1. L'abbé Luquet, devenu plus tard évêque.

XL ¹*A sa Mère.*

Tulle, 6 septembre 1845.

Ma bonne mère, je ne puis être près de toi le 8 ¹. Il faut bien que tu aies, ce jour-là, une lettre de moi, pour te souhaiter une heureuse année. Lundi, je célébrerai pour toi le saint sacrifice : c'est là mon bouquet de fête, à présent, bonne mère ; et qu'il est précieux celui-là ! Unissez-vous à moi, qui vous présenterai tous à Dieu afin qu'il vous bénisse.

Ce jour sera celui de mon départ de Tulle. Je partirai sûrement lundi, à cinq heures, pour arriver à Clermont vers trois heures de l'après-midi. Après deux heures de séjour dans cette ville, je pourrai partir pour Lyon, où j'arriverai le lendemain, c'est-à-dire mercredi. J'y res-

1. Charles Gay avait été ordonné prêtre à Saint-Sulpice, le 17 mai 1845. A ce moment, sa famille et ses amis étant réunis autour de lui, la correspondance manque complètement. Quelques années plus tard, écrivant à Mère Thérèse-Madeleine, le dimanche de la sainte Trinité, et rappelant les souvenirs de cet anniversaire, il lui disait :

« A cette heure même où je vous écris, j'étais pour la première fois à la messe, offrant à Dieu Jésus-Christ : j'avais Dieu dans les mains, la Rédemption dans les mains, et, ce que j'avais dans le cœur, les larmes qui m'étouffaient, au moment de la Consécration, le disaient mieux que ne l'auraient pu dire des paroles. Notre cher abbé Dumarsay, prêchant ce jour-là, me parlait du haut de la chaire, devant toute cette paroisse où j'étais aimé comme dans une famille. Il me parlait avec une affection si paternelle et si sacerdotale que tous en étaient profondément touchés. Je donnais la communion pour la première fois, et je la donnais d'abord à mon père, à ma mère, à Céline, à Victor (Paul n'était pas encore chrétien). Oh ! bénédiction du ciel, que rendrai-je ? La joie inonde mon âme à ces souvenirs et je fonds de reconnaissance envers le Dieu qui m'a choisi. »

2. Jour anniversaire de la naissance de M^{me} Gay.

terai bien peu, voulant être le dimanche suivant à la Grande-Chartreuse, après avoir été à Annecy. Je ne sais trop si ce sera possible ; mais c'est mon désir.

Je ne puis te dire l'excessive bonté que me témoigne le digne Évêque : je suis soigné par lui *maternellement*. Il me promène chaque jour, soit à pied, soit en voiture. Hier, malgré la pluie, il a voulu me mener dans des sites admirables, cheminant avec moi sous un parapluie. Cinquante fois, dans nos promenades, il s'arrête pour bénir et donner son anneau à baiser. Le peuple paraît l'aimer beaucoup ; et, de fait, il est, avec tous ces braves gens de la campagne, d'une admirable affabilité. Il cause avec eux, les encourage, les console ; et tout cela se fait de l'abondance du cœur. Comme notre divin Seigneur, il a une affection singulière pour les petits enfants ; et ce même homme, si doux avec les petits et les humbles, est d'une force à toute épreuve avec les puissances civiles. Tous ses tracas, dont on fait bruit, ont pour origine son inviolable fermeté à maintenir les droits épiscopaux contre les empiètements du pouvoir laïque. Ses peines sont nombreuses ; mais les difficultés ne l'arrêtent pas, et il finira par triompher. Il a la bonté de causer souvent avec moi : je l'écoute avec bonheur, car, de sa bouche, comme d'une source abondante, jaillissent des flots de doctrine, de vérité, d'aperçus souvent admirables, toujours intéressants.

Ce matin, j'ai eu la consolation de dire la sainte messe dans la chapelle des Carmélites, dont toute la France fut occupée, l'an dernier. Que l'on prend en pitié et en dégoût l'esprit du mal, quand on voit à quoi il s'attaque ! Ces persécutions absurdes et impies n'ont, du reste, point troublé la sérénité de ces pauvres filles. J'ai causé quelques instants avec la prieure ¹ : ce doit être une bien

1. Mère Thérèse-Madeleine du Calvaire, fondatrice et prieure du Carmel de Limoges, fondatrice du Carmel de Tulle.

sainte femme. Je ne l'ai point vue, puisqu'une double grille et un voile la séparaient de moi ; mais il y avait dans l'accent de sa voix je ne sais quoi de touchant, d'heureux, de pieux, de divin, qui me pénétrait l'âme et me ravissait l'esprit. Je suis sorti plus ému, de ce parler, que souvent je ne sors du sanctuaire. Elle m'a promis de prier avec ses filles pour mon voyage, et, en retour, j'ai promis un souvenir fidèle dans les sanctuaires de France et d'Italie où je prierais.

Adressez vos lettres au Père Jandel, à Chalais, à partir de lundi. Ma santé est bonne. Amitiés tendres à tous. Je t'embrasse tout particulièrement, bonne mère : une fois pour l'ordinaire, une fois pour ta fête.

Adieu, priez pour moi.

Ton fils, CHARLES, *prêtre*.

XLI

A sa Sœur.

Annecy, 23 septembre 1845.

Je suis sûr, chère bonne sœur, que tu seras heureuse d'avoir une lettre de moi, d'Annecy. C'est hier soir que je suis arrivé dans la ville de notre bien-aimé saint François. Il me semblait vraiment venir chez lui, tant les saints sont vivants. Oui, quand j'aurais dû le voir de mes yeux, ce bon saint, et même l'embrasser, je ne crois pas que j'eusse éprouvé plus de joie. En approchant de la ville, la pensée me vint bien de désirer d'avoir été le contemporain d'un tel homme ; mais, tout de suite, je me dis que j'étais plus près de lui, plus uni à lui, maintenant qu'il est bienheureux, que si j'eusse vécu de son temps ;

car, ayant entendu parler de lui et l'aimant pour ce qu'on m'en aurait dit, j'eusse voulu le voir, et peut-être n'en aurais-je pas eu la grâce. Et si je l'avais vu, je n'aurais pas pu être toujours avec lui, assurément ; tandis que, consommé dans l'unité de Jésus-Christ, indépendant du temps et du lieu, cet être béni s'unit spirituellement et réellement à moi, selon le degré d'union que j'ai avec Jésus-Christ. Il s'unit surtout à moi d'une manière ineffable, chaque matin où, me nourrissant du corps et de l'esprit de Jésus, je me nourris de tous ceux qui ne sont plus, avec lui, qu'un seul et même esprit dans l'union de la gloire. Que les mystères de la foi sont donc consolants !

Ce matin, j'ai eu le bonheur de célébrer le saint sacrifice au maître-autel de la Visitation, au-dessus duquel est la châsse. Demain, je dirai la messe à côté de la châsse de sainte Chantal. J'ai pu considérer à loisir ces précieuses reliques. On ne voit aucune partie du corps, quoiqu'il y soit dans son entier ; mais les os y sont entourés de coton qui tient la place de la chair, et le tout est recouvert de vêtements : ce qui donne à ces deux corps l'apparence d'un homme et d'une femme endormis. Le visage est recouvert d'un masque d'argent, moulé d'après les portraits. Le saint est revêtu de ses habits pontificaux ; la sainte a les habits religieux de son ordre.

Tout à l'heure, j'ai cueilli, sur les bords du lac d'Annecy, deux petites fleurettes que je mettrai demain dans cette lettre, après les avoir fait toucher aux châsses de nos bien-aimés saints. Je les ai priés de tout mon cœur, ces chers saints ; je les ai priés pour toi, particulièrement pour ton œuvre d'Ambazac. Ainsi ferai-je dans tous mes pèlerinages qui seront nombreux.

Tu as su sans doute, par la lettre que j'ai écrite de Chalais à notre mère, que j'ai presque dû renoncer à ce tant désiré pèlerinage d'Annecy, à cause des diffi-

cultés du passe-port. Dieu, avec sa douce Providence, était au fond de tout cela. Si j'avais pu aller directement de Lyon à Annecy, comme c'était mon désir, je n'aurais pu faire ma retraite à Chalais, le Père Jandel devant quitter son couvent le dimanche, pour prêcher à Grenoble une retraite ecclésiastique. Moyennant l'impossibilité de Lyon, j'ai trouvé le Père ; et j'en bénis Dieu qui m'a accordé de grandes grâces durant ces quelques jours.

Chalais est un séjour enchanteur sous tous les rapports. La nature y est admirable, à la fois grandiose et gracieuse ; les horizons sont immenses et variés ; le couvent est délicieusement placé ; la chapelle est simple, mais très pieuse. Puis, que te dirai-je des religieux qui vivent là ? La joie et la sérénité sont sur tous les visages. Aux heures de promenades, on court dans les montagnes, jouissant de tout : des petites fleurs que le bon Dieu a faites là, nombreuses et variées, des beaux sites, parlant simplement, selon la pensée présente et le mouvement du cœur, riant de ce bon rire des enfants de Dieu, que le monde connaît si peu. On sent là, surtout, la liberté que donne une vie entièrement dévouée à Jésus-Christ.

Au milieu de ces bons Pères, le Père Besson se fait remarquer. Il y avait six ans que je ne l'avais vu. Déjà, à Rome, il y avait en lui je ne sais quoi de pur, d'angélique, qui attirait tout de suite ; mais je ne saurais rendre l'impression que m'a causée ce beau et céleste visage quand je l'ai revu cette année. Je ne pouvais me lasser de le regarder, et je sentais de l'admiration, du respect, et toutes sortes d'affections surnaturelles. Il ressemble aux plus beaux saints de Fra Angelico. J'ai revu avec bonheur mon cher Père Jandel, dont tout le pays célèbre la sainteté et la douceur ; du reste, tous sont vénérés dans le pays. M^{me} Besson est venue passer quinze jours à Chalais : tu devines sa joie ! Chaque soir,

elle redescendait coucher dans une pauvre maison, située au milieu de la montagne ; et chaque matin, elle remontait près de son cher fils. Louis Cabat paraît heureux. Il m'a montré tous ses dessins : il a de beaux matériaux, mais pas encore de tableaux commencés. Dès que le temps ne lui permettra plus de courir, il se mettra à l'œuvre : c'est donc après l'hiver que maman aura son tableau. Cabat n'a pas l'habit et ne le prendra probablement point. J'ai eu la grâce d'être reçu du tiers ordre de saint Dominique. J'ai quitté, dimanche, ces chers Pères, leur promettant et me promettant bien de revenir.

Demain, je quitte Annecy ; jeudi, je serai à Grenoble. De là je partirai pour Notre-Dame-de-l'Osier, pèlerinage fameux de ce pays, et qu'habitent les Oblats de Marie. C'est là que j'aurai une lettre pour l'évêque de Marseille, et, par suite, le passe-port dont j'ai besoin pour l'Italie. De Marseille, où j'arriverai lundi, j'irai à Fréjus, puis à Cannes, puis à Gênes, où je m'embarquerai.

Je te prie de faire mes vives amitiés à tous. Je t'embrasse tendrement. Que Dieu et la sainte Vierge soient avec toi.

CHARLES.

XLII

A sa Sœur.

Nice, 9 octobre 1845.

J'ai quitté Cannes ce matin ; je suis à Nice d'où je m'empresse de t'écrire. Il faut rendre grâces à Dieu, bonne sœur, car j'ai laissé notre oncle dans les meilleures dispositions : non pas assez bonnes, hélas ! que j'aie pu

le confesser, mais telles cependant que j'ai la certitude de son retour à Dieu ; nous avons eu des conversations sérieuses, que lui-même provoquait. Il a un grand désir d'être tout à fait chrétien ; il veut faire tout ce qu'il faut pour le devenir, c'est-à-dire étudier avec soin, prier avec persévérance. Que faut-il davantage ? Il est convaincu que tout s'enchaîne dans le christianisme ; et, s'il en vient à croire à la divinité de Jésus-Christ, il se confessera aussitôt...

Tu sais par ma lettre à maman que j'ai reçu la tienne. Tu m'es un sujet de joie et d'actions de grâces, chère petite sœur. J'ai grande hâte de savoir des nouvelles de l'installation de tes religieuses : je prie chaque jour pour ton œuvre. Quand recevrai-je une lettre ? — Bien tard je le crains ; car je suis loin de Rome, et je ne pense pas que tu m'écrives avant ; cependant tu le pourrais. Voici mes projets.

Je m'embarque demain, à cinq heures, pour Gênes : j'y arriverai samedi matin et en repartirai lundi. Je prends la route du Nord, faisant d'abord ce que je comptais faire en dernier, parce que tout le monde me dit que, revenant par terre durant l'hiver, je risque de passer un temps considérable dans les neiges des Alpes. J'irai donc de Gênes à Pavie dire la messe au tombeau de saint Augustin ; de là, à Milan, vénérer mon cher saint patron, saint Ambroise et d'autres. Après quelques jours, j'irai directement à Bologne, où sont saint Dominique, sainte Catherine... puis, tout droit à Florence où je ne veux m'arrêter qu'un jour. Là je souhaite trouver un véhicule que je puisse faire marcher absolument à ma guise ; et je fais, de Florence à Rome, une douzaine de pèlerinages précieux pour moi. Enfin, j'arrive à Rome. Après le séjour que j'y compte faire, je me rends à Lorette, à Assise, pour revenir encore à Rome. Je m'embarquerai à Civitta-

Vecchia pour Marseille, et de là, j'arriverai à Paris le plus vite possible.

Ma santé est satisfaisante. A Cannes je me suis porté à merveille ; depuis hier, je sens le changement de temps ; en somme, je suis bien. Et puis, te le dirai-je, petite sœur ? je suis tellement comblé et joyeux au dedans, que je suis comme en une fête perpétuelle. Je me nourris de la vie des saints dont je vais vénérer les reliques. Je passe ainsi des journées bien heureuses, et, j'en suis sûr, ce ne sont pas des journées stériles.

Adieu, petite sœur ; reçois deux bons baisers de frère et d'ami. Adieu. Que Notre-Seigneur Jésus nous soit en aide et nous mène tous ensemble à ce dernier et éternel sanctuaire, où l'on ne verra plus des ossements desséchés, mais des corps glorifiés, et au-dessus de tous ces saints glorieux, la gloire incomparable de la très auguste Trinité, notre amour. Adieu encore.

Ton ami bien tendre,

CHARLES.

XLIII

A sa Mère.

Rome, 17 novembre 1845.

Ma bonne mère, je profite du départ de M. Bautain et de Bouland pour te donner de mes nouvelles. Je suis maintenant tout à fait installé, et je suis resté chez M. Jourdan. Que de choses j'ai déjà vues ou revues ! Je cours du matin au soir. Que j'aime cette ville ! Elle est si chrétienne dans tout son extérieur, les signes de la foi et de la piété y sont si nombreux que jamais il ne m'est

possible de m'ennuyer dans les longs trajets qu'il faut faire pour aller, par exemple, d'une basilique à l'autre. Souvent je suis dans les rues avant le jour : il l'a fallu lorsque j'ai dit la messe à Saint-Pierre, ce qui m'est arrivé déjà trois fois. Je jouis d'autant plus de toutes choses que ma santé est excellente. Tous mes amis de Rome ont eu peine à me reconnaître, tant ils m'ont trouvé engraisé.

Je compte toujours partir le 9, non pas sans regrets, mais enfin je partirai. Un mois est si court à Rome ! Il faudrait avoir le temps d'étudier les hommes et les choses : les hommes qui ne sont plus, d'abord, ces saints innombrables qui se sont donné ici rendez-vous pour y mourir autour du tombeau des apôtres ; et les hommes vivants, parmi lesquels ces saints ont de nombreux successeurs. Il faudrait y étudier les choses, et surtout ces admirables institutions, filles de la foi et de la charité, qui n'ont pas laissé une misère sans soulagement, un besoin du corps ou de l'âme sans satisfaction. Je voudrais tout voir, tout goûter, depuis les musées et les bibliothèques jusqu'aux hôpitaux. Enfin, bonne mère, je suis plein de désirs, et il faudra en laisser sans les contenter. Cependant, je reviendrai ayant appris beaucoup. J'espère que le bon Dieu, qui m'a permis de venir m'échauffer à ce foyer de la vie catholique, me permettra de répandre un peu de ce feu sur la petite portion de la vigne où je devrai travailler.

Je vous rapporterai quelques souvenirs de mes pèlerinages : personne ne sera oublié. Malgré mon vrai regret de quitter Rome, je serai bien heureux de vous embrasser. De Marseille à Paris, j'irai le plus vite possible, et si je puis trouver une place dans le courrier, je la prendrai.

Je te quitte, ma bonne mère, pour aller dire la sainte messe à l'autel où la sainte Vierge apparut à Alphonse

de Ratisbonne. C'est maintenant un des sanctuaires véné-
nérés de Rome.

Adieu. Distribue autour de toi mes tendresses. Je
t'embrasse de tout cœur.

Ton fils, CHARLES.

XLIV

A sa Sœur.

M....., 26 juin 1847.

C'est avec une grande joie que j'ai reçu ta lettre, chère
petite sœur. J'ai béni Dieu, comme tu peux penser, des
nouvelles que tu me donnes de Paul. N'est-il pas admi-
rable de voir avec quelle sagesse et quelle patience le bon
Dieu arrive à ses fins, parlant à chacun le langage qu'il
peut entendre, s'accommodant à tous les caractères, à
toutes les positions, assignant une heure ou une autre
pour la conversion, mais disposant tout pour le salut de
ces chères âmes, tirant le bien du mal, forçant l'esprit à
reconnaître son souverain domaine par l'évidente insuffi-
sance des efforts humains, forçant le cœur à se retourner
vers Lui, qui seul peut le remplir. Oh ! qu'il fait bon
compter aveuglément sur sa miséricorde, et pour soi et
pour ceux qu'on aime ! Qu'il fait bon s'abandonner
à ses conduites, et se reposer en lui de toute sollicitude !

Sois-en bien sûre maintenant, petite sœur : que Dieu
vous accorde ou non la joie de la paternité, Paul ne
pourra plus vivre longtemps sans devenir chrétien, sans
participer aux sacrements qui donnent la vie. La vérité a
de tels attraits, qu'une fois entrevue, elle ravit le cœur
et s'en empare. Paul était le dernier de notre prochaine

famille qui restât hors de cette bénie vérité : le voici sur le seuil. Redouble de prières, chère sœur, sanctifie-toi plus que jamais. C'est toi qui es l'ange conducteur de ton mari ; c'est de toi qu'il reçoit la grâce de Dieu : dilate ton cœur pour l'avoir avec abondance. Plus tu seras unie à Jésus-Christ, plus Paul ressentira l'influence de sa toute-puissante vertu. Or, tu sais comment on s'unit à Jésus : c'est par la prière, par la communion, par le sacrifice ; c'est par l'imitation de ses divines vertus. Puisses-tu toujours dire à ton mari ce que saint Paul disait aux fidèles : « Soyez mes imitateurs comme je le suis du Christ ! »

Tu as su toutes nos épreuves : la dernière consultation a été telle qu'il nous a fallu faire à Dieu, dans l'intérieur de nos âmes, le sacrifice de cette chère existence. Nous l'avons fait, le bon abbé Villoris et moi. Cependant, nous nous sommes mis à prier et à faire prier toutes les saintes âmes que nous connaissons ; nous faisons une neuvaine à la sainte Vierge ; et, dans ce pays, qui tout entier s'émeut de la maladie de M^{me} de B., des supplications montent à Dieu de tous côtés. Peut-être tant de prières ont-elles touché son cœur, car la vie n'est plus actuellement en danger, et il devient probable que notre chère malade sortira de cette crise. Le temps que Dieu lui accordera après cela, nul ne le peut prévoir.

Tu devines, mieux que je ne saurais le dire, toutes les émotions que nous ont apportées ces vicissitudes d'angoisses et d'espérances. Tout cela apprend bien des choses, et surtout détache de beaucoup d'autres. Que Dieu soit béni de tout ; que nous vivions ou que nous mourions, nous sommes au Seigneur ; et, comme il est l'amour même, ce qu'il désire est nécessairement aimable.

Je pars pour Trouville le 4 juillet. J'ai un vif regret de

quitter M.; mais c'est plus que jamais un devoir pour moi de faire ce qu'il faut pour me mettre en état de travailler, l'hiver prochain; et mes nouvelles fièvres me rendent Trouville nécessaire, plus encore que l'an dernier. Au reste, Trouville est si près d'ici que je ferai de fréquentes visites à notre chère malade. Je reviendrai le 8 août, jour anniversaire de l'abjuration de M. Wagner.

Je reprends ma lettre, laissée hier; car je suis encore dans un si pauvre état qu'après deux pages d'écriture ma tête demande grâce. Et pourtant je me sens mieux. La séparation est bien longue, petite sœur; mais j'espère que septembre nous verra tous réunis à Montmorency. Je le désire beaucoup, car il faut qu'en octobre je recommence ma vie de Paris.

Adieu. Je t'embrasse tendrement. Tu sais combien je t'aime. Tenons-nous toujours bien unis à Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

Tout à toi.

CHARLES, *prêtre.*

XLV

A sa Mère.

M....., 10 juillet 1847.

Ma bonne mère, je commence ici une lettre que je mettrai, ce soir, à la poste de Trouville, où j'espère en trouver une de toi. J'ai hâte de recevoir des nouvelles. Depuis ma dernière lettre, bien des choses se sont passées: je te les dirai brièvement.

Samedi dernier, selon mon projet, je quittai mes chers hôtes, le cœur plus chagrin que je ne saurais le dire.

L'état de M^{me} de B. était on ne peut plus triste, et le médecin, avec qui je fis route jusqu'à Pont-l'Évêque, me laissa sans espérance. J'arrivai à Trouville assez tard, comptant y trouver au moins Charles : personne ne m'attendait. Dans la soirée, notre bon curé arriva et me témoigna le désir de voir le plus tôt possible M^{me} de B. Il fut convenu que nous irions dîner, le jeudi, à M. : ainsi fut-il fait. Je trouvai la pauvre malade dans un état désespérant. Tous, ici, me supplièrent de rester ; et ces prières se trouvèrent si bien d'accord avec le besoin de mon cœur, que, ayant soumis le tout à mon cher guide spirituel, je me suis, de nouveau, établi à M. Mais ne crains aucun préjudice pour ma santé : j'irai deux fois par semaine coucher à Trouville pour prendre des bains ; ici, je ferai une sorte d'hydrothérapie. Et puis, chère mère, le bon Dieu suppléera à tout. Je serais si malheureux à Trouville que je perdrais tout le fruit du traitement. Que je regarde Notre-Seigneur, ou M^{me} de B., ou moi-même, ce que je fais est le meilleur.

J'avais d'abord pensé donner les derniers sacrements à la chère mourante ; mais, la nuit dernière ayant été assez bonne, je me suis décidé à attendre encore. Sa résignation et sa piété me sont une consolation indicible. Je t'avoue que la perte de M^{me} de B. me sera une des plus rudes épreuves qui puissent m'atteindre maintenant. Grâce à Dieu, j'espère ne point manquer de courage. Mais, comment donc jugent les gens qui prétendent que la dévotion resserre le cœur, et qu'aimer Dieu davantage est se faire égoïste ! Pour moi, je ne sais quel cœur Dieu me fait, depuis mon sacerdoce ; mais jamais il n'a été aussi apte à jouir ou à souffrir par ceux qui lui sont chers : les joies sont bien vives et les peines sont terribles. Que Dieu soit béni des unes et des autres. Il est le consolateur suprême, et il a tant de douceur qu'il

en répand sur toutes nos amertumes, au point qu'il nous les fait non seulement accepter, mais aimer. Au milieu de tout, j'ai l'âme et le cœur en paix, et je suis bien de santé ; les courses à cheval de M. à Trouville me sont un excellent remède.

Adieu. Je vous embrasse tendrement. Dis à Victor qu'il se hâte d'envoyer notre Christ. Hélas ! il devait être l'occasion d'une fête, et nous serons forcés d'en faire un monument funèbre ! Heureux ceux qui s'en vont comme s'en ira notre sainte amie ; mais bien malheureux ceux qui demeurent ici !

Adieu, bonne mère.

Ton fils, CHARLES.

XLVI

A son Beau-Frère.

Trouville, 13 juillet 1847.

J'aurais voulu t'écrire plus tôt, mon bon Paul, et te dire tout ce que mon cœur éprouve depuis que j'ai appris la grâce que Dieu t'a faite et nous a faite, à nous, qui avons pour toi tant d'affection ; mais j'en ai été empêché par les douloureux devoirs que tu sais.

Tu devines bien si notre aimée Céline me tenait au courant de tes progrès vers la vérité. Je savais donc que, depuis plusieurs mois, tu entrais de cœur dans cette vie de la foi, qui est la patrie des âmes, et dans laquelle tu demeureras toujours désormais. Béni soit ce Dieu que saint Paul appelle le Dieu de toute consolation. Béni

soit-il d'avoir fait luire à ton esprit la lumière, et d'avoir attiré ton cœur à la religion. Béni soit-il de t'avoir donné cette source intarissable de paix, de force, de vertu, de bonheur, enfin, dans ce monde et dans l'autre. Béni soit-il d'avoir donné à notre bonne Céline la joie la plus précieuse et la plus désirée qu'elle puisse goûter sur la terre, et qui est une première récompense de sa piété.

Qu'il est admirable, notre Dieu, qui, sachant les besoins de notre cœur, se sert des affections humaines pour nous attirer à son propre amour ; qui souvent aussi, en faisant des vides autour de nous et en nous, par les séparations, par les privations, nous fait comprendre qu'il faut à notre âme quelque chose de fixe, d'éternel, d'infini, qu'aucune créature ne peut satisfaire ! Il nous fait sentir que, pour trouver notre repos, il faut en venir à se reposer en lui, c'est-à-dire à le connaître, à l'aimer par-dessus toutes choses. Je te dis cela, mon bon frère, parce que, si les prières de Céline ont mérité pour toi cette grâce de ta conversion, je suis persuadé que le désir d'un enfant, les souffrances que Dieu vous impose à cet égard, et la mort si chrétienne de ta mère ont hâté ce moment de la grâce. Entrée dans le ciel, elle aura tant prié pour son fils, que Dieu lui aura accordé ce changement si désiré. Oh ! les consolantes croyances, n'est-ce pas, mon cher Paul ! et que cela est donc bon et doux de penser que ta mère t'a deux fois enfanté ! Enfin, tu as commencé à goûter toi-même ces joies que le monde ignore ; tu as compris ce que nulle langue humaine ne peut bien exprimer. Sois fidèle, et tu verras croître, chaque jour, et la lumière qui montre le chemin de la vie véritable, et la force qui y fait marcher malgré tous les obstacles.

Nous voilà tous plus unis que jamais, et unis par des liens sur lesquels la mort n'a point d'empire. Toi seul

manquais à nos fêtes chrétiennes : désormais la même bénédiction nous bénira tous ensemble. Puis, j'espère que cette grâce en amènera une autre, moins importante, mais bien douce aussi et bien désirée : nous ne cesserons de la demander à Dieu.

Je te quitte pour écrire à Céline. Que je serai heureux de t'embrasser, maintenant que tu es deux fois mon frère !

Adieu. Compte toujours sur ma vive et dévouée affection.

CHARLES, *prêtre.*

XLVII

A sa Sœur.

Trouville, 13 juillet 1847.

Chère bonne sœur, j'ai trouvé ta chère dernière lettre en arrivant à Trouville, le 5. J'y arrivai, le cœur tout désolé, non pas tant pour avoir quitté mes excellents amis, desquels une intimité complète de trois mois a achevé de me faire une seconde famille, que pour avoir emporté la certitude qu'à moins d'un miracle il n'y a plus d'espérance de conserver M^{me} de B. Prie pour moi, chère enfant, afin que je sois, en tout ceci, tel que le bon Dieu me veut. Le chagrin de plusieurs tombe sur moi, qui suis déjà accablé par ma propre douleur...

Au milieu de ses vives souffrances, cette chère amie a pris à ta joie la part qu'elle pouvait. Tu devines si j'ai été heureux, moi aussi, de ces consolantes nouvelles. Ta vie ne suffira pas à remercier Dieu dignement d'un si grand

bienfait. Qu'il est donc bon, notre Dieu, ma petite sœur, et qu'il est sage d'espérer en lui ! Merci de tous les détails que tu me donnes. Je n'attendais pas moins de l'âme si droite de ton mari. Que de fois nous l'avions dit : Si Paul devient chrétien, il le sera pour toujours et avec une grande générosité. Chère enfant, je me souviens que parfois tu me disais avec une grande tristesse : « Je ne suis bonne à rien ; je ne sais ce que je fais en ce monde ; » et je te consolais avec les pensées de la foi. Et maintenant, voilà que Dieu t'a choisie pour être l'ange de ton mari et que tu l'as conduit dans les régions de la vérité et de la vie divine. Tu te plaignais de ta stérilité, et voici que tu as enfanté un homme, non pas à la vie de ce monde, mais à la vie éternelle. Une telle grâce ne se mérite pas, car elle est au-dessus de toutes les puissances créées ; mais enfin, le bon Dieu a entendu tes prières, il a regardé vos aumônes et il a fait, à cause de cela, miséricorde à Paul. Ne fusses-tu venue sur la terre que pour te sauver et sauver l'âme de ton mari, je dirais que tes jours ont été remplis. Mais il n'en sera pas ainsi : d'autres devoirs t'attendent et d'autres grâces te sont réservées.

C'est avec une grande ardeur que je prie Dieu de t'accorder les joies maternelles, que tu désires tant. Redouble de piété ; fais de chacune de tes actions, de tes paroles, de tes souffrances et même de tes joies, une flèche qui aille toucher le cœur de Dieu. Dis-lui par toute ta vie que tu lui rends grâces et que tu espères en sa bonté.

Je voudrais être avec toi, et deux mois nous séparent, si quelque chose sépare ceux qui s'aiment en Dieu.

Adieu, chère bonne sœur. Je t'embrasse et t'aime bien tendrement.

CHARLES, *prêtre.*

XLVIII

A sa Sœur.

M....., juillet 1847.

Bonne petite sœur, ton affectueuse lettre m'est arrivée hier soir, deux heures après le trépas de notre chère M^{me} de B. Merci de la sympathie que tu me témoignes : tes consolations sont bien arrivées ! Moi aussi je t'en donnerai en te disant que cette mort est celle d'une sainte, comme sa vie avait été la vie d'une martyre. Jusqu'au dernier moment elle a souffert des douleurs effrayantes ; jusqu'à la fin aussi elle a été patiente sur la croix, et n'a cessé d'être unie à Dieu par la résignation, l'obéissance et l'amour. Une minute avant d'expirer, elle levait sa main défaillante sur son front, pour faire le signe de la croix, qu'elle ne put achever sans notre secours ; elle a murmuré le nom de Jésus ; elle nous a donné un regard qui voulait dire : je vous aime, je vous remercie, je suis heureuse ; puis elle est morte dans nos bras, et son visage a pris un caractère de sérénité qui n'est pas de ce monde.

Tous étaient autour de ce lit. La pauvre petite E. s'était emparée d'une des mains de sa mère, et, pendant une heure, il a été impossible de la séparer de cette main qu'elle couvrait de baisers. Les larmes m'en viennent aux yeux, en pensant à cette scène. Et cependant, ce qui me reste de tout cela, te le dirai-je ? C'est presque de la joie ; c'est un sentiment de paix que je n'ai jamais éprouvé ; c'est quelque chose de plus doux que les joies ordinaires et qui n'empêche pourtant pas de pleurer ;

c'est, au fond, la conscience de la sainteté et de la félicité de M^{me} de B. et le bonheur que nous donne cette conscience. Je ne peux regarder le ciel, je ne peux me rappeler notre bienheureuse amie, sans me sentir l'âme inondée de consolations célestes. Je suis consolé aussi de toutes les bénédictions que je lui entends donner ici, de tous côtés : chacun la loue, chacun la pleure, chacun l'aime. Hier matin, à l'heure où elle mourait, soixante personnes du village étaient à entendre la messe pour elle, à Notre-Dame de Grâces. Le bon peuple avait, de lui-même, demandé au curé de faire le pèlerinage pour M^{me} de B. Heureux ceux qui, vivant dans le ciel, vivent encore si profondément dans les cœurs ! Demain se feront les funérailles de la chère sainte.

Le bon Dieu m'a paternellement soutenu dans ces épreuves. Tu devines qu'elles ont été grandes ; je l'en bénis. Mieux valent cent fois les tristesses de Dieu, que les joies du monde ! Prie pour que je profite de toutes les grâces qui me sont faites : c'en est une, je t'assure, que d'assister à une mort aussi chrétienne...

Adieu, chère sœur, reviens vite : j'ai grand besoin de me retrouver avec vous tous. Je resterai à Trouville jusqu'au 30 août et irai, ce jour-là même, dîner à Montmorency.

Tout à toi.

CHARLES, *prêtre,*

XLIX

A sa Mère.

Paris, 1848.

Chère bonne mère, j'ai bien regretté de n'avoir pu t'aller voir hier. C'était mon désir ; mais une occupation de charité m'a pris beaucoup de temps, au milieu du jour, et m'en a empêché. C'est toujours l'œuvre du bon Dieu, vois-tu, qui me retient de t'aller voir, car je sens que je te vois bien peu. Hélas ! c'est une parole qui revient souvent sur les lèvres des fils, et surtout du fils prêtre, mais une parole bien cruelle n'est-ce pas, au cœur des pauvres mères, que celle que Notre-Seigneur répondit à Marie qui lui demandait ce qu'il avait fait : « Il faut que je sois occupé aux œuvres de mon Père. » Mais je pense qu'indépendamment des consolations accidentelles de ce monde, Dieu réserve dans le ciel à ces cœurs maternels, — pour qui la vie est comme continuellement un sacrifice, — une gloire et une joie toutes spéciales. Seulement, pauvre mère, porte bien ce fardeau, c'est-à-dire avec patience et courage, comme Marie, le modèle de toutes les mères chrétiennes. Dieu ne te demande pas que je sois crucifié, et pourtant, il le pourrait faire ; car quelle raison d'être plus épargné que son Fils bien-aimé ? Au reste, je veux bien t'adoucir, autant que je le puis, cette épreuve de ma vie sacerdotale, et je te promets de te voir chaque fois que je le pourrai.

Pour ma santé, ah ! je te prie, comme toujours, de compter sur Dieu, qui est le grand médecin. Je ne recherche rien, crois-le, je ne provoque rien, mais je reçois

ce que Dieu envoie. Puis-je moins faire ? C'est donc son affaire plus que la mienne, que ma guérison. Espère-la patiemment, bonne chère mère, demandant pour moi la santé de l'âme plus que celle du corps. Tu verras que, quand je serai meilleur, je me porterai bien.

On m'interrompt. Je te quitte en t'embrassant tendrement et en te disant à bientôt.

CHARLES, *prêtre.*

L

A sa Sœur.

Paris, 1848.

J'ai voulu attendre les premières nouvelles de maman avant de t'écrire, chère petite sœur. Je les ai reçues, et je suis content que ce voyage se soit fait si doucement. J'espère t'annoncer bientôt mon arrivée près de vous : ce sera, sans doute, avant quinze jours.

J'ai lu, avec plus d'émotion que de surprise, ces pages où tu me confies la douleur si ancienne, et cependant si vive encore, de ton âme : je t'assure que je la comprends bien. Comment pourrions-nous être parfaitement heureux, — puisque notre perfection et notre bonheur est de ressembler à Dieu, — s'il nous manque avec lui un trait de ressemblance, et surtout un trait aussi principal que celui de la paternité ? La béatitude de Dieu, c'est d'être fécond ; il n'est Dieu, il n'est la souveraine perfection que parce qu'il a un Fils qu'il engendre, de toute éternité, et dans lequel il se contemple. Vivre sans donner la vie, ce n'est vivre qu'à moitié. Oui, c'est vrai dans le ciel et sur la terre. Malheur à celui qui est seul,

malheur au stérile; car le bien est fécond. Comment donc ne comprendrais-je pas ta peine, chère enfant? Comment la blâmerais-je? Crois bien que, non seulement je la comprends, mais que je la partage. Dieu sait si je serais heureux, heureux pour toi, heureux aussi pour moi, que Dieu voulût t'accorder ce que, tant de fois et depuis si longtemps, nous lui avons demandé ensemble. Tu peux bien ensevelir ta peine au fond de ton cœur, la cacher à ton mari pour ne pas alourdir le fardeau de la sienne, la cacher à d'autres de peur de ne pas rencontrer cette sympathie dont l'espérance autorise et attire la confiance; mais tu peux bien la garder aussi pour la présenter aux regards de Dieu et pour en parler à ceux qui peuvent t'aider à la soutenir, en la portant avec toi. Ne te reproche point la persévérance d'un désir qui vient de Dieu et qui fait la gloire autant que la désolation de ton cœur. Rien n'est plus divin dans la nature que l'amour maternel; et ce que tu ressens est cet amour. Seulement, tandis que, dans les mères, cette puissance de tendresse trouve un terme où aboutir, en toi elle subsiste sans pouvoir se répandre: c'est pourquoi tu souffres. C'est une source qui devait s'épancher; et, parce qu'un obstacle la retient et l'empêche de se creuser un lit, elle bouillonne et fatigue les parois de sa prison. La souffrance est d'autant plus vive que l'amour qui la cause est plus ardent; et cet amour est d'autant plus ardent qu'il est plus divin.

Oui, je te plains, chère petite sœur, et s'il m'était donné de te consoler au prix de n'importe quel sacrifice, bien volontiers je le ferais. Mais écoute aussi: s'il est bien sûr que c'est Dieu qui t'a mis au cœur cette ardeur de la maternité, et que, par conséquent, tu ne la dois point considérer comme un désir répréhensible, il est également sûr que Dieu a voulu, jusqu'à présent, que tu

ne fusses pas mère. Je ne sais quelles sont les raisons de cette contradiction apparente ; mais, dès là qu'elles viennent de Dieu, que peuvent-elles être, sinon souverainement douces et aimables ? Les desseins de Dieu sont comme les rayonnements de son être. Est-ce que les rayons du soleil sont autre chose que le soleil lui-même, c'est-à-dire lumière et chaleur ? Est-ce que les volontés, les produits de la pensée de Dieu peuvent être autre chose qu'amour, bonté, sagesse, bénédiction, puisque Dieu est tout cela ? Et lorsque, avec ce regard inquiet (sans défiance, pourtant) qu'inspire une profonde douleur, on le regarde, lui qu'on est accoutumé d'appeler père, et lorsqu'on l'interroge pour lui demander comment l'enfant si aimé d'un père bienheureux et tout-puissant est condamné à souffrir ainsi, on sent, en contemplant son divin visage, que la colère n'y est point apparue, que la sérénité y règne, que le sourire de la bonté n'y cesse pas. Sans doute, cette vérité si claire que Dieu est amour en tout ce qu'il fait, ne donne pas raison de tous les mystères de la douleur ; mais elle doit suffire pour que nous marchions, les yeux fermés, et appuyés sur cet impérissable amour. Le juste vit de la foi, il espère contre toute espérance, il bénit et rend grâces, couché sur la croix ; il aime au milieu de tous les semblants de l'abandon.....

Sais-tu, chère enfant, ce que produira, dans ta vie, ce besoin de la maternité, contenu et dirigé par la piété chrétienne ? — Deux choses. — Et d'abord, il sera le principe d'une prière assidue, fervente, pleine de confiance et courageusement persévérante, résignée pourtant à tout événement. Cela seul ne sera pas à Dieu une petite gloire, ni pour ton âme un petit profit. Mais il en est un plus considérable, ce me semble : c'est que ce désir toujours vivant et inexaucé, sera pour toi comme

un sacrifice perpétuel, que tu pourras offrir à Dieu, et qui fera de ton âme un véritable sanctuaire, où l'acte suprême de la religion ne sera jamais interrompu. Ce que peut mériter pour le ciel, et même pour la terre, une pareille journée de douloureuse patience, personne, chère enfant, n'est capable de le mesurer. Je ne te dirai donc point : Ne désire pas, ne souffre pas. Je te dis, au contraire : Souffre, mais sous l'œil de Dieu et pour son amour, disant : Tout ce que vous faites est bon, ô mon Dieu ; je ne le vois pas, je ne le sens pas, car j'en pleure ; mais je le crois, et j'en suis si sûre qu'au bout de mille ans passés dans cette angoisse, je le croirais encore, car vous êtes mon Dieu et j'adore tout ce qui vient de vous. L'espérance s'allie on ne peut mieux avec cette disposition de patience et de sacrifice.

Ainsi donc dois-tu marcher dans ta vie d'à présent : quelque chose de triste, au fond, mais consacré par l'offrande ; puis, par-dessus la tristesse, la prière et l'espérance ; et enfin, mêlée à la prière et à l'espérance, une filiale résignation, laquelle embaumera, pour Dieu, l'espérance, et fécondera, pour toi, la prière. Tout cela est bien difficile à la nature ; mais souviens-toi que, dans l'oraison, dans la communion fréquente, tu trouveras des ressources sans nombre et sans mesure.

Je bénis le bon Dieu d'avoir eu le temps de t'écrire cette lettre. Mon cœur de frère et de prêtre me dit qu'elle te fera quelque bien. Qu'il est bon, notre Maître, et qu'il le faut aimer !

Adieu, petite sœur, je te bénis et t'aime tendrement dans le cœur de Jésus où l'on se retrouve toujours.

CHARLES, *prêtre.*

LI

A sa Sœur.

S....., mai 1848.

J'ai reçu ta lettre avec joie, chère bonne sœur. Je l'attendais de jour en jour, et c'est pourquoi je ne t'ai pas écrit plus tôt. Merci des détails que tu me donnes sur votre vie à Trasforêt, sur les progrès de Paul dans la piété, et, par conséquent, sur ta joie. Je la devine et je la partage : c'est bien vrai que le bonheur est là. Aimer Dieu, c'est beaucoup, c'est le principal ; mais l'aimer ensemble, c'est déjà le ciel. La divine charité vivifie les affections naturelles, et c'est une grande calomnie contre Dieu que de dire qu'en se rapprochant de lui le cœur se rétrécit. Il s'épure, il est vrai ; mais il se dilate. Et le moyen qu'il en soit autrement, puisque Dieu est l'amour universel, l'amour éternel, l'amour infini ! Mais ces vérités-là, comme toutes les vérités sublimes, se voient mieux du dedans que du dehors : c'est-à-dire que c'est par l'expérience et par la possession qu'on les comprend tout à fait.

C'est pour moi le sujet d'une grande bénédiction, chère petite sœur, de voir que Dieu ne t'a refusé la fécondité matérielle que pour te donner la spirituelle. Si douce que soit l'autre, celle-ci l'est plus encore. La maternité est assurément la perfection du bonheur, puisqu'elle comprend l'enfantement de l'esprit par l'éducation, aussi bien que celui du corps. Cependant, l'enfantement des âmes par la prière, par la parole, par l'édification de la vie, peut bien, je t'assure, remplir une existence

humaine : la remplir de gloire, aux yeux de Dieu et de ses anges ; la remplir de bonheur aussi. Placée, comme tu l'es, entre Dieu et notre cher Paul, il faut continuellement te rapprocher de Dieu par la sainteté, et attirer Paul à toi par l'affection. Que Dieu est donc admirable, et que ses voies sont douces ! Il y a, dans l'Écriture, une parole qui m'a souvent frappé. Dieu parle par l'un de ses prophètes, de ses bien-aimées créatures, et il dit : « Je les attirerai à moi par des attrait (des lacets) humains. » Eh bien, c'est la vérité. Ayant la conscience de sa très sublime majesté, de sa splendeur éblouissante, de son ineffable sainteté, et voyant l'infirmité de notre esprit et de notre cœur, il a voilé sa face, il a couvert sa splendeur d'un nuage, et revêtu sa sainteté d'un vêtement de chair. Il est devenu semblable à nous en toutes choses, hormis le péché ; il est devenu le plus parfait, le plus tendre, le plus intelligent, le plus harmonique, le plus pur, le plus beau, le plus dévoué de tous les hommes, mais enfin un homme : ayant des yeux pour regarder et pour pleurer, une bouche pour parler notre langage, des mains pour bénir notre tête et serrer notre main, un cœur pour battre avec le nôtre ; et, par les irrésistibles attrait de cette toute divine humanité, il nous a attirés à lui, unis à lui. Puis, — comme si ce n'était pas assez, — après l'Incarnation de son Fils, il communique, par la grâce, l'esprit de ce Fils à de simples créatures humaines, placées, en quelque façon, plus à notre portée, placées d'office dans notre vie, établies dans notre cœur par l'affection. Et c'est par ces créatures familières, aimées, qu'il nous parle, qu'il nous élève, qu'il nous conduit et nous ravit jusqu'à son bienheureux royaume, qui est lui-même. Voilà comment Dieu attire les âmes par des attrait humains. Il devient notre mère, notre épouse, notre sœur, un enfant ; parfois, moins que cela : un chant

harmonieux, une belle soirée, un souffle bienfaisant, la moindre des choses de ce monde qui peuvent plaire ; et c'est sous cette forme qu'il pénètre dans le cœur, fermé aux considérations savantes et aux raisonnements rigoureux. Oui, petite sœur, il faut dire et redire, à propos de tout, que Dieu est bon et que ses voies sont pleines de suavité.

Tu as raison de penser que je passe ici de bons jours : bons au dehors, car notre vie est fort douce ; bons au dedans, car Notre-Seigneur me traite en enfant gâté. Je jouis abondamment de cette existence tranquille et silencieuse, après les travaux multipliés de mon hiver. Je vois, à la manière dont je bois cette liqueur de la paix, la soif que j'en avais en venant ici. La prière, le travail, mais un travail fait à l'aise, le travail de la méditation, puis les conversations intimes, le tout sous le plus magnifique et le plus fidèle des soleils, dans un séjour enchanté : voilà la part que Dieu fait à ton frère depuis un mois.

Je suis heureux que tu sois contente de l'*Ère nouvelle* : par sa sagesse et sa conciliante charité, ce journal pourra faire un grand bien. Du reste, plus je vois dans l'intimité notre bon Père Lacordaire, plus je suis en paix sur ses entreprises : ce que le bon Dieu bénit ne peut inspirer de défiance, et, saint comme il est, comment Dieu ne le bénirait-il pas ?

Adieu, chère bonne sœur : attends-nous le 15 juin. Nos amis Gounod se font fête de Trasforêt.

Je t'embrasse et t'aime bien tendrement.

CHARLES.

LII

A sa Sœur.

La Souterraine (de la Communauté du Sauveur),

20 juin 1849.

Chère petite sœur, c'est du parloir *du Sauveur* que je répons à ta lettre, reçue à Limoges. Je suis arrivé à la Souterraine hier soir. La Providence m'a bien servi en me faisant trouver place dans une voiture particulière, car les moyens de transport sont fort incommodes. Je compte repartir mardi. De toutes façons je serai à Paris mercredi, et j'irai vous voir aussitôt que possible : dis-le à nos bons parents en les embrassant pour moi. Je remets à Paris de répondre en détail à ta lettre, ayant peu de temps, ce soir, à te consacrer. Seulement, pauvre petite sœur, laisse-moi te dire déjà que j'ai trouvé, dans tes pages, une saveur de tristesse et de découragement qui m'ont fait peine. Il y a longtemps que je te vois en cet état, qui n'est pas bon pour l'âme. Je sais bien qu'au fond de tout il y a, chez toi, de la patience et de la conformité aux vœux de Dieu ; mais c'est une patience triste et une conformité qui a quelque amertume. Ton âme n'a pas, pour Dieu, le visage d'un enfant qui se confie ; ta physionomie intérieure ne dit pas qu'il est infiniment bon : bon, non seulement d'une bonté sage, mais encore d'une bonté tendre. Ne le sais-tu pas, cependant ? Oh ! nul être n'est bon comme lui ! Nous le verrons bien, quand, le temps de l'épreuve étant passé, les douleurs qui sanctifient ne seront plus nécessaires. Mais, par la foi et en toute vérité, les souffrances du temps

présent ne sont que les sacrements de la tendresse de notre Dieu bien-aimé, et plus aimant cent fois qu'il n'est aimé. Toute sa religion est une religion de foi, c'est-à-dire d'une vérité qui se cache.

Vois donc ! Le moment où son amour est le plus grand, le moment où il donne le plus ; c'est celui où il est comme incapable de rien donner, étant cloué sur une croix par des ennemis, qui se jouent de lui comme ils veulent ! Quand il choisit une apparence pour nous laisser son corps glorifié, il prend la plus petite et la plus faible de toutes : l'apparence d'un peu de pain. Ainsi en est-il de sa conduite ; et c'est une grande vérité que, quand il aime, il afflige. Or, l'âme qui a bien le sens de Jésus-Christ, qui vit de la foi comme vivent les justes, sourit à ces apparences pénibles qui enveloppent une bonté infinie ; elle espère contre toute espérance ; elle dit : Je sais bien quel il est, celui à qui je me suis confiée ; quand bien même il me tuerait, j'espérerais encore en lui.

J'ai quitté ma bonne Mère Thérèse-Madeleine, mercredi. Nous étions tristes tous les deux, comme nous pouvons l'être d'une chose voulue par Dieu.

Adieu, petite sœur. Amitiés et tendresses à tous.

Ton frère, CHARLES, *prêtre.*

LIII

A sa Sœur.

Fête de saint Pierre et de saint Paul, 1849.
(De ma petite cellule de Limoges) ¹.

Me voici, chère bonne petite sœur, ayant devant moi une heure de loisir, dont je veux profiter pour te donner de mes nouvelles. J'ai déjà tant à te dire ! J'ai pourtant bien envie de commencer par la fin et de te raconter que j'ai vu, hier, notre future petite sœur. C'est un vrai coup de la Providence.

Je venais de rentrer dans mon ermitage, et je m'y préparais à dire, le soir, quelques mots à nos chères Carmélites, lorsqu'on vint heurter à ma porte. J'ouvris ; c'était la tourière : « Notre Mère vous demande, me dit-elle ; il y a deux dames pour M. l'abbé, au parloir. » Deux dames ? Je me demandais qui ce pouvait être. Un instant, je pensai à toi et à maman, contre toute raison. Bref, j'arrivai au parloir, où je trouvai deux personnes

1. Mère Thérèse-Madeleine n'avait pas oublié le jeune prêtre qu'elle avait rencontré à Tulle en 1845. Sachant qu'il passait une partie de ses vacances en Limousin, chez sa sœur, elle désira le revoir, et alors s'établit entre la vénérable Prieure et l'abbé Gay cette amitié qu'il estimait une des grandes grâces de sa jeunesse sacerdotale. En 1849, comme il prêchait, pour la première fois, une retraite aux Carmélites de Limoges, l'évêque vint l'entendre ; il fut si charmé de sa parole qu'il lui demanda de donner à la cathédrale la station de Carême de 1851. L'abbé Gay, un peu effrayé par les grandes chaires, n'accepta pas sans difficultés. Cependant, ce carême eut un éclatant succès : ce fut le point de départ de cette vie de prédicateur qui devait être celle de l'abbé Gay pendant quelques années, après lesquelles l'affaiblissement de sa santé, joint à ses attrait intimes, l'inclina à changer de voie.

tout à fait inconnues. Les saluts échangés avec un peu d'embarras, la bonne Mère me mit tout de suite au fait : j'avais devant moi M^{lle} R. et son institutrice. Je regardai de mon mieux, ce qui n'est pas beaucoup. Derrière les traits entrevus je découvris pourtant la physionomie, et je puis te dire que notre petite sœur m'est très sympathique. Elle a répondu simplement et affectueusement aux paroles affectueuses. Malgré sa vivacité naturelle, elle est réservée ; enfin, c'est une vraie jeune fille. Je me sentis tout de suite à l'aise, et je me laissai voir tel que je me sentais : heureux et disposé à l'affection.

J'ai trouvé ces deux dames conquises, à la lettre, par la chère Mère Thérèse, et sous la première impression de son charme. Moi qui y passai, l'an dernier, je jouissais sans surprise de leur expression de visage et de leurs paroles : elles manifestaient l'étonnement où elles se trouvaient de se sentir ainsi ravies et comme pendues au cœur et à la voix de cette créature invisible, inconnue, il n'y avait qu'un instant, et maintenant maîtresse de leur âme ! On se promit bien de se revoir ; et, après une demi-heure ainsi passée, ces dames se retirèrent. Je demeurai avec la Mère. Je lui ai dit ta joie de la voir, et elle la partage ; pour moi, chère enfant, je me fais une fête de cette entrevue. Il y a, dans cette âme, une puissance de bonté et une source de bienfaisance telle, qu'elle ne peut être quelque part ni traiter avec quelqu'un sans répandre de ce bien qui abonde en elle. Enfin, tu en jugeras toi-même.

Et maintenant, chère petite, je voudrais essayer de te consoler de ta nouvelle peine. La croix est tellement nécessaire qu'il faut que la main même de nos amis nous la présente quelquefois. Et que faire, puisque Dieu, qui nous aime tant, nous la présente si souvent, lui aussi !

Voyons tout en lui ; et si la douleur ne se change pas en joie, au moins se changera-t-elle en mérites par la patience : non seulement la patience ordinaire qui supporte, mais la patience parfaite qui rend plus d'amour, je ne dirai pas pour plus de mal voulu (nul ne veut de mal autour de nous), mais pour plus de mal fait, malgré les bonnes intentions de ne faire que du bien. Dans le cœur de Jésus, où nous puisons nos raisons et nos conduites, même ce qui ne se comprend pas se pardonne ! Sois donc en paix : le temps et Dieu guériront tout. Et puis, si la cicatrice reste un peu visible, on fermera les yeux de la nature pour n'ouvrir sur elle que les yeux de la charité.

Adieu, chère enfant, mille amitiés bien tendres.

CHARLES, *prêtre.*

LIV

A sa Sœur.

Rocamadour, 12 octobre 1849.

Chère enfant, je redescends de ce beau sanctuaire où je suis venu pour toi et pour moi. Demain, avant le jour, j'y célébrerai encore une fois la messe qui, pour bien des raisons, sera une messe d'actions de grâces ; puis, je repartirai pour Tulle, où l'évêque et notre bonne Mère Thérèse m'attendent.

Quoique cette lettre ne doive partir que dimanche, je veux t'écrire d'ici, pensant que cela te fera plus de plaisir et presque dévotion. Tu devines si j'ai ardemment prié pour toi..... C'est spécialement jeudi que j'ai célébré la sainte messe à ton intention, dans la vénérable petite

chapelle, dédiée par saint Amadour lui-même à Marie, et sur un autel consacré par saint Martial, l'apôtre du Limousin. J'avais choisi ce jour, sans trop savoir pourquoi, et j'avais prié nos chères Carmélites de faire, toutes, la sainte communion en union avec nous, ce qu'elles ont fait à Limoges et à Tulle. C'était une petite Providence que le choix de ce jeudi ; car c'était un des jours, assez peu nombreux, où la liturgie romaine permet de dire des messes à la sainte Vierge. Je trouvai cela d'un bon augure et priai du meilleur de mon cœur, ce que, du reste, j'ai fait toutes les fois que je me suis agenouillé dans ce sanctuaire. Enfin, aujourd'hui, pour conclure mon pèlerinage, j'ai voulu faire avec la sainte Vierge une petite convention, présumant que tu ne trouverais pas mal ce que je trouvais bien. J'ai donc promis à la sainte Vierge que si elle vous accordait un fils (si c'est une fille que le bon Dieu vous donne, elle sera quand même la bien venue, mais je me sentais plus inspiré de demander un fils), d'abord, cet enfant lui sera consacré dès sa naissance ; puis, vous ferez don au sanctuaire de Rocamadour d'une belle lampe, en témoignage de votre gratitude. De plus, je vous ai engagés à en donner une, plus petite, au nom de l'enfant. La vôtre serait une perpétuelle action de grâces ; la sienne, une perpétuelle prière. Et enfin, moi je donnerais la troisième lampe, pareille à celle du petit neveu. La vôtre tiendra le milieu, entre les deux petites, devant l'autel. Avant la Révolution il y en avait quatorze dans ce sanctuaire, et aujourd'hui, il n'y en a plus une seule : c'est une des raisons qui m'ont fait choisir ce don. J'ai promis encore, pour toi et pour moi, un pèlerinage à Rocamadour.

Je viens de passer ici des jours délicieux et bénis. Le bon Dieu m'y a favorisé, intérieurement d'abord, par bien des grâces, dont j'espère avoir fait bonne provision

pour mon année, et, extérieurement, par la santé. Malgré le travail qu'il m'a fallu faire pour terminer mon sermon de lundi, et la fatigue d'une retraite, je me suis beaucoup mieux porté que depuis quelque temps : je dirais volontiers tout à fait bien. J'ai la pensée que le bon Dieu me veut enfin à l'ouvrage, cet hiver, et que j'arriverai à Paris bien préparé pour l'entreprendre. Non que j'aie aucun projet formé : je n'en ai ni n'en veux avoir, trouvant que c'est, tout ensemble, une si grande sécurité, une si grande douceur et une si grande sagesse que de s'abandonner, jour par jour, au bon plaisir de Dieu ; mais je sens que ma vie ecclésiastique va commencer, et je m'en réjouis bien.

Te parlerai-je de ce pays et de la chère petite chapelle ? Le pays est magnifique d'austérité ; la chapelle, ravissante de piété. On ne peut se promener dans cette âpre vallée sans être ému d'une certaine terreur : les rochers qui surplombent semblent prêts à vous écraser, encore que les maisons, appendues à leurs flancs, témoignent de la sécurité séculaire de ce séjour ; on ne peut entrer dans la chapelle sans être investi et pénétré de l'esprit de prière, mais d'une prière intime, qui est à l'âme comme un parfum. Tu aimerais bien passer là quelque temps, aux pieds de cette grossière petite statue qui a traversé dix-huit siècles : j'espère bien que tu y viendras.

J'ai visité tous les débris de chapelle et de monastère qui formaient, autrefois, comme une ville au milieu de ce rocher immense, élevé à plus de deux cent cinquante pieds du sol de la vallée. Il reste encore deux églises avec la petite chapelle, et les débris d'une autre. On arrive par plus de deux cents marches ; j'ai eu la consolation d'en monter à genoux la dernière moitié. De là, quand on veut visiter les missionnaires (ce que j'ai fait plusieurs fois), il faut encore, gravissant un escalier

taillé dans le roc vif, escalader deux cents autres marches. Ces bons missionnaires m'ont fait le meilleur accueil : hier, ils m'ont invité à dîner, et aujourd'hui je leur ai fait mes adieux.

J'espère n'avoir oublié personne dans mes recommandations à la sainte Vierge : j'en avais une vraie cargaison ! C'est bien doux de porter tout le monde dans son cœur, et de donner son cœur à Dieu !

Adieu, chère sœur. Tendresses à tous.

CHARLES.

LV

A sa Mère.

Tulle, 23 octobre 1849.

Ma bonne mère, tu vois d'après la suscription de cette lettre, que je suis encore à Tulle. Selon toute probabilité, je partirai jeudi pour Limoges ; samedi soir je me rendrai à la Souterraine, et j'arriverai à Paris mercredi, veille de la Toussaint.

Le bon Dieu, le cher évêque et Mère Thérèse ne m'ont point laissé chômer ici. J'ai prêché tous les jours, hormis un, et je dois le faire encore demain pour l'adieu. Monseigneur, qui est venu m'entendre le jour de sainte Thérèse, a voulu que je prêchasse encore devant lui, dimanche dernier, à une communauté d'Ursulines, à laquelle il s'intéresse fort et dont c'était la fête patronale.

Ce bon évêque m'a témoigné être content de son petit prédicateur, et il m'a donné, avec des encouragements, des conseils dont je ferai mon profit. Nous sommes souvent seuls, et il a la bonté de causer avec moi, ce dont je

suis enchanté. Il est toujours ce que vous le savez être : un esprit bien intelligent, une mémoire bien riche, un cœur bien affectueux.

Je te dirai, chère mère, que, le jour de sainte Thérèse, j'ai eu la consolation de voir la Mère et toutes ses filles d'ici. Monseigneur voulut me faire entrer avec lui, après la prédication, et j'ai tout visité. Tu vas bien me demander maintenant comment elle est, cette mystérieuse Mère Thérèse. Je te dirai ce que je puis trouver de mieux, c'est que son visage ressemble beaucoup à son âme : c'est je ne sais quel mélange très heureux de majesté et de grâce ; j'y trouve de l'enfant, de la reine et de la sainte. On ne lui donnerait pas son âge, et il est impossible, avec le teint qu'elle a, de croire à la maladie qu'on a redoutée pour elle. J'ai été bien réjoui de voir, conduit par elle, cette édifiante petite maison. Quelle vie que celle de ces saintes filles ! et combien on apprend là que la plénitude de l'âme rend insoucieux du bien-être matériel ! La joie règne sur tous les visages : une joie qu'on ne trouve pas dans le monde. Le bonheur est bien du dedans et non du dehors !

J'espérais, ce matin et même hier, de vos chères nouvelles. Je me console, espérant qu'une lettre m'attend à Limoges. Je pense avec joie à mon hiver de cette année : je sens que j'y vais recevoir beaucoup, et aussi donner quelque chose.

As-tu vu mon petit gîte de la rue Cassette ¹ ? Vous savez maintenant, sans doute, l'installation des Pères Dominicains dans la maison des Carmes : c'est pour moi une pensée très douce que celle de leur voisinage ;

1. La petite communauté de la rue Cassette était formée par l'abbé de Ségur, l'abbé de Conny, l'abbé Gibert, l'abbé de Girardin, l'abbé de Valois et, enfin, l'abbé Gay. Ce groupe d'élite se dispersa, au bout de quelques années, quittant Paris pour aller enrichir d'autres lieux.

seulement, j'espérais que mon cher Père Jandel serait au nombre des élus de Paris, et voici qu'il est nommé prier de Flavigny. J'ai eu des nouvelles de mon déménagement, dont le gros est fait. Attends-moi pour les petits arrangements : j'y veux présider, et j'aime mieux me passer des choses quelque temps, pour les avoir ensuite à mon goût. J'écrirai à l'un de mes chers compagnons pour les prévenir de mon arrivée. Je me souviens que c'est aussi le 1^{er} novembre, à Rome, en 1839, que nous fondâmes notre petite communauté française : il me sera doux de célébrer cet anniversaire de dix ans, le premier jour où je dirai la messe dans notre petite communauté parisienne.

Je bénis Dieu des bonnes dispositions que ta dernière lettre me révèle. Il est bien vrai que la patrie des âmes n'est pas le monde, et que les vaines joies ne donnent pas la paix. Le bonheur est chose trop profonde pour que le plaisir, une chose si légère, n'en soit pas l'ennemi. Dieu nous a fait une âme que la vanité peut bien séduire et amuser, mais qu'elle ne peut nourrir. Suis donc, comme une lumière de grâce, cet attrait que tu sens pour une vie plus intérieure : l'extérieure n'y perd rien, la piété véritable étant la source vive de l'amabilité. Il y a tout profit et profit pour tous à la bonne piété. Dieu y gagne de la gloire, cette sorte de gloire que procure l'amour et la dépendance de ses chères créatures ; l'âme y gagne des vertus, des faveurs spirituelles, des joies indicibles pour l'éternité ; le prochain y gagne beaucoup de bonheur, la plupart des peines du prochain venant, quant à ce qui nous regarde, de ces défauts de caractère que la piété fait disparaître ou qu'au moins elle combat.

Voilà la cloche du déjeuner. Je te quitte, bonne mère, en t'embrassant bien tendrement comme je t'aime.

CHARLES, *prêtre.*

LVI

A sa Mère.

Limoges, mars 1851.

Me voici enfin en mesure de te donner de mes nouvelles, chère mère : elles sont bonnes, grâce à Dieu. Je te dis ceci comme titre général de ma lettre, et afin que tu sois tout de suite rassurée et contente.

Venons au détail. Je suis arrivé à Limoges, mercredi matin à huit heures, sans trop grande fatigue ni trop grand froid ; je me suis rendu tout droit au Carmel où l'on m'attendait. La Mère est un peu moins malade que ces derniers temps, quoiqu'elle le soit presque continuellement. J'ai remis vos lettres, auxquelles on répondra malgré le Carême. Après cela, j'ai été conduit dans ma petite maison : j'y suis on ne peut mieux, grâce à tous les soins qu'on a pris ; j'ai deux pièces fort commodes, fort propres, fort paisibles surtout, ce que j'apprécie plus que tout le reste. J'ai, pour me servir, une bonne fille qui n'a rien tant à cœur que de me contenter. Je suis à dix pas du Carmel, à six de la cathédrale ; j'ai un petit jardin : bref, sous le rapport matériel, je ne sais ce qui me manque.

Le jour de mon arrivée, je vis l'évêque de qui j'allai recevoir ma mission. Il me reçut avec la bonté qu'il a pour tous. Puis, ce jour-là, j'eus à faire, en la compagnie d'un chanoine, mes visites officielles aux membres du clergé, aux fabriciens de la cathédrale...

Un rhume, qui était en train de passer du cerveau à la poitrine, m'inquiétait un peu pour la prédication ;

mais les bonnes Carmélites ont si bien prié le bon Dieu de me faire un gosier libre, que je ne crois pas avoir jamais eu la voix plus claire et plus assurée qu'hier soir. Il paraît que j'ai réussi. Le fait est que Dieu m'a donné, dans cette chaire, une aisance et une tranquillité que je ne connaissais guère auparavant. Je me sentais en sympathie avec mon auditoire. Enfin, c'est un début dont il faut bénir Dieu ; car ce n'est pas seulement l'évêque et le clergé qui ont été contents, mais le peuple : j'ai su de ces mots de bonnes femmes qui font bien plaisir, parce qu'ils prouvent qu'on a été compris. Et cependant, c'était un sujet de nature fort élevée, et sûrement le plus élevé de ceux que j'aurai à traiter. Mais c'était une conviction *a priori* chez moi, et l'expérience la confirme chaque jour, que les plus sublimes vérités de la religion peuvent toujours être mises à la portée du peuple, et qu'expliquées d'une certaine façon, elles ne sont pas moins claires que les vérités d'un ordre inférieur.

J'ai donc l'espoir bien doux de faire ici quelque bien, et de répandre dans les âmes la connaissance et l'amour de Jésus-Christ : c'est toute mon ambition sur la terre ; et combien je bénis Dieu de me l'avoir d'abord faite, pour me donner ensuite le moyen de la satisfaire !

Je prêche, le dimanche, à quatre heures, et, le mardi et le jeudi, à sept heures du soir. Je sens que mes forces se soutiendront ; n'aie pas d'inquiétude et confie à la sainte Vierge tes sollicitudes à mon endroit.

Adieu, bonne mère, je vous embrasse tous bien tendrement.

Ton fils, CHARLES.

LVII

A sa Mère.

Limoges, octobre 1851.

A toi, bonne mère, les prémices de ma correspondance, après la retraite du Carmel terminée. Que je donne d'abord satisfaction à ta sollicitude maternelle en te disant que je ne suis nullement fatigué. C'est toujours la même chose qui se continue : toutes les fois que je fais les affaires du bon Dieu, il se charge des miennes.

La bonne Mère est fort souffrante ; mais la maladie est à ses épaules un fardeau si habituel que Céline a joui d'elle comme si elle avait été en pleine santé. Toutes deux se sont quittées fort contentes. J'ai su, bonne mère, que tu n'avais pas été trop fatiguée de ton séjour à Labarde. Si j'étais ton médecin et que je te fisse une ordonnance, j'écrirais : 1° de la distraction ; 2° du contentement de cœur ; 3° du contentement et de la distraction ; c'est, du reste, un régime favorable à tous, mais parfois difficile à suivre en ce monde. Si quelque chose le facilite, c'est l'amour du bon Dieu, qui met l'âme au-dessus de la plupart de ces petits orages qu'on appelle des contrariétés et dont chacune de nos journées est généralement pourvue. Je vois ici une âme passée maîtresse en cette science de la paix et de la joie, qui suppose une si grande abnégation de soi et une élévation d'esprit si constante : c'est notre chère et toujours plus sainte Mère Thérèse. S'il n'y avait au monde que de semblables âmes, ce serait un paradis !

Je ne m'étonne pas du fructueux plaisir que vous avez

à lire la vie de saint François de Sales : entre les saints du paradis, c'est bien un des plus aimables, encore qu'ils le soient tous beaucoup. Mais celui-ci est par sa bonté, sa douceur et son amour sincère des hommes, une copie si fidèle de Jésus-Christ, qu'il est le préféré d'un grand nombre. Je ne sache personne qui [fasse plus croire à la vertu et qui donne plus de cœur à la pratiquer. Je lui ai toutes sortes d'obligations ; j'ajouterai à mon compte celle de vous avoir fait du bien au cœur et à l'âme.

Je serai lundi à Paris, fort heureux de vous retrouver ; mais je n'y pourrai rester que peu de temps. Il est nécessaire que j'aille à Niort, une semaine avant l'ouverture du jubilé, afin de prendre tous les renseignements nécessaires et de dresser mes petites batteries : je ne connais ni le pays ni les habitudes d'une station de jubilé. Je passerai d'abord par Poitiers pour m'entendre avec l'évêque... Tout ceci me fait, je crois, huit ou dix jours de Paris.

Adieu, bonne mère, à bientôt. J'irai t'embrasser dès l'arrivée.

CHARLES.

LVIII

À sa Mère.

Niort, 31 octobre 1851.

Me voici arrivé depuis hier, chère bonne mère, et je me hâte de te donner de mes nouvelles, devinant que vous en êtes tous désireux. Je suis arrivé à Poitiers lundi soir, fort lestement mené par le chemin de fer et ayant fait, de neuf heures du matin à huit heures du soir, quatre-

vingt-cinq lieues : c'est plus qu'un train royal d'il y a vingt ans ! La voiture de Monseigneur m'attendait pour me conduire à l'évêché. Je ne connaissais point l'évêque de Poitiers. Je ne sais si j'ai jamais rencontré, dans un même homme, tant de qualités charmantes et précieuses : on n'a pas plus de grâce ni de dignité, ni de simplicité, ni d'esprit. Il m'a reçu avec une extrême bonté. Le lendemain, nous avons fait nos plans pour ce jubilé de Niort. C'est sur mes faibles épaules que va réellement peser le fardeau de ces prédications ; Monseigneur y prendra beaucoup moins de part que je n'avais d'abord pensé. Il parlera seulement pour ouvrir la station ; je prêcherai le soir même, après vêpres ; puis, je continuerai seul, le mardi, le jeudi et le dimanche, jusqu'à la troisième semaine. Alors nous commencerons une retraite où chaque jour aura sa prédication, l'évêque prêchant trois fois, et moi quatre.

Le bon Dieu me fait la grâce d'une confiance surnaturelle pour cette station vraiment difficile, et je l'entreprends avec une grande joie intérieure. Pourtant, de tels détails m'ont été donnés hier sur les difficultés de ma tâche, que je ne puis naturellement me défendre d'une sorte d'effroi. J'ai eu besoin de me réfugier dans le sein de la souveraine puissance et de la toute bonté de Dieu ; car, en face de tant d'obstacles, le sentiment de mon infirmité, joint à une profonde tristesse, allait m'accabler. La bonne sainte Vierge m'a tant réconforté que me voilà plein d'entrain. J'ai tant prié que j'espère, malgré tout, d'heureux résultats.

Ma santé a été, tous ces jours derniers, assez mauvaise ; je suis mieux ce matin. J'ai vu l'église et j'y ai célébré la sainte messe ; elle m'a beaucoup plu. C'est une église du xvi^e siècle, style gothique fleuri, dépouillée de ses verrières, ce qui la rend trop lumineuse, mais jolie de

proportions, favorable à la prédication, et pas assez grande pour m'épuiser. Je n'ai fait qu'apercevoir la ville. qui me paraît très agréable. Quant à Poitiers, j'y ai couru moins que je ne l'aurais désiré, ayant été souffrant. Cependant j'ai fait une intéressante visite à quelques monuments d'une grande valeur...

Tu ne tarderas pas à m'écrire, n'est-ce pas, bonne mère? et moi, je te donnerai bientôt d'autres nouvelles pour te rassurer sur mes débuts et sur ma santé. Je vous espère tous bien portants et vous envoie mes tendres amitiés.

Adieu, je t'embrasse ainsi que mon bon père.

Ton fils, CHARLES.

LIX

A son Père.

Niort, 2 décembre 1851.

Mon bon père, je quitte Niort ce soir, et, comme on me laisse quelques instants de liberté, j'en veux profiter pour causer avec toi. Je viens de passer de beaux et bons jours : Dieu a béni notre œuvre ; j'ai, finalement, trouvé dans cette ville plus de cordes sensibles que je n'avais d'abord présumé, et Niort, dans mes souvenirs, se placera à côté de Limoges. Nous avons à rendre grâces d'un assez grand nombre de conversions importantes : j'entends, par celles-là, le retour des personnes dont l'exemple et l'influence font espérer des fruits plus abondants. Si ce jubilé avait duré quinze jours de plus, beaucoup, que je sais positivement ébranlés, auraient

achevé de se rendre; mais j'ai l'espoir que les germes semés lèveront en leur temps.

J'ai reçu des remerciements qui m'ont bien touché : plusieurs familles sont dans la joie. On m'a demandé, de tous côtés, de revenir : évêque, clergé, fidèles. J'ai un peu promis. J'aurais été trop contre mon cœur en ne promettant pas du tout; mais, comme je ne puis promettre que pour 1856 (le Carême de cette année-là étant le premier que j'aie de libre), il m'a semblé que c'était bien loin pour m'engager tout à fait.

Dimanche, ont eu lieu nos adieux, où j'ai retrouvé toutes les émotions de Limoges : je n'ai pu quitter, les yeux secs, cet auditoire si fidèle, depuis quinze jours surtout, et si sympathique aux vérités annoncées. L'émotion a gagné les autres, et des larmes ont coulé. Elles ont coulé de mes yeux bien davantage, quand le cher évêque, reparaissant en chaire après quinze jours de maladie, a rendu si bon témoignage à ma foi et à ma doctrine, et, en me remerciant avec tout son cœur, a invoqué sur moi, au nom de ce peuple assemblé, les bénédictions de Dieu. Cette seule prière eût payé mes peines au centuple, eussent-elles été cent fois plus grandes. Voilà, mon bon Père, des nouvelles qui te feront plaisir; c'est pourquoi je suis heureux de te les donner.

Je serai demain soir à Limoges. On m'attend et je retrouverai mon petit gîte du Carême. Avant que deux semaines soient écoulées, cher bon père, je vous aurai tous embrassés, et avec quelle joie ! Les bonheurs que je rencontre ici et là ne suffisent point à me faire oublier Paris.

Mille tendresses à tous. Je t'embrasse bien affectueusement.

Ton fils, CHARLES.

LX¹

A sa Mère.

Moulins, 10 février 1853.

Voici ma première lettre, chère bonne mère : elle ne sera pas bien longue, car le temps est court qui me sépare de l'heure du courrier. Mais je ne veux pas te laisser sans nouvelles : elles sont bonnes, grâce à Dieu. Mon début, pourtant, ne fut pas heureux. J'ai souffert durant le voyage et j'ai dû, malgré moi, laisser à Nevers d'abominables traces d'un affreux déjeuner que j'avais fait, en courant, à Orléans.

Comme minuit sonnait à Jacquemard (c'est, si tu t'en souviens, la grande tour de l'horloge, à Moulins), nous

1. Il y a encore ici une lacune assez importante : elle tient à ce que l'abbé Gay n'avait pas quitté Paris, où il avait prêché le Carême et l'Avent : le Carême à Saint-Germain-l'Auxerrois, l'Avent à la paroisse des Missions étrangères. A propos de l'une de ces stations, écrivant à Mère Thérèse-Madeleine, il lui disait : « Vous voudrez savoir aussi des nouvelles de mes prédications ; elles vont bien jusqu'à présent ; cependant, on me fait toujours quelques reproches pour la forme, qu'on trouve un peu théâtrale, un peu outrée ; en somme, les critiques de Limoges. Je suis bien reconnaissant à ceux qui m'avertissent ainsi. Quant à me corriger, j'en ai bonne envie, et je me suis mis devant Dieu pour y voir clair. Je ne sais comment faire cela directement, car je n'apprête rien de cette forme : je parle comme je parle, suivant le mouvement du moment. J'ai donc pensé qu'il n'y avait d'abord qu'à prier Notre-Seigneur de délivrer sa sainte parole, en moi, de ce vêtement que je suis bien honteux de lui donner sans le vouloir ; ensuite, que je devais parler un peu plus, ou plutôt tout à fait, comme saint Paul veut qu'on parle, *en la présence de Dieu, en Jésus-Christ*. J'y parviendrai, je l'espère. Hier, cela a commencé, si je ne me trompe ; au moins, en prêchant, me suis-je uni plus à Jésus-Christ, et j'ai tâché de me simplifier tant que j'ai pu..... Malgré tout, le curé et le clergé sont fort contents et pensent que cela fera du bien. »

La même année, à propos du Carême de Saint-Germain-l'Auxerrois, le Père Lacordaire écrivait à l'abbé Gay ; « Je n'ai jamais

entrions en ville : moi, fort ému d'arriver en un lieu où, durant près de deux mois, je suis chargé d'évangéliser, heureux cependant de mon ministère, et le confiant à Dieu pour le bénir. Nous arrivâmes bientôt à la maison de l'abbé de Conny, où m'attendaient un bon feu et un bon lit dont j'avais grand besoin. Je dormis, vaille que vaille, n'ayant pu me réchauffer, et cependant je me levai mieux que je ne m'étais couché. J'allai dire la sainte messe à la cathédrale, que je reconnus pour y avoir prié en 1838 et en 1842, au retour de Vichy. J'assistai ensuite à la messe pontificale, où je reçus les cendres de la main de l'évêque.

Les cérémonies se font ici d'une manière admirable, grâce à notre cher abbé de Conny, qui en est chargé et qui a fait de ceci une étude spéciale. Je sais peu de spectacles aussi beaux que celui de nos sanctuaires, lorsque toutes les pompes du culte s'y déploient suivant les vraies règles...

Dans la journée, j'ai vu l'évêque, qui m'a fort aim-

douté que vous réussiriez dans la chaire. Dès vos premières prédications, aux Carmes, j'ai jugé que vous aviez de vrais dons sous ce rapport. Il y a en vous des éléments fort précieux du fond, des idées, du style, du mouvement ; mais ces éléments ne ressortaient pas assez par suite d'un certain défaut de spontanéité dans le débit, bien que votre voix soit agréable et contienne de grandes ressources. Je sais que vous avez déjà acquis, en partie, ce qui vous manquait ; vous l'acquerrez bien davantage par l'usage constant de la parole devant un auditoire nombreux. Vous avez la piété dans votre cœur, vous avez la vérité dans votre nature : vous ne pouvez manquer de les exprimer l'une et l'autre avec leur mérite propre, et de gagner beaucoup d'âmes à Jésus-Christ. Quelle plus belle vie ! Quelle plus grande consolation ! Ce m'est un sacrifice d'y renoncer, même pour un temps ; mais Dieu n'a pas voulu que j'eusse une parole assez flexible pour ne pas susciter d'orages. J'ai parlé comme certains oiseaux chantent ; au bruit des vents et des mers soulevées ; et mon nid comme le leur est battu des flots. On ne refait pas sa destinée ; elle s'engendre des circonstances premières qui dominant tout le reste, et, quand on voudrait bien leur donner un autre vêtement, on ne le peut plus.... N'oubliez pas votre petit pénitent des Carmes et croyez à la reconnaissance et à l'affection qu'il vous conserve. »

blement reçu ; nous avons tout réglé pour la station. Elle s'annonce d'une manière favorable ; on en attend du bien. Une bonne réputation m'a précédé ici, grâce à la trop grande bienveillance de mes bons amis : de sorte qu'on viendra m'entendre.

Je suis fort bien installé chez Adrien de Conny. L'hôtel, qui a trois étages, lui appartient. J'occupe en partie le second. Ma chambre est vaste et commode ; elle donne sur une rue large et tranquille. Nous avons un jardin d'un arpent ; nous sommes à quelques pas d'une magnifique promenade, fort solitaire ; enfin, je ne pourrais être mieux, matériellement. Voilà des détails qui vont te réjouir. Ajoutes-y que je me sens presque bien, aujourd'hui. J'entre donc avec confiance dans ma sainte quarantaine, et le bon Dieu me donne grand goût à y entrer.

Adieu, bonne mère, je vous embrasse tous, et d'abord mon père et toi.

CHARLES.

LXI

A sa Mère.

Moulins, mars 1853.

Je me vois aujourd'hui encore, ma bonne mère, dans la nécessité de ne t'envoyer qu'un court bulletin : des confessions à entendre, des visites à rendre et à recevoir, les apprêts du départ, un dîner d'adieu où tout le Chapitre est invité : voilà plus qu'il n'en faut pour que la journée soit toute pleine.

Je suis de plus en plus content du fruit de la station : il est bien plus considérable que je ne l'avais espéré. Dieu en soit béni ! Je pars, comblé de témoignages affec-

tueux, et, quoique les consolations de l'homme soient bien peu de chose à côté de celles du prêtre, elles ont aussi leur prix, et, quand Dieu les accorde, il faut l'en remercier. Pour la santé, elle n'est pas brillante. J'avais été bien mieux, la semaine dernière, et le petit voyage que j'ai fait à l'abbaye de Sept-Fonts m'avait procuré un bien sensible. Hier, ce bien s'est tourné en une crise d'estomac, qui m'a rendu fort sot tout le jour. Je vais me reposer d'importance et me soigner de mon mieux. La seule pensée de n'avoir plus d'engagement prochain me soulage beaucoup. Il m'est impossible d'accepter la proposition qui m'est faite pour Chambéry : toutes les années prochaines sont promises, et je ne souhaite pas de me lier pour plus longtemps.

Je suis allé, il y a quelques jours, sur l'invitation de l'évêque, à une société d'ouvriers, fondée par lui, et dont les réunions sont mensuelles. Il y a là trois cents hommes qu'on tâche d'instruire et de rendre chrétiens, tout en leur procurant quelques divertissements. C'est une œuvre excellente, qui existe à Paris depuis une dizaine d'années, et dont l'abbé Gibert était l'un des soutiens. On a chanté, on a lu des vers, quelques-uns fort bienveillants à l'adresse du prédicateur de Carême, ce qui a mis ce prédicateur dans la nécessité de répondre impromptu. Il s'en est tiré, à son goût, d'une manière fort insignifiante, quoique des applaudissements de politesse aient accueilli son petit pathos... Après quoi a figuré un chien savant, qui a traduit le grec à livre ouvert et fait mille autres gentilleses : c'est une merveille telle que, — bien que nous ayons mis plus que nos yeux, ayant braqué nos lunettes sur la bête et sur l'homme, — nous n'avons pu surprendre le secret de cette science communiquée. Enfin, après une joyeuse loterie, on s'est quitté fort bons amis, s'étant donné rendez-vous

pour le lendemain, à la cathédrale : j'ai eu la joie de revoir à la sainte table la plupart de ces braves gens.

Je vous félicite de votre Herblay : ce que tu m'en dis m'y donne grand goût. Nous passerons là de bonnes semaines de vacances.

Adieu, j'embrasse tendrement tout notre cher monde.

Ton fils, CHARLES.

LXII

A sa Mère.

Bordeaux; avril 1855.

Ma bonne mère, je me hâte, avant de partir pour Verdelais, de te donner un mot de nouvelles : je n'en ai pu trouver le temps, hier. Je viens de passer une des bonnes semaines de ma vie ; j'ai l'âme pleine d'actions de grâces ! La station a été visiblement bénie, et la miséricorde de Dieu a touché ce bon peuple : beaucoup d'âmes sont revenues ; un bien plus grand nombre a été confirmé dans la foi. Je ne sais pas juger si le bien dépasse celui de l'an dernier, à Limoges¹ ; je le croirais volontiers : en tous cas, il n'est pas moindre. La semaine avait bien commencé : par un sermon de charité. J'ai recueilli, à l'église même, deux mille neuf cents francs (la chapelle ne contenait que huit cents personnes) ; de plus, le lendemain, je reçus un billet de cent francs, d'un monsieur qui m'écrivit une excellente lettre ; de l'argent vint encore

1. L'abbé Gay avait prêché le Carême à la cathédrale de Limoges, en 1854, — l'Avent de la même année, à Paris, à l'église de la Madeleine ; — enfin, il allait bientôt prêcher l'Avent à Saint-Sulpice.

d'ailleurs... On me dit que jamais la quête de cette communauté n'avait atteint ce chiffre. Maintenant, te dire tout ce que me témoignent de reconnaissance ces chers Bordelais, je ne le sais pas faire. On me montre toutes sortes de regrets de mon départ, et de la tristesse de ce que je ne puis pas promettre de revenir. Dimanche, quand j'ai quitté cet auditoire immense et si fidèle (il y avait plus de quatre mille personnes), l'émotion nous avait tous gagnés..... Enfin, ma bonne mère, je pars le cœur bien plein, et j'espère que Dieu est content.

Je vais tout à l'heure prendre le bateau pour Verdélais ; j'en reviendrai demain, à trois heures ; et juste vingt-quatre heures après, je partirai pour Tulle, en passant par Périgueux.

Ma santé s'est merveilleusement soutenue. Le vendredi saint, ayant pourtant jeûné et fait maigre, je suis resté en chaire deux heures et quart, prêchant la Passion à un auditoire aussi nombreux que celui des dimanches ; et j'étais si peu fatigué que j'ai pu, le lendemain, non pas jeûner, mais faire abstinence et confesser plus de douze heures ! Voilà, bonne mère, qui va te réjouir ; et tu béniras Dieu de ce qu'il daigne se servir d'un instrument tel que moi, pour opérer ce bien : j'en suis aussi confus qu'heureux. A tant de grâces que Dieu me fait, il ajoute celle de me rendre ma misère trop évidente pour que je puisse retenir pour moi la moindre part de ce bruit de félicitations et de louanges. Il me laisse fort paisible et plus désireux que jamais de me cacher dans ma retraite, pour n'en sortir que quand il me le commandera.

J'espère que vous êtes assez bien et que la grippe ne vous éprouve plus. Mille amitiés à tout le cher entourage. Je vous reverrai du 20 au 25.

Adieu, je vous embrasse tous bien tendrement.

CHARLES.

LXIII ¹

A M. l'abbé Perdrau.

Niort, 8 février 1856.

Bien cher ami, il a fallu que je vinsse à Niort pour trouver le loisir de vous écrire. Mon mois de janvier a été plein jusqu'au comble, au moins du côté de la terre, car, du côté du ciel, qui peut le savoir que Dieu? Faire beaucoup peut être si peu : c'est de bien faire qu'il s'agit, et que de fois le canal mêle sa rouille à l'eau qu'il communique ! Enfin, Notre-Seigneur m'a toujours employé, et cela a été cause que je n'ai pu vous répondre. Votre lettre, comme d'habitude, m'a fait du bien. Si je pouvais envier quelque chose, j'envierais votre solitude. Vous êtes en serre chaude : non celle qui fait vivre, mais celle qui fait mourir. Peut-être que si Dieu m'y mettait, la nature crierait fort ; mais enfin, comme mon esprit comprend l'avantage de votre position ! Vous me dites que vous n'y voyez pas : c'est bien là le bon ; bienheureux ceux qui ont cru et qui n'ont pas vu. Je crois que Notre-Seigneur vous voit d'autant mieux, non pas que vous le voyez moins (ce qui est le sort de beaucoup de monde), mais que vous acceptez de le moins voir, ce qui est la grâce des vrais croyants. La paix dans la nuit, la paix dans l'aridité, *la paix hors de soi!* Oh ! que voilà

1. A la date de cette première lettre, l'abbé Gay et l'abbé Perdrau se connaissaient depuis six ou huit ans ; mais ils avaient eu peu d'occasions de s'écrire, parce qu'ils habitaient Paris l'un et l'autre et passaient habituellement leurs vacances ensemble, à Trasforêt. La mort pouvait seule interrompre une intimité de plus de quarante ans.

bien l'état régulier de l'âme sur la terre et le prélude des divines visions ! Je comprends que votre solitude n'est rien, si elle n'est qu'extérieure ; mais l'extérieure amène l'intérieure, et l'intérieure unit à Jésus. Vous verrez comme, à la fin de votre apparent exil, le bon Maître, même à votre insu, vous aura enrichi. Bénissez-le, allez, et ne jalousez personne. Moi, qu'il mène par d'autres voies maintenant, je n'y vois guère plus que vous pour le fond. Le dessein que je vous ai confié ¹ reste toujours caché, et je ne me sens pas autrement pressé que le voile se lève. Je m'assure qu'il se lèvera quand il en sera temps. *Momenta disposuit Pater in potestate* ; et certes aussi *in bonitate* ; car, où cette bonté cesse-t-elle d'agir ? Dans mon âme, il y a le même attrait pour l'A..... ; il y a, plus fort encore, le pressentiment d'une vie plus parfaite ; mais je n'ai aucun appel de conscience et, à l'extérieur, aucune indication. J'attends. *Expectans expectavi Dominum*, et je suis bien sûr d'ajouter, un jour : *et intendit mihi*. Quel terrain que le nôtre ! Quel sol que Jésus-Christ ! *Bonum est nos hîc esse*. Et quand je pense que j'ai tout fait pour en sortir ! que j'en suis vraiment sorti longtemps, et que j'y ai été ramené par une douceur si victorieuse, et que j'y suis, non pas simple fidèle, mais prêtre, mais porteur de la sainte parole ! C'est à confondre. Que ne peut-on passer sa vie à genoux ! et quel malheur, en face de tant d'amour, d'aimer si peu ! Si vous saviez ma misère ! Je trompe beaucoup mes amis, car je vois qu'ils m'estiment presque tous. Mon Dieu ! cher frère, si vous connaissiez ce fond comme Dieu le connaît, ou seulement comme je le connais moi-même, quel mépris vous auriez pour moi ! Je ne vois rien, ni

1. L'abbé Gay était incertain de la voie qu'il devait suivre ; il hésitait entre la vie religieuse, à laquelle il était attiré, et la proposition que lui faisait l'évêque de Poitiers.

dans l'esprit, ni dans le cœur, ni dans le caractère, ni dans ce misérable corps, tyrannique comme s'il était vigoureux et incapable d'énergie parce qu'il est malade, je ne vois rien qui subsiste, à quelque titre que ce soit, devant le regard, pour peu qu'il soit éclairé et juste. *Ego vir videns paupertatem meam* ; et encore en suis-je sûr ?... Tout mon progrès, après tant d'années et tant de prodiges de grâce, c'est que cette vue me dépîte et me trouble moins qu'autrefois. Je me suis habitué à vivre et même à agir en ayant cette vue habituelle de moi-même ; mais le mal est que je ne laisse point assez simplement voir aux autres l'indigence où je suis. Vous ne sauriez croire combien mon esprit, si inhabile, a de ressources pour dissimuler son inhabileté. Enfin, quand je vous remplirais quatre pages de pareilles confidences, vous ne seriez pas plus avancé, ni moi non plus. Je m'arrête ; seulement, je vous conjure de prier beaucoup pour moi comme pour le plus nécessaire de vos amis : ce que je dis sans hyperbole et dans la persuasion complète de dire la vérité.

J'ai achevé l'Avent à Saint-Sulpice. On me dit que la station a assez bien réussi. Je commence dimanche celle de Niort : soutenez-moi du haut de votre montagne. Les conditions sont humainement favorables : on me désirait, Dieu ayant permis que mon jubilé de 1851 ait laissé un bon souvenir. Que l'esprit de Dieu descende dans mon âme et y demeure, ces quarante jours, pour le salut de ce bon peuple.

Gaston de Ségur est revenu à Paris complètement aveugle. Quelques médecins parlent d'une opération à tenter au printemps : j'en espère peu, mais tout de la sainte Vierge. Notre ami est toujours bien saint : sa gaieté est inaltérable, sa simplicité admirable, sa piété touchante. Le Pape, qui l'aime très particulièrement, lui a fait un bien beau cadeau et qui honore plus encore

le cœur qui a imaginé de le faire que celui qui a été digne qu'on le lui fit. Pie IX a donné à Gaston la mitre qu'il portait à Saint-Pierre en définissant l'Immaculée Conception : quel trésor ! Notre ami se pose fort modestement, tout revêtu qu'il soit des insignes de l'épiscopat ; et vous pensez si je l'approuve ! La petite société de la rue du Bac va probablement se dissoudre : tout annonce que les abbés de Saint-Thomas d'Aquin seront nommés à Sainte-Clotilde. L'archevêque a, sur cette paroisse, des projets mystérieux, que je sais en partie, mais qu'on me défend de dire : je ne crois d'ailleurs pas qu'ils aboutissent. Le 44¹ sera toujours démembré.

Cher ami, écrivez-moi durant ma station : vos lettres me sont douces et utiles. Je passerai par Limoges pour rentrer à Paris, où je serai vers le 8 avril. Priez pour mon bon vieux père, dont l'état m'alarme beaucoup.

Adieu, cher frère ; je vous embrasse dans la charité de Jésus-Christ et suis

Votre tout dévoué.

CHARLES.

1. Au no 44 de la rue du Bac, l'abbé le Rebours, alors vicaire à Saint-Thomas d'Aquin, avait formé une pieuse communauté avec les abbés Taillandier, Rivié et d'Ecourtils. L'abbé de Girardin devait se joindre à eux après la dispersion des prêtres qui s'étaient réunis rue Cassette, quelques années auparavant.

LXIV

A sa Mère.

Niort, mars 1856.

Ma bonne mère, j'ai reçu ta lettre hier : je te suis bien reconnaissant de me tenir ainsi au courant de tout ce qui se passe à la maison. Les meilleures nouvelles de notre père me réjouissent ; mais ce qui me touche encore plus profondément, ce sont les pieuses dispositions dans lesquelles tu me dis que l'abbé Meige a trouvé notre bien-aimé malade. On ne peut pas empêcher notre pauvre corps de souffrir et, à la fin, de mourir ; mais lorsque les pensées de la foi viennent éclairer ces sombres mystères, et que la sainte patience chrétienne fait, d'une inexorable nécessité, un mérite éternel, on courbe plus aisément la tête et on finit par trouver même une douceur dans une loi d'ailleurs si douloureuse. Mon bon père l'éprouve dans ses maux, comme tous ceux qui s'arment, contre la souffrance, des forces qu'il va prendre. Tu penses si je serai de cœur avec vous lorsqu'on apportera à ce cher malade le pain des forts. Tu me diras le jour : je tiens à le savoir afin d'unir plus spécialement mes prières aux vôtres.

Je continue mes petits travaux, et Dieu m'y soutient fort sensiblement, car j'ai moins de misères que dans mon ordinaire de Paris. Je n'ai pas été entravé une seule fois.

Mon auditoire devient chaque jour plus pressé ; mais nous n'en sommes encore qu'aux préparations, aux impressions, aux conversations : j'entends celles qu'on a entre soi sur le prédicateur, et non celles qu'on a avec le

prédicateur ; car, celles-ci, je les attends encore. Je commence pourtant à confesser, plusieurs heures chaque jour, au moins dans les jours où il n'y a pas de prédication. Le mal est grand, ici, et les ressources sont petites. Il y a d'affreux scandales dont on est plus occupé qu'indigné... Malgré cela, on voit de bonnes âmes, quelques œuvres qui font du bien et ne sont pas sans vie. La pauvre conférence de Saint-Vincent-de-Paul est pourtant dans un état pitoyable. Je viens d'organiser l'*Association des Mères chrétiennes*, dont le centre est à Paris : la chose commence bien, et ce sera, je crois, un des meilleurs fruits de mon passage à Niort.

Au reste, chère mère, plus je vais, moins je suis surpris du peu d'action que j'ai sur les âmes, et plus je suis reconnaissant à Dieu du peu qu'il me donne d'obtenir. Dans l'ordre du salut, les petites choses sont si grandes, que, travaillât-on toute sa vie pour procurer une de ces choses et, par exemple, un degré de gloire de plus à une âme, dans le ciel, on serait payé de ses peines.

Je ne verrai pas l'évêque de Poitiers. Il ne quittera Rome que le jour où moi-même je quitterai Niort, c'est-à-dire le mardi de Pâques. J'ai le projet de passer par Limoges, mais je serai toujours à Paris avant le 8 avril. La bonne Mère m'a écrit, hier : tout le Carmel prie, chaque jour, pour le cher vieux père du jeune Père (c'est le nom que je porte là-bas). Embrasse Marie pour son parrain, en lui disant que ce parrain reçoit toutes ses commissions avec un vif plaisir et qu'il garde toutes ses belles promesses d'être sage, pour les lui rappeler quand il faudra.

Mes tendres amitiés à tous les chers nôtres ; et toi, ma bonne mère, je t'embrasse cordialement.

CHARLES.

LXV

A Monseigneur Pie.

30 mai 1856.

MONSEIGNEUR,

Vous êtes vraiment trop bon de vous occuper de moi, comme vous faites ; j'en suis profondément touché. Croyez que vous prêchez un converti et que je sens plus que jamais la nécessité de me réduire : je n'y ai, d'ailleurs, point de mérite à présent, car je suis à bout de forces et ma tête me refuse le service. On me conseille un grand repos, et je l'inaugure en allant faire des pèlerinages en Suisse, en Savoie et en France. Je ne prêcherai plus d'ici à six ou huit mois, et je ne travaillerai que selon mes forces. Je ne crois pas, cependant, en être au point que vous redoutez et qui ne laisse, pour l'avenir, que la perspective d'un état toujours languissant et d'un ministère entravé. Je suis d'avance résigné à tout ; mais je sens sous ma fatigue un fond de vie qui me rassure, et je crois bien plutôt à une épreuve qu'à une condamnation. Quant au *cadre* où vous voudriez me voir, Monseigneur, je puis bien vous certifier que je n'ai aucun parti pris pour ou contre : il me semble que j'ai vraiment livré à Dieu ma vie pour qu'il en dispose à son gré ; ma joie sera de lui obéir toujours, mais j'attends qu'il me dise clairement sa volonté. J'ai eu la présomption de penser qu'elle se déclarerait pour que j'entrasse en une forme de vie plus régulière et presque religieuse. Jusqu'ici, ni les indications extérieures ni les conseils n'ont été dans ce sens : je demeure en paix, me contentant de dire : *paratum cor meum*.

Vous me demandez, Monseigneur, de vous préparer deux alinéas théologiques. J'ai eu, en vous lisant, deux sentiments contraires : le plus tôt aperçu, parce qu'il était le plus vif, a été celui de la confusion, en voyant que vous me demandiez ce service ; le second a été de vous obéir aveuglément. Mais le moyen ? J'ai vainement, depuis lors, cherché trois ou quatre heures qu'il aurait fallu pour cela, et je pars samedi, pour voyager deux mois. Si je pouvais penser, un instant, que ma rédaction vous fût un peu utile, peut-être essaierais-je encore, — sinon en juin, où je ne m'arrêterai pas, du moins en juillet, où je resterai quelque temps au Dorat, — de vous écrire quelques pages. Mais, vraiment, est-ce la peine, Monseigneur ? Vous ferez cela en vous jouant, et le fruit de votre jeu vaudra cent fois celui de mon labeur. Cependant je suis vôtre et, si vous y tenez, j'essaierai...

Vous êtes à Niort, Monseigneur ; j'y suis de cœur avec vous. J'ai gardé de cette ville une impression profonde ; je m'y sens lié par l'âme, et je prie souvent Notre-Seigneur d'y répandre ses plus abondantes grâces. Voulez-vous dire à ces messieurs de la cure que je ne les oublie pas.

Adieu, Monseigneur, conservez-moi une affection que j'apprécie autant que je la mérite peu, et faites-moi quelquefois la charité de vos prières. Agréez, je vous prie, l'assurance du profond et affectueux respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, de Votre Grandeur,

le très humble et très dévoué serviteur,

CHARLES GAY, *prêtre.*

LXVI

À Monseigneur Pie.

Paris, 2 juillet 1856.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Grandeur une partie du travail qu'elle m'avait demandé : ce n'est ni la plus difficile, ni, peut-être, la plus importante. Espérant tout faire, j'ai traité d'abord la première question qu'indiquait votre lettre, et qui porte sur les rapports de la raison avec la foi. Mon peu de facilité naturelle, le refus que fait souvent ma pauvre tête de servir mon esprit, le court espace de temps que j'avais avant mon départ, enfin le désir extrême où j'étais de vous présenter quelque chose qui ne fût point trop indigne de vous : tout cela m'a empêché de m'appliquer à la seconde thèse. Mais vous ne serez point en peine, et mes ébauches ne vous auraient que bien peu servi. Je souhaite que vous voyiez dans celle que je vous envoie une nouvelle preuve de mon empressement à vous être agréable, et de la respectueuse affection que je vous porte. Pour le travail lui-même, je ne sais ce que vous en penserez : je le crains un peu long ; j'ai tâché du moins qu'il fût clair, et j'espère avoir été exact. Au reste, je vous le livre, comme il est juste, de tous points, puisque c'est l'office des évêques de perfectionner ce que les prêtres commencent. Changez, retranchez, ajoutez, prenez tout, laissez tout : c'est votre affaire ; et ce me sera assez d'avoir employé mon temps à vous faire plaisir.

Je pars, demain, pour le Limousin, où m'appelle la

petite fondation des Carmélites du Dorat. De là, je pense faire quelques pèlerinages, un entre autres, à Annecy, où je me sens indiciblement attiré. Ma santé et mon bien spirituel me poussent d'accord à ce voyage, qui ne se terminera, je pense, qu'à la fin d'août.

Je vous ai obéi plus méritoirement encore qu'en écrivant ces quelques pages, Monseigneur. Avec toute la loyauté et tout le désintéressement de moi qui m'ont été possibles, j'ai examiné devant Dieu la proposition que vous m'aviez faite. C'était un acte de grande démission, je vous assure ; car, dès que je vous avais compris, mon impression avait été si forte qu'elle équivalait à une évidence. Vous n'avez point permis que je vous répondisse sur le moment : vous m'avez fait promettre de tout peser au poids du sanctuaire. Je l'ai fait et j'ai vraiment tâché de considérer les choses comme s'il s'agissait d'un autre que moi. J'ai senti d'abord, en face de la proposition, une répugnance extrême et cette sorte de trouble d'esprit où se trouve un homme désorienté. J'ai passé outre en me disant qu'il s'agissait de devoirs et non pas d'attraits, et j'ai eu la ferme intention de sacrifier mes goûts, mes jugements, tout moi-même enfin, à la volonté de Dieu telle que je la reconnaîtrai. C'est un état, du reste, où la divine miséricorde de Notre-Seigneur me tient d'ordinaire, et je n'ai rien de plus à fond dans l'âme que la religion et l'amour du bon plaisir de Dieu et le désir de servir l'Église en la manière qu'il voudra.

Ceci posé, j'ai prié de tout mon cœur et je me suis mis à réfléchir. J'ai regardé, en elle-même, la place de supérieur de séminaire, et j'ai été frappé de la beauté et de la grandeur du service qui y est attaché. Je me suis ensuite examiné au regard de cette place, sous le triple rapport de la piété, de la science et de l'esprit de gouvernement, qui m'a paru être le principal. Je vous fais

grâce des discussions intérieures où j'ai dû me jeter, pour vous dire tout de suite qu'en mon âme et conscience, si, à toute rigueur, je me semblais admissible sous le rapport de la piété, — parce que, quoi qu'il en soit de mes péchés et de mes misères, je dois convenir que Dieu m'a mis dans le cœur un ancien, habituel et très fort désir d'aimer Jésus-Christ, — sous le rapport de la science j'étais insuffisant, et, par l'absence de prudence, de discernement, d'esprit enfin de 'gouvernement, j'étais non seulement peu apte à faire le bien, mais capable de l'empêcher. C'est ma conviction très profonde. J'ai regardé ensuite l'inconvénient grave d'une santé débile, quand elle n'est pas mauvaise : non que je ne fusse disposé à la sacrifier pour l'amour de Notre-Seigneur ; mais il me semblait que les inévitables dispenses où, sous peine de ne rien faire, je me trouvais réduit, étaient, dans le chef d'une maison régulière, un mal considérable. J'ai aussi pensé à l'issue (pour moi certaine) d'une pareille tentative et à la position qu'elle me ferait, soit dans votre diocèse, si j'y demeurerai, soit dans le mien, si l'on m'y agréait encore. J'ai réfléchi à beaucoup de choses très possibles, très probables, puis à mon ministère actuel, à ce que je devrais quitter, soit de surnaturel, soit de naturel ;... et encore qu'après cet examen la décision ne me parût pas douteuse, je me suis résolu à tout raconter à mon confesseur pour, en définitive, tout lui soumettre. C'est ce que j'ai fait sans tarder. M. Icard m'a écouté fort sérieusement et tout le temps que j'ai voulu. Il eût été, non seulement désireux de vous obliger personnellement, Monseigneur, mais on ne peut plus heureux de fournir à Poitiers un supérieur de séminaire. Il estime qu'après l'évêque il n'y a pas, dans un diocèse, de personnage plus important ; et la chose est manifeste, puisque le supérieur est la

source de l'esprit du clergé. Sans admettre absolument toutes les raisons que je m'étais données pour n'accepter jamais une pareille charge, il m'a dit qu'il ne voyait pas, dans l'ensemble des choses, d'indication suffisante pour m'y soumettre. C'est, m'a-t-il dit, mon impression première plutôt que mon dernier jugement ; mais enfin, c'est ce que je pense. Et il m'est clair, Monseigneur, que plus il examinera, plus il le pensera.

Je ne sais, en vérité, ce que Dieu décidera de moi. Tout en étant en paix, j'ai le sentiment qu'au point de ma vie où j'en suis, quelque chose va modifier ma position. Je suis comme un homme en voyage et qui est arrivé à un carrefour : il s'arrête pour voir l'écriteau de chaque route. J'attends que la main de Dieu me désigne la mienne, ce qui n'est point attendre un miracle, mais une de ces indications authentiques qui, par leur exacte correspondance avec l'attrait de grâce intérieur, produisent dans l'âme la certitude morale, qu'elles montrent vraiment la volonté de Dieu. Quoi que ce soit, je suis décidé à le faire ; mais j'ai beau me tourner et me retourner, je retombe toujours à ce pressentiment que j'aurai le bonheur de mourir pauvre, obéissant et servant notre sainte mère l'Église dans une congrégation religieuse.

Je vous devais tous ces détails, Monseigneur, encore que le résultat n'en soit pas conforme à vos désirs. Je m'assure que, plus tôt ou plus tard, vous reconnaîtrez que vos pensées sur moi étaient beaucoup plus hautes que moi, et que vous vous réjouirez de ce qu'en paraissant d'abord vous contrarier, je vous ai épargné, par le fait, des déceptions pénibles. Si vous avez la bonté de m'écrire, voudrez-vous adresser votre lettre rue Cassette : elle me sera renvoyée où je serai.

Agréez, Monseigneur, avec la nouvelle assurance de

mon profond respect, celle de mon cordial et inaltérable attachement.

Votre très humble et très obéissant serviteur.

CHARLES GAY, *prêtre.*

LXVII

A Monseigneur Pie.

Le Dorat, 13 juillet 1856.

MONSEIGNEUR,

Votre lettre m'est revenue de Paris au Dorat, où je suis depuis huit jours et pour une semaine encore. Je suis bien heureux que vous n'ayez pas été mécontent de mes pauvres petites pages : pour le reste, je vous promets bien de faire ce que je pourrai ; mais, vraiment, que sera-ce ? Je suis, ici, très occupé ; je n'ai pour bibliothèque que celle d'un excellent curé qui a trop de ministère pour avoir besoin de beaucoup de livres. Enfin comptez sur tout mon bon vouloir. Je suis touché et confus de la pensée qui vous est venue de m'emmener au concile¹. Mon Dieu ! Monseigneur, que pensez-vous de moi que vous me parliez comme vous faites ? Vous me connaissez bien peu ; votre cœur abonde en charité : c'est toute l'explication que je me donne de vos sentiments envers une aussi chétive personne. Quant à vous suivre à ce concile, j'y ai beaucoup pensé, non au point de vue de la santé, mais au point de vue de la grâce qui, par votre amitié, s'offrait à moi si inopinément. Je dis grâce, parce que je

1. Concile provincial de Périgueux.

l'estime telle, et véritablement fort grande, non seulement à raison des lumières qu'on peut recevoir dans de telles assemblées, mais encore à cause d'un amour plus grand que cela ne peut manquer d'inspirer pour l'Église. Je vous confesserai bien que j'ai senti beaucoup de répugnance à vous laisser espérer un secours, lorsque j'étais moralement sûr que vous ne le trouveriez pas. Malgré tout, voyant qu'en somme je ne remplaçais qu'un zéro, puisqu'aussi bien, si vous ne m'aviez pas, vous n'auriez personne ; que, partant, vous restiez dans la condition où vos intentions premières vous avaient déjà mis ; que, pour moi, cette occasion était unique et pouvait concourir à mon bien spirituel ; que, les circonstances extérieures de voisinage et de liberté la favorisant, il semblait que Dieu l'eût ménagée lui-même, j'ai fini par trouver que les avantages l'emportaient sur les inconvénients, et je me suis dit que, si vous ne changiez point de vues, j'accepterais votre offre. Mais alors, Monseigneur, en me disant que vous comptez décidément sur moi, ayez la bonté de m'écrire ce dont vous pensez qu'il sera question devant moi ; car, si je suis pris à l'improviste, je vous assure que je ne servirai de rien. Vous ne sauriez croire à quel point je puis oublier les choses que j'ai le mieux sues : cela, joint à un défaut de présence d'esprit, m'annule absolument dans des rencontres où il faut discuter des matières théologiques. N'y a-t-il pas quelque programme ? Si cela est, daignez me l'envoyer.

Quant à l'autre offre que vous me faites, et la manière dont vous me la faites, elle me touche profondément. Monseigneur, je vous dirai naïvement où j'en suis. Oui, je sens plus que jamais que ma position doit changer, et tout m'annonce que ce changement n'est pas éloigné. Depuis un an au moins que le bon Dieu m'a mis ces pensées dans le cœur, j'ai toujours cru que l'année ne

se terminerait point sans que je susse où diriger mes pas. C'est afin d'obtenir de Dieu les lumières nécessaires, que j'ai résolu de faire les pèlerinages dont je vous ai parlé, et de prier de toutes mes forces, pour ensuite me mettre en retraite et prendre un parti. C'est au mois d'août, et maintenant après le concile, que je ferai mes pieuses courses ; c'est en septembre que je ferai ma retraite à la Solitude d'Issy. Là se décideront toutes choses. Malgré les difficultés que je vois tout d'abord à l'acceptation d'un canonicat à Poitiers, et les craintes, je crois, très motivées que cette voie m'inspire, je ne me sens pas pour cela cette répugnance presque absolue que me causait la supériorité du grand séminaire. Mais, tant pour avoir raison de ces difficultés que pour examiner les attrait persistants et très forts que je garde pour une vie humble, pauvre, obéissante et apostolique, je suis décidé à ne rien décider qu'après ma retraite. Que si donc, ce dont je doute, vous pouvez laisser vaquer jusque-là votre bénéfice, et que vous le vouliez, laissez-le. Si vous ne le voulez ou ne le pouvez, donnez-le : ce me sera l'indication que Dieu ne veut pas que j'y pense. Ce que je vous demande instamment, et vraiment comme un dû, à cause des offres que me fait votre bienveillance, c'est de prier Notre-Seigneur de m'incliner du bon côté, lequel est celui de son bon plaisir.

Adieu, Monseigneur ; recevez, je vous prie, l'assurance du très profond et bien affectueux respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble et tout dévoué serviteur.

CHARLES GAY, *prêtre.*

LXVIII

A M. l'abbé Perdrau.

Le Dorat, 25 juillet 1856.

Bien cher ami, c'est ici que j'ai reçu votre lettre du jour de saint Bonaventure ; j'y suis depuis près de trois semaines et pour quelques jours encore. Oui, notre petit couvent est fondé ; Notre-Seigneur est chez lui et nous sommes chez Notre-Seigneur. Je dis *nous* pour bien des raisons ; car, par nécessité autant que par dévotion, je passe dans cette chère maison une partie de mes heures ; et puis, quand je n'y serai plus, j'y demeurerai encore : Dieu l'ayant ainsi disposé, une bonne partie de mon cœur est ici, désormais. C'est mon centuple, et Dieu, qui est magnifique, me le donne sans que j'aie rien quitté. Je n'ai jamais tant senti ce que c'est que d'être père : c'est bien doux, car c'est bien divin. Ces jours du mois de juillet compteront parmi les plus heureux de ma vie.

C'est le 8 que le petit troupeau est arrivé de Limoges ; la bonne Mère ¹, presque mourante, vint un peu plus tard avec deux autres sœurs, qui ne venaient que pour elle et s'en sont déjà retournées. Quand elle fut en face de cette maison depuis si longtemps rêvée, nous eûmes la scène la plus touchante ; elle était là, ne pouvant se soutenir elle-même et ne faisant un pas qu'appuyée aux bras de ses sœurs. Elle leva les yeux au ciel et joignit les mains avec une expression de bonheur indi-

1. Thérèse-Madeleine.

cible ; puis, après un moment de silence : « C'est la fin, dit-elle ; je chante le cantique du vieillard Siméon. » — C'est le troisième couvent qu'elle fonde¹. — Encore qu'elle eut l'air qu'on a quand on expire, elle dit d'une voix accentuée : « A la chapelle ! » Mais, sachant de quel prix elle paie ces actes d'énergie, dont son âme vaillante la rend capable, en quelque état que soit son corps, je ne voulus point permettre qu'on l'y conduisît. On la transporta dans son lit que, depuis, elle n'a guère quitté. Cependant, rien n'annonce qu'elle soit plus malade, et, quoique j'aie la presque certitude qu'elle ne vivra plus bien longtemps, j'espère que Dieu lui donnera, pour nous, quelques mois, peut-être quelques années.

Le surlendemain, la chapelle n'étant pas encore prête, je célébrai la première messe dans la salle du Chapitre : les seules Carmélites y assistaient ; elles étaient douze en y comprenant les converses et la tourière. La Mère, dont la cellule touche le Chapitre, put assister au saint sacrifice à travers les portes ouvertes, et ce fut la première à qui je donnai la sainte communion. Vous devinez, mieux que je ne sais le dire, l'onction, la dévotion, la joie que nous causait cette première messe, dite presque en secret. La maison est toute dédiée au mystère de Nazareth, et Nazareth même est son nom. Jugez s'il convenait que Notre-Seigneur vînt ainsi, tout d'abord, au cœur de la maison, loin de tout œil séculier ou profane : c'était le huitième anniversaire du jour où j'avais vu la sainte Mère, à Limoges, pour la première fois, et où Dieu avait si fortement uni mon âme à la sienne. Le lundi suivant, fête de saint Bonaventure, je célébrai la messe publique dans notre petite chapelle ; je prêchai un peu, et la parole de Dieu fit couler bien des larmes. Le

1. Avant cette fondation du Dorat, Mère Thérèse-Madeleine avait fondé les Carmels de Limoges et de Tulle.

surlendemain, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, je parlai sur la sainte Vierge ; le vendredi, j'inaugurai le chemin de croix. On pose le clocher, dont on usera, demain, pour sainte Anne. Toutes choses s'achèvent pour que nos chères filles soient bientôt chez elles, libres des ouvriers et du bruit. Ce soir, les murs de clôture seront finis ; encore huit jours, et le monastère sera fermé. Voilà donc un lieu de plus, dans le monde, où Notre-Seigneur sera béni, aimé, servi, chanté ; où il descendra chaque jour, où il répandra ses grâces, où les âmes viendront s'abriter, se pacifier, s'abreuver. J'épuise la puissance qu'a mon cœur d'être reconnaissant : vous pensez si cela achève de m'attacher à Jésus-Christ ; je sens que ma vie, que je lui dévoue tout entière, ne paiera point cette seule grâce d'à présent, qui en a suivi tant d'autres et dont tant d'autres sortiront ; car, j'en suis sûr, c'est une racine que ce fruit-là ; ma vie sacerdotale en sera toute changée. Dieu dispose, pour moi, des combinaisons bien inattendues : je vous les dirai à Paris ; rien n'est décidé et ne se décidera qu'au mois de septembre, après mes pèlerinages, que je vais faire, et dans une retraite que je ferai dans la Solitude d'Issy. Priez beaucoup pour moi, car mon avenir va se décider là.

En attendant, vous ne devineriez pas ce qui m'arrive : il serait trop long de vous dire comment j'en suis venu à l'accepter et même à m'en réjouir, après y avoir eu de la répugnance et en avoir éprouvé quelque crainte. Enfin, j'accompagne l'évêque de Poitiers au concile de Périgueux, comme son second théologien. Depuis que je me suis acclimaté à cette pensée, elle m'est devenue fort douce et je ne puis vous dire avec quel goût je travaille en vue de cette sainte assemblée. J'ai à préparer quelques parties touchant la défense de la foi et je m'y sens une ardeur, une facilité qui viennent de plus haut que mon

cœur. Je pars pour Poitiers le 30 ; le 31, nous allons prendre l'évêque d'Angoulême ; le lendemain, nous serons à Périgueux, pour y demeurer jusqu'au 10. De là j'irai à Lyon, à Ars, à Annecy, à la Salette ; puis, par Clermont, je reviens à Limoges, et je serai à Paris au commencement de septembre. Ma santé est toujours médiocre ; le bon Dieu ne veut pas que je me repose comme il faudrait : ce qui signifie qu'il ne faut pas que je me repose. Cependant, cela viendra en son temps.

Cher ami, je vous suis bien tendrement attaché dans la charité de notre bon Maître.

Votre frère, CHARLES.

LXIX

A sa Sœur.

La Salette, 4 septembre 1856.

Chère petite sœur, ce te sera, j'en suis sûr, une consolation, de recevoir une lettre datée d'ici ; et je te l'écris, ce me semble, autant par devoir que par affection. C'est une petite justice rendue à ta foi et à ta constante piété envers ce doux miracle.

Tu sais que, dans le commencement, impressionné par le partage où je voyais des hommes très graves, j'étais peu favorable à l'apparition. Mes doutes étaient tombés en grande partie, il y a un an, devant le Mandement si péremptoire de l'évêque de Grenoble ; mais ce que j'en pouvais garder a bien vite fini de s'évanouir ici. Sur cette montagne, tout parle et tout prouve. La disposition des lieux, qui ne laisse pas la moindre possibilité à la

supercherie ; les innombrables témoignages, impossibles à récuser sans nier sa propre raison ; les fruits de sainteté dans tout le pays, les grâces obtenues ; enfin, les ineffables sentiments que l'on éprouve en s'agenouillant sur cette terre, foulée ou plutôt caressée par notre céleste Mère : tout met l'âme dans une telle lumière qu'on peut appeler cela l'évidence. Oh ! ma bonne Céline, qu'on est bien ici ! Certainement, il faut que tu y viennes : la route est rude, mais pas impossible pour qui peut, pendant deux ou trois heures, se laisser porter par un mulet ; à pied, la montagne est terrible : celle de la Grande-Chartreuse est une colline à côté de celle-là.

Nous sommes arrivés, hier soir, par un ciel étincelant d'étoiles, et que le croissant de la lune argentait. Quand nous avons été à un quart d'heure du plateau où est l'église, nous avons entonné le *Magnificat*, puis l'*Ave maris Stella* ; et c'est en chantant ainsi que nous avons mis le pied sur ce sol sacré. Des chants répondaient aux nôtres : ils sortaient de la chapelle, où les pèlerins, toujours fort nombreux, étaient réunis pour la prière du soir. Nous avons couru plutôt que marché, afin de ne rien perdre, et nous avons fait ainsi nos premières dévotions à la Reine de ce lieu.

On ne peut rien faire ici que prier. Les horizons sont beaux, mais c'est vu tout de suite ; l'architecture de l'église est heureuse, mais en cinq minutes on en a fait le tour. Au dehors et au dedans la société ne manque jamais ; mais on n'est point en goût de longues conversations dans un lieu qui parle tant lui-même. Se souvenir, méditer, adorer, supplier est toute l'occupation qu'on a, et les heures volent plus qu'elles ne passent.

Tu penses bien qu'ayant le cœur si ouvert du côté de Dieu, j'ai soigneusement rassemblé toutes mes affections de la terre, afin d'en parler à Celui que je prie. Ce matin,

j'ai dit la messe pour mes immenses besoins spirituels ; et, demain, je la dirai pour tous ceux qui, à un titre naturel ou surnaturel, me sont chers ici-bas.

Mes excellents compagnons ¹ me quitteront à Grenoble : ils poursuivent leur course jusqu'à Marseille, pour visiter la sainte Baume et profiter un peu de la mer. Moi, j'irai voir le curé d'Ars, et de là je me rendrai à Limoges, d'où je t'écrirai pour m'annoncer à Trasforêt.

Adieu, chère petite sœur, je t'embrasse tendrement.

CHARLES.

LXX

A Monseigneur Pie.

Le Dorat, 22 septembre 1856.

MONSEIGNEUR,

Je vous écris ce mot, du Dorat où je suis depuis deux jours, et pour deux jours encore. Mercredi, je pars pour Paris, et, dès mon arrivée, je me mettrai en retraite, afin de connaître décidément la volonté de Dieu. Je viens de faire, à cette intention, mes nombreux pèlerinages, j'ai réfléchi beaucoup, consulté selon l'occasion ; j'ai surtout prié de toutes les forces de mon âme. Maintenant je suis bien en paix, et j'ai confiance que d'ici à peu de temps le dessein de Dieu me sera connu par les voies régulières. Je ne vous dis pas encore, Monseigneur, de quel côté mon âme penche le plus, puisque cette pente n'est pas ce qui décidera les choses ; mais j'ai

1. MM. l'abbé le Rebours et l'abbé Taillandier.

senti le besoin de vous dire que le moment d'être fixé approchait, afin d'exciter votre charité à prier pour moi davantage. Quoi qu'il arrive, vous saurez, d'ici à une dizaine de jours, la voie où j'aurai résolu d'entrer ; au sortir de ma retraite j'aurai l'honneur de vous l'écrire. Quelle que soit l'issue de ceci, soyez bien persuadé, Monseigneur, que ma gratitude envers vous sera éternelle, pour l'extrême bonté que vous n'avez cessé de me montrer, et qu'en toute condition, comme en tout temps, elle vous assurera l'entier dévouement de mon cœur.

Agréez, je vous prie, Monseigneur, l'assurance du profond respect et de l'inaltérable affection avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

CHARLES GAY, *prêtre.*

LXXI

A Monseigneur Pie.

Paris, 11 octobre 1856.

MONSEIGNEUR,

Je suis sorti de retraite hier, et je m'empresse de vous dire ce que Dieu a décidé pour moi : il me donne à vous, Monseigneur. On a trouvé qu'il y avait autant d'indications providentielles de votre côté qu'il y en avait peu de l'autre ; c'était ce que je trouvais moi-même depuis quelque temps ; et cela, joint à bien d'autres choses, m'inclinait fort vers vous. Toutefois, je n'ai voulu que prier, croire et obéir ; et je m'assure que, grâce à Notre-Seigneur, c'est purement ce que j'ai fait. Je me donne donc de toute mon âme à ce dessein de Dieu sur moi.

Les sacrifices que cette volonté m'impose ne me sont rien auprès de la joie que je sens de la connaître avec certitude et de pouvoir m'y dévouer. Monseigneur, vous aurez été l'instrument d'une grande miséricorde de Dieu envers moi ; vous ne doutez pas de ma reconnaissance : je tâcherai de vous la prouver mieux que par des paroles, et je ne souhaite rien tant que d'en trouver beaucoup d'occasions. Je ne sais pas l'utilité que vous tirerez de moi : je prie Dieu qu'il y en ait une et qu'elle soit aussi grande que vous avez pu l'espérer. Mais ce que je sais bien, c'est que vous trouverez toujours en moi une volonté très fervente de servir Dieu, sous votre conduite, et de seconder votre zèle pour l'Église. Je m'estimerai trop heureux s'il m'est donné de vous épargner quelques peines et de vous aider dans l'accomplissement de vos vœux. Que dire de plus, Monseigneur ? Puisque Dieu l'a réglé ainsi, vous serez mon évêque et je serai votre prêtre : je ne sais rien de plus éloquent. Et j'admire la bonté de Dieu d'avoir mis d'abord tant d'amitié pour moi dans un cœur où il avait résolu de placer sa sainte autorité sur moi. Croyez bien qu'il n'a pas laissé l'ouvrage à moitié, et qu'il a rempli d'affection pour vous le cœur qui va vous devoir l'obéissance.

Tout le fond de l'affaire se trouve donc réglé par cette décision. Quant à l'exécution, je suis aux mains de Dieu et aux vôtres, Monseigneur ; mais je souhaite qu'il n'y ait rien de prompt. J'ai vingt bonnes raisons à ce souhait, dont vous devinerez plusieurs. Il me paraît fort bien arrangé que je pusse demeurer tout l'hiver à Paris, et même le printemps. Je compte m'y reposer en travaillant chez moi ; je ne prêcherai ni l'Avent ni le Carême, et je n'accepterai point de prédication accidentelle. La conscience m'y engage plus que jamais, car je dois vous arriver le moins infirme qu'il sera possible.

Dieu s'expliquera par l'événement qui doit me laisser près de vous une place libre ; mais je voudrais savoir de vous ce que, l'événement arrivé, je puis prendre de temps pour disposer mon départ de Paris. Au reste, je pense que la première chose à faire, quand nous en serons là, sera d'aller passer près de vous quelques jours, pour voir où et comment me caser dans la ville : ce n'est pas chose commune de trouver un gîte commode, et cela importe beaucoup à la vie d'ici-bas. Je ne dirai la nouvelle voie, que la bonté de Dieu et la vôtre m'ont ouverte, qu'au très petit nombre d'amis dont j'ai cru bon de pressentir l'avis et dont j'ai tenu à exciter la prière. Je ne préviendrai même pas ma famille : c'est un des points de l'horizon sur lesquels j'ai à fermer les yeux. Mon père a quatre-vingt-quatre ans et, de plus, est habituellement malade ; ma mère a un besoin de moi qui ne se peut imaginer, non pour l'âme, grâce à Dieu, mais pour le cœur. Permettez-moi de vous prier de les recommander à Dieu, quand je devrai les quitter pour vous suivre.

Vous avez dû recevoir les épreuves des décrets avec une lettre : le paquet est parti, il y a huit ou neuf jours. Adieu, Monseigneur. Il me semble que vous aurez, de m'écrire sans tarder, un besoin tout pareil à celui que je sens de recevoir de vous une lettre. Adieu : je vous réitère, mais avec plus d'intensité que jamais, l'assurance des sentiments de profond respect et de tendre affection avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

de Votre Grandeur,
le très humble et tout dévoué fils,

CHARLES GAY, *prêtre.*

LXXII

A Mère Thérèse-Madeleine.

Paris, 11 octobre 1856.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

Je suis sorti de retraite hier ; tout est déclaré, accepté : le bon Dieu m'envoie à Poitiers. Qu'il soit béni ! Je ne vous dirai jamais toutes ses miséricordes. C'est mercredi que je suis allé tendre le cou au glaive de l'autorité de mon père spirituel. C'est bien en vérité que je l'ai tendu, ne prévoyant pas dans quel sens il frapperait, et décidé à tout recevoir sans mot dire. Je ne prétendrai pas que je me sois rendu sans émotion dans cette petite cellule, où des choses si graves pour moi allaient se décider ; mais Dieu m'a si bien tenu que j'avais dans l'âme, en même temps qu'une très inébranlable volonté d'obéir, les yeux fermés, une joie très vive de faire à Notre-Seigneur cet abandon de moi-même, en esprit de foi. J'ai voulu recevoir à genoux cette décision, qui était pour moi parole de Dieu. Quand j'ai vu que c'était Poitiers (encore que j'eusse penché de plus en plus de ce côté, pendant ces derniers mois), telle était ma disposition intérieure que je n'ai pas ressenti de soulagement, mais un grand calme, et je me suis donné tout entier à la volonté de Dieu pour elle-même.

Après que j'eus fini d'écouter mon confesseur, je m'allai jeter devant le Saint-Sacrement, et là je répandis mon âme et dis à Dieu, du fond du cœur : « Mon Seigneur, être en un lieu ou en un autre, il n'importe aucunement ; car, de vrai, je ne suis pas dans un lieu mais en vous,

qui êtes ma vraie patrie et mon unique séjour. Et, quant à me donner à quelqu'un ici-bas, à celui-ci plutôt qu'à un autre, vous voyez bien que j'y suis indifférent ; car c'est à vous que j'appartiens, et à vous seul, et, à cause de cela, à tous ceux à qui il vous plaira de me donner. » — Et c'était bien le plus intime de mon âme qui lui criait cela !

Que je vous dise quelques mots de la clôture de ma retraite, et comment Notre-Seigneur m'a consolé de demeurer encore dans le monde, au moins par l'extérieur.

C'était jeudi soir. J'étais seul dans la petite chapelle de la Solitude, en prière bien intime et bien fervente ; et j'avais l'âme tout épanouie du côté des choses divines. Cette pensée me vint, qui arrêta toutes les autres et me prit tout entier : Il me sembla que Dieu me voulait *religieux de Jésus*. Et comme je regardais, dans ces mots, la lumière qu'ils contenaient, je compris que je devais être religieux de Jésus, comme Jésus l'était de son Père ; que je devais n'avoir plus pour bien en ce monde que Jésus, lequel, prenant tous mes biens naturels, que je lui donne afin qu'il en reste l'unique maître, me laisse pourtant user de ce qui est nécessaire à mes besoins et nécessaire à ma position ; que je devais ne plus prendre de plaisir volontairement, en ce monde, qu'en Jésus, l'ayant pour unique joie comme unique fortune, sans cependant quitter visiblement les choses et manières d'être où, d'ordinaire, les hommes prennent des joies légitimes. — C'était ma chasteté, comme l'autre ma pauvreté. — Je devais demeurer, par le fond de l'âme, dans une telle dépendance de Jésus qu'il fût le principe de mes actes, de mes pensées, de mes paroles, de mes désirs et même de mes mouvements : ce qui est pratiquer l'obéissance. Enfin, je devais n'habiter qu'en Jésus, ne laissant mon âme séjourner dans aucune chose créée, par une attache

consentie ; ne manquant jamais de rentrer en Jésus, lorsque, par la nécessité des relations et par l'inévitable distraction qu'elles entraînent, je suis comme allé au dehors : ce sera ma clôture. — Puis, comme il ne peut y avoir de religion sans un lien qui vous attache pour toujours à l'état embrassé, ce lien sera l'amour.

Tout cela, au fond, est si simple, si divin, si conforme à mes attrait, que, sans demander permission, je me suis constitué, dès le lendemain, à la messe et à la communion, novice de la religion de Jésus. Et j'ai demandé au Saint-Esprit d'être mon maître, mais le Saint-Esprit opérant et enseignant dans la très sainte Vierge, sans laquelle aucune vraie religion de Jésus ne peut s'accomplir.

J'ai la confiance que cette pensée m'est venue de Dieu. C'était, au reste, l'état de la sainte Vierge, qui n'était pas religieuse et qui, cependant, était religieuse de Jésus ; qui, vivant sur la terre, était élevée au-dessus de tout l'ordre terrestre, et menait une vie céleste sous une apparence humaine et commune. Tout ceci m'a semblé l'aboutissant de mes aspirations, l'idée de Dieu sur ma vie, la forme de sainteté où je dois tâcher de me mouler, et la solution des contradictions apparentes qui se sont trouvées entre les goûts de mon âme et l'infirmité de mon corps, et entre les diverses indications que Dieu semble m'avoir données par le dehors. Voilà, chère mère, ce que je vous dirai de principal aujourd'hui, et c'est au moins tout ce qu'il vous importait de savoir. Vous êtes la première personne à qui j'écris : la seconde va être l'évêque de Poitiers. Vous comprenez que cela ne change rien pour le moment, et j'ai la pensée et l'espérance que je passerai encore du temps ici, me reposant dans un facile travail. On ne veut pas que je prêche du tout et, par conséquent, il n'y a pas pour moi de carême. Je ne dirai rien

de tout ceci avant le temps, à moins de quelque ouverture providentielle : j'entends du côté de la famille. Et, pour les quelques amis à qui je dois la confiance d'une solution à laquelle j'ai dû les intéresser, je leur recommanderai le secret... Je ne suis pas trop mal de santé : je retourne, demain, à Maisons.

Adieu, chère Mère; bonne fête le 15.

Votre frère, CHARLES.

LXXIII

A Monseigneur Pie.

Paris, 3 novembre 1856.

MONSEIGNEUR,

J'ai manqué la visite que M. Héline est venu me faire avant de quitter Paris. Sans cela, il vous aurait porté cette lettre, que je vous devais en réponse aux deux dernières que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je suis plus reconnaissant que je ne sais vous le dire, de vos bontés à mon endroit : je me demande toujours avec étonnement quelle en est la source ; mais, en définitive, j'en fais comme des bontés de Dieu, qu'on reçoit sans pouvoir les comprendre. Je suis tout habitué déjà à cette pensée d'être à Poitiers, et la perspective d'y servir l'Église sous votre direction me donne une joie inexprimable.

.
 Voyez la bonté de Dieu, et comme, dès qu'on connaît ses volontés, on a raison de ne s'inquiéter d'aucune de

leurs conséquences. Je vous avais confié mon souci à l'endroit de mes bons parents ; et que je vous remercie des prières que vous m'avez promises pour eux ! Elles ont eu déjà leur effet. Je n'ai pas tout dit ; on ne sait rien de la décision prise ; mais j'ai trouvé, un jour, une ouverture si favorable, que, pensant la chose préparée par Dieu même, j'en ai tout de suite profité. J'ai fait voir les inconvénients plus que jamais sentis, de ma position présente..... J'ai dit un mot de mes préoccupations de vie religieuse, nées du sentiment où j'étais de mon isolement et de certains besoins profonds de mon âme ; j'ai dit, enfin, vos offres si bienveillantes et persistantes et les raisons qui les rendaient pour moi si dignes d'examen. On a tout compris et, tant par dévouement pour mes vrais intérêts que par esprit de religion, on a tout accepté d'avance. Je n'ai pas poussé plus avant, puisque c'était assez pour m'ôter toute sollicitude et me tenir assuré que, le cas échéant de mon appel à Poitiers, au prix de quelques larmes facilement consolées, j'aurai le terrain libre du côté de ma famille. Vous devinez, Monseigneur, combien je suis heureux de ceci. La conscience n'avait rien, sans doute, à y voir, mais le cœur y avait quelque peine ; et maintenant il n'y a plus d'ombre devant moi. Je suis vôtre dès à présent pour l'œil de Dieu, et, pour celui des hommes, je le serai quand Dieu voudra. J'attends, non seulement patiemment, mais avec joie, trouvant que ce temps m'est bien nécessaire pour préparer, sous main, ma séparation d'avec mon petit troupeau, et pour reprendre des études que mes continuelles prédications m'avaient fait laisser depuis six ans, plus que je ne l'aurais voulu et peut-être dû. Je m'occupe un peu de droit canon, dont on ne donnait aucune notion à l'époque de mon séminaire ; le soir, je travaille sur les saints Pères. Je veux lire un peu à fond *notre* grand saint Hilaire, après toutefois quelques Pères apos-

toliques dont mon âme a grand'faim. J'ai parlé, un instant, maison avec l'abbé Héline : je lui ai laissé pleins pouvoirs, sous la réserve d'un avis préalable qu'il me donnera avant de terminer. Gaston de Ségur va bien ; il est revenu heureux de vous plus qu'il ne se peut dire, et se promet de garder scrupuleusement les règles que vous lui avez tracées pour son ministère.

Adieu, Monseigneur. Pardon pour cette lettre si griffonnée. C'est avec le sentiment du plus profond respect et de l'affection la plus vive que je suis,

de Votre Grandeur,
le très humble et tout dévoué fils,

CHARLES, *prêtre.*

LXXIV

A Monseigneur Pie.

Paris, 16 novembre 1856:

MONSEIGNEUR,

M. l'abbé de Montbron a remis chez moi votre excellente lettre. J'étais absent quand il est venu, et, depuis, je ne l'ai pas revu. Il m'eût été impossible de quitter Paris en ce moment, et ce voyage n'était d'ailleurs pas nécessaire : M. Héline suffisait. Vous savez sans doute l'heureuse occasion qui s'est rencontrée de faire examiner la maison mieux que je ne l'aurais pu faire moi-même. M. Héline va donc tout terminer.

Vous êtes mille fois bon, Monseigneur, dans la proposition que vous me faites : j'y ai bien réfléchi, et je

l'accepte quant au fond ; j'y vois beaucoup d'avantages et j'échappe, en y souscrivant, à de graves inconvénients, dont le moindre n'était pas l'incertitude de l'époque où je devrai quitter Paris. Je suis bien un peu confus, Monseigneur, de ce que vous voulez m'admettre à votre conseil ; ce sera très assurément pour y mettre en pratique la recommandation de saint Jacques : *velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum* ; et, mieux encore, car je devine aussi bien ce que j'aurai là à entendre et à apprendre que je vois peu ce que j'y pourrais dire. Enfin, ce me sera assez que vous l'ayez voulu ; et, tant que vous le voudrez, je le voudrai avec vous. Pour ce qui est des Lettres de grand vicaire, cela me paraît bien aussi un peu haut pour ma taille ; mais je comprends que ce titre est comme nécessaire pour justifier mon départ d'ici et mon installation auprès de Votre Grandeur. De bon cœur je vous remettrai ces Lettres, dès que le canonicat me sera échu ; et, tout en sachant bien gré à M. Samoyault et à M. Héline de la bonne intention qu'ils ont que je les garde, j'aime mieux vous les rendre. Sachez bien, Monseigneur, que je préférerais toujours ce qui est le plus conforme à l'esprit de notre sainte mère Église, et qu'après le bonheur d'accomplir sa volonté, je n'aurai pas de plaisir plus vif que de me ranger à vos désirs. Moins je serai en évidence, plus je serai content : voilà mon premier besoin que je vous dis fort sincèrement.

. Permettez-moi de vous demander une grâce : je souhaiterais beaucoup, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, ne quitter Paris qu'au mois de mai, tout en recevant vos Lettres au mois d'avril. De plus, je voudrais bien que vous ne comptassiez pas trop sur moi, cet été : j'entends que j'eusse la liberté d'aller et de venir, selon que je prévois en avoir besoin. Cette liberté, qui ne vous

prive de rien, ce me semble, me paraît a moi très utile, soit pour vaquer à d'inévitables ministères, soit pour adoucir à mes parents d'ici et de là, par des séjours dans leurs propriétés, la peine d'une séparation à laquelle rien jusqu'ici ne nous a habitués. Si vous agréez tout ceci, j'irai près de vous en mai, pour m'installer matériellement et prendre le premier air de Poitiers ; puis, un mois passé là, j'irai, selon le besoin, soit à Paris, soit en Limousin, et je vous reviendrai pour tout de bon en octobre.

Adieu, Monseigneur. Avec quelle joie je recevrai votre prochain travail ! le mien est tout à vous et je suis trop heureux que vous trouviez qu'il vous peut servir. Agréez, je vous prie, les sentiments de profond respect et de filiale affection avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

de Votre Grandeur,
le très humble et tout dévoué serviteur,

CHARLES, *prêtre.*

LXXV

A Monseigneur Pie.

Maisons, 31 mars 1857.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu votre bonne lettre et la pièce officielle qui la contenait : je vous remercie de l'une et de l'autre. J'ai reçu, comme des mains de Notre-Seigneur, ces nombreux et grands pouvoirs que vous daignez me confier, et je l'ai bien prié de me donner la grâce de n'en

user jamais que dans son saint esprit et pour sa gloire. Cette date de l'Incarnation me touche beaucoup : c'est si fort mon mystère de prédilection ! C'est cela qui m'a regagné à Dieu ; c'est ce qui m'y tient étroitement et, je je pense, indissolublement attaché ; c'est ce que je médite et scrute, chaque jour ; c'est ce dont j'aime, par-dessus tout, à parler ; c'est ce que je prêche de préférence. Aussi, cette petite rencontre m'a semblé comme la signature visible du bon Dieu sur le dessein où je m'engage ; et j'en ai eu l'âme dilatée et affermie.

Monseigneur, puisque vous avez l'extrême bonté de me proposer d'écrire à l'archevêque de Paris, je l'accepte avec reconnaissance. Ma démarche sera ainsi plus facile et l'issue en sera plus assurée, quoique, vraiment, il n'y eût guère de doute. Je pense que vous entendez que je remettrai moi-même votre lettre à Mgr Morlot. Si je ne me trompe, il suffira que je sache que vous lui avez écrit directement : j'irai le voir aussitôt. Dès que je lui aurai parlé, je m'empresserai de vous écrire. Au reste, le temps se fait proche où je ne vous écrirai plus, et je m'en réjouis.

Merci de la permission que vous me donnez pour la chapelle : elle m'est infiniment précieuse, et je vais tout de suite me pourvoir à Rome par l'entremise du Père Jandel, que j'ai le bonheur d'avoir pour ami très intime. Vous m'autorisez bien, n'est-ce pas, à m'intituler, dans ma requête, votre vicaire général ? J'imagine que cela en favorisera le succès. Que si même il était utile, je vous l'enverrais pour l'apostiller ; mais je crois qu'il suffira que le Père Jandel libelle ma supplique.

Non, je n'ai pas lu J. Simon, et n'ai point envie de le lire. Que peut-il dire qu'on n'ait dit cent fois, et cent fois réfuté ? Et puis, l'étude positive de notre foi est si attrayante, si vivifiante, si reposante, que, tant que l'obli-

gation n'existe pas de s'occuper de ceux qui la nient, je cède à la tentation de les laisser.

Adieu, Monseigneur; ayez la charité de prier pour moi comme pour quelqu'un qui est tout vôtre, et agréez, je vous prie, l'assurance du très profond respect et de la très vive affection avec lesquels je suis,

de Votre Grandeur,
le très humble et tout dévoué fils,

CHARLES, *prêtre.*

LXXVI

A Monseigneur Pie.

Paris, 29 avril 1857.

MONSEIGNEUR,

Il est bien temps que je vous écrive: je ne voulais le faire que pour vous dire la conclusion de notre affaire avec Son Éminence, et c'est lundi seulement que j'ai pu avoir le dernier mot. Votre lettre reçue, je m'étais mis en quête d'une occasion pour voir le cardinal, et je ne l'avais pas trouvée tout de suite. Enfin, j'eus, un jour, le bonheur de le rencontrer aux Lazaristes: il me reçut avec une grande affabilité et me laissa lui raconter toute ma petite histoire. Je pressentis bien, tout d'abord, qu'il ne me refuserait pas ce que vous lui demandiez: « Pour l'évêque de Poitiers, me disait-il, ce qui est possible est déjà fait; ce qui est impossible, on tâchera de le faire. » Mais, soit parce qu'il n'était pas encore installé, soit par une habitude de prudence qui

lui est évidemment familière, il ne voulut pas me dire, ce jour-là, son dernier mot. Je dus revenir, et, dans l'encombrement où il s'est trouvé depuis, je n'ai pu que profiter d'une réception qu'il a faite, lundi, pour l'aborder. Il m'a donné la permission que je venais chercher, me priant de vous faire agréer ses meilleurs sentiments. Il m'a demandé si je souhaitais une excorporation : je lui ai dit que non, et que je lui demandais même de ne m'en donner point ; un simple congé suffisait, et je ne voulais pas qu'il me regardât jamais comme étranger à son diocèse. J'y suis né, j'y ai été ordonné, j'y ai toujours vécu, j'y ai exercé le saint ministère, j'en emporte de très doux souvenirs, j'y laisse de précieuses affections, j'y reviendrai de temps en temps ; et qui sait si, plus tard, je n'y devrai pas tout à fait revenir ? Enfin, c'était assez qu'on me laissât aller, et c'est à quoi l'on s'est borné.

Me voilà donc tout vôtre, Monseigneur : je ne le dis pas sans émotion ; le dernier mot des choses a toujours quelque chose de solennel. Certes, je ne regarde pas derrière moi ; mais vous ne m'en voudrez pas de sentir ce que je laisse, et d'éprouver un peu d'effroi d'une vie nouvelle où de plus grandes responsabilités pèseront sur mon âme, où mes devoirs seront plus étendus, et où, vous excepté, Monseigneur, je n'aurai plus d'amis près de moi. Vous m'en vaudrez plusieurs, je le sais, et peut-être le bon Dieu daignera-t-il m'en faire là-bas. Mais enfin, j'en quitte, qui me sont bien dévoués, et ceux-là ne se trouvent pas tous les jours. Je me laisse aller à vous dire cela, Monseigneur ; mais croyez bien que la paix et la joie dominant tout dans mon âme : la paix, parce que je suis sûr de faire la volonté de Dieu ; la joie parce que je vais auprès de vous, et que je fonde sur ce voisinage l'espérance de servir enfin la sainte Église. J'en ai un désir bien ardent et je me livre à vous pour elle. Il me

semble que je vous apporte une immense bonne volonté hélas ! c'est toute ma richesse ; jamais je ne me suis senti moins de capacité ; mais je n'en suis pas troublé ; à peine en suis-je triste, et je dis, du fond de l'âme : *Ecce ego quia vocasti me*, sans m'inquiéter de l'avenir. Votre indulgence dont j'ai eu tant de preuves ne m'aide pas peu à ne m'inquiéter point. Il va sans dire que mes projets tiennent, et déjà je me prépare à vous arriver. Je compte partir de Paris le 4 mai.
 J'irai tout droit à l'évêché, puisque vous voulez bien m'y recevoir ; je vous resterai trois ou quatre jours, avant de me rendre au Dorat, où j'en dois passer deux ou trois ; il faut ensuite que je revienne à Paris ; mais j'espère vous venir tout à fait vers le 10 juin.

Je pense que cette lettre vous trouvera à Poitiers. Je garde pour notre premier et prochain entretien ce que je sais d'ici qui vous pourrait intéresser.

Adieu, Monseigneur ; bénissez-moi, priez pour moi, qui prie bien fidèlement pour vous. Agréez mon profond respect et comptez à tout jamais sur la toute filiale affection avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

de Votre Grandeur,
 le très humble et très dévoué fils,

CHARLES, *prêtre.*

LXXVII

A Monseigneur Pie

Paris, samedi 6 juin 1857.

MONSEIGNEUR,

Depuis que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Grandeur, il a plu à Dieu de me faire passer par bien des angoisses et des incertitudes. Cette maladie de mon père, dont je vous parlais, a empiré au point de nous faire craindre une catastrophe. J'ai dû revenir brusquement et lui administrer les derniers sacrements. Depuis ce jour, il a été mieux et, une semaine après, les médecins consultés nous affirmaient unanimement que tout danger était passé. La suite est venue confirmer leur dire, et, sous peu de jours, mon père sera en état d'aller s'établir à la campagne. J'ai cru que je serais obligé de différer mon départ. Maintenant je pense ne devoir rien changer à mes projets, et, s'il n'arrive aucun contre-temps, je partirai mercredi. Force m'est, Monseigneur, de vous demander l'hospitalité quelques jours. Malgré tout ce que j'ai pu dire et faire, mon déménagement n'est point encore achevé. Quelle misère d'avoir après soi un semblable attirail, et que j'envie, en ce moment, la malle du religieux!

J'ai eu de vos nouvelles par l'excellent abbé Héline, et je sais que vous n'aviez, de votre tournée, que les fatigues inévitables. Je vous pense à Poitiers et occupé de votre ordination. Que Dieu comble de bénédictions et l'évêque et les prêtres! J'aurais plusieurs choses à vous dire, que je ne veux point confier au papier, et, du reste, le temps me manque.

Recevez, Monseigneur, avec l'expression de ma vive gratitude, celle de ma toute respectueuse et filiale affection avec laquelle je suis pour jamais

votre humble et tout dévoué,

CHARLES, *prêtre.*

LXXVIII

A sa Mère.

Poitiers, 12 juin 1857.

Ma bonne mère, voici le premier mot que je vous adresse de ce lieu, qui est à la fois pour moi une sorte d'exil, puisque je vous ai quittés, et une sorte de patrie, puisque j'y suis venu chercher un vrai père et que Dieu me destine à y vivre. J'ai bien besoin de cette certitude, que c'est sa volonté, pour adoucir l'amertume des séparations ; mais, la décision prise, je n'ai jamais eu de doute là-dessus ; et encore que j'aie parfois senti, dans mon âme, le regret de ce que je quittais, ou l'effroi de devoirs nouveaux qui m'attendent et des responsabilités où ils m'engagent, la paix a toujours tout dominé.

Toute ma confiance, après Dieu, est dans mon admirable évêque. Tu devines qu'il m'a bien accueilli, m'ayant tant appelé. Au reste, tous ceux que j'ai vus jusqu'ici, de mon entourage, m'ont reçu avec une grande bienveillance. Et combien je bénis Dieu de m'avoir inspiré de refuser tout ce qui m'était offert : j'eusse été peut-être jaloué dès les premières heures, et c'eût été un obstacle pour mon ministère à venir. Maintenant je me sens libre,

je ne dérange personne, j'espère ne faire ombrage à aucun.

J'ai été un peu fatigué de la route, peut-être surtout du départ, et, hier matin, j'étais dans une de ces demi-fèvres qui m'arrivent quelquefois. J'ai passé la matinée au Sacré-Cœur, où l'évêque donnait la Confirmation; puis il a ordonné prêtre un jeune diacre, qui est l'enfant spirituel de mon très cher Gaston de Ségur. Ces belles cérémonies, qui remuaient en moi de si doux souvenirs, puis une après-midi à la campagne du séminaire ont achevé de me remettre.

J'ai vu ma maison qui me plaît fort. L'excellente M^{me} Pie est toujours une maman pour moi; elle a prévu toutes sortes de choses et pensé même à mon bûcher, que j'ai trouvé rempli de bois : on dirait la provision d'une famille très nombreuse, mais il paraît que c'est ce qu'il me faut ! Je ne coucherai pas chez moi avant huit ou dix jours : Monseigneur entend me garder le plus qu'il pourra, et je n'ai pas de peine à me laisser faire.

Et vous, où en êtes-vous tous dans cette chère maison du quai Voltaire, autrefois si joyeuse et si attristée maintenant ! J'attends des nouvelles prochaines : Dieu fasse qu'elles soient meilleures ! Notre pauvre malade a tant souffert par la chaleur que j'espère un soulagement pour lui, depuis qu'il fait moins chaud. Embrasse-le pour moi, ce bon père, et dis-lui, ce qu'il sait bien : que jamais je ne monte à l'autel sans demander que ses souffrances si grandes servent à son salut, et qu'elles soient autant que possible allégées.

Adieu, chère bonne mère, reçois toutes les tendresses de ton fils,

CHARLES.

LXXIX

A Monseigneur Pie.

Maisons-sur-Seine, 29 juin 1857.

MONSEIGNEUR,

Malgré ma très ferme intention de ne point diminuer votre loisir pendant ce temps si court que vous donnez au soin de votre santé, je n'aurais peut-être pas résisté au besoin de vous écrire, si, avant de quitter Poitiers, il y a huit jours, je n'avais pas su de vos nouvelles. On m'assure que le premier effet des eaux a été favorable. Dieu veuille vous fortifier ! Il n'y a pas un seul jour où je ne le lui demande.

Poitiers m'était bien grand et bien muet depuis votre départ, malgré quelques bonnes visites que j'ai reçues des uns et des autres, et une très aimable invitation de l'abbé Samoyault, qui a voulu réunir pour moi une partie du clergé de la ville. Je suis bien touché de l'accueil qu'on me fait, et que je vous dois sans nul doute, Monseigneur. Je m'en réjouis puisque c'est un moyen pour moi de faire plus tard un peu de bien, ce qui est le tout de la vie.

J'ai achevé le livre de ce malheureux Renan. Il est difficile d'amasser en si peu de pages plus d'erreurs et plus dangereuses : c'est le rationalisme poussé aux derniers excès où je crois qu'on le puisse tolérer en France ; car il convient lui-même que le génie de notre nation est trop tempéré pour suivre l'Allemagne en ses délires. Sous des formes qu'il s'essaie de tenir réservées, il nie absolument tout le surnaturel. Sans dire formellement

que l'humanité est Dieu, il lui attribue (et cela, au nom de la science et de l'histoire !) tout ce que la religion et le bon sens du genre humain n'ont cessé de regarder comme appartenant à Dieu seul. Ce que l'humanité met d'elle-même dans les choses, c'est ce qui les rend vraies, respectables, saintes, adorables, *divines*. Il y a dans le Christ un côté passager, local, étroit, discutable : c'est ce qu'il nomme sa nature humaine, — et un côté immortel, universel, adorable : c'est sa nature divine. Or, l'histoire fournit le premier, car il est vrai que le Christ a existé ; mais l'humanité produit le second en idéalisant la donnée réelle ; et ce qu'elle ajoute d'elle-même à ce personnage historique, *afin de se rappeler ce qu'elle est et de s'enivrer de sa propre image*, c'est la divinité de Jésus et le Dieu vivant qu'il faut adorer. On ne peut avancer plus loin dans la voie du blasphème. Et vous jugez toutes les énormités partielles qui sortent de cette racine. Je ne pense pas toutefois, Monseigneur, que cela vaille, de votre part, un mandement exprès. Rien ne sera plus aisé que de vous occuper de ce livre dans le travail commencé sur le rationalisme : quelques pages vous suffiront pour signaler et réfuter ces sacrilèges doctrines. Je vais tâcher de vous préparer et de vous faciliter l'ouvrage, en rattachant à certains points principaux les erreurs éparses dans le volume : ce n'est point précisément facile. Au reste, Monseigneur, rien n'attache à la foi comme de pareilles lectures : on n'apprécie Jésus-Christ que quand on voit les ruines que fait son absence ; et peut-être qu'on ne l'aimerait jamais assez, si on ne l'entendait pas ainsi blasphémer.

Je serais ici dans le calme, n'était mon pauvre père qui, sans aller plus mal, est dans un lamentable état. C'est une vie qui s'en va par pièces ; et chaque pièce qui tombe, au lieu d'augmenter la faiblesse, paraît accroître

la sensibilité : tout tourne en douleur à ce cher père. Priez pour lui, Monseigneur : ce sera prier pour nous tous.

J'ai reçu une fort bonne lettre de l'évêque de Carcassonne, avec qui j'ai l'honneur d'être dans les termes d'une bonne amitié. Je lui avais écrit mon changement de position : il me répond pour me féliciter de tout son cœur, et, en me chargeant de vous offrir ses plus dévoués respects, il me promet qu'il ne passera plus à Poitiers sans s'y arrêter pour vous les présenter lui-même.

Je rentrerai à Poitiers le 15 septembre, non sans beaucoup de joie : *hæc requies mea, hîc habitabo*, je n'ose pas dire *quoniam elegi eam*, parce que c'est vous, après Dieu, qui me l'avez choisie ; mais la correspondance à votre vocation est bien entière et elle a la fermeté d'un premier choix. Vous êtes si bon que vous voudrez me répondre, et j'ai tant à cœur de savoir où vous en êtes pour la santé, que j'ose vous demander une lettre, mais courte et à votre loisir. Dites-moi, je vous prie, un mot de votre excellente mère, à qui je vous demande de vouloir bien offrir mes affectueux respects.

Adieu, Monseigneur et vrai père. Daignez me bénir de loin comme de près, et me regarder comme étant tout entier et pour jamais, dans l'amour de N.-S.,

votre très humble et très dévoué fils,

CHARLES, *prêtre.*

LXXX

Au R. P. Lacordaire.

Poitiers, février 1858.

.
 Puisque l'occasion s'en présente, mon cher Père, permettez-moi de répondre, en quelques mots, à l'étonnement, mêlé de regret, que vous me témoignez dans votre lettre de janvier dernier. Avec une simplicité que je croirais encore vous devoir, quand je ne m'en estimerais pas redevable envers tous, je vous ai raconté les circonstances qui m'ont amené à quitter Paris pour Poitiers. Malgré les marques, à ce qu'il me semble, évidentes de la conduite de Dieu sur moi, dans cette grave affaire, vous en déplorez l'issue : vous trouvez qu'elle me rend solidaire d'une école que vous regardez comme égarée, et vous vous demandez si les idées qui ont rendu cette solidarité possible, existaient en moi, à l'état latent, dans les années de nos intimes rapports, ou si elles sont l'effet d'un changement survenu dans l'ensemble de mes vues.

Il y a deux choses ici : une solidarité que je n'accepte pas, du moins dans le sens où je crois que vous l'entendez, puis un changement que vous soupçonnez dans mon esprit sur un certain nombre de questions, et ce changement est très réel.

Il faut nommer tout droit les choses par leur nom, n'est-ce pas, mon cher Père ? L'école dont vous voulez parler, c'est *l'Univers*. *L'Univers* n'est qu'un journal, rédigé par des laïques, et je n'accorde pas qu'un journal, quel qu'il soit et pour utile que soit sa mission, devienne jamais pour nous un nouveau *lieu théologique*. Pour

ma part, j'ai pris et je continuerai de prendre ailleurs les principes de mes convictions et les règles de ma conduite. Je ne me sens donc pas du tout solidaire d'un journal quelconque, mais uniquement de la sainte Église. Ce que je dis pour moi, mon bon Père, je le dis bien davantage de l'évêque de Poitiers : d'abord parce qu'il est évêque, et ensuite, parce qu'il est lui-même. Personne moins que lui n'est l'homme d'une école ou d'un parti. Depuis près d'un an, je le vois tous les jours et de très près : je vous déclare que je n'ai peut-être pas encore rencontré d'homme dont l'esprit relevât plus directement de l'esprit de la sainte Église ; qui, à cause de cela et de toute manière, fût plus indépendant ; qui agît moins par des vues humaines ; qui, très ferme sur les principes, fût, dans l'application, plus discret et plus doux ; qui, très peu démocrate en théorie, fût, dans le gouvernement, plus modéré, plus bénin et plus paternel ; qui, en somme, eût moins les défauts qui caractérisent, ou plutôt qui font les hommes de parti. Laissez-moi croire, mon cher Père, que si vous le connaissiez comme moi, vous le jugeriez aussi comme moi. Il a ses vues sur plusieurs choses : il croit très assurément qu'elles sont vraies, puisqu'il s'y tient ; il est, par caractère et par vertu, très disposé à la déférence pour les jugements d'autrui, dès qu'on lui en démontre la supériorité sur les siens. D'autres esprits, d'ailleurs excellents, ont des vues opposées : ce n'est pas une raison pour que les uns se brouillent avec les autres, et il faut pourtant bien admettre que chacun a la liberté, dans tout cet ordre de questions laissées à nos disputes, et qu'on peut différer de sentiment sans devenir amer pour ceux avec qui on diffère.

Quant à un changement dans mes idées, sur les points débattus entre ceux qu'on appelle libéraux et ceux que

je ne sais pas désigner par un nom propre (je croirais volontiers que c'est un avantage de n'en avoir point dans l'Église), mais qui n'épousent pas les idées libérales, il est très vrai, mon cher Père, que les dix dernières années ont grandement et heureusement, j'espère, modifié mes pensées. Si je puis parler de mes traditions domestiques, elles étaient certainement libérales : hélas ! aussi libérales que peu chrétiennes ! Mon éducation tout universitaire n'était pas faite pour changer cela, et, comme on ne peut nier qu'il n'y ait, dans ces idées, quelque chose de généreux qui va à la jeunesse, converti à vingt ans, livré sans discrétion au mouvement de mon temps, dans ces premières années de ma conversion, forcé même ensuite, par ma mauvaise santé, de faire presque en dehors du séminaire mes études théologiques, mal instruit des choses de l'Église, absolument ignorant du droit canonique, je suis resté, de la meilleure foi du monde, dans des pensées qui séduisaient mon cœur, et que ne condamnait pas mon esprit. C'est l'époque où vous m'avez vu, mon cher Père, et vraiment, ni vous ne vous êtes trompé, ni, Dieu merci, je ne vous ai trompé.

En 1849, la Providence me ménagea une cohabitation avec d'excellents prêtres, beaucoup meilleurs que moi, et beaucoup plus instruits. Nos âmes étaient trop données à Dieu pour que la différence des idées pût empêcher l'union des cœurs. Presque seul de mon bord, je discutais d'autant plus avec mes amis qu'ils étaient mes amis. Mais ces conversations, les réflexions qu'elles amenèrent, les études auxquelles elles me conduisirent, commencèrent à me donner, sur mes sentiments précédents, les doutes les plus graves ; et, en me rendant compte peu à peu de la tradition de l'Église sur ces matières controversées, j'acquis la conviction que j'étais dans l'erreur.

De 1850 à 1856, tout ce que j'ai lu, entendu et vu,

m'a confirmé dans ce retour ; et, quand l'évêque de Poitiers me fit, pour venir près de lui, les premières ouvertures sérieuses, il me trouva, avec lui (sauf certaines nuances dans l'ordre purement politique), dans une communauté d'idées et d'affections complète. Sans nul doute, cette sympathie dans des choses où l'unité paraît d'autant plus précieuse que la liberté dont on y jouit la rend plus rare, ne contribua pas peu à me faire accepter, d'abord l'examen qu'on me demandait du changement de vie proposé, puis ce changement lui-même. Mais, je vous le confesse, mon Père, j'ai tenu à prendre dans un ordre beaucoup plus relevé mes décisions dernières, et je vous en ai alors simplement raconté l'histoire. Je ne crois pas qu'un homme, un enfant de Dieu, un prêtre qui a la prière, l'Écriture, l'Eucharistie, la lumière de la direction et la sûreté de l'obéissance, puisse convenablement se gouverner ici-bas par le seul fait de ses sympathies ou de ses antipathies personnelles. Pour moi, je ne l'ai point fait, et j'espère, avec la grâce de Dieu, ne jamais le faire. J'ai donc joui de cette sympathie, et j'en jouis encore : elle m'est ce que la saveur est aux aliments, mais c'est tout ; et, ayant simplement obéi, après plus d'une année de prières ardentes et de recherches sincères, j'ai pu dire sans mensonge et je puis dire encore à présent : mon aliment, ici, c'est de faire la volonté de mon Père qui est dans le ciel. C'est là, sans doute, la source de cette paix profonde, joyeuse et jusqu'ici inaltérée que j'éprouve à Poitiers. Je m'y sens dans l'ordre, j'ai l'évidence intime d'être là où Dieu m'a appelé, j'ai l'espoir et peut-être la facilité d'y moins mal servir Jésus-Christ. Devant cette espérance et ces certitudes, toute autre considération me paraît si secondaire, qu'à peine y donné-je attention.

Pour beaucoup de raisons, mon bon Père, je vous

devais ces explications. Je vois bien les quelques différences qui nous séparent ; mais elles ne me cacheront jamais tout ce grand ordre de vérités incontestables et principales, qui sont la doctrine définie de l'Église, et dans lequel nous sommes et resterons à tout jamais unis. C'est beaucoup et, en un sens, c'est assez.

Encore moins ces divergences peuvent-elles diminuer la vénération, l'affection profonde et (je le dis en m'adressant surtout au bien-aimé prédicateur de Notre-Dame) la gratitude que j'ai pour vous. Lorsque j'étais encore bien jeune, vous m'avez, comme nul autre, parlé de Jésus-Christ ; vous m'avez fait aimer Jésus-Christ. Plus tard, vous avez fait bien plus : vous m'avez mis à même de voir combien vous aimiez Jésus-Christ. C'est un bienfait incomparable, et je ne l'oublierai jamais. Aussi, mon bien cher Père, prié-je pour vous du meilleur de mon cœur ; et je tâcherai de le faire mieux encore, maintenant que j'apprends votre réélection comme Provincial de France. Vos épaules sont faites aux grandes charges, et votre cœur est digne de les porter : cependant, c'est un bien lourd fardeau qui vous incombe. Que la sainte grâce de Jésus-Christ vous l'allège et que son Saint-Esprit vous conduise, en toutes choses, pour sa gloire, pour le bien de la sainte Église et pour votre propre bonheur. Je ne sais s'il y a dans mon âme un vœu plus ardent ; il n'y en a pas de plus sincère. Je me recommande à vos prières.

Recevez, mon cher Père, avec mon profond respect, l'assurance de mon inaltérable attachement.

CHARLES, *prêtre.*

LXXXI

A son Père.

Poitiers, 7 mars 1858.

Mon bon père, je t'écris de la maison de campagne du séminaire, où mon évêque est venu chercher un peu de solitude et de loisir. Je suis toujours tenu au courant de ce qui te concerne : j'ai donc su que tu avais eu une recrudescence de douleurs, que tu ressens une grande faiblesse..... Pauvre bon père, c'est une vie bien pénible que Dieu te fait là, et il honore ta vieillesse de travaux devant lesquels le courage des jeunes gens hésiterait un peu ! Nous sentons bien au cœur les maux de ton corps, et si on pouvait échanger les douleurs comme on échange les vêtements, nous prendrions tous le fardeau de ta peine ; mais hélas ! c'est un rêve. Ce qui n'en est pas un, c'est le mérite de tant d'actes de résignation. Je ne puis te dire avec quel bonheur j'apprends que tu vas souvent chercher les forces à leur vraie source, c'est-à-dire dans la prière et dans les sacrements. Continue, mon bon père. Si long que soit désormais le combat, la récompense ne peut se faire longtemps attendre ; et quand tu verras dans le ciel, en même temps que les raisons profondes pour lesquelles la sagesse de Dieu t'a envoyé de telles souffrances, les trésors de joie qu'elles t'auront mérités, tu trouveras qu'aucune action de grâces ne suffit à ta gratitude.

Quelle douce Providence, que tu aies trouvé à Neuilly cet excellent abbé Durand qui te donne tous les secours dont tu avais besoin ! Nous voici tout à l'heure aux beaux jours : il est bien à espérer que tu en sentiras la

bonne influence. Puis viendront les feuilles et les fleurs, puis maman s'installera tout à fait près de toi ; puis moi..... C'est ainsi que la vie se passe, mêlée de petites consolations qui nous viennent dire que notre pénitence est mesurée par un Père rempli d'indulgence, et que, si nous sommes courageux jusqu'au bout, nous posséderons à tout jamais ce grand et parfait bonheur du ciel, qui surpasse tout ce qu'on en peut comprendre ici-bas.

Je te dirai, mon bon père, que, profitant du loisir qui m'est laissé par la prédication, j'ai essayé de faire à peu près carême, et que je suis tout fier de voir mes misères diminuer plutôt qu'augmenter. Au reste, il est bien sûr que je suis ici dans les meilleures conditions pour me mieux porter. Je suis occupé, mais sans encombrement ; mes occupations sont toutes selon mes goûts ; j'en ai assez au dehors pour me distraire du travail intérieur ; je n'en ai point assez pour n'avoir pas, chaque jour, plusieurs heures à donner à mes études chéries. J'ai toujours beaucoup de joie du côté de mon cher évêque : je suis avec lui dans une grande intimité. Il me confie ses projets, il m'initie à ses travaux, je vois naître et grandir ses ouvrages. Joins à cela qu'il me témoigne une affection quasi fraternelle : tu concluras sans peine la douceur que cela répand sur ma vie ! J'aime à te le dire, mon bon père, afin que tu saches à quel point les prévisions de ton cœur se sont réalisées ; car tout d'abord, quand je t'ai parlé de Poitiers, tu as compris les avantages de la situation qu'on me proposait, et tu m'as engagé à l'accepter.

Je voudrais bien, de toi, une petite réponse, cher père, parce que ce me serait un signe que tu vas mieux ; mais sache bien que je n'en veux pas, si ce doit être une fatigue.

Adieu, je t'embrasse bien tendrement.

Ton fils, CHARLES.

LXXXII

A M. l'abbé Perdrau.

14 mars 1858.

Mon cher ami, votre lettre m'a causé de la joie, de la peine et un peu de remords : de la joie, parce que j'en ai toujours, et une très vive, à vous lire, joie du cœur et de l'âme, joie de frère et de prêtre ; de la peine, parce que vous en avez, et une bien légitime ; enfin du remords, parce que j'ai eu la pensée et le mouvement de vous écrire dès que j'ai su votre perte, et qu'entraîné par le courant d'une correspondance urgente et de travaux dont je ne savais me dispenser, j'ai omis de le faire. C'a été une vraie infidélité à ma grâce d'amitié, et comme je m'en humilie devant l'Ami éternel, je vous en demande pardon à vous. Un peu à cause de vous, un peu à cause de souvenirs personnels, beaucoup, sans doute, à cause de la très grande sainteté du cher défunt, cette mort m'a occupé et ému singulièrement. Toutes les fois que j'ai prié pour le Père de Ravignan, je l'ai fait avec une douceur très grande, et je n'ai pu le faire longtemps. Il me semblait que cette âme qui, sur la terre, ne m'avait donné aucune marque particulière d'affection, était devenue ma parente, en entrant dans le sein de Celui « de qui toute paternité découle » et qu'elle m'animait à bien faire. Doux mystères que ceux du royaume des âmes ! Où vivons-nous quand nous sortons de là ? En sortir, n'est-ce pas mourir ?

Cher ami, si moi, aussi étranger au Père de Ravignan qu'un membre de Jésus le peut être à un autre membre,

j'ai reçu, de son passage à Dieu, cette sensible et précieuse influence, qu'en recevrez-vous, vous, son fils et, sans nul doute, un de ses fils les plus aimés ? J'ai fait, pour le jour de la Toussaint, un petit discours où, prenant pour texte : *mori lucrum*, je trouve que nous gagnons à perdre ceux que Dieu prend. C'est bien vrai : la foi le dit, mais vous en aurez l'expérience. Retrouverez-vous un autre père ? En chercherez-vous même un ? Pas toute de suite, au moins : vous pouvez vivre encore du vôtre. Les *pères* sont rares : heureux celui à qui Dieu fait ce don ! Je ne l'aiguère connu, quoique j'aie vraiment beaucoup reçu de l'excellent abbé D. et, plus tard, du P. J. Mais ils m'ont servi de garde-fou plutôt qu'ils ne m'ont poussé dans l'amour. C'étaient des hommes de bon conseil, mais dont le verbe n'allait pas bien à fond ; Jésus n'y était point assez : certes, je ne dis pas pour eux, car ce sont deux saints ; c'est moi qui ne savais pas l'y trouver. Alors, je vais ainsi comme je peux, m'aidant de tout, mais sans rien de régulier. Parfois je m'en effraie, mais cela ne dure guère ; en somme, je ne crois pas être hors de la volonté de Dieu, et, quoiqu'il me conduise dans un grand secret, cependant j'espère qu'il me conduit. Hélas ! si l'on ne manquait pas au conducteur ! Mais on lui échappe sans cesse et, parfois, sans qu'on s'en aperçoive. Nous sommes bien misérables, mais nous sommes tant aimés !

Je travaille doucement et régulièrement : un peu à mes chers Psaumes, davantage à mon livre. Ne cessez de recommander à Notre-Seigneur mes pauvres travaux. Nous établissons ici l'œuvre des Mères chrétiennes, qui réjouit beaucoup d'âmes en attendant de les sanctifier. L'œuvre de Saint-François-de-Sales va bien à Poitiers, à Niort et dans d'autres paroisses du diocèse. Notre cher évêque travaille beaucoup ; ce qu'il fait est une chose

importante : il touche aux principales plaies de l'esprit moderne. Je reçois au fur et à mesure la confiance de ses pensées et j'y ai une grande douceur de cœur : son amitié pour moi est si vraie et si continûment témoignée ! Il est vrai que je l'aime plus que je ne sais le lui dire, et si je pouvais prendre sur moi toutes ses croix, je le ferais de bon cœur. J'admire sa mansuétude, sa grâce et son égalité bien plus encore que son esprit, qui est pourtant admirable.

J'ai lu la brochure de l'abbé Maret : je trouve que la défense l'emporte sur l'attaque ; mais, quoi qu'il en soit des points particuliers, critiqués ou soutenus, il y a dans l'abbé Maret un certain fond, ou plutôt une tendance qui n'est pas sans danger : l'école dont il est a des intentions excellentes, mais on s'y préoccupe plus des ennemis que des amis, du temps présent que de la tradition, de ce qu'on souhaite conquérir que de ce qu'il faut à tout prix conserver. Je crois qu'on se trompe et, au fait, rien n'est comparable à la stérilité de ces efforts.

Adieu, très cher ami, je vous embrasse bien cordialement dans la charité de Notre-Seigneur, en qui je suis entièrement vôtre.

CHARLES, *prêtre.*

LXXXIII

A M. l'abbé Perdrau.

20 avril 1858.

Mon très cher frère, vos lettres me sont un baume à l'âme. Donnez-moi de temps en temps un peu de vos loisirs ; au besoin même, faites-vous des loisirs pour m'en

donner le fruit. Vous avez bien fait d'aller vous reposer en Normandie. Si j'osais dire toute ma pensée, je trouve que vous auriez mieux fait encore de venir vous reposer à Poitiers. Si vous saviez comme mes arbres ont fleuri, ce printemps, comme il fait calme et doux dans mon petit jardin, comme ma chapelle est pieuse ! Mais c'eût été trop bon de vous avoir deux fois par an. J'irai, avant la fin de votre année, vous faire une invitation régulière pour l'automne. Vous me l'avez promis, n'est-ce pas ? et c'est chose entendue : au moins huit jours. Vous me direz tout ce que vous avez fait, et je vous lirai un peu de mes travaux. Au mois de mai, mon évêque va s'établir à la campagne : j'irai passer là quelques jours avec lui. Je lui lirai mon premier psaume : j'ai besoin de son approbation, quoique, au fond, j'aie une sorte de conviction de faire une chose utile et selon Dieu. J'ai prêché, Dimanche, au séminaire : c'était la fête anticipée de saint Vincent de Paul, et nos deux conférences, qui sont nombreuses, célébraient la fête avec les séminaristes. Je me suis servi de cette grande vie pour éclairer deux faces de la doctrine chrétienne et réfuter deux erreurs qui ont ravagé l'Église : le protestantisme qui nie la nécessité des œuvres pour compléter la foi, — et le naturalisme qui nie la nécessité de la foi pour vivifier les œuvres. J'ai dit des vérités que je crois opportunes. On a été content, à commencer par mon évêque, dont le suffrage équivaut, pour moi, à celui de tous les autres, *et amplius*. Ce soir, je pars pour notre petit Nazareth¹ ; j'y passerai trois jours, trois bons jours où je paraîtrai donner, mais où je recevrai davantage. De là, je vais en deux endroits pour les affaires de Notre-Seigneur, puis à Limoges. Je reviendrai ici, pour ne plus bouger que

1. Carmel du Dorat.

dans le courant de juin, où j'irai près de ma mère. Elle a loué à Neuilly : c'est là que je m'établirai pour un mois. J'espère bien vous voir alors, et souvent et librement.

Ah ! cher ami, je comprends bien ce que vous me dites à propos de Maine de Biran, et les sentiments que la possession de la foi vous inspire. Si souvent cela m'a passé dans l'âme, quand je voyais de tels esprits vides de foi ! On a besoin de penser alors qu'on aura l'éternité pour rendre grâces, car *undè hoc nobis et cur nobis ?* Qui le dira ? Qui pourra le comprendre ? *Ipse prior dilexit, elegit nos et eum non elegimus.* Pourquoi ? J'avais démerité et il m'a traité mieux que beaucoup qui avaient mérité ; il lui a plu ainsi, voilà tout. Mais comment donc aimer ce bon plaisir d'où ce don est sorti ! Aussi, cher ami, quoi qu'il en sorte désormais, nous ne pouvons le trouver qu'adorable et aimable. J'ai su par d'autres que par vous les bonnes nouvelles que vous me donnez du Carême de Paris : Dieu se montrera tellement bon que nous finirons par être moins mauvais. Que d'heureux signes ! que de fondements d'espérance ! A regarder certains coins de l'horizon, on tremble ; mais à regarder l'ensemble du ciel, on se tranquillise, on se réjouit et on remercie Dieu d'être venu dans un temps où tant de ruines se restaurent.

Adieu, mon bon et cher frère, priez toujours pour moi qui suis à tout jamais,

Votre tout dévoué,

CHARLES.



LXXXIV

A M. l'abbé Perdrau.

16 juin 1858.

Très cher ami, que vous m'avez fait de plaisir en m'envoyant votre portrait! C'est bien vous : non pas vous, peut-être, toujours, ni dans vos meilleurs moments ; mais enfin, c'est vous très souvent et très vrai, et j'aurai une grande joie à retrouver chaque jour, tout près de moi, votre chère image. Je vous ai là, sur le montant de ma bibliothèque, au-dessus de ma cheminée, et faisant face à un reliquaire où sont des reliques d'un saint de mon cher Dorat. Merci donc, mon bon frère : après vous voir, rien ne pouvait m'être plus agréable que de vous recevoir ainsi.

J'ai été bien misérable, tous ces derniers temps : je pense que l'extrême chaleur y est pour quelque chose, mais elle n'explique pas tout. Mon bon évêque m'oblige à consulter, ce que je ne puis lui refuser ; mais à quoi cela mènera-t-il ? Il a la pensée que des eaux pourraient m'être bonnes et un désir évident que celles de Nérès, où il va, me soient salutaires. Je l'ignore ; mais si le médecin me les ordonnait, la question resterait bien encore un peu indécise : j'aurais de graves raisons pour ne faire, cette année, ni cette absence ni cette dépense. Il faudrait que l'affaire en vînt à engager la conscience : alors on passerait par-dessus tout ; mais il n'est guère probable, car mon médecin est fort honnête et bon chrétien, par conséquent assez peu affirmatif. Ceci étant, cher ami, il reste quasi certain que je n'irai à Paris qu'au

15 juillet, pour y demeurer environ un mois : Paris veut dire Neuilly, quant à ce qui est du séjour habituel ; mais nous nous verrons souvent si vos occupations le permettent. Je voudrais rentrer ici pour sainte Radegonde qui est le 13 août, et j'ai la pensée d'aller faire ma retraite à Solesmes avant de me réinstaller. Je repartirai pour Genève dans les premiers jours de septembre et j'accompagnerai Monseigneur tout le temps qu'il lui plaira d'être hors de son diocèse : ce ne sera pas plus de trois semaines, très certainement. Je ne sais si je pourrai retourner en Limousin, quoique j'en aie le désir ; je serai toujours ici en octobre, pour vous recevoir, et bien heureux de vous avoir.

J'ai pu, à bâtons rompus, travailler un peu, ces temps-ci ; j'ai transcrit quelques psaumes par manière d'échantillons ; je tâcherai de lire ce travail à quelques personnes ; j'ai besoin d'avis, et je voudrais m'assurer sur autre chose que sur mon sentiment, de l'utilité de cet ouvrage. Certainement, s'il était bien fait, il serait utile ; mais suis-je en état de le faire ? Je crois bien être dans le vrai, puisque je ne vais qu'à la lumière qui est Jésus-Christ ; mais je m'effraie de l'immensité de la tâche et je me sens souvent de telles impuissances, soit physiques, soit intellectuelles, que je crains d'avoir été présomptueux en concevant une telle pensée. Joignez que je vois si bien qu'il faudrait être saint pour comprendre et expliquer des paroles si saintes ; hélas ! hélas ! et je suis loin de l'être, et je prends peu le chemin qui y conduit ! Si j'y suis, j'y marche si lâchement ! Que vous dire ? Je suis incertain. Je me demande aussi, ayant peu de forces et un temps relativement court pour le travail, si je ne ferais pas mieux de laisser cet ouvrage, qui me demandera dix ans peut-être, pour m'occuper de choses plus actuelles, plus directement fructueuses, comme de préparer des prédica-

tions. Enfin, nous causerons de ceci et vous me direz vos pensées. Merci de votre visite à ma mère : vous lui êtes bien bon. Monseigneur part ce soir pour Paris, allant à Sées prêcher pour une translation de reliques. La Synodale avance beaucoup ; je l'ai là, à l'état d'épreuves : le beau et bon travail ! qu'il fera de bien et qu'il vous fera plaisir !

Adieu, très cher ami ; prions toujours de notre mieux l'un pour l'autre, et soyons à jamais unis dans le cœur de Celui qui est l'union en personne.

CHARLES.

LXXXV

A sa Sœur.

Poitiers, 4 juillet 1858.

Enfin, petite sœur, me voici en mesure de t'écrire. Maman me dit, ce matin, ton adresse et, en même temps, une partie de l'itinéraire que tu as suivi. Combien je te félicite de ce beau voyage ! Je te suis très aisément au milieu de ces beaux pays, que j'ai encore si présents à la mémoire, et auxquels je dois les premières joies que m'a données la nature. J'aurais été heureux de faire avec toi quelques excursions, celle du Righi, en particulier. C'est un lieu admirable. Il me semblait, en voyant coucher ou lever le soleil, là haut, assister à la création !

Cependant, petite sœur, si magnifiques que soient ces choses, qu'est-ce auprès d'une seule âme ? Dieu est plus déclaré par un seul acte de nos vertus que par tout cet amas de matière ; un soupir de notre cœur, poussé par

amour, le glorifie plus que le mouvement de tous les soleils ; et le bon de toutes ces émotions naturelles, c'est qu'on peut légitimement, c'est qu'on doit, dès qu'on les a ressenties, croire et dire : Dieu m'a fait plus beau, et plus grand, et meilleur que ce qui m'a ému ; je ne suis qu'un atome devant Dieu, mais, devant moi, le monde tout entier n'est non plus qu'un atome ! Pour ceux qui ont le malheur de n'avoir point la foi, les sens sont tout, et ce qui paraît semble la grande réalité des choses. Le réel c'est ce qui ne paraît point encore ; car toutes ces ombres du visible disparaîtront, un jour, et on verra que la vérité, la vie, la durée, la force, la beauté étaient au dedans.

Je comprends ce que tu me dis pour l'avenir ; il plaît à Dieu de te laisser, à l'horizon, ces nuages un peu noirs, afin d'augmenter le mérite que tu as à marcher devant toi. Marche, ma bonne Céline ! Tout est, pour le présent, tracé de main divine. Laisse l'avenir à Celui qui t'aime tant que rien ne peut t'arriver sans le consentement de son amour : à chaque jour sa lumière. Si c'est vraiment Jésus qui nous conduit, qu'importe qu'il le fasse pas à pas, et que nous ne voyions la route qu'à mesure que nous la parcourons ? Abandonne tout, et surtout toi-même ; livre-toi avec confiance, sans jamais douter de la puissance de Dieu, ni de sa fidélité, ni de son incomparable amour. Cette confiance est le secret de la paix, du progrès et de ce bonheur, déjà très grand, que comporte la terre.

J'ai été souffrant pendant quelques jours ; mais me voici mieux et plein d'entrain au travail. J'ai dû interrompre celui dont je m'occupe, depuis quelques mois, avec tant de bonheur. Tu as entendu parler de Jean Raynaud : c'est un homme de talent, mais dont les doctrines sont détestables. Il a été saint-simonien, s'est

associé avec Pierre Leroux pour une encyclopédie, qui est un des mauvais livres de notre temps, et enfin, a produit un ouvrage de philosophie prétendue religieuse, qu'il a intitulé *Terre et Ciel*. Ce livre a été censuré au concile de Périgueux; et l'*Univers* ayant donné, presque en entier, la dernière synodale de l'évêque de Poitiers, où le chapitre concernant Jean Raynaud était traduit, l'auteur a écrit une lettre publique pour se plaindre, déclarant qu'on l'avait mal compris et que le jugement portait à faux. Dès que cette lettre est arrivée ici, j'ai compris que la charge d'y répondre allait m'incomber; et cela n'a pas manqué. C'est donc de quoi je m'occupe en ce moment. J'ai *peu de goût* et n'ai *point* d'aptitudes pour la polémique; mais j'obéis, et l'obéissance est une grande chose. Je me fais un peu l'effet du petit David devant Goliath; mais j'ai ma fronde en main, qui est la sainte doctrine de l'Église!

Adieu, chère bonne Céline, je t'embrasse bien tendrement: tu sais comme je t'aime.

CHARLES.

LXXXVI

A M. l'abbé Perdrau.

Neuilly, 6 août 1858.

Cher ami, je ne vois guère possible d'aller chez vous demain; mais vous nous viendrez dimanche, et j'en ai grande joie. Vous voilà un nouveau lien avec Notre-Seigneur: une nouvelle amie dévouée¹ va lui parler de

1. M^{me} de Foucaut.

vous, et lui-même va remplir ce nouveau vide qu'il fait dans votre cœur. Ainsi allons-nous, jusqu'à ce qu'ayant tout enlevé, il remplisse tout, ramenant avec lui ce dont il nous a demandé le sacrifice. Cher ami, l'amour seul agit dans le monde : il faut croire à cela plus qu'à tout ; qui ne le croit pas, ne comprend rien et ne peut pas garder la paix. Mais vous le croyez, vous qui l'enseigniez aux autres : c'est pourquoi votre âme reste douce sous la nouvelle peine qu'elle subit, et, loin de vous plaindre, vous rendez grâces. N'est-ce pas que nous ne mentirons jamais en disant : « Mon âme bénit le Seigneur en tout temps et sa louange est toujours dans ma bouche. » Au reste, sa grâce abonde tant qu'il est plus facile de le faire que de ne pas le faire. Allons, cher frère, votre sainte amie est sur un Thabor où aucun nuage ne viendra plus interrompre ou voiler sa vision. Nous, nous restons au bas de la montagne ; mais Jésus y est avec nous, et nous pouvons dire : *bonum est nos hîc esse*. Je recommande à Dieu votre chère défunte ; j'ai son souvenir bien présent : elle avait eu quelques bontés pour moi à Rome, à cause de l'amitié que j'avais pour son neveu.

Je vous embrasse bien tendrement dans la charité de Notre-Seigneur.

CHARLES, *prêtre*.

LXXXVII

A son Père.

Poitiers, 2 octobre 1858.

Mon bon père, j'ai promis de t'écrire cette semaine, et je veux d'autant moins manquer à ma promesse, que le 1^{er} octobre est l'anniversaire de ma naissance et que, si un tel jour tourne d'abord l'âme vers Dieu, que l'on doit remercier pour ce grand bienfait de la vie, il la reporte ensuite, naturellement, vers ceux par qui ce bienfait a été accordé. De m'avoir mis au monde, cher père, cela te fait nécessairement plus vieux que moi et, selon l'apparence, plus proche du moment où il en faudra sortir. Mais, pour venir forcément les uns après les autres, nous allons tous au même but, et le même paradis nous réunira pour toujours. Que cette pensée te soutienne dans ce long purgatoire que tu fais. Tout ce qui passe est définitivement très court, et sache bien que chaque journée, chaque heure te vaut des trésors de bonheur, si tu te résignes à la volonté mystérieuse de Dieu. Lui seul pourra te récompenser de ta patience, parce que lui seul sait bien, au juste, ce qu'elle te coûte. Tâche de prier souvent et surtout de répéter à Dieu : « Que votre volonté soit faite. » Je sais qu'il y a des moments où il t'est bien malaisé de te dominer ; cependant, lutte avec courage, et si, ayant fait ce que tu as pu, quelque parole t'échappe qui semble contraire à la soumission, Dieu sera très indulgent pour te la pardonner.

J'ai reçu, il y a peu de jours, une lettre du Père Marie-

Alphonse ; il me dit t'avoir vu récemment, et me raconte qu'il a été tout consolé de ta résignation. Rien ne peut me rendre plus heureux que ces témoignages. Tu penses, cher père, si un jour se passe sans que je prie pour toi ! Voici venir le temps des retours : Céline à la fin du mois ; Victor, le mois prochain ; moi, en janvier, tout de suite après la Saint-Hilaire. Ces petites joies successives te soutiendront.

Ma santé n'est pas trop mauvaise, grâce à la vie régulière que je mène : c'est évidemment, pour moi, le meilleur des traitements. En marchant, chaque jour, un peu de temps, j'arrive à pouvoir travailler sans fatigue ; et, au bout du compte, j'abats assez de besogne dans une semaine. Je t'avais dit, je crois, qu'en plus d'un volume que j'espère publier, l'an prochain, j'avais commencé un travail (sur les Psaumes) beaucoup plus étendu, mais sur l'opportunité duquel un ouvrage, nouvellement paru, m'avait fait concevoir des doutes. J'ai soumis la question à mon cher évêque, qui a bien voulu lire ce que j'avais déjà écrit, et le comparer avec le travail imprimé. Il m'a dit, avec assurance et insistance, que je devais poursuivre mon dessein ; et il m'a tant approuvé pour ce que j'en ai déjà exécuté, que cela me donne un grand courage. J'irai donc devant moi, comptant sur l'aide de Dieu. Je serais vraiment bien heureux de laisser, après moi, quelques bons livres, qui puissent encore éclairer et persuader, et suppléer par là à l'insuffisance de mon ministère. Je te dis tous ces petits projets, sachant combien tu as à cœur tout ce qui me touche.

Adieu, cher bon père, je t'embrasse bien tendrement sur tes deux pauvres joues, que je remplirais bien volontiers d'une partie des miennes, quoique ce ne fût pas un riche cadeau.

Ton fils, CHARLES.

LXXXVIII

A M. l'abbé Perdrau.

14 octobre 1858.

Très cher ami, j'ai attendu votre retour à Paris pour vous écrire. J'avais, ces derniers temps, beaucoup de lettres pressées ; je les ai fait passer devant : si ce n'était pas toujours l'ordre de l'affection, c'était celui de l'assistance. Au reste, n'est-ce pas bien fait de répondre, la veille de sainte Thérèse, à une lettre écrite la veille de saint François ? Je pense à vous, pour cette fête, et à votre excellent panégyrique. Je ne doute pas qu'il fasse du bien et du plaisir à tous les auditeurs, parmi lesquels l'*Univers* d'hier annonce que se trouvera le cardinal. Que la bonne sainte vous paie largement votre sermon ! Elle vous en eût beaucoup voulu sur la terre de faire d'elle de si grands éloges ; mais au ciel, où l'on ne court pas risque de perdre l'humilité, on prend sa joie à être glorifié dans le Seigneur, et l'on est plein de reconnaissance pour ceux qui font aimer Jésus-Christ dans ses saints. J'ai fait aussi, il y a neuf ans, un panégyrique de la chère sainte, et je l'ai prêché à Tulle devant l'évêque ; il en fut plus content que je ne l'ai été, depuis, en relisant ce discours. Il y a du bon par ci par là, mais tout serait à refaire : quelque occasion viendra sûrement pour moi d'y mettre la main.

Que je vous dise que j'ai trouvé au Carmel de X. une âme bien intéressante : j'y vois l'étoffe d'une sainte. Elle se nomme Emmanuel de Sainte-Sophie : les beaux noms qui la baptisent deux fois en Jésus-Christ ! Aussi, Jésus est tout pour elle, et elle l'aime avec passion.

Joignez à cela une fort riche nature, une grande intelligence des choses spirituelles, une remarquable capacité pour le gouvernement et le plus charmant caractère qui se puisse voir. Elle est élue prieure pour la fondation de X., ce dont je me réjouis extrêmement par la certitude du bien qu'elle y fera et de l'excellent esprit qu'elle donnera tout d'abord à ce monastère. Mais que Notre-Seigneur est bon de me l'avoir fait connaître pour la rendre absolument ma fille ! Elle m'est très chère, et je sens que Dieu me fait là une vraie grâce. A l'heure qu'il est, elle est prise d'une fièvre qui menace d'être typhoïde : c'est le début de la fondation ! On devait partir hier ; en voilà pour plus d'un mois avant qu'on y puisse songer. Dieu soit béni de tout !

Cher frère, les circonstances n'ont point favorisé, cette année, mon dessein de faire une retraite particulière ; mais Notre-Seigneur y a pourvu, et je ne crois pas sincèrement que huit jours de solitude m'eussent mis en meilleur train de l'aimer et de le servir qu'il ne m'y a mis lui-même, sans que je quittasse ma vie ordinaire. Il me semble que, cette fois, je commence tout de bon ; je comprends que quelque chose de décisif est accompli en moi, au regard de ma vocation intérieure. Je me suis lié, pour un an, par le vœu de faire, en tout, ce que je verrais de plus parfait, et j'ai la ferme résolution d'employer toute cette année à un vrai noviciat de la religion que vous savez. Priez pour que je ne rende pas vaines les grâces que Dieu me fait. Je compte sur vous pour m'aider en ceci ; c'est pour Notre-Seigneur que je vous le demande, et pour Notre-Seigneur vous le ferez : soyez sûr qu'il vous le rendra ; je le lui demanderai avec instances. Vous pensez si ce sont des secrets que je vous dis là ; mais vous êtes mon vrai frère, et Jésus est notre lien : cela autorise beaucoup d'échanges. Je vous en dirais plus long si je

pouvais causer avec vous ; mais on ne peut ni beaucoup écrire, ni tout écrire ; seulement vous en savez assez pour bénir Dieu pour moi, et vous serez fidèle à le faire.

Notre évêque est absent pour huit jours encore. Je sais qu'il va bien et qu'il est fort heureux de ce qu'il trouve en Vendée. Je le comprends ; la foi y est vive et générale ; Jésus-Christ y est connu, aimé, servi : toute joie est là, et surtout celle des évêques. Rien de nouveau ; d'ailleurs, à Poitiers, si ce n'est une grippe qui prend un peu tout le monde : elle m'a dit, ce matin, son premier bonjour ; mais peut-être que ce ne sera rien. Du reste, je n'étais vraiment pas mal. Mener une vie régulière, sage au demeurant, et aimer Notre-Seigneur, voilà un grand secret pour éviter beaucoup de misères. Merci de votre visite à ma mère. Ma sœur a reçu votre lettre avec joie ; elle a dû vous le dire. Que votre passage a donc fait de bien à Trasforêt ! Vous verrez G. L. que je vous recommande instamment et que, du reste, vous aimerez beaucoup quand vous le connaîtrez. A. veut aussi vous voir : ce sont des consolations plus que des charges que de pareilles directions, quelquefois aussi des aiguillons et des exemples.

Adieu, très cher ami, je vous embrasse tendrement dans le cœur de Notre-Seigneur.

Votre tout dévoué,

CHARLES.

LXXXIX

A M. l'abbé Perdrau.

30 octobre 1858.

Cher bon ami, je n'ai pas trouvé le loisir de répondre à votre lettre : ce n'est pas faute de penser à vous. Je bénis Notre-Seigneur du bien qu'a fait votre panégyrique. Sur saint Jean de la Croix, je n'ai rien à vous conseiller, sinon ce que vous connaissez sans doute, je veux dire l'excellente étude que le P. Berthier a faite dans une série de lettres ; mais sainte Thérèse, que vous avez si bien fêtée, vous obtiendra de parler comme il faut de son cher Père et frère : je suis sans inquiétude et je vous dis, comme de leur part : *confortare et esto robustus*.

Vous êtes vraiment bien bon, cher ami, de prendre tant de part à ce qui me touche, et de vous réjouir de ce qui m'advient d'heureux. Je ne veux pas diminuer d'un degré l'estime que vous faites des grâces de Notre-Seigneur ; elles sont inestimables ; mais, je vous prie, mesurez la profondeur de mon indigence à l'étendue de l'aumône que Dieu daigne me faire ; puis sachez que, par la pauvreté de notre vocabulaire humain, on est obligé de désigner par les mêmes mots des choses fort diverses. Quoique exprimé par les mêmes termes, ce qui est grand pour les grands reste petit pour les petits ; et ce vœu, qui engageait tant les saints, ne m'engage que selon ma faiblesse. Vous connaissez trop Notre-Seigneur pour ignorer sa condescendance et jusqu'où, dans sa passion de demeurer en nous, il consent à s'apetisser. Bon Sauveur ! Vous savez ce que dit de lui saint Bernard : *Magnus Dominus et laudabilis nimis ; parvulus Dominus*

et amabilis nimis. C'est ce qu'il est pour moi à un point que je ne sais vous dire, et ce qui fait que mon pauvre cœur ne peut plus résister à l'aimer. Vous avez donc bien jugé en pensant que ce vœu de faire le plus parfait, selon la lumière qui me serait actuellement donnée, pourrait n'être pas très parfait, puisque tout dépend de la lumière qui me décide. Or c'est ici la place des ménagements de Jésus, et je vous assure qu'avec moi il ne s'en fait pas faute : il me donne des tâches d'enfant, sachant que je n'en pourrais faire d'autres. Je vois cela, je le sens ; je l'en admire et je l'en aime davantage ; car, cher ami, quoi de plus adorable en un Dieu qui a droit à tout, qu'une discrétion et une patience semblables ? Mais enfin, je ne lui donne que peu, parce que, jusqu'ici, il me demande peu. Au reste, pour dire le vrai, je ne me sens pas dans la disposition de lui refuser quoi que ce soit s'il me demandait davantage ; mais je l'attends, et je me sens en son gouvernement une si grande confiance, et un si grand abandon à sa direction, que je demeure dans une paix joyeuse. Jamais je n'ai éprouvé comme maintenant ce que dit David : *in latitudine ambulabam, quia mandata tua exquisivi*. Je vous confierai bien qu'il y a trois ans, j'avais obtenu de faire ce même vœu, et j'en ai, deux années durant, gardé l'obligation. Dans les premiers temps, je m'en trouvai un peu gêné, par la taquinerie du démon, je crois. J'avais parfois dans l'esprit des idées de perfection ridicules, et ne me sentant pas capable d'aboutir à des choses dont je ne voyais pas tout de suite l'exagération et la fausseté, je perdais la paix de l'âme. Plus tard, ce fut le contraire, et je ne sentais pas assez l'obligation. C'est ce qui me fit demander à mon confesseur de rentrer dans la vie commune. Je ne voulais pas reculer ni descendre, mais il me semblait que je devais attendre ou monter autrement. Sans doute mon âme

n'était pas mûre et j'avais eu trop d'ambition. Maintenant Notre-Seigneur m'a-t-il mûri ? Je ne sais le dire et je n'ai pas besoin de le savoir ; mais ce que je sais bien, c'est que, depuis ce béni 29 septembre, je marche dans une liberté intérieure que je ne connaissais pas, et j'ai dans l'âme une paix que rien ne trouble.....

Je viens de terminer mon second discours de retraite sur la chasteté. Cela forme un vrai petit traité, et la méditation y fera trouver, je crois, beaucoup de choses. Tout y est ramené à Notre-Seigneur ; tout part de lui, il est question de lui partout : cela doit donc être bon et salutaire. J'avance aussi la rédaction de mon commentaire sur le premier psaume : c'est immense. Je ne puis ni ne veux tout dire ; mais, outre que l'on ne peut pas, non plus, trop manquer à la sainte parole, en dissimulant plus que de raison les magnificences qu'elle contient, il convient, dans ce premier psaume, qui est le fondement de tout le psautier, de poser certains grands principes qui éclaireront et abrègeront l'interprétation des autres. Au reste, je suis les Pères qui, tous, se sont donné, en commentant ce *Beatus*, plus de latitude qu'ils n'en ont pris ailleurs.

Oui, cher ami, notre évêque publiera, cet hiver, une synodale sur le saint Sacrifice. Je travaille à cela pour lui et lui dégrossis son marbre. Je pense lui remettre cette ébauche après la Saint-Martin. L'évêque de Moulins viendra de Brézé, où il est, à Ligugé, et l'abbé Gibert sera notre prédicateur.

Ma santé est un peu éprouvée. Cependant je vais prêcher la Toussaint et commencer par là ma station à la cathédrale.

Adieu, cher ami, je vous embrasse bien cordialement dans la charité du Christ.

Votre tout dévoué,

CHARLES.

XC

A M. l'abbé Perdrau.

19 février 1859.

Mon cher ami, que le bon Maître vous rende ce que vous faites pour cette pauvre famille. J'ai lu la lettre que le jeune homme écrit à sa tante : on y voit que cette âme lutte encore et regarde, sinon en arrière, au moins à côté d'elle ; mais la grâce l'emportera. La tante ne sait comment vous exprimer sa gratitude ; elle parle de vous à Notre-Seigneur du mieux qu'elle le sait faire.

Je viens à ce que vous me dites de vous, cher ami. Vous m'aviez bien laissé entrevoir tout ce qui en était, dans notre promenade d'Auteuil, et je n'avais vu là qu'une de ces lumières que Notre-Seigneur nous envoie du ciel en les enveloppant de nuages. Les nuages, il les prend en nous ; mais la lumière vient de lui et, à la fin, c'est elle seule qui reste. Vous verrez que ce souvenir vous sera un aiguillon pour aimer Jésus-Christ ; vous l'aimerez plus humblement, vous aurez un sentiment plus vif de sa miséricorde, vous aurez en lui une confiance plus assurée..... Ah ! cher ami, qu'il est donc vrai que le progrès dans la sainteté n'est jamais qu'un progrès dans l'amour ; car enfin, sans cela, comment la sainteté infinie se serait-elle passionnée pour des misérables tels que nous ?

Vous me demandez ce qui en est de moi : voyez-vous, cher ami, nous allons au même but et, à certains égards, nous marchons ensemble ; cependant nos voies sont différentes. Je ne sais guère parler de la mienne. Ce que je puis vous dire, c'est qu'aucune misère ne décourage la

miséricorde de Jésus; c'est qu'il rend le bien pour le mal; c'est qu'il change les obstacles en moyens, et emploie comme moyen ce qui semblait devoir être un obstacle; c'est qu'il se plaît à confondre le sens humain, et qu'en même temps il lui donne un sentiment si fort de la sagesse infinie, par laquelle il l'écrase, et de la bonté qui est le fond de tous ses desseins, que l'âme est hors d'elle-même; et s'il n'y avait pas l'adoration, où l'on peut se réfugier, on ne saurait plus où vivre en ce monde.

Je compte toujours me lier, comme je vous l'ai dit, par ce vœu de dépendance, et c'est le 25 mars que je le ferai en disant la messe. C'est le jour de *l'Ecce venio*, et c'est ce qui me décide. Tout mon mystère est dans ces mots, et je n'ai pas, je crois, d'autre ambition réfléchie que de réaliser en moi ce qu'ils contiennent, en me livrant à Jésus-Christ comme Jésus-Christ s'est livré à son Père. Si je ne savais qui est Jésus, je n'oserais jamais m'arrêter à de telles pensées; mais ce que je ne penserais même pas sans lui, avec lui j'ose le faire. Il m'attire trop pour que je puisse résister; et pourquoi résister, quand toute douceur est à se rendre? Sans doute, si je voyais d'avance ce que Dieu me prépare, je resterais comme un lâche sur le bord du chemin; mais Jésus se met entre moi et l'avenir, et alors, comment n'avancerais-je point? J'ai confiance, j'ai la paix, j'ai plus que la paix: j'ai une joie qui vaut mieux que toutes les joies du monde. On peut bien me trouver triste au dehors: personne peut-être ne l'est moins que moi. Ce qu'on prend pour de la tristesse, c'est que souvent (et c'était justement comme cela à Paris) je suis au dedans plus qu'au dehors. Après cela, vous avez bien raison, cher ami: je n'ai pas, dans l'habitude de la vie, la douceur et la suavité qu'il faudrait. Je m'en humilie, j'en demande pardon à Notre-

Seigneur et je compte sur sa bonté pour me corriger de ce défaut. Je l'ai moins dans l'âme que sur le visage; je l'ai surtout moins quand je traite d'âme à âme et que je m'occupe des affaires de Notre-Seigneur, que quand je reste un homme vis-à-vis des autres et qu'il s'agit entre nous des riens de la vie d'ici-bas. Beaucoup de choses me sont étrangères, et ce que je vois du monde, en ceux qui n'en devraient plus être, me heurte et me blesse: trop, sans nul doute; mais enfin, je vous dis ce qui peut expliquer qu'on me juge triste lorsque, selon le cœur, je suis dans la joie. Priez cette suavité infinie, qui est l'Esprit de Notre-Seigneur, de pénétrer cette écorce rude qui m'enveloppe.

.

Adieu, mon bon cher frère; prions toujours l'un pour l'autre et aimons-nous dans le cœur de notre commun Maître.

Votre tout dévoué,

CHARLES.

XCI

A sa Sœur.

Poitiers, 26 avril 1859.

Bonne chère sœur, je t'ai fait annoncer une lettre: je viens payer cette douce dette. J'ai reçu, hier, des nouvelles mêlées de bien et de mal: je jouis de cette promptitude de notre pauvre père à demander les secours de la religion, dès qu'il se sent un peu plus malade. Ces pensées lui sont devenues familières; j'y vois le signe d'un réel progrès dans cette chère âme, et le gage de son salut. Mon

Dieu ! que désirer de plus que cela, et, si cher qu'on paraisse l'acheter, le paie-t-on ? Il me paraît que ce pauvre père s'affaiblit considérablement, et que le temps où nous le garderons sur la terre ne peut être long. Je me tiens prêt à partir au premier signal, et j'espère de la bonté de Dieu que nous pourrions être tous réunis au dernier moment. Sous ces épreuves, et par ces épreuves même, Dieu nous est merveilleusement bon. Dis à notre bien-aimé malade que j'ai été tout attendri de ses pieux sentiments. On prie pour lui de tous côtés, et avec un dévouement qui doit lui valoir bien des grâces.

J'ai reçu un petit mot de sœur saint Jérôme¹ : la pauvre sœur est aux abois. Elle me charge de t'écrire, se voyant hors d'état de le faire avant le passage de l'évêque. Il paraît que des épidémies graves règnent en Limousin : croup, rougeole..... Trois enfants externes ont déjà succombé ; la moitié des enfants sont malades ; quatre des pensionnaires entrent en convalescence, mais plusieurs se mettaient au lit, le jour où l'on m'écrivait. Tous les parents ont été avertis, mais ils ont mieux aimé laisser les enfants soignés par les sœurs, et, l'épidémie étant partout, on n'aurait eu aucun bénéfice au déplacement.

Maman me confirme vos inquiétudes, au sujet de René Franchomme. Est-ce donc qu'il n'y a plus d'espoir de guérison ? A vrai dire, s'il en est ainsi, je plaindrai plus le père que le fils. L'abbé Perdrau m'écrit, ces derniers temps, et me dit de notre cher X. des choses qui me font grande pitié et aussi un peu peur..... Que le monde est donc fou, et que c'est vrai qu'il est l'ennemi de Dieu ! Quand je regarde tout cela, du haut de la vie que l'inouïe miséricorde de Dieu m'a faite, je ne sais pas te dire les

1. Supérieure de la communauté d'Ambazac.

divers sentiments dont mon âme est remplie : ils se résument tous dans l'adoration.

J'ai eu, comme tu le sais, la joie de prêcher une retraite à Niort : j'ai été sensiblement aidé, et, après ce Carême où j'ai pu faire l'abstinence et le jeûne, je ne suis réellement pas fatigué. J'ai beaucoup travaillé, et je te garde tout cela pour Trasforêt : j'imagine que tu seras heureuse de ces lectures, car j'y parle beaucoup, ou plutôt uniquement de Celui que nous aimons par-dessus toutes choses. Je viens de terminer mon second psaume : j'en suis assez content. Il me semble que cela est clair et propre à faire connaître Jésus-Christ, qu'on connaît si peu ! Ce sera toujours une très vive joie pour moi de te communiquer ce que le bon Dieu m'aura donné. Pour les écrits, ce sera toujours facile ; et c'est bien le principal, car c'est dans ces travaux que je résume toutes mes pauvres pensées de chaque jour, et ils sont le mot de ma vie intérieure, autant qu'une chose publique peut être le mot d'une chose aussi intime. J'espère toujours que des circonstances viendront, où nous pourrons nous voir plus librement et communiquer davantage.

Tu sais par maman mes projets de l'été. Je voudrais bien te trouver à Neuilly, le 15 juillet, car je ne pourrai, certainement, te venir à Trasforêt qu'après le 15 septembre. Je pars mercredi, pour le Dorat et la Souveraine ; je verrai, en passant, ta chère petite communauté.

Adieu, bonne chère sœur, je t'embrasse bien tendrement.

CHARLES.

XCII

A M. l'abbé Perdrau.

27 avril 1859

Très cher ami, si nous n'étions pas sûrs l'un de l'autre, comme nous le sommes, je serais tenté de vous faire des excuses. J'ai eu bien peu de loisir, ces derniers temps. Le jour de la Compassion, qui est la date de votre dernière lettre, j'achevais de prêcher la retraite aux Mères chrétiennes de Niort, retraite que j'avais déjà donnée à Poitiers, en mars. Quoique ne prêchant pas le Carême, j'ai parlé beaucoup, ici et là ; mais, voyez-vous, je le devais : chaque chose paraissait voulue de Dieu ; je n'étais pas en train de lui refuser quoi que ce soit, d'autant que j'avais des forces dont je lui devais bien compte. Dans la semaine sainte, malgré tous les offices auxquels j'ai assisté, j'ai pu jeûner complètement, et je n'ai qu'une fatigue ordinaire. C'est donc un mieux certain, et s'il n'autorise point l'imprudence, convenez qu'il justifie bien un peu la confiance. Puis, pour ce que j'ai à faire, le bon Maître m'aide tant ! Je travaille plus facilement qu'autrefois, parce que j'y vois plus clair. Ah ! bénissez-le donc bien pour moi, puisque vous l'aimez et que vous m'aimez aussi, quoique je ne le mérite guère : vous ne pouvez pas me rendre un plus grand service que celui que je vous demande là.

Merci de votre souvenir du 25 mars : c'est bien, je pense, une des meilleures dates de ma vie. Je sens que beaucoup de grâces m'ont été faites depuis ce jour : l'imperfection de ma fidélité ne lasse point Celui qui

me les fait. Si l'on savait ce qu'on gagne à se perdre, même si peu que l'on se perde, nul ne se garderait. Vous, cher ami, vous donnerez cette gloire à Notre-Seigneur et vous ferez ce bien à votre chère âme : il vous a déjà, mais je suis sûr qu'il vous aura bien davantage. Dégagez l'amour qui est en vous : il sera fort, s'il est ardent ; il sera ardent, s'il est libre. Comment ne sera pas libre Celui qui a le droit d'être roi ? Faites-lui bien place. Une sainte âme m'écrivait, l'autre jour : « Quand l'amour vit, le reste meurt. » Que cela est donc vrai ! Je crois bien que vous avez eu besoin de passer par où vous êtes passé, et, très spécialement, par la forte discipline de saint Ignace. Il vous fallait sans doute ces assujettissements, ces liens serrés, ces exercices ; mais soyez sûr aussi que ce ne sont là, pour vous, que des préparations. Vous arriverez plus, maintenant, par la contemplation que par la recherche, par l'amour direct de Notre-Seigneur que par la pratique étudiée des vertus. Il vous faut, je crois, un recueillement d'esprit continuel, une vie toute de foi, une attention douce, simple, fidèle à votre hôte intérieur, à cette source de vie qui est en vous et qui n'est autre que Notre-Seigneur, une dépendance humble et fidèle de son esprit, un abandon absolu à tous ses bons plaisirs. C'est l'amour qui achèvera de vous détacher, et c'est la vie qui vous fera mourir. Vous verrez que c'est plus prompt et plus sûr. Songez donc ! Dans cette voie, c'est Dieu qui travaille, et toute l'activité de l'âme s'emploie à le laisser travailler ; — dans l'autre, l'âme travaille, il est vrai, pour Dieu, mais enfin, c'est elle qui travaille, quoique sous la garantie et par l'impulsion de Dieu. Cette voie est très bonne ; je crois l'autre meilleure. Du moins, cher ami, sont-ce mes pensées sur vous, et je vous les dis puisque vous m'y invitez et que votre humilité à me demander des conseils me

force à vous les donner en toute simplicité : ce qui ne m'empêche point de vous baiser les pieds, en esprit, et de vous supplier de me dire toujours, en frère dévoué, ce que vous verrez chez moi de défectueux et ce que vous croirez utile à mon âme. Ce en quoi nous nous ressemblons surtout, cher ami, c'est dans le désir d'appartenir à Notre-Seigneur. Ah ! je conviens qu'il me fait cette grâce, et ce désir tourne à la passion. Mon vœu m'aide beaucoup ; il me rend les choses invisibles plus présentes et le reste, par là même, plus étranger et plus lointain. Il me semble que j'émigre du monde et je me sens vivre ailleurs...

Monseigneur part, ce matin, pour sa tournée ; il m'a chargé de vous demander un service. Il s'agit d'acheter une Bible latine que vous ferez relier en parchemin blanc, sans dorures ; c'est un cadeau que l'évêque veut faire à M^{lle} de Larochejaquelein à qui il a fait faire profession aux Oiseaux, dans son dernier séjour à Paris. Ayez aussi la bonté de passer chez Poussielgue et voyez où en est notre châsse de saint Martin.

Adieu, cher ami, je vous embrasse tendrement dans la charité du Christ.

Votre frère, CHARLES.

XCIII

A Monseigneur Pie.

Neuilly sur-Seine, 26 mai 1859.

CHER ET VÉNÉRÉ SEIGNEUR,

Si je suis bien informé, vous rentrez ce soir à Poitiers : je souhaite qu'une lettre de moi vous y arrive sans retard, et si j'avais su où vous prendre, je vous aurais déjà écrit. Vous savez, sans nul doute, que mon pauvre père nous a quittés, il y a aujourd'hui huit jours, à une heure du matin. Prévenu, la veille, par une dépêche, je n'ai pu arriver assez tôt pour recevoir son dernier soupir ; mais il est mort si inopinément que, même étant ici, je n'aurais probablement pas eu cette consolation. Encore qu'il ait souffert jusqu'à la fin, il n'a pas eu du tout d'agonie. C'est en buvant une tasse de bouillon qu'il a expiré. Il avait reçu la sainte communion peu de jours auparavant, l'absolution, le jour même, et l'extrême-onction, il y a déjà longtemps. Il a employé à prier les dernières heures qu'il a passées sur la terre, et ceux qui l'assistaient étaient profondément touchés de sa contrition et de son espérance. Pauvre père ! Je n'ai pas l'ombre d'un doute sur son salut, et je le vois, de tous côtés, si miséricordieusement assisté, que j'espère sa prompte délivrance. Aussi, Monseigneur, ai-je l'âme toute pleine de reconnaissance envers Notre-Seigneur. Naturellement cette maladie était bien cruelle ; mais ce qu'il y a eu, pour mon père, dans ce dessein de Dieu, d'expiation et de mérite, celui-là seul le sait qui lui a donné la force de l'accepter. Son confesseur me disait que, depuis six mois

surtout, cette chère âme était transformée. Dieu soit donc béni ! Après lui avoir rendu, ici, tous les derniers devoirs, et fait un premier service à Neuilly, nous avons conduit sa chère dépouille en Limousin, où nous avons une sépulture de famille. Je vous ai, je crois, parlé d'une fondation que fait ma sœur dans la paroisse où elle a sa propriété : c'est dans la chapelle de l'œuvre, entre les enfants et les pauvres, que nous serons tous inhumés.

Je suis rentré, depuis lundi, près de ma mère, qui est aussi bien qu'on peut l'être en ces tristes circonstances. Je resterai ici jusqu'à mardi ; j'espère vous voir dès le soir de mon arrivée. Malgré les émotions et les voyages, personne, Dieu merci, n'est malade.

Adieu, Monseigneur ; je serai bien heureux de vous retrouver. Je ne vous demande pas de prier pour mon père, ne doutant pas que votre charité ne vous ait déjà inspiré de le faire. Vous savez avec quelle respectueuse et tendre affection je suis

Votre humble et tout dévoué fils en Notre-Seigneur.

CHARLES GAY, *prêtre.*

XCIV

A sa Sœur.

Poitiers, 27 juin 1859.

Nos examens du séminaire m'ont pris toute la semaine, et je n'ai pu trouver un moment pour t'écrire. Rien ne me rend plus heureux, chère bonne Céline, que la vue des grâces que Dieu te fait, et des aspirations qu'il te donne. J'ai la plus grande confiance que tous ces bons

germes s'épanouiront et que ta moisson éternelle sera bien abondante. Je comprends tout ce que tu me dis et des choses dont tu te détaches et du zèle que t'inspire la pensée de tes quarante ans. Non pas que tu aies à commencer, sinon en la manière dont chacun peut dire qu'il commence, chaque jour; mais tu as à te développer dans l'ordre du progrès chrétien; et plus la vie s'avance, plus on sent la nécessité de ne s'y retarder point. J'imagine qu'au jugement l'âme ressent un chagrin cuisant du temps mal employé; et je me rends bien compte de ce qu'écrit sainte Catherine de Gênes, que « dans la haine qu'elle a pour ses fautes ou même ses défauts, l'âme se précipite d'elle-même en purgatoire, où elle achève d'expier les uns et de corriger les autres ». Je pense, chère petite sœur, que ton programme est tout à fait de nature à procurer cette sanctification que tu désires.

Tu veux que j'entre, pour ma part, dans tous tes pieux desseins. Chère enfant, je le veux de toute mon âme, et j'ai vingt raisons pour le vouloir. Si je ne regardais que moi, je me trouverais, pour toi, un bien fragile appui et une très triste ressource; mais Dieu sera avec nous; et alors, que ne pourrons-nous pas? Je suis au service de Notre-Seigneur et de la sainte Église; partant, je ne m'appartiens plus de manière à pouvoir dire: je ferai ceci ou cela. Cependant, le bon Dieu ne mène guère les âmes par bonds et par surprises; et s'il épure le cœur en lui faisant, parfois, sacrifier ses goûts les plus chers, il tient compte des aptitudes et respecte les besoins principaux qu'il a lui-même donnés. C'est pourquoi je crois volontiers que, plus j'irai, moins je serai engagé dans la vie publique. Je n'y suis aucunement propre: elle m'effarouche, au point de me paralyser. J'irais là comme on va au martyre; mais Dieu me demanderait plutôt, je pense,

celui du sang que celui-là, et j'irais à l'un bien plus joyeusement qu'à l'autre.

Il reste donc probable que j'aurai d'assez longs loisirs : je sais bien comment je les remplirai, et j'espère qu'ils seront plus féconds que ne serait une vie extérieurement plus occupée. Mais enfin, ils me rendront libre d'aller passer, chaque année, quelque temps près de toi ; et c'est dans la nature des choses que je te donne, plus tard, presque toutes mes vacances. Alors nous causerons ! Le peu que je sais, tu le sauras : c'est ma joie, encore plus que mon besoin, de tout partager avec toi, et c'est d'ailleurs multiplier les dons de Dieu que les communiquer. Tout cet avenir me sourit, et j'en bénis Dieu à l'avance.

En attendant, j'ai de plus en plus la certitude que nous serons éprouvés. Tout va comme il était facile de le prévoir : les événements déborderont les hommes ; la Révolution est comme ces redoutables machines modernes qu'on voit dans nos grandes usines : si la main se laisse prendre dans un rouage, le corps entier finit par être entraîné. Le gouvernement va d'iniquités en iniquités et, ce qui est un commencement de la justice de Dieu, de sottise en sottise. Tu n'imagines pas les vexations auxquelles le clergé est soumis (je ne parle pas des insultes dont on l'abreuve publiquement) sans que la réclamation soit possible. Tu as lu ces incroyables lignes du discours de Morny, rappelant le prêtre à son devoir et l'engageant à prêcher le détachement des richesses. C'est une odieuse comédie, mais une vraie comédie qu'une telle leçon, surtout d'une telle bouche.....

Adieu, chère petite sœur, mille amitiés à tous ; embrasse notre mère pour moi.

Ton frère, CHARLES.

XCV

A M. l'abbé Perdras.

Le Mans, 14 juillet 1859.

Très cher ami et frère en Notre-Seigneur, je vous écris de l'évêché du Mans où je suis arrivé, hier, avec mon cher évêque, et d'où nous repartirons, demain, pour Poitiers. La raison de cette course est un mariage d'amis, que Monseigneur est allé célébrer, ce matin, et le désir de deviser un peu amplement avec le R. P. abbé de Solesmes, accouru fidèlement à ce rendez-vous. Ils sont fort friands l'un de l'autre, et je leur trouve à tous deux bien bon goût. J'ai les miettes du festin, et cela nourrit délicieusement une partie de l'âme : non pas la plus profonde pourtant, vous savez bien ! Mais, cher ami, quelle bonne et saine joie de voir des gens qui aiment la sainte Église, qui voient clair dans ses intérêts et passent leur vie à la servir !

Nous venons d'avoir la retraite ecclésiastique, une retraite *excellente*, que nous a prêchée le P. Lavigne. Le connaissez-vous ? Nous avons trouvé (nous, ici, c'est l'évêque et son pauvre petit Grand vicaire) qu'il valait beaucoup mieux que sa réputation, et tout le monde a trouvé qu'il valait beaucoup. Je ne parle même pas de son talent de parole, qui est tout à fait remarquable ; mais il a plus de doctrine que je ne l'avais imaginé ; il a été toujours exact (mérite rare, hélas ! aujourd'hui, et en lui-même très considérable) ; il a été presque toujours très substantiel, toujours très chrétien, très sacerdotal, très apostolique. Il sait bien la sainte Écriture, et, sur les

points délicats, nous l'avons trouvé dans le vrai. Il est, d'ailleurs, plein de cœur et fort sympathique dans les relations. Bref, il nous a fait un bien sérieux et tel qu'aucun prédicateur ne nous en avait fait depuis bien des années. Il est ravi de notre évêque, qui a été vraiment admirable pendant cette retraite. Le premier jour, à son premier mot qui fut très court, il ne put parler d'autre chose que de ce qui remplissait son âme, c'est-à-dire des douleurs et des craintes de l'Église. Les larmes lui montaient aux yeux ; c'est à peine s'il put se dominer et continuer le discours. Après ce mot, il me prit à part, dans sa chambre, et me dit : « Je ne sais ce que j'ai d'être ainsi poussé aux larmes, depuis quelques jours. Je ne puis plus penser, de sang-froid, à ce pauvre Pape, et vraiment je ne vis plus. Vous m'avez vu, d'autres fois, faiblir un peu devant mes prêtres (cela voulait dire pleurer), en parlant de pauvres enfants qui me causaient de grandes douleurs ; je m'aperçois que le sentiment filial n'est pas moins vif, chez les évêques, que le sentiment paternel..... »

Voilà la paix : Dieu soit béni ! Mais nous ne pouvons partager la sécurité que nous voyons à beaucoup de monde, et nous ne comprenons pas l'enthousiasme où, depuis hier, L. Veillot se laisse entraîner. Les conditions de la paix semblent grosses de nouvelles guerres et, ce qui est surtout effrayant, rien n'y sort du programme tracé par l'Empereur dans sa trop fameuse brochure : programme absurde, impossible, révolutionnaire, impie, non pas dans la pensée de celui qui l'a conçu, mais dans la réalité des choses. Cette présidence honoraire, infligée au Pape sans l'avoir consulté, inacceptable par le Pape, serait, si elle était acceptée, un piège toujours tendu, où la souveraineté temporelle et tout ce qu'elle garantit finirait par tomber. Puis, que de questions à résoudre ! Toutes sont à résoudre. On ne

peut qu'être heureux de voir le sang cesser de couler, un sang chrétien ! et, certes, c'est une grande grâce qu'il faut attribuer à tant de prières faites, de tous côtés, dans l'Église ; mais comment ne pas s'affliger du succès définitif d'une guerre injuste, de l'agrandissement d'un État que le Saint-Siège déclare avoir, depuis plusieurs années, foulé les droits les plus sacrés de l'Église, d'un État qui, devant Dieu, est sous le coup de l'excommunication, dont le Saint-Père a maudit la politique si effrontément révolutionnaire ! Comment se réjouir de voir ce peuple lombard passer de l'unité de croyance à la liberté des cultes, et de savoir que là où Jésus-Christ régnait de par la loi, il ne pourra plus vivre que sous le bon plaisir de la police, par tolérance et au même titre que Satan, quoique, sans nul doute, avec moins de faveurs ! Le beau mot de l'indépendance ne peut voiler ces ruines, et, quoique Dieu puisse tirer de grands biens de si grands maux, il n'en reste pas moins que le principe de cette entreprise est une iniquité. Au reste, si l'Église a lieu de se plaindre, la révolution n'est pas, non plus, satisfaite. Rien n'est fini, et l'année, déjà si terrible, pourra bien voir s'accomplir des choses plus terribles encore. Dom Guéranger voit moins en noir que Monseigneur ; l'évêque du Mans voit tout en rose : je crois, à dire vrai, qu'il ne voit point, et que le plus avisé est mon évêque. Oui, nous nous réunirons en septembre, et à ma grande joie. Adieu, mon bon cher frère, aimez-moi toujours pour l'amour de Notre-Seigneur.

Votre tout dévoué,

CHARLES.

XCVI

A M. l'abbé Perdrau.

6 septembre 1859.

Très cher ami, l'abbé de Girardin vient de me donner dix bons jours : il me quitte aujourd'hui et je le charge de vous faire tenir cette lettre. Je pars, demain, pour le concile¹, l'âme toute contente d'avoir travaillé et de travailler encore pour les intérêts du Maître. Je viens d'achever un assez bon chapitre sur *la nature de Dieu*, que l'incrédulité fausse à ce point qu'il n'est plus ni rien ni personne. Je ne sais ce qui en semblera aux Pères ; je crois cependant que Notre-Seigneur m'a inspiré des choses assez justes, et que l'ensemble du travail sera adopté. J'ai d'autres questions à préparer, et très importantes ; impossible d'aboutir. On n'imagine pas le temps qu'il faut pour lire, réfléchir et écrire, quand il s'agit de parler sur de tels sujets et au nom de la sainte Église, qu'on aime d'autant plus passionnément qu'on la voit attaquée davantage.

Monseigneur n'en peut plus, et moi je n'en puis guère. La douce chose, après ces travaux, d'aller se reposer à Trasforêt, et de s'y reposer avec vous ! Nous y aurons nos nuages : vous savez l'état du pauvre René. Enfin, si nous l'aidons à bien mourir et si nous consolons, comme il se pourra, son pauvre père, ce seront encore des joies à la manière de Jésus-Christ ; et quelle bonne manière que la sienne ! Quand deviendrons-nous fous de lui tout de bon ?

1. Concile provincial de Bordeaux, tenu à Agen.

Adieu, cher ami, je vous embrasse et vous aime bien tendrement dans la charité de Notre-Seigneur.

Votre tout dévoué,

CHARLES.

XCVII

A sa Sœur.

Poitiers, 10 novembre 1859.

Ma bonne et chère petite sœur, je suis rentré de Nantes ¹, hier soir, fatigué de corps et portant avec moi une migraine qui m'a mis au lit dès l'arrivée, mais très heureux de ces admirables fêtes ! Je n'ai rien vu de pareil, depuis les grandes solennités de Rome. Le bon Dieu a permis que je fusse bien en train, dimanche, pour la prédication, et je sais qu'on a été content. Le Père Lavigne a prêché le lendemain : c'était bien, mais pas au niveau de l'attente générale. Monseigneur a été admirable : je t'enverrai son discours dès qu'il sera imprimé.

L'évêque de Nantes m'a demandé une station de Carême : je la prêcherais volontiers, mais je ne puis offrir que 1861 ; et l'on est pourvu pour cette année-là. Toutefois, l'évêque veut écrire et décommander, s'il se peut, le prédicateur retenu. Que de foi encore dans cette bonne Bretagne ! Notre Poitou, si consolant à tant d'égards, n'atteint pas ce niveau.

Nous fêtons, demain, saint Martin, que viennent célébrer quatre évêques, puis le R. P. abbé de Solesmes.

1. L'abbé Gay était allé à Nantes pour un Triduum, qu'il ouvrait et que continuaient l'évêque de Poitiers et le Père Lavigne.

Lundi matin, je pars pour Niort, où je vais prêcher une retraite à mes Carmélites. Prie pour mes petits travaux : Dieu les bénit, mais c'est justement pourquoi j'ai besoin qu'on prie davantage. Je viens d'organiser l'œuvre de Saint-François-de-Sales : tout s'annonce heureusement. Tu sais que, du deuxième au troisième dimanche de l'Avent, je vais prêcher, à Limoges, une retraite aux dames de charité. Je n'aurais point accepté cela, si je n'y avais vu l'occasion très favorable d'établir à Limoges l'œuvre des Mères chrétiennes et celle de Saint-François : aucune des deux n'existe en Limousin, et j'espère qu'elles y seront bien reçues. Cela fait, je reviens finir l'Avent à la cathédrale ; et, après, je me repose jusqu'au chervoyage de Paris. J'espère bien t'y trouver. Maman m'écrit que tu partiras pour Hyères, à la fin du mois : assurément tu n'y resteras pas plus tard que le vingt-cinq janvier.

J'ai vu le Père L. et lui ai parlé de toi ; il a été parfaitement bon et m'a promis de t'accueillir. Je viens à ce qui t'occupe.

Oui, je comprends ta peine, et celle que tu ressens, et celles que tu prévois pour les accepter, s'il arrivait que Dieu te les imposât. Notre-Seigneur se plaît quelquefois à ces sortes de sacrifices, et ce n'est pas pour rien que nous nous appelons les enfants d'Abraham ! Il est tout simple, il était inévitable que la croix ne vînt se poser sur l'endroit de ton cœur qui regarde le cher X. Tout ce qui est mauvais, Dieu l'enlève (quoique pas toujours en ce monde) ; mais tout ce qui est bon, il se plaît à le purifier ; et le grand instrument dont il se sert, c'est la croix. Il ne veut pas seulement que ses chères créatures soient bonnes ; il veut qu'elles soient parfaites. Ce ne lui est point assez que les affections légitimes, par lesquelles il les lie ici-bas, durent tout le temps du pèlerinage ; il lui plaît d'y semer une vertu qui les éternise ; et cette

vertu, c'est encore la croix, la croix acceptée ! Je te loue de livrer ton cœur à tous les bons plaisirs de Dieu : cela va à le glorifier et t'avance dans la vraie vertu.

Maintenant, je te dirai ma pensée : dans la délicate conjoncture où tu te trouves, il ne faut ni retarder ni pousser X. Tu pourrais en être tentée par un petit enthousiasme d'abnégation et de dévouement : je ne le crois pas bon. La sagesse, ici, est de laisser faire, en cherchant, dans chaque circonstance, ce qu'il y a de plus conforme à l'esprit de Dieu, c'est-à-dire à la perfection et au bien des âmes. Pour garder l'ascendant moral que tu as sur lui, je crois bien qu'il faut grandir et te sanctifier. Notre cœur est ainsi fait, qu'il n'aime pas comme il faut et comme il a besoin d'aimer, lorsqu'il ne peut plus du tout admirer ce qu'il aime. Mais pourquoi cette tâche t'effraie-t-elle ? Ce serait, à l'entreprendre, un encouragement déjà très légitime, que de vouloir par là conserver le cœur d'un enfant ; mais la volonté d'être fidèle à un ministère dont Dieu te charge, sera sur ton âme un motif plus puissant. Tu dis que tu ne peux plus le suivre. Pourquoi ? Le cœur de Notre-Seigneur ne lui est pas plus ouvert qu'à toi ; tu peux mériter des grâces plus décisives et entrer dans une voie plus étroite. Je crois fort que le bon Maître t'y appelle ; et, ce qui m'étonne, ce n'est pas que tu n'y sois pas encore entrée, c'est que tu sois parvenue au point où je te vois. Songe donc que l'éducation chrétienne t'a manqué, et que, depuis bien des années, tu n'as même pas eu le secours de la direction. Je crois te bien connaître, chère enfant : Dieu a mis dans ton cœur toutes sortes d'aptitudes pour une vie très élevée et, par là même, parfaite ; seulement, tu es comme le pauvre paralytique de la piscine. Mais ce qui n'est pas venu peut venir. Le temps, d'ailleurs, apprend beaucoup de choses : Dieu se révèle

directement aux âmes qui le cherchent avec simplicité. J'ai toujours eu, de toi, la meilleure espérance, et j'oserai dire que je compte absolument sur le bon Dieu pour cela. Il aboutira avec toi, j'en suis sûr.

Ceci étant, pourquoi ne continuerais-tu pas de faire du bien à X. ? Pourquoi ne lui resterais-tu pas un exemple, un conseil, une force, un lien avec Dieu ? Une grande et pure affection en est déjà un ; la prière en est un autre. Certes, tu pourras plus, tu feras plus ; mais tu n'aurais plus rien que ton cœur et ta prière, quel bien tu ferais, quelle maternité tu exercerais ! Aie donc confiance en Dieu, et laisse aller les choses. Pas de parti pris à l'avance ; pas de résolutions absolues ; pas de craintes vaines : celles que tu ne peux dominer, accepte-les de la main de Dieu, et sers-t'en pour mûrir ton cœur, ce qui est un des grands fruits de nos peines. Mais attache-toi si souverainement aux vues et aux bons plaisirs de Dieu, que le contenter, et à tout prix, te soit définitivement toutes choses. Je te le dis : là est le secret d'une grande paix, parce que c'est l'exercice d'une très haute vertu.

Adieu, bonne petite sœur, je t'aime et t'embrasse bien tendrement.

CHARLES.

XCVIII

A M. l'abbé Perdrau.

19 décembre 1859.

Très cher ami et frère en Notre-Seigneur, vous avez bien pensé, n'est-ce pas ? que si je ne répondais pas plus tôt à votre lettre, c'est que j'en étais tout à fait empêché.

Vous avez su ma retraite de Limoges, puis mes arrêts forcés pendant quelques jours... Mais nul n'a pu vous dire ce que je vous dis pour vous, à titre d'intime. Dès mon retour, notre cher évêque étant venu causer avec moi de ce travail pour le Saint-Père, a voulu que, sur les deux questions à traiter, j'en prisse une pour moi seul, et que je rédigeasse, en latin, un petit mémoire sur le *Naturalisme*, qui est le nom propre de l'erreur qui nous dévore; et que, l'erreur étant montrée telle qu'elle est chez nous, depuis sa forme savante jusqu'à ses conséquences populaires, j'indiquasse, comme je les concevais, les grandes lignes de doctrine catholique qui devaient être mises en lumière pour chasser ces ténèbres. J'ai prié, fait prier, et je me suis mis à l'œuvre. Toute la première partie est faite; on la copie aujourd'hui, et elle partira mercredi pour Rome: le Saint-Père a fait écrire par Fioram... que *avidè expectabat*. La seconde partie est en train, et je la terminerai cette semaine. Je crois que la vraie et seule réponse qu'il convient d'opposer à ce déluge de mensonges et de folies, qui inonde le monde, c'est une grande et complète exposition du mystère de Jésus-Christ. J'ai dit au Souverain Pontife: *Hic est sacramentum sanctionis, quia ibi signum contradictionis; ibi est principium solutionis, quia ibi nodus quæstionis*. Ah! priez, cher bon frère, faites prier votre sainte sœur pour que Dieu mette sa grâce dans cette goutte d'eau que l'obéissance me fait envoyer à l'océan. Il serait si beau et si utile que Notre-Seigneur fût magistralement déclaré! Pie IX, qui a si bien fait briller l'aurore, est digne de faire monter le soleil à l'horizon; le monde n'a pas besoin d'autre chose. Ce qui ne sera pas éclairé par Jésus, est déjà condamné aux ténèbres éternelles, et ce qui ne sera pas guéri par ce remède, est déjà mort. Je me sens bien un peu étonné de me trouver, à quelque

titre que ce soit, dans une pareille affaire. Cela me donne des envies furieuses de me cacher et de me perdre dans le cœur de notre Maître ; car c'est seulement là qu'on trouve la vie. Si quelque chose luit dehors, c'est qu'il part de ce dedans, et vraiment je bénis Dieu, de toute mon âme, de permettre que je le sente si fort, quand il me demande, à l'extérieur, des services qui, au jugement humain, peuvent sembler plus considérables. Parlez-lui quelquefois de moi dans le secret, à ce bon Maître, et ne dites rien de ce que je vous confie. Je n'ai pas lu le travail de Monseigneur : la chose y est prise surtout au point de vue historique, politique et pratique.

Ces occupations, vraiment incessantes, m'empêchent de vous donner les quelques lignes que vous me demandez, cher ami. Rien ne se présente tout d'abord ; il faudrait réfléchir : pour cela, il faudrait quelque temps. S'il n'est pas trop tard, après Noël, je verrai. Je suis vraiment mieux de santé : j'ai pu prêcher sans la moindre fatigue ; j'achèverai dimanche, et, après cela, j'aurai un peu de liberté. Je voudrais tant finir mon pauvre livre sur la vie religieuse ! J'ai beau faire, mon cœur est à ces travaux plus qu'à tous autres ! J'aurais vingt choses dont j'aimerais à vous parler ; il faut finir. Heureusement janvier vient : nous nous verrons, j'espère, bien à loisir. Converser avec vous m'est très doux. Je suis sûr que vous ferez beaucoup de bien à ces pauvres prisonniers : je le demande à Notre-Seigneur. Puis, vous aurez et ils auront par vous les grâces de Noël : elles sont si grandes ! Mon Dieu, cher frère, que ne connaît-on Jésus-Christ !... Allons, je vous embrasse et je vous quitte. Écrivez-moi. Vous savez avec quelle tendre affection je suis votre frère en Notre-Seigneur,

CHARLES, *prêtre.*

XCIX

A M. l'abbé Perdrau.

Poitiers, 1^{er} janvier 1860.

Bien cher ami et frère en Notre-Seigneur, avant d'aller à la grand'messe, je viens vous donner mon petit mot du nouvel an. Je vous aime beaucoup, mon cher frère, et je connais un peu Jésus : vous devinez donc bien ce que je vous souhaite, et comment je vous le souhaite, ce que je demande pour vous et à qui je le demande. Soyez béni pour le bien que vous avez fait à cette prison. Ah ! mettons partout Celui qu'on veut chasser de partout ; semons-le sur les buissons, si les sillons ne veulent pas le recevoir. Il faudra bien convenir, un jour, que là où il est, si petit qu'il y soit, là est la vie, la lumière, la splendeur de l'intelligence et la force ; et que, là où il n'est pas, il n'y a que misères, ténèbres, ignominie, néant. Cher ami, que le monde est donc exécration ! Je ne l'avais jamais si bien senti, ni jamais mieux rempli, je crois, le devoir de le haïr. Ce qu'il fait à présent ! Ce qu'il dit ! Ce qu'il essaie de faire ! On va de l'indignation au dégoût, on a peur pour ceux qui croient nous faire peur : ils sont fous. S'ils n'étaient que cela, encore ! Mais ils sont si méchants ! Il y a, parmi eux, une masse d'incurables ; ils ont péché, ils pèchent encore contre le Saint-Esprit ; ils mentent sciemment, ils font le procès à l'amour, ils lui reprochent d'être l'amour et, pour arriver à leurs fins, ils corrompent le peuple. Je ne crois pas que vous vous imaginiez les dessous de ces tristes affaires : il y a de vraies infamies. Encore quinze jours, et nous pourrons causer à loisir. Quoique mes travaux soient finis, j'ai peu de

temps. La fin du mémoire est à la copie, et on l'enverra ces jours-ci. La première partie doit être arrivée à Rome.

Vous savez peut-être que ma bonne sœur m'a écrit pour me demander de venir à Hyères. Pauvre enfant! j'irais bien volontiers la rejoindre; mais, en ce moment, cela est impossible; cette quinzaine est remplie, pour moi, d'obligations que je ne puis décliner. J'ai écrit que si René vivait encore et désirait me voir, je me rendrais à Hyères, le 18, au lieu d'aller à Paris, où je reviendrais plus tard avec elle. Je ne suis pas mal de santé, mais ma tête est fatiguée de travail. Notre évêque est très bien; il est admirable de dévouement à l'Église et de courage. Si vous voyez l'abbé de Girardin, dites-lui que je l'aime de tout mon cœur et que je lui souhaite tout bien: je lui écrirais, si je n'allais bientôt à Paris.

Adieu, cher et bon ami; je suis, du cœur le plus tendrement dévoué, votre frère en Notre-Seigneur,

CHARLES, *prêtre.*

C

A sa Sœur.

Poitiers, 4 janvier 1860.

Chère Céline, tu vas rentrer à Paris, et je veux que cette lettre aille te dire, demain, ce que ton cœur t'a déjà fait deviner, bien sûr, c'est-à-dire la grande part que je prends à ta peine. Je comprends cependant qu'elle est bien adoucie: adoucie par la certitude du bonheur de ce cher enfant; adoucie par la conscience de lui avoir rendu

ses derniers jours terrestres moins pénibles, en le soutenant de ta pieuse affection. Mais enfin, c'est une peine, et tu portes celle des survivants, qui est la plus lourde. Dis à ces chers Franchomme combien je suis touché de leur chagrin, combien je le partage. Si ceux qui n'avaient fait qu'entrevoir leur René ne pouvaient se défendre de l'aimer beaucoup, comment l'aimaient-ils ? C'est une affreuse séparation, mais elle sera si courte ! Et puis, surtout, il faut en revenir à dire qu'il est au port : si ce n'est pas assez pour empêcher les larmes, c'est assez pour leur ôter leur amertume. Il est au port ; il n'en sortira plus ! Les fléaux peuvent venir, les révolutions se déchaîner, l'enfer conjurer la perte des âmes : René est à l'abri, il est sauvé, il est saint, il est bienheureux. Cela ne peut pas plus changer que Dieu ne peut cesser d'être. Le monde extérieur finira ; cet enfant nagera toujours dans la paix et sera enivré de joies. Il eût chanté tristement, ici : on a beau faire, la terre n'est qu'un exil ; comment chanter, loin de la patrie !... Je t'assure qu'il chante à présent des cantiques incomparables ; il me semble le voir sourire au milieu des bons anges ! Le purgatoire de sa maladie, joint à l'amour de Dieu qui avait tant grandi dans son âme, a achevé de le purifier. S'il n'est pas tout de suite entré dans la lumière, je m'assure qu'il n'a fait que traverser les ombres. Tant de prières faites pour lui et parties de cœurs si aimants, si résignés, si chrétiens, auront abrégé ce passage. Il faut donc rendre grâces : il aurait le droit de se plaindre de ceux qui ne le féliciteraient pas. Il voit si bien, maintenant, que Dieu est adorable dans toutes ses voies, et que c'est l'amour qui conduit tout ! Il faut que les cœurs qui l'aiment tant battent d'accord avec le sien ; et le sien bat surtout d'allégresse.

Je ne doute pas qu'il n'obtienne à son père, à Cécile et à tous les anges visibles que Dieu lui avait donnés pour

aider son salut, de telles impressions du bonheur dont il jouit, de telles forces, de telles grâces, qu'il ne leur reste plus que ce paisible chagrin qu'entraîne une absence de quelques jours. Il va payer ses dettes, à présent qu'il est si divinement riche, et tu éprouveras quelle est la gratitude des saints.

J'ai été fort consolé d'une nouvelle que maman m'a écrite : notre pauvre oncle J. est mort en chrétien. Ce n'était pas un orgueilleux et il avait un bon cœur ; on pouvait donc attendre cette grâce finale ; et, du reste, que ne peut-on attendre de la bonté de Dieu et de la vertu du sang de Notre-Seigneur ?

Donne-moi des nouvelles des Franchomme, de l'excellente princesse, à laquelle je te prie d'offrir mes meilleurs respects. Comme le pauvre Paul a dû avoir de peine ! et c'est lui qui a dû porter la nouvelle à Franchomme !

Embrasse-le pour moi ainsi qu'A.¹ et les chers nôtres. Dans quinze jours, s'il plaît à Dieu, je serai au milieu de vous.

Adieu, bonne Céline, je t'embrasse et t'aime tendrement.

Ton frère, CHARLES.

CI

A M. l'abbé Perdrau.

25 février 1860.

Mon bon cher frère, j'ai été si occupé, ces jours derniers, que je n'ai pu répondre à votre lettre : j'ai presque envie de faire graver cette phrase à la tête de tous les papiers dont je me sers pour la correspondance ; mais

1. Neveu de M. et de M^{me} Pouquet ; était auprès d'eux comme fils adoptif.

enfin, vous savez la vie que Notre-Seigneur me fait, et il ne vous vient pas à l'esprit que je vous néglige. Le dehors et le dedans sont des frères ennemis, et cependant il faut tâcher de ne se trop brouiller ni avec l'un ni avec l'autre : l'un crie qu'il est doux, l'autre qu'il est nécessaire ; l'un dit : je mène à Dieu ; l'autre : je sers l'Église. Ils ont raison tous deux ; on les accorde, comme il se peut, en s'oubliant soi-même, en n'ayant plus de volonté et en s'abandonnant : c'est encore plus simple qu'on ne pense, et il est temps de s'y habituer.

Je vous félicite de vos vacances : *vacare Deo*, la belle chose ! Vous allez maintenant rayonner Jésus-Christ. Mais c'est très vrai, cher frère, que vous avez toujours besoin de vous pacifier l'âme : vous n'agirez comme il convient que quand vous laisserez agir le Maître. C'était le secret de cette sainte humanité du Verbe, qui est notre modèle et notre amour. Qu'il fait bon le regarder toujours et s'y livrer ; car les deux sont nécessaires : il est vérité et il est grâce ; il est devant nous et il est en nous.

Les affaires vont leur train. Nous touchons tout à l'heure aux extrêmes ; il est clair qu'on va prendre les Romagnes au Pape, et il est probable qu'une sentence d'excommunication suivra ce sacrilège ; puis, la guerre se fera : on s'y attend de tous côtés ; les canons passent sur les routes comme avant la campagne d'Italie. Tout le monde parle, excepté Dieu ; mais sa voix se fera bien entendre : attendons ! Vous avez lu les Circulaires : elles font un très grand mal. Il ne se peut que les évêques ne répondent pas. Je ne sais ce qui se fera ailleurs : ici, l'évêque en écrira, cette semaine même, à ses prêtres. Plaise à Dieu que le grand nombre parle ! Il y a de très bons mandements : Tours a écrit de la façon la plus énergique ; Angoulême, Périgueux, Rodez envoient de belles et excellentes pages ; Tulle vient d'achever un travail

fort considérable : ce sera un vrai arsenal, une montagne lançant des éclairs. Vous savez comme il sent et ce qu'il sait !

J'aurais voulu, cher ami, que vous fussiez, le mercredi des Cendres, à la cathédrale. Notre évêque y a été admirable : c'était le lendemain des Circulaires ministérielles. S'inspirant de la situation, Monseigneur a pris, pour texte, la seconde tentation de Notre-Seigneur : *si Filius Dei es, mitte te deorsum*. Il a appliqué cela aux circonstances actuelles, et montré que toutes les propositions hypocrites faites à l'Église par la politique, revenaient à cette parole du diable : Si tu es divine, que crains-tu ? Doutes-tu de ta puissance ? Que sont les moyens humains pour qui ne peut pas mourir ? Lance-toi donc dans l'air et reste dans le vide : il est écrit que Dieu a commandé à ses anges de te garder dans toutes tes voies. Oui, a continué l'évêque, commentant saint Bernard ; oui, les anges me gardent, mais non pas dans toutes mes voies, car *sunt vice à quibus, non in quibus custodiunt nos*. Puis, est-ce qu'un précipice est un chemin ? Est-ce que l'abîme est une route ? Si c'est là une voie, c'est la tienne, ô Satan ; ce n'est pas la mienne. Je sais ce que c'est que de marcher, ce que c'est que de monter, ce que c'est même que de descendre ; je ne sais pas ce que c'est que d'être précipité et de tomber. Il est écrit que les anges me garderont : oui ; mais il est écrit aussi : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu, tu ne le forceras pas au miracle, tu ne te dépouilleras pas toi-même des moyens naturels par lesquels je pourvois à ta conservation ; tu ne te jetteras pas dans les aventures ; que si l'on te dépouille, c'est bien : ce sera l'heure d'envoyer mes anges ; mais tu attendras la violence, et tu ne tenteras pas le Seigneur. — Ainsi répond le Pape ; ainsi fait l'Église : elle n'est pas une société de risque-tout, elle n'aime point

les hasards ; et, du reste, puisque tu fais l'érudit, pourquoi t'arrêtes-tu de citer l'Écriture ? *Quæ dicta sunt de se prudenter tacuit* (Saint Hilaire). Elle dit que les anges me garderont ; mais qu'ajoute-t-elle ? et pourquoi ce qu'elle ajoute ne l'allègues-tu pas ? *Super aspidem et basiliscum ambulabis ; et conculcabis leonem et draconem ; quoniam in me speravit* (en moi ; non pas en vous, non pas dans vos promesses, dans vos systèmes, dans vos combinaisons politiques, mais en moi) *liberabo eum ; cum ipso sum in tribulatione ; eripiam eum et glorificabo eum, longitudine dierum implebo eum*. Pie IX pourra mourir, mais le Pape sera rempli de la longueur des jours : *et ostendam illi salutare meum*. Joignez à ce fond une broderie des plus riches, une verve, une fermeté, une finesse, une grâce de parole incomparable, vous jugerez de l'effet. Cher ami, quelle joie dans nos peines de voir à notre Église de si intrépides et habiles défenseurs ! Je vous quitte pour travailler, mais non sans vous embrasser comme je le puis, dans le cœur de notre bon Maître. Amitiés à nos amis ; vous savez comme je vous aime.

CHARLES.

CII

A M. l'abbé Perdrau.

Poitiers, 14 avril 1860.

Je suis bien en retard avec vous, bon et cher frère. Vous aurez su que j'avais été prêcher, ici et là, quinze jours durant, et que je n'étais revenu à Poitiers que pour la semaine sainte. Puis, j'ai dû mettre ordre à mille petites

affaires et écrire des lettres pressées. Bref, c'est aujourd'hui seulement que je puis venir à vous. Je suis heureux des bénédictions que le bon Maître accorde à votre ministère : il me semble que vous êtes si bien dans votre voie ! Je ne sache rien au monde qui ressemblât plus à du poison, pour vous, que l'encombrement et l'agitation. C'est dans le repos que vous trouverez Jésus et, par Jésus, que vous vivrez pour sanctifier ensuite vos frères. Je pense qu'après vos prédications du Carême, vous vous donnerez du temps pour étudier et faire oraison. Que Notre-Seigneur vous fasse cette grâce ! On m'a demandé, pour cet été, une retraite à la Souterraine : j'ai dit que je ne pouvais répondre encore, mais que, plus tard, je verrais. A la rigueur, je puis. Cependant, j'ai bien des raisons pour ne pas me charger de cette œuvre : de vraies bonnes raisons. Vous irait-il que je vous proposasse en envoyant mon dernier mot ? Il s'agirait de sept à huit jours où vous feriez deux instructions : plus elles seront simples, mieux cela vaudra. Il faut prêcher d'abord la règle, puis la vie intérieure, dont les œuvres distraient un peu. Vous feriez beaucoup de bien, et vous vous en feriez à vous-même : la sainte mère Dubourg vous paierait de sa plus belle monnaie. Septembre est l'époque la plus convenable. Pensez-y devant Dieu. Pour moi, cela me semble tout à fait acceptable et dans le cours de votre grâce. Il vous sera très utile d'avoir un fond d'idées sur la vie religieuse ; vous avez plusieurs mois devant vous et vous pouvez préparer cela tout doucement, sans l'ombre d'une fatigue.

Nous avons enfin le mandement de Tulle sur le Temporel du Pape. C'est, comme tout ce qui sort de là, magnifique, profond, éblouissant, mais abrupt, inégal et accessible à une petite minorité. Pour ceux qui savent, c'est une mine à exploiter. Nous lirons cela ensemble,

et nous en aurons de la joie. La sève chrétienne y coule à pleins bords et le surnaturel s'y pose fièrement.

J'aurais bien à vous dire des choses de la sainte Église : il y a plus à gémir qu'à parler ; plus encore à espérer qu'à gémir. Ici, nous avons eu de grands fruits de salut. Notre Carême a été prêché par un P. Matthieu, dominicain du couvent de Lyon, un saint homme, admirablement doué, infatigable, prêchant pour tout le monde et d'une manière tout apostolique. On ne se souvient pas d'avoir vu, à Poitiers, une pareille émotion produite par le prédicateur. Pendant dix jours, la cathédrale s'y est remplie d'hommes, chaque soir, et vous savez si elle est grande ! Il y a de nombreux et importants retours ; une foule de gens de toutes conditions se sont confessés au Père. Il emmène avec lui un excellent jeune homme, mon fils spirituel, qui quitte tout pour suivre Jésus. Ce Père en a ébranlé bien d'autres, puis décidé quelques vocations de femmes, et Dieu seul sait tout ce qu'il a semé. J'ai grand espoir que le fruit principal sera de nous faire arriver les Dominicains dans le diocèse. Je vois que cette maison de Lyon est une pépinière de saints. Je me remets à mon livre sur la vie religieuse, et j'y consacre tout mon été. Il me faut travailler beaucoup et j'ai besoin, à tous égards, d'une spéciale assistance de Notre-Seigneur : aidez-moi à l'obtenir, cher ami. Ma santé s'améliore malgré de persistantes mais utiles chétiveries. Adieu, cher ami et frère ; je vous embrasse bien cordialement dans l'amour de Notre-Seigneur.

CHARLES, *prêtre.*

CIII

A sa Sœur.

Poitiers, 2 mai 1860.

Chère bonne petite sœur, je suis sûr que, chaque jour, tu attends la lettre que je t'ai promise : il n'a pas tenu à moi de te l'envoyer plus tôt. Mes heures sont bien remplies, peut-être un peu trop pour mes forces, car voici que ma tête devient tout à fait rétive au travail. N'était l'obligation où je suis de présider la réunion des Mères chrétiennes, et de demeurer les jours suivants pour recevoir le curé d'Ambazac et celui de Magnac, j'aviserais à aller me promener quelques jours ; mais mes visiteurs m'apporteront une occasion naturelle de repos. Je les promènerai d'abord à Poitiers, puis dans les environs ; et, la bête étant satisfaite, j'espère qu'ensuite le cavalier recouvrera sa liberté. Du reste, je ne souffre pas : ce n'est qu'une grande impuissance.

J'ai été tout heureux de la bénédiction que Notre-Seigneur a daigné attacher, pour toi, à ma dernière lettre. Il est vrai que j'y voyais bien clair en te parlant, et, ni la réflexion ni le temps n'ont amené en moi l'ombre d'un doute. Je ne puis m'empêcher de regarder tes rapports avec le cher X., d'abord comme une immense consolation que Dieu donne à ton cœur de mère, en échange du long et pénible jeûne qu'il lui a imposé pendant tant d'années ; puis, comme une très précieuse grâce pour X., qui, éternellement, te devra sa conversion et tout le bien qui s'édifiera sur cette base. J'y vois des raisons d'actions de grâces, des gages sensibles de la bonté divine, des

présages de dons meilleurs, des motifs de douce espérance. Je n'y vois absolument rien à redouter pour le présent ; et si, plus tard, l'arbre de la croix vient à pousser dans ce jardin, que la main de Dieu même a planté, ce sera une conséquence de notre condition terrestre, une nouvelle opération de la miséricorde de Dieu, une plus belle carrière de vertus ouverte devant vos âmes, rendues alors plus généreuses. Ce ne sera ni la condamnation, ni la rétractation du passé. Va donc en paix, écoutant Dieu dans ta conscience : Dieu conduit tout, Dieu est amour et bonté. Défends l'accès de ton cœur à l'ombre d'un doute sur cette bonté, et d'une défiance envers cet amour.

J'admire le talent qu'ont certaines âmes pour effrayer : la terreur n'est pas le respect ; je ne sais rien qui rende plus respectueux que l'impression d'une bonté inaltérable. Sans nul doute, on peut toujours prédire des croix : il n'y a pas besoin pour cela d'être prophète ; c'est assez que le Maître ait été crucifié ! Le disciple est prévenu de son sort, et l'Écriture dit : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ, souffriront persécution ». Mais dire cela sans ajouter, sans faire comprendre que ces croix sont le moyen le plus approprié, le moyen unique, à vrai dire, que l'amour infini ait trouvé pour nous rendre capables et dignes de l'union bienheureuse où il nous veut consommer pour toujours, c'est présenter à une jeune fiancée le tableau des veilles, des douleurs, des fatigues qui l'attendent, quand elle sera mère, en lui taisant les ineffables joies de la maternité, et la facilité avec laquelle on se dévoue lorsque l'on aime !

Tu as bien raison, chère sœur, de ne poursuivre en tout et partout que l'union à Jésus-Christ : le reste n'a de valeur que dans l'exacte proportion où il la procure ; nulle

part ailleurs l'âme ne trouve sa paix véritable ! Ne crois pas que tu aies perdu ton temps. Je comprends, sans te voir à l'œuvre, que beaucoup d'imperfections se mêlent encore à ce que tu fais : ce n'est pas merveille. La merveille est que tu en sois où tu en es déjà ; la grâce et le temps auront raison de tout. De même qu'en se développant le fruit chasse et finit par faire tomber toutes les enveloppes qui l'abritaient dans sa faiblesse ; de même aussi l'amour de Notre-Seigneur, en croissant dans notre cœur, en éloigne toutes les misères qui lui faisaient d'abord obstacle. Le christianisme est une vie : la vie vient du dedans. Les conditions extérieures peuvent favoriser son progrès, mais elles ne le créent pas. Aime beaucoup Jésus-Christ ; aime-le de plus en plus : cet amour réglera, purifiera, sanctifiera et finira par éterniser tous les autres ! Il y a peut-être des âmes qui ne peuvent pas marcher dans cette voie : je le dis par égard pour l'opinion d'autrui, bien plus que par suite d'une expérience acquise ; mais ce que je sais bien, c'est que toi, tu ne marcherais jamais autrement. Toute autre vue sur tes rapports avec Dieu, toute autre conception de tes devoirs, toute autre méthode de sanctification te troublera, t'annulera.

J'aurais mille choses à te dire, mais j'ai tant de lettres pressées que je me sens forcé de tourner court. Je pense avec joie que nous nous verrons un peu, cette année ; c'est en septembre que je te donne rendez-vous, et je tâcherai de m'assurer le plus long loisir possible.

Adieu, très chère enfant, je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur.

CHARLES.

A M. l'abbé Perdrau.

CIV

15 mai 1860

Très cher ami, j'ai enfin reçu la réponse de la Souterraine : on vous accepte très volontiers, et avec reconnaissance, et pour vous qui ferez le travail, et pour moi qui vous ai proposé. Je vous assure que je tenterais Dieu en prenant cette charge : mon cœur la regrette, mais ma conscience me dirige en ceci. N'ayez donc pas de scrupules et soyez assuré que vous ferez le plus grand bien. Cette pauvre congrégation a besoin de secours : elle est criblée. Vous savez que la supérieure d'Ambazac vient d'être enlevée comme par un coup de foudre ; une autre de leurs meilleures sœurs est à l'agonie ; mère Dubourg plie sous le faix. Disposez-vous donc à ce grand ministère : la croix vous le prépare en vous précédant. On priera beaucoup, et la grâce vous arrivera très abondante.

Je vous ai dit mes projets : je serai à Trasforêt au commencement de septembre et j'y resterai un mois. Nous aurons donc le temps de nous voir, et j'en ai de la joie. L'année est triste à beaucoup d'égards ; les événements vont d'un train d'enfer ; la politique devient de plus en plus ténébreuse, lâche et hypocrite ; la révolution en Italie, le despotisme chez nous, ici et là la haine de l'Église : c'est de quoi beaucoup gémir. Mais le monde, qui a vu mourir Jésus-Christ, ne peut plus être surpris d'aucun scandale. Attendons, et jusqu'à l'éternité, s'il le faut : le dédommagement vaut notre patience...

J'ai achevé une grande instruction sur l'amour de Dieu,

qui est comme un petit traité sur cette matière : c'est le dixième de ma retraite imprimée, laquelle en aura vingt. Tout cela touche aux questions les plus délicates de la théologie. J'ai pris beaucoup de peine, j'espère avoir été vrai, et ces pages me semblent contenir bien des choses utiles; vous en jugerez. Monseigneur a fait un admirable discours pour Fontgombaude; il n'y a pas moyen de le publier aujourd'hui : c'est trop vrai et trop vif. Vous le lirez dans le troisième volume des œuvres du cher prélat. Il prépare son panégyrique du bienheureux Labre, qu'il doit prêcher à Arras.

Adieu, très cher ami, je vous embrasse bien cordialement dans l'amour de notre bon Maître.

Votre tout dévoué,

CHARLES, *prêtre.*

CV

A sa Sœur.

Poitiers, 8 juin 1860.

Chère bonne petite sœur, je te sais enfin à Trasforêt : j'attendais cela pour t'écrire. Dieu veuille que tu ne te ressentas pas de tes excès de fatigue; je crains un peu le Périgord, et cependant je comprends de reste le désir du bon Paul; peut-être aussi a-t-il besoin de changer d'air. Enfin, ménage-toi bien. Voici que nous échangeons fraternellement cette exhortation : encore qu'on sache qu'elle ne sert absolument à rien, on ne peut se tenir de la faire. C'est bien sûr que toi, petite sœur, tu ne devrais point te pousser tant. On a coutume d'exagérer beaucoup ce que je fais; mais fût-on dans le vrai, c'est mon

métier plus que le tien de me dépenser au travail. La vraie vérité, comme on dit en nos temps de mensonge, c'est que je suis souvent dans de grandes confusions en regardant le peu ou plutôt le rien que je fais pour Notre-Seigneur. Il me confie pourtant en ce moment une besogne assez ingrate ; je t'en parle parce que j'aime à n'avoir pas de secrets pour toi, et que je suis bien aise d'intéresser ta charité à cette bonne œuvre. Rassure-toi : je ne frappe point à ta caisse ; je te demande seulement de prier.

Figure-toi que Monseigneur m'a chargé d'exorciser une jeune fille possédée. Lui-même, dans ses tournées, avait examiné cette malheureuse créature. Ne doutant pas de la possession, il l'a fait venir dans un couvent de Poitiers, et l'a remise entre mes mains pour que j'entreprenne de la délivrer. Je travaille, depuis quinze jours, sans grand résultat ; mais patience ! Je ne me sens nullement découragé. C'est un spectacle lamentable et dont on ne peut avoir l'idée, si on ne l'a vu.

L'esprit qui tient cette enfant paraît être d'un degré tout à fait inférieur : il est ignoble et stupide. Ce qui remplit l'âme, dans cette opération, c'est bien moins la colère que le mépris et le dégoût. Cependant, quand il blasphème, la colère vient, et j'arrive, non toujours sans peine, à lui faire confesser et louer Notre-Seigneur. J'apprends là beaucoup de choses, et, en somme, cela fait à l'âme un grand bien : c'est l'impression des prêtres et des religieuses qui m'assistent. Il est, du reste, aussi impossible de douter de la présence du démon que de la présence de la possédée elle-même. Quels abîmes ! Il n'y a qu'un voile entre ce monde invisible et nous : si la mort rompt le voile, on est de plain-pied dans ce monde. Quel réveil, lorsqu'on sort d'ici !

Ces exorcismes me prennent du temps ; cependant je

tâche d'avancer mon livre. Je suis bien loin d'être au terme : la route s'allonge devant moi, et je me sens si las ! J'ai grand besoin de Notre-Seigneur. Je t'apporterai à Trasforêt quelques-unes de ces pauvres pages : j'en sais qui te plairont et, j'espère, te feront du bien. Ah ! tu n'as pas besoin de me recommander de ne rien changer à mes projets. Hors la force majeure, tu peux compter sur moi : j'ai grande hâte de me reposer un peu près de toi.

On parle beaucoup de la guerre : c'est l'espoir des mauvais et la crainte des bons. Du train dont vont les choses, on ne serait pas surpris d'assister à des événements graves. Eh ! mon Dieu, au point où nous en sommes venus, le dénouement est presque désirable. Notre-Seigneur disait à Judas, quand il allait le trahir : « Ce que tu fais, fais-le donc tout de suite. » On peut bien dire cela à la Révolution et à la Majesté qui s'est faite son premier serviteur ! Nous apprenons, chaque jour, des choses déplorables : des choses faites et des choses qui vont se faire. On prépare des lois tout à fait socialistes. L'enseignement libre va être attaqué : les Jésuites auront le premier feu, comme de juste ; les autres viendront ensuite, si Dieu en laisse le temps. Car tant de charbons s'amassent sur cette tête impériale, que nous verrons la main de Dieu plus tôt peut-être qu'on ne pense.

En attendant, l'Église met sur les autels les pauvres et les insensés de Jésus-Christ. Après Germaine Cousin, la pauvre petite bergère scrofuleuse et manchote, le bienheureux Labre, qui a été la risée de l'Europe, au dernier siècle ; et après Labre, un pauvre malheureux Napolitain, mort, à vingt ans, à l'hôpital. Voilà les astres que Dieu fait briller au firmament dans notre siècle sensuel et orgueilleux, pour l'éclairer dans sa marche, si tant est qu'il consente à marcher ! Quelques-uns le feront toujours ; mais on a beau vouloir se flatter du grand nombre

des élus, il n'y a qu'à regarder le monde pour voir la part de Dieu. A propos de ce *grand nombre*, tu as su que le cher Père Lacordaire a été sérieusement malade : je crains beaucoup une fin prochaine ; sa mission semble terminée.

Tu devines si j'ai été heureux de l'apostolat d'A. et des bénédictions que Dieu y a données. Mes meilleures amitiés à lui et au bon Paul ; et à toi, chère petite sœur, tout ce qu'il y a de plus affectueux dans mon cœur de frère.

CHARLES.

CVI

A M. l'abbé Perdrau.

Poitiers, 30 juin 1860.

Mon cher ami et frère en Notre-Seigneur, vous avez bien fait de vous dégager de votre promesse, du moment que vous ne pouviez la tenir sans dommage pour votre santé. Je vous regrette cette œuvre : vous auriez fait du bien, vous auriez reçu beaucoup de grâces. C'était une précieuse occasion ; mais, cher ami, qu'est-ce qui reste désirable en dehors du bon plaisir de Dieu ? Je n'ai donc même pas à m'apaiser au sujet de votre démission ; *Deus fecit, Deus providebit* : c'est assez pour notre paix intérieure.

Votre lettre a prévenu de peu celle que je comptais vous écrire, ces jours-ci. C'était déjà bien tard ; car vous m'aviez si affectueusement écrit à l'anniversaire de mon pauvre père ! Merci de votre fidélité et de tout ce que vous avez donné de consolation à ma famille. Le bon ami que vous êtes ! Mais je ne suis pas ingrat. Vous devinez, sans que je vous le dise, que j'ai été bien occupé :

j'ai préchoté ici et là; je le fais encore, lundi, pour la Visitation. J'ai poussé un peu mon livre : voici le second volume commencé; mais c'est long, très long. Je ne sais vraiment si, ce premier ouvrage achevé, j'en poursuivrai un autre : non que je sente le courage me manquer, ni que je répugne au travail; mais, à l'âge que j'ai, on est assiégé par la vie pratique; le peu d'habitude, d'expérience, de science que l'on a, suffit, avec la grâce de notre fidèle Jésus, pour que l'on fasse le bien que les circonstances invitent à faire. Les besoins de l'Église sont si urgents, les ressources sont si petites ! Puis, l'on se sent si pressé soi-même de faire beaucoup pour Notre-Seigneur, on est si tenté de mépris pour ces travaux, sans doute mieux faits, plus profonds, mais, au demeurant, si imparfaits, auxquels, dans la jeunesse, on croyait bon de consacrer tant de temps et tant de forces, et qui absorbent une vie qu'on aurait, ce semble, mille fois raison d'employer autrement. Vous comprenez tout cela, cher ami : il y a trop de vrai dans ce que je dis pour que la tentation ne soit pas très sérieuse. D'autre part, un bon livre fait tant de bien; c'est chose encore si rare ! Puis, écrire est peut-être plus encore dans mes aptitudes que parler et surtout qu'agir. Enfin, je n'ai aucun parti pris : j'achèverai ma première entreprise; nous verrons bien, après; nous prendrons le vent et lui livrerons volontiers notre navire.

Que de choses à vous dire en septembre, cher ami ! Et, d'ici là, que de choses se passeront ! Tout va si mal ! On ne voit plus qu'il y ait lieu d'espérer, humainement. La politique trahit Dieu, la société a cessé d'être chrétienne; il n'y a pas un seul droit qui ne soit ébranlé; la peur et la force sont les reines de ce monde. Aucun homme ne se lève pour parler au nom de Dieu et prendre en main sa cause. Le Pape s'entoure assez pour périr noblement, et les saints droits qu'il représente auront heureusement

leurs martyrs ; mais, humainement, il n'y a là que les éléments d'une glorieuse défaite et d'une mort qu'on sera forcé d'honorer. Malgré cela et à cause de cela, j'espère, je ne dis pas que l'Église survivra, ce qui ne fait pas question pour nous, mais qu'une sorte de chrétienté se reformera en Europe, et que le temporel de la papauté, qui en est la cime nécessaire, sera rétabli et maintenu. Pour cela, que faut-il ? Une intervention immédiate de Dieu, un miracle, ou plutôt des miracles. Je crois que nous les verrons : l'attente générale de l'Église, depuis l'Immaculée Conception, peut-elle être déçue ? Je ne puis penser au Pape sans le voir comme un être tout blanc : en Jésus le blanc appelle le rouge et finit par s'unir avec lui. Bon saint Pape ! On voudrait mourir à sa place ! Mais ce ne serait ni le compte de Dieu ni le sien. *Le Monde* racontait une ovation touchante qu'on lui a faite, il y a quelques jours : cela fait souvenir du dimanche des Rameaux.

Nous avons la retraite ecclésiastique, de mardi prochain au lundi d'après ; c'est l'abbé Mermillod qui la prêche : j'en suis tout heureux. Notre évêque parlera beaucoup. Demain, on lit en chaire quelques bonnes pages de lui. Il travaille son Joseph-Benoît Labre. Mon cher ami, je ne puis accompagner ce cher évêque à Arras : tâchez donc de le voir à Paris, qu'il traversera du douze au quinze. D'Arras il va à Nérès et ne revient que pour l'Assomption, qui sera l'époque de mon départ. L'évêque d'Angoulême vient d'avoir une troisième attaque : c'est fort sérieux ; nous sommes très inquiets. Si le bon Dieu nous le prend, la province de Bordeaux est désorganisée, et il faut renoncer aux conciles.

Adieu, très cher ami, je vous embrasse tendrement dans le cœur de Notre-Seigneur.

CHARLES, prêtre.

CVII

A sa Sœur.

Poitiers, 28 octobre 1860.

Chère bonne sœur, tu attends une lettre, et j'ai autant besoin de te l'écrire, que toi de la recevoir. Je viens tout de suite à ta peine : peut-être est-elle déjà quelque peu diminuée. Je l'espère, car il me semble que, poussée par ton cœur et ta générosité, tu vas un peu plus vite qu'il ne convient. Que les perspectives que tu t'ouvres à toi-même aient quelque probabilité, je ne puis en disconvenir ; mais sont-elles déjà si certaines ? Il me semble que l'année tout entière doit se passer à examiner la volonté de Dieu, en étudiant toutes les indications que pourra fournir sa providence. Ne change rien, attends paisiblement. L'ignorance où tu es des desseins de Dieu laisse encore la place aux tiens. Cette année de répit est précieuse. Supposé même que ce qui peut t'apparaître, dans l'avenir, sous la figure d'une croix, doive prendre une réalité, les grâces de Dieu qui pleuvent sur toute âme fidèle, les progrès qu'elles te feront faire, les lumières qu'elles te donneront, te mettront au niveau de tes devoirs et de tes sacrifices. D'ici là, crois - moi, vis au jour le jour, te livrant à Notre-Seigneur, sans t'attacher à rien par le fond, te persuadant que l'amour conduit souverainement toutes choses en ce monde, et que les larmes qu'il nous fait verser sont de vraies sources d'actions de grâces. Est-ce pour le temps, que nous allons essayer de vivre, ou pour l'éternité ? Qu'est donc ce qui passe, et si vite que, demain, tout peut être fini ? Nous parlons de l'an prochain ! et le mois prochain nous verra-t-il en vie ?

A la bonne heure, qu'il soit quelquefois nécessaire de penser à l'avenir, et qu'il soit naturel de s'en affliger, s'il est triste ! Cependant, la foi doit ôter, de cette prudence, ce qui s'y mêlerait d'inquiétude et, de cette tristesse, ce qui s'y glisserait d'amertume. Si tu savais le prix de ces peines que Dieu nous envoie, l'immense besoin qu'a notre âme de passer par ces creusets pour arriver à la beauté que son Créateur lui destine, l'union, que la douleur bien acceptée procure avec Jésus, et le bonheur sans nom dont, même en ce monde, cette union est la source, je ne dis pas que tu irais jusqu'à sourire à ces menaces de sacrifices ; mais tu les entendrais sans effroi ; et, comme Jésus s'est livré pour toi à tant de douleurs prévues et incalculables, tu t'abandonnerais par amour à des douleurs possibles et que la main de l'amour mesurera toujours discrètement. Pourquoi opposerions-nous aux saints envahissements de Dieu la plus petite barrière ? Je ne dis pas que c'est son droit, de passer partout, librement : c'est trop clair ; mais je dis que notre bonheur et notre perfection, c'est qu'il passe en toute liberté et demeure en sécurité ; notre félicité, c'est qu'il soit notre maître, et que, ses perfections nous inondant, nous ayons part à sa vie et entrions dans sa joie, comme dit l'Évangile.

En allant à la cime de ton cœur et en regardant tes chers rêves, tu trouves, dis-tu, la sainteté : tu la désires et tu l'espères. Il n'y a rien en quoi tu sois plus d'accord avec Dieu ; seulement, tu peux te tromper sur les moyens. Mais lui est infailible : laisse-toi donc diriger. Monte dans cette douce barque de l'abandon, dont le Saint-Esprit est le pilote, et, si loin que te semble le rivage, si nombreux que soient les écueils, si violentes que viennent les tempêtes, sois sûre que tu arriveras au port. La prière assidue, la méditation de chaque jour,

l'oraison comme je t'ai appris à la faire, l'étude constante de Jésus-Christ, la communion fréquente, la foi en la présence de Dieu en toi, l'habitude de te recueillir en lui, de t'inspirer de lui, de rapporter toutes choses à lui, un peu de courage à te mortifier, à te sevrer de bien des choses permises, à ne pas laisser la nature aussi libre qu'elle veut, mais à la tenir bridée par la grâce : voilà, ma chère enfant, ce qui avancera l'œuvre de Dieu dans ton âme, te fera comprendre et goûter ses voies, te rendra sa petite servante fidèle, son enfant très aimée et, dans une bonne mesure, l'instrument de sa miséricorde.

Pense un peu, devant Dieu, à ce que je te dis là ; car c'est plus comme ton père que comme ton frère que je te parle, encore que tout cela s'unisse en moi pour former, vis-à-vis de toi, une affection aussi ferme que tendre.

Écris-moi tant que tu voudras : ma main est toujours ouverte pour recevoir la tienne, afin de t'aider à franchir les mauvais pas.

Adieu. Mes tendresses à qui de droit. Je t'embrasse de tout mon cœur.

CHARLES.

CVIII

A M. l'abbé Perdrau.

Poitiers, 5 novembre 1860.

Cher bon frère en Notre-Seigneur, merci de vos souhaits et de vos prières. Le bon Dieu m'a fort gâté du côté des affections : la vôtre est une de celles sur lesquelles je fais le plus de fonds et que j'estime une meilleure grâce. Du reste, je crois n'être pas en retard avec

vous sur ce point de l'amitié. Vous avez eu de la peine ; j'en ai eu aussi, et j'aurais bien souhaité vous le dire tout de suite. Mais ces petits chagrins ne peuvent vraiment durer dans votre âme que le temps qu'il lui faut pour se souvenir que Dieu conduit tout ; et, grâce au ciel, cette pensée vient vite. Je m'assure qu'à présent vous êtes tout à fait content de n'avoir pas été nommé à X., que vous vous trouvez bien de ne pas savoir où l'on vous enverra ; qu'il vous est infiniment doux de rester longtemps encore en une place où l'on vous porte sur les épaules, vous disant sans façon ce qui en est. Oh ! oui, cher, tout cela est *divinement* bon ; Jésus vous a cueilli ces fruits, tout exprès, dans ce jardin fermé qui s'appelle le calvaire, et dont les fleurs ne sont surpassées en beauté que par celles du paradis. On a tant besoin de mourir ! Il est si vrai que Dieu n'est, pour nous, le Dieu des vivants qu'après avoir été le Dieu des morts ! Mais vous savez, mais vous goûtez ces choses ; et c'est parce que Jésus vous avait fait l'insigne grâce de les goûter, qu'il vous en a donné à manger, dans ces derniers temps. Je suis sûr que votre sainte sœur est aux anges de ce qui vous arrive, qu'elle bénit son Époux de pousser ainsi son cher frère. Ah ! vous pouvez bien être en paix sur le résultat : rien ne vous sera bon comme ce que Dieu vous prépare.

Vous me faites grand plaisir en me disant que votre famille accepte désormais une complète séparation : c'est un grand point pour votre ministère et, je le crois aussi, pour votre âme. La famille, qui est si douce, n'est pas toujours salutaire : si on s'entend avec elle, on vous gâte ; si on ne s'entend pas, on vous trouble. Mieux vaut la solitude avec Jésus. Je prie cependant le bon Maître de vous éviter les ennuis du ménage Grosse croix que d'avoir à se faire servir ! Mais c'est ce qui est inévitable et ce qu'il faut porter tout de bon, chaque jour.

Heureusement que la charité a le secret de rendre tout profitable.

Nous prierons réciproquement pour nos Avents. Le temps se fait proche, et Notre-Seigneur a l'immense bonté de m'y préparer déjà en me rendant le goût de prêcher sa sainte parole. Oh ! cher ami, quels médecins sommes-nous pour guérir tant et de tels malades ! Pauvre société, pauvre Europe ! Chaque jour, l'indignation monte et l'on a le cœur plus navré ! Je vois notre admirable évêque chanceler dans son espérance : non pour ce qui est de la fin, bien entendu, mais pour cette résurrection prochaine dont on se flattait. Je ne vois pas, sans doute, si loin que lui ; mais je ne puis le suivre dans son découragement. J'espère, tout en me disant que l'espoir est une vraie folie ; et souvent c'est cette folie même qui me persuade mon espérance. Tout est tellement désespéré, du côté de l'homme, que Dieu est comme réduit à prendre lui-même sa défense. Si nous avons trop démerité pour qu'il le fasse, c'est que les derniers temps vont venir : j'ai grand'peine à y croire ; les saints ont attendu et presque annoncé autre chose. Vous avez lu l'histoire de Louis Giquel, dont Monseigneur a fait l'oraison funèbre (un vrai chef-d'œuvre) et qui, définitivement, n'était pas mort. Je regrette que cette nouvelle heureuse ne soit pas arrivée vingt-quatre heures plus tard : les journaux chrétiens reproduisaient l'allocution de notre évêque, et la France catholique était édifiée...

J'ai reçu une lettre de mon pauvre X. : il me navre. Le monde est entré là et en a chassé Jésus-Christ, autant qu'on peut chasser cet amour obstiné qui ne lâche sa proie qu'à la mort. Beaucoup trouveront cette lettre bonne : elle me désole. Il se recommande à mes saintes *pensées*. Le malheureux ! qu'est-ce qu'elles peuvent lui faire, mes pensées ? Le mot prières lui a fait peur : où

en est-il donc ? Pauvre, pauvre âme ! Mais que le monde est exécrable de faire à Dieu de tels larcins !

Adieu, cher bon frère : n'est-ce pas qu'il faut aimer Jésus avec fureur ? Recommandez-moi aux prières de notre sainte sœur. Si le vent du Saint-Esprit l'amenait à Poitiers, j'en serais bien heureux. Mais non, je ne le serais pas, car ce serait vous enlever un de vos appuis les plus doux : gardez-la, mais qu'elle ait la charité de prier quelquefois pour moi Mère admirable. Je vous embrasse tendrement. Votre frère en Jésus,

CHARLES.

CIX

A M. l'abbé Perdrau.

Poitiers, 11 novembre 1860
(Saint Martin).

Dieu nous fasse la grâce de l'aimer comme cet admirable saint, très cher ami. Je devrais être à Ligugé : je n'irai qu'en esprit. Je suis revenu de Nantes souffrant ; je reste tranquille, aujourd'hui, dans ce cher dedans qui est notre patrie. On y trouve encore plus les saints qu'au dehors, fût-on au milieu des foules qui les célèbrent. Nous avons eu à Nantes des fêtes magnifiques. L'admirable pays ! Que de foi, que de vie chrétienne ! Depuis Rome, je n'ai rien vu de semblable à la procession qui a eu lieu dimanche. Huit ou dix châsses de saints, portées par des membres de confréries, un clergé immense, six évêques un jour, huit le lendemain ; des palmes, des oriflammes, des lumières de toutes sortes, des chants pleins d'accent et d'entrain ; un ordre parfait,

un auditoire de cinq mille personnes, et cela, trois jours durant. J'ai prêché, dimanche, à l'issue de la procession : tout le monde a paru content. Au reste, j'étais en pleine doctrine; et l'effet de cela est immanquable, lorsque l'infirmité de la parole extérieure ne le vient pas empêcher. Ah ! cher ami, comme il n'y a que notre Jésus pour entrer dans les âmes ! Monseigneur a été admirable, le mardi. Il a parlé une heure et demie, et personne n'a trouvé le temps long. Beaucoup de choses ont été dites à l'occasion des affaires présentes et touchant les vérités les plus contestées. J'ai joui de voir comment, même dans ce clergé de Nantes, qui n'est pas, quoique excellent, dans toutes les idées qui nous sont familières, l'enseignement de l'évêque était accepté. Ils étaient tous ravis, à commencer par Mgr Jacquemet. On m'a demandé un carême : j'ai offert 1861 ; on a retenu Monseigneur L., mais on va tâcher de lui faire accepter un retard. A la volonté de Dieu ! Je serai content de prêcher dans une ville si chrétienne, mais je serai bien plus heureux de ne faire que ce qui plaît au Maître. Quel Maître, cher ami ! qui est bon comme lui ?

J'ai prêché au Dorat une retraite que je complète pour la donner à Niort, la semaine prochaine. Priez pour toutes ces petites œuvres, et aussi pour l'Avent que j'ai ouvert le jour de la Toussaint.

C'est plus qu'assez parler de moi, cher ami ; venons à vous. Certes oui, vous avez bien fait de rejeter, d'emblée, la proposition de C., cela n'était même pas discutable. C'est le temps le plus précieux de votre vie, et si vous l'employez bien, il la fécondera tout entière. Ménagez-vous, pour la santé : votre régime est plus nécessaire encore à votre âme qu'à votre corps. Ni une grande force, ni une trop grande faiblesse ne vous vont bien pour le présent : votre grâce veut l'entre-deux. Dieu s'y

rendra plus maître de vous; vous vous y habituerez à n'agir que dans sa dépendance : c'est un grand secret. Tâchez donc de demeurer là. Que si, malgré vos ménagements, la maladie revient, Dieu vous dira ce qu'il y a à faire; mais je doute qu'elle vienne, si vous ne la cherchez pas en travaillant plus que de raison. Prêchez, mais prêchez peu et petitement; prêchez les choses du dedans aux personnes du dedans : vous ferez plus de bien et à vous et aux autres.... Quant à Montalembert, je l'ai lu et j'ai joui, comme vous, de ce qu'il y a de bon; mais tant de faux s'y mêle! l'esprit moderne est là. Encore serait-ce peu de parler comme il l'a fait de notre évêque, s'il ne lui faisait pas dire autre chose que ce qu'il a dit. La vérité est qu'au lieu de sourire, à Rome, de ce qu'écrit Monseigneur, le Pape vient de lui faire adresser une longue lettre, où il lui dit à quel point son âme est effrayée par la défaillance du sens catholique en face des doctrines révolutionnaires, le danger qu'il y voit pour le salut d'un grand nombre, la pensée où il est d'écrire une Encyclique pour frapper l'erreur moderne, spécialement sur ces points : — que, pour que la nature humaine ait tout son développement, elle a besoin de se soustraire à la grâce, — et que le christianisme, n'étant qu'une chose individuelle, un commerce secret de la conscience avec Dieu, n'a rien à voir dans l'ordre social et politique. Ce sont, en effet, les deux nids d'où sort cette effroyable couvée de sophismes qui volent dans l'atmosphère et en diminuent la clarté. Or, le Pape demande à l'évêque de Poitiers de lui envoyer ses pensées sur ce sujet : ce dont le cher prélat s'occupe et ce qui sera fait sous peu de jours. Quelle récompense, cher ami, quelle bonne et vraie gloire! J'aime trop mon évêque pour n'en pas ressentir une vive joie. Immédiatement après sa lettre secrète au Pape, Monseigneur a l'intention d'écrire une

Lettre pastorale sur la recrudescence de l'impiété : je l'y pousse de toutes mes forces, croyant cela utile jusqu'à être nécessaire.

Nous attendons Gaston de Ségur pour la retraite de Montmorillon.

Adieu, cher ami ; vous savez avec quelle affection je suis votre frère en Notre-Seigneur.

CHARLES, *prêtre.*

CX

A sa Sœur.

Poitiers, 19 novembre 1860.

Chère bonne sœur, c'est aujourd'hui la fête de sainte Élisabeth : un beau jour pour t'écrire, comme tu vois ! Je viens de dire la messe, où j'ai spécialement prié pour toi et pour la chère petite œuvre d'Ambazac, dont tu veux que cette grande sainte soit la patronne. Je pense que rien ne s'opposera au projet que tu as de faire une courte retraite : j'en attends pour toi beaucoup de bien. Tâche d'y demeurer quatre jours. Le but de cette retraite doit être celui de toute ta vie intérieure : connaître Jésus-Christ pour t'unir à lui, d'abord par une imitation fidèle, puis par une sainte transformation. C'est l'unique fin des âmes ; tout le reste, ce sont des moyens. Ne te bande pas la tête en méditant : que le cœur y fasse presque tout. L'esprit n'est là qu'un serviteur, qui se retire et se tait, après avoir introduit son maître.

A la condition de rester humble et petite, ce qui, à certains égards, n'est pas bien difficile, ne crains pas

d'être, avec Notre-Seigneur, confiante, tendre, familière. Nul ne t'aime et ne peut t'aimer comme lui ! Il sait d'avance tout ce qu'il veut que tu lui dises, et il a déjà résolu de t'accorder toutes les choses bonnes qu'il t'ordonne de lui demander. Il faut te livrer absolument à lui, comme une toute petite et très ignorante écolière se livre à son maître, pour tout apprendre de lui. Il faut désirer ardemment profiter de ces leçons divines, et affectionner ton cœur, décider ta volonté à suivre, jusqu'au bout et coûte que coûte, toutes les lumières qui te seront montrées. Très souvent ce qui nous empêche de voir, c'est que Jésus voit en nous une certaine lâcheté qui nous empêcherait de faire ; et c'est miséricorde, encore plus que justice, de nous refuser alors une lumière qui nous rendrait plus coupables.

Sois bien généreuse. Il y a un profit immense à ne point chercher son profit, à s'immoler soi-même pour Dieu : à s'immoler à tous ses bons plaisirs, connus ou inconnus. Un grand secret pour cela, c'est ce que recommande saint Jean : croire fermement, imperturbablement, en toutes circonstances et malgré toutes les apparences, au très fidèle, très immuable, très puissant amour de Dieu pour nous. Rien n'est plus simple en soi ; en fait, rien n'est plus rare. Dès que la croix paraît, nous nous défions, fût-ce la croix d'un nuage !

Cultive avec zèle, en ton cœur, cette foi à l'amour que Dieu te porte. Tu es à toi-même le monument vivant et le gage palpable de cet amour, puisque c'est lui qui t'a créée, lui qui t'a rachetée, baptisée, conservée dans la nature et dans la grâce, et t'a donné tout ce que tu as. Je te l'ai dit cent fois, on ne peut arriver à rien de sérieux sans l'esprit et la pratique du sacrifice ; et il est comme impossible, il l'est absolument pour toi, d'arriver au sacrifice autrement que par l'amour, un grand et sou-

verain amour. C'est par lui que tu parviendras à te déprendre de tant de choses qui, sans être mauvaises, ne sont pas assez bonnes pour se concilier avec la sainteté de l'esprit de Jésus et pour trouver place dans une vie parfaite.

Tu m'écriras après ta retraite : je ne partirai pour Bordeaux que dans dix jours. Je suis affligé, pauvre chère sœur, de te savoir si rigoureusement souffrante : Dieu a certainement son but en ceci, et, outre la valeur propre de la douleur, c'est un riche supplément à ce que tu avoues toi-même qui manque dans ta vie, du côté de la pénitence. Et vraiment, Dieu est bien bon de nous faire faire lui-même ce que nous ne ferions pas, et qu'il est si important que nous fassions !

Tu demanderas à la supérieure de la Retraite de faire prier ses filles pour ma station de l'Avent : j'ai tant besoin qu'on m'aide !

Adieu, chère petite sœur, transmets mes affectueux souvenirs à Paul et au cher A. Je t'embrasse de tout mon cœur, et suis avec la plus tendre affection

Ton frère, CHARLES.

CXI

A M. l'abbé Perdrau.

Bordeaux, 1^{er} décembre 1860.

Très cher ami, les occupations se sont si fort accumulées pour moi, dans les derniers jours, que je n'ai pu aboutir à vous répondre. Vous avez une part de ma première matinée de Bordeaux : j'y suis arrivé hier soir,

en assez bon état. J'ai pourtant eu, ces jours-ci, des misères presque continuelles. Ah ! si je pouvais dire : *cum infirmor, tunc potens sum* ! Je le dirai bien tout de même, si Notre-Seigneur le veut, et je lui demande qu'il le veuille. Je voyais, tout à l'heure, cette nef immense de la cathédrale : il paraît qu'elle sera pleine, au moins le dimanche. Que d'âmes, cher ami, que d'âmes que Jésus aime et qu'il m'envoie guérir, nourrir, ressusciter, sanctifier ! Priez donc beaucoup pour que mon indignité et ma faiblesse ne compromettent pas ses desseins. J'ai, du reste, un certain petit feu dans le cœur, qui est comme le gage de la grâce qu'il veut sans doute me faire. Tant de bonnes âmes prient pour moi ! et des âmes vraiment si saintes ! Ah ! quand serai-je gagné par cette contagion de la sainteté, dont la miséricorde de Dieu m'entoure !

Je ne loge pas chez le cardinal ; il est, du reste, absent pour une dizaine de jours. Celui qui compte nos pas aura beaucoup à faire au regard de ce bon prélat ! Je suis chez le curé de la cathédrale, qui me paraît un bien excellent homme et qui loge avec lui tous ses vicaires. J'ai passé deux bons jours avec Gaston de Ségur : voilà un prêtre ! Il a fait grand bien à Montmorillon.

Le passage dont je vous ai parlé, sur le *Pater*, est de sainte Angèle de Foligno. Elle dit, en substance, que les perfections de Dieu lui apparaissent mieux dans cette prière que dans toute la création visible. Je vous donnerai le texte exact. Je vous félicite de faire ce travail ; ce sera *gratia de gratiâ*. Emplissez-vous bien pour nous bien nourrir. J'aurais mille choses à vous dire : j'ajourne tout cela à janvier, car je vous arriverai le 16. Ayez donc la charité d'aller voir les miens, pour leur donner mes premières nouvelles.

Adieu, cher excellent frère. Ah ! que vous faites donc

bien de dire : *scio cui credidi... in pace, in idipsum dormiam et requiescam!* Je vous embrasse dans le cœur de Notre-Seigneur Jésus. Qui est comme lui ? A Dieu.

Votre tout aimant frère,

CHARLES.

CXII

A sa Mère.

Bordeaux, décembre 1860.

Ce n'est pas sans peine, chère bonne mère, que j'arrive à te donner de mes nouvelles. Je voulais le faire plus tôt : mon travail m'en a empêché jusqu'à ce jour. Tu veux tout de suite savoir où j'en suis : — bien, pour ce qui est de la station ! Dès le premier jour, l'auditoire était très nombreux, et il grossit chaque fois. L'attention profonde qu'on donne à cet enseignement, me fait espérer qu'il entre dans les âmes.

Ces stations d'Avent vont plus à l'instruction et à l'édification qu'à la conquête. Elles sont courtes, et l'obligation de se confesser n'étant pas là, comme au Carême, il y a moins de retours. Toutefois, j'attends de bons fruits, même sur ce point. La cathédrale est le plus admirable vaisseau au point de vue de la prédication : tout le monde entend, sans que le prédicateur ait à faire le moindre effort. J'ai parlé, ici et là, pour des œuvres : c'est du bien très sûr, et à peu de frais.

Ces Messieurs sont parfaits pour moi. Je suis on ne peut mieux matériellement : rien ne me manque. Seulement, j'ai été assez pauvre de santé. Hier, j'ai prêché avec la migraine ; mais on ne s'en est pas aperçu, et j'ai vu,

ce matin, que le bon Dieu avait béni ma parole plus qu'à l'ordinaire. Il faudrait que je puisse prendre plus de nourriture : mes nerfs en demandent, et mon estomac n'en veut pas ! Malgré toutes mes misères, je suis plein d'entrain pour mon œuvre.

Nous avons été bien attristés par la mort du cher évêque de Périgueux. C'est une très grande perte : on la sent vivement, ici, où il avait laissé tant de bons souvenirs. Tu sais qu'il était le neveu du cardinal de Cheverus et qu'il a été, plusieurs années, curé de la cathédrale de Bordeaux. Mais le malheur est surtout pour son diocèse et pour sa province ecclésiastique. Le pauvre sens humain est aux abois, en voyant les vacances de sièges se multiplier dans des circonstances comme celles où nous sommes ! C'est le procédé de Dieu d'exercer la foi jusqu'au bout et de défier la sagesse humaine. Du reste, comme je l'écrivais ce matin à mon évêque, Dieu a sans doute plus besoin d'intercesseurs, le priant là-haut pour l'Église, qu'il n'a besoin de soldats combattant ici-bas pour elle ; et ces départs, qui nous désolent, sont peut-être des gages de victoire.

Encore trois semaines, chère mère, et je serai à la veille de mon départ pour Paris. Je t'avoue que je me suis un instant demandé s'il était bien sage de faire, cette année, mon voyage habituel : les longues absences de l'Avent et du Carême me faisaient regarder à m'absenter encore en janvier. Maintenant je reviens avec joie à ce cher projet, y voyant des indications de Providence. Monseigneur m'écrit que l'évêque de Tulle s'est promis pour la Saint-Hilaire : j'en suis heureux.

Adieu, bonne mère, continue de prier Dieu pour moi, et de le remercier de l'assistance qu'il me donne. Je vous embrasse tous tendrement.

Ton fils, CHARLES.

CXIII

A M. l'abbé Perdrau.

Poitiers, 1er janvier 1861.

Cher ami, vous avez les étrennes de ma correspondance. Mais je ne vous parle point à vous sans avoir parlé de vous à Notre-Seigneur. Qu'il prenne votre main droite et vous conduise pas à pas dans le sentier qui est bon pour vous ; qu'il soit dans votre cœur et qu'il y vive de plus en plus ; qu'il se serve de vous pour son œuvre ; que sa croix vous soit légère à force de vous être aimable, et, puisque vous voilà le prêtre du Carmel, que le feu du zèle d'Élie s'allume pour vous au foyer de l'oraison de sainte Thérèse. Cher ami, je vous souhaite tout bien, car je vous souhaite Jésus ; et les souhaits des chrétiens sont des prières, et nos prières sont des clefs qui ouvrent les trésors de Dieu. Vous aurez eu la charité de prier pour moi : merci. Vous devinez si j'ai béni Dieu de la nouvelle que vous m'avez envoyée à Bordeaux. Voyez s'il est sage et bon d'espérer contre toute espérance, et comme Dieu se plaît à faire tourner l'obstacle en moyen. C'est qu'il n'a rien tant à cœur que de voir ses enfants compter sur lui sans mesure et se livrer à lui sans restrictions. Vous l'avez fait : c'est peut-être pourquoi ce qui nous paraissait si désirable, finit par s'accomplir. Je vous verrai bientôt et j'en ai une vraie joie : je partirai le 15 et resterai environ quinze jours à Paris ; nous nous verrons beaucoup, j'espère.

Je pense n'avoir pas perdu mon temps à Bordeaux ; mais c'est loin de ce que produit un Carême. Aussi suis-je revenu avec un grand désir de prêcher à Nantes.

Ma santé a suffi ; je suis fatigué, mais point malade. Cher frère, que cette année qui s'ouvre est grosse de choses, de tristes choses ! Pour nous, qui savons les derniers secrets du Roi, nous adorons ces choses si tristes parce que nous savons quel en est le fruit ; mais que de malheurs fondront sur le monde à cause de tant de péchés, et de péchés si publics ! Nous causerons de tout cela. Je tenais à vous écrire, cher ami, mais vous n'êtes point le seul à qui je doive ce souvenir ; et comme j'ai la migraine, je suis d'autant plus forcé d'abrégé pour chacun.

A Dieu, je vous embrasse encore plus cordialement qu'à l'ordinaire. Vous savez tout ce que je vous suis dans le cœur de notre Jésus.

Votre tout dévoué,

CHARLES, *prêtre.*

CXIV

A M. l'abbé Perdrau.

Nantes, 14 mars 1861.

Très cher ami, vous m'écriviez, le jour des Cinq Plaies ; je vous répons, le jour du Précieux Sang : que nous avons donc besoin de ce sang pour nous purifier et de ces plaies pour nous cacher ! Vous y êtes un peu entré, depuis que vous êtes en solitude ; ce sont choses trop divines pour se laisser découvrir au grand soleil de ce monde. Que je vous aime donc où vous êtes et y faisant ce que vous faites ! C'est tant votre grâce, tant la volonté de Jésus sur votre âme. Il vous faut tant la paix : la paix du Christ qui est placée au-dessus de tout le sen-

sible, et n'est goûtée que par ceux qui ont quitté, par l'esprit, le monde extérieur. Les mariés ont leur lune de miel, dit-on ; la lune de miel des vraies épouses de Jésus-Christ est un jour sans déclin, un jour qui va croissant. Voilà votre Saint-Joseph : vous devinez si j'y prierai pour vous, de bon cœur ; vous aussi, priez pour moi. Il est notre patron à tous.

Notre station commence bien ; il y a une vraie foule à entendre la sainte parole : du reste, c'est général à Nantes, cette année. Le vent de tempête qui agite l'Église pousse beaucoup d'âmes vers Dieu : hélas ! il fait tomber tant de feuilles mortes, il dessèche tant de branches et arrachera peut-être tant d'arbres du verger du Père céleste ! A la cathédrale, on écoute à ravir ; on est visiblement touché ; je sais que de bons fruits mûrissent ; c'est à Pâques que j'attends la moisson ; priez pour qu'elle soit abondante. Mes forces suffisent ; je vis un peu de miracle, il est vrai : par instants, je me sens si épuisé qu'il me semble être tout à fait au bout ; quand il le faut, Notre-Seigneur me relève, et j'ai une liberté de tête, une voix, un entrain que je n'ai jamais eus au même degré. Comme je ne prêche pas de retraite, j'ai pu me donner ici et là et faire toutes sortes de biens secondaires. J'aurai prêché trente fois en quarante jours ! On prie pour moi : c'est mon soutien et la source vive de toutes les grâces, après le cœur de Jésus et la bonté de la sainte Vierge. L'évêque et tous ces Messieurs sont parfaits pour moi.

Voilà les joies ; mais les tristesses abondent. Il semble qu'on touche au dénouement, quoiqu'on sente des hésitations : les manifestations, peut-être inattendues, de l'opinion publique au Sénat et au Corps législatif paraissent gêner autant qu'irriter. Cependant la Révolution devient de plus en plus exigeante : on lui a tant accordé, et, sans doute, aussi tant promis ! Les Piémontais

avancent, et on sera bien surpris s'ils ne sont pas entrés à Rome avant Pâques. Enfin, il n'est pas douteux que Dieu veut une épreuve ; mais on peut déjà discerner les éléments d'une puissante réaction, source naturelle d'une résurrection. Quelle lutte ! et qu'elle sera européenne ! Monseigneur a répondu au réquisitoire de Rouland, qui est détestable, plein des plus mauvaises doctrines et de passion contre l'Église. Je vous dirai à vous que je ne suis guère content de cette réponse, que Monseigneur a eu la bonté de m'envoyer : je la trouve faible, fournissant des armes aux accusateurs plutôt que des remparts à l'accusé ; j'y sens l'esprit de l'homme et non l'évêque. Il a été laissé à lui-même pour cela. Que voulez-vous, cher frère ! Dieu pourvoit à ses chères âmes avant même de pourvoir aux affaires, qu'il peut d'ailleurs faire aboutir par mille moyens contraires à nos vues. La gloire vient de tous côtés à cet admirable prélat : je ne suis pas bien étonné que Notre-Seigneur, qui l'aime tant, y mêle un grain d'humiliation. J'ai écrit, hier, à Monseigneur pour lui exprimer toute ma pensée : je le prie de ne point publier cette pièce, et ma crainte est que les autres la fassent connaître, malgré les choses très fortes qui s'y trouvent contre eux. Priez donc beaucoup pour lui : ce sont des situations si difficiles !... Adieu, cher frère ; écrivez-moi. Je vous embrasse dans la charité de notre unique Maître.

CHARLES.

CXV

A M. l'abbé Perdrau.

Nantes. Lundi de Pâques, avril 1861.

Cher frère, nous avons fini, hier, notre station. Le bon Maître a continué de m'assister et il s'est fait du bien dans toute la ville. Deux prédicateurs, mes collègues, ont été aussi fort suivis, et une retraite d'hommes, prêchée par les missionnaires diocésains, a eu des résultats fort consolants. Monseigneur veut que je revienne ; il l'a demandé à l'évêque de Poitiers, qui ne pouvait point dire non, mais qui me laisse libre. Je pars sans rien promettre. Je ne puis pas ne point reconnaître que j'ai beaucoup plus de forces et de facilité pour la prédication que je n'en avais autrefois ; ma parole entre plus avant dans les âmes, et bien des témoignages m'arrivent sur l'impression chrétienne qu'elle laisse. Ce serait une indication pour faire, dans ma vie, une part plus large à ce grand ministère ; mais, d'ailleurs, je crois devoir poursuivre mes travaux écrits, et je ne puis pas me soustraire à mes devoirs de Poitiers : ces deux points réservés, le temps ne me reste guère pour préparer sérieusement des stations. Enfin, nous verrons : je ne veux vraiment rien, hormis plaire à Notre-Seigneur et le servir à sa guise. Tout le dehors est si peu de chose ! Et comme ce mystère de la Résurrection le rappelle ! Ah ! cher frère, s'il n'était pas si beau, si bon de lutter, de travailler et de souffrir ici-bas, comme on se laisserait aller à l'envie de ce rivage béni du haut duquel Notre-Seigneur apparaît à ses disciples qui naviguent encore ! Quel monde que celui où

cette résurrection le fait entrer ! Enfin, il y est entré : c'est le principal et, pour nous-mêmes, c'est un gage suffisant. Patience...

Monseigneur devait être condamné : il l'a été. On dit que le premier considérant est détestable et frappe très loin. Le rapporteur avait ordre d'insister pour que le Mandement politique fût condamné comme abusif, de telle sorte que tous les évêques qui ont écrit sur la question pendante fussent atteints par le jugement. Cela va à beaucoup de monde... L'admirable allocution qu'a faite notre Père de Rome ! J'ai passé, en la lisant, un vrai quart d'heure de paradis. Jésus est si bien là : dans sa lumière, dans sa justice, dans sa simplicité, dans sa mansuétude ! Je pensais, en voyant tant de grâces inonder cette grande âme, que nous en étions au chant du cygne et que le ciel n'était pas loin.

Merci de vos commissions et de la peine que vous prenez pour mon crucifix : je l'accepte parce que je tiens fort à ce que cette peinture soit réussie.

Adieu, cher ami, je vous embrasse bien cordialement dans le cœur du bon Maître.

CHARLES, *prêtre.*

CXVI

A sa Sœur

20 mai 1861.

Chère bonne petite sœur, j'allais t'écrire lorsqu'une lettre de notre mère m'apprend les nouvelles épreuves que le bon Dieu t'impose par l'intermédiaire des médecins. Peut-être ces décisions-là changeront-elles ; mais

si cela n'arrive pas, je m'assure que tu renonceras d'aussi bon cœur au séjour de Trasforêt qu'à tes bienaimées œuvres de Paris et à toute cette activité charitable qui était ta meilleure consolation en ce monde. Une grâce appelle une grâce, et Dieu paie souvent, par de nouvelles croix, la patience avec laquelle on a porté les autres. C'est un scandale au sens humain, et la nature y trouverait une raison de se retirer d'entre les mains d'un Dieu si insatiable. Mais, qu'est-ce que le sens humain comprend aux voies de Dieu ; et comment ne forcerons-nous pas la nature à se plier, malgré tout, sous la grâce ? Que la raison crie tant qu'elle voudra et que la sensibilité se révolte : Dieu n'est que sagesse et bonté ; ses voies sont pleines d'amour, et l'amour seul conduit la vie humaine. Si la justice y paraît, c'est encore par l'ordre de l'amour ; et l'amour, qui la pousse, l'arrête dès qu'il veut. Tout revient à avoir foi à cet amour souverain et fidèle.

Cette foi est le soleil de la vie intérieure ; elle est un refuge toujours ouvert dans la peine ; elle est un aiguillon quand on est languissant ; elle est, contre les tentations, un rempart indestructible ; elle est une arme dans les combats. Je ne sais pas de quoi n'est pas capable un homme qui croit très fermement que Dieu l'aime : rien ne peut ni l'abattre, ni même le troubler. Sans doute, cet homme-là sent les croix ; mais elles ne le scandalisent jamais, et, même alors qu'il plie sous le faix, il n'est point découragé : il est par terre, aux yeux des hommes ; il est debout et il marche encore, aux yeux de Dieu. Il est debout parce que sa foi à l'amour divin est intacte, et il marche parce qu'il aime toujours. Dieu te veut ainsi, ma chère enfant !...

Ne te laisse pas effrayer par cette fantasmagorie d'une longue vie, qui ne serait qu'une prolongation de souf-

frances. Outre que Celui qui ramène à la vie ceux-là mêmes qu'il a conduits aux portes de la mort, peut dissiper d'un souffle tous ces nuages de nos maladies, la vie la plus longue est définitivement si courte, qu'en vérité la manière dont on la passe importe assez peu. Et puis, vois-tu, la foi, c'est justement l'émigration de notre âme dans l'éternité ; et encore que ce ne soit qu'une partie de nous-mêmes qui émigre ainsi, dès ce monde, cependant, comme c'est la partie la meilleure, la plus haute, la plus vive, il en résulte que nous vivons principalement dans ce ciel auquel, par la partie inférieure et extérieure de nous-mêmes, nous ne pouvons qu'aspérer. Mais c'est assez d'échapper jusque-là à l'esclavage du temps, pour que son fardeau nous pèse moins, et que sa durée nous soit plus courte. Puis, sans tant raisonner, l'amour de Dieu, en nous, vit de la volonté de Dieu ; et cet amour, qui est au fond la vraie joie, est bien plus heureux de souffrir dans le bon plaisir de Jésus, que de jouir hors de ce bon plaisir. Vois donc toutes choses très simplement et très paisiblement, étant sûre que la main qui les dirige dans leurs menus détails, est celle du Père céleste. Abandonne-toi : l'abandon change l'absinthe en miel et tire, même des rochers, une eau vive et rafraîchissante.

Écris-moi, si tu peux, chère bien-aimée petite sœur, et dis à notre mère que je lui écrirai bientôt.

Il y a aujourd'hui seize ans que j'ai eu le bonheur de dire ma première messe : quelle grâce ! ou plutôt quelle source de grâces ! Bénis Dieu avec moi et pour moi.

Mille tendresses à tous les nôtres Je t'embrasse comme je t'aime.

Ton frère, CHARLES.

CXVII

A sa Sœur.

Poitiers, juillet 1861

Chère bonne sœur, nous sortons, ce matin même, de notre retraite ecclésiastique, qui a été bien médiocre du côté de la prédication, et où nous avons été même sevrés de la parole de notre cher évêque : il est souffrant ; puis, les circonstances sont mauvaises, et l'intérêt de Dieu, qui l'a fait si souvent parler, lui semble commander maintenant une mesure de silence. Il a dit cependant, ici et là, quelques mots admirables. Tu ne saurais croire combien toutes ces luttes le grandissent et, vraiment, le rendent bon. C'est un vrai enfant de Dieu, visiblement bien cher à son Père ! C'est un des meilleurs bonheurs de la terre, d'y voir la vérité si bien défendue. On se consolerait peut-être encore de la voir outrager en face ; on ne prend pas son parti de la voir diminuer et abaisser, ce qui est réellement la trahir. Je ne saurais jamais assez remercier Dieu de m'avoir fait venir ici, où l'atmosphère catholique est si pure !

Tu t'étonnes, chère petite sœur, que Monseigneur ne m'ait pas donné la succession du grand vicaire défunt : il m'en a bien parlé, mais je t'assure que toutes sortes de raisons s'y opposent, de mon côté. Tu n'as pas l'idée de ce qu'est l'existence d'un vicaire général titulaire : c'est une vie toute d'affaires, d'écritures, de courses, sans parler des tournées épiscopales. Rien ne me convient moins que tout cela. Il faudrait, pour me le faire accepter, la volonté expresse de mon évêque ; et, grâce à Dieu,

il ne l'a pas. Il me connaît trop bien pour me confier une charge à laquelle je ne suis point propre, et il m'aime trop pour me violenter. Ma place toute naturelle est un canonat : cela m'attache au diocèse et me laisse toute liberté pour mes œuvres, mes travaux personnels, mes devoirs de famille, et tout ce qu'il plaira à Monseigneur de me confier. Dans la succession du vénérable défunt je recueille la charge du Carmel : j'en deviens le supérieur. Ce ministère me va et j'y suis déjà fait, ayant été conduit par Dieu et par ma grâce à m'occuper de la vie religieuse et des communautés.

Ta lettre m'a fait de la peine : je comprends si bien la lourdeur des croix que le bon Maître te donne à porter ! Tu me dis : « Mon âme est dans la sécheresse, et je suis privée de tout secours religieux. » Chère enfant, il y a pourtant une communion dont tu peux jouir partout : c'est celle dont parlait saint Vincent de Paul, quand il disait : « Dieu est une communion perpétuelle à l'âme qui fait sa volonté. » Voilà ton refuge ; voilà un moyen de sanctification que rien ne peut t'ôter.
 Songe un peu comme la sainte âme de Notre-Seigneur s'est amoureusement livrée à tous les desseins de son Père : desseins si rigoureux et qui se résumaient tous dans ce grand et terrible mot : *la croix !* Songe donc comme Marie a imité l'abandon de son Fils à tout ce douloureux mystère, comme elle a donné son Jésus et comme elle s'est donnée elle-même ! Leur vie à tous deux a été juste le temps que la sainteté, la justice et les effroyables droits de Dieu ont mis à les consumer ; et tous deux n'ont eu qu'un seul acte, ils n'ont dit qu'un seul mot : amen ! toujours amen ! C'est bien simple, cette perfection ; et quoique ce soit tout ce qu'il y a de plus sublime, chacun de nous, dans notre petite sphère et dans notre mesure de grâce, nous pouvons l'imiter.

Essaye-t'y : cela est plus effrayant d'abord que dans la suite ; Jésus abonde si fort dans l'âme abandonnée, qu'il la remplit d'onction, et l'on arrive bientôt à dire comme saint Paul : « Je surabonde de joie dans ma peine. » Tu souffres pour l'Église, chère enfant : eh bien ! dis-toi que chacun des battements douloureux de tes pauvres tempes, chacun de tes ennuis, chacun de tes dégoûts, de tes effrois, de tes privations spirituelles, si tu l'acceptes bien en union avec Jésus, devient un secours pour cette sainte mère Église ! Ce qui paraît est peu de chose, et souvent rien du tout : un sacrifice obscur, dans lequel on a mis tout son cœur, est une plus grande force, dans l'ordre surnaturel, que des actions très éclatantes et des services humains très importants. L'Église est un être de grâce. Chaque être vit d'éléments qui correspondent à sa vie. Le vrai aliment de l'Église, c'est la sainteté, c'est la place, la présence, la liberté, le repos de Dieu dans ses créatures. Emplis-toi donc de Dieu, et tu consoles l'Église, et tu la sers !

J'ai grand'soif de te voir et de causer avec toi, et je trouve longs les deux grands mois qui nous séparent. Ne te fatigue pas à m'écrire : cependant, il me sera bien doux d'avoir un peu souvent de tes nouvelles.

Adieu, chère bonne petite sœur ; je t'embrasse et t'aime de tout cœur.

CHARLES.

CXVIII

A M. l'abbé Perdrau.

13 juillet 1861.

Bon et cher frère, je veux répondre un petit mot à votre dernière lettre. C'est vrai que cet état de votre vénérable mère est lourd à porter pour vous : à certains égards, la mort serait moins cruelle. J'ai passé trop récemment par ce genre d'épreuves pour ne pas beaucoup compatir à votre peine. Cependant, que de fois j'ai désiré, pour mon pauvre père, un vrai état d'enfance plutôt que cette douloureuse et presque continuelle exaspération, où je craignais toujours qu'il offensât Dieu ! Tenez, Jésus est bien bon pour votre mère ; car enfin, il ne paraît pas qu'elle souffre beaucoup, et, conservant sa tête pour les choses de Dieu, elle peut encore l'aimer et mériter bien des degrés d'union avec lui. Et pour vous, si vous avez des peines et de la peine, cela vous prépare à ces *beneficia meliora* que l'Église, hardie comme une épouse, ose bien demander à l'Époux, même après la sainte communion.

Nous venons d'avoir notre retraite ecclésiastique, prêchée par un bon vieux père Oblat. Monseigneur a peu parlé ; il était souffrant et de choses ennuyeuses. C'est un avertissement ; aussi est-il parti pour Nérès dont il espère du bien. Dans le peu qu'il a dit, il a été admirable et charmant, comme toujours. Nous avons été on ne peut plus consolés par l'unanimité évidente de notre clergé à bien penser sur toutes choses et à aimer tendrement son évêque. C'est vraiment un bon air qu'on respire ici, et je m'attache à ce pays chaque jour davan-

tage. Monseigneur vient d'écrire à Rouland une magnifique lettre : c'est une réponse au rapport de M. Suin. Cette pièce contient toutes sortes de vérités que les légistes et les politiques ont d'autant plus besoin d'entendre qu'ils ont plus de répugnance à les écouter. Je suis très heureux que cette lettre soit écrite, surtout après la première où j'avais regretté plusieurs choses. Dans celle-ci, tout est digne, ferme, lumineux, et l'extrême finesse de cet esprit se fait, à chaque instant, sentir. On ne peut publier cela présentement, mais la chose verra le jour quand les ombres actuelles seront dissipées. Serez-vous surpris d'apprendre qu'à Rome on est plein d'espérance ? en Dieu, bien entendu, car jamais il n'y a eu moins d'appuis humains pour l'Église. Il est sûr que le Piémont est bien troublé, Naples bien insurgé, et que celles d'entre les puissances qui sont capables d'être éclairées, sont mises en demeure de voir tout le fond des choses. Enfin, on pouvait craindre en mars que la révolution fût beaucoup plus avancée en juillet : où nous en sommes, le temps gagné est une énorme avance. On ne fait pas au peuple tout le mal qu'on pourrait craindre ; il souffle de bons vents de grâce qui deviendront de vraies tempêtes aux méchants.

Vous me demandez des nouvelles de mon crucifix. Cher ami, j'en suis très content, et vous n'imaginez pas ce qu'est devenue ma petite chapelle. J'ai dû faire repeindre mon cher Jésus par notre sculpteur et faire repeindre sa chevelure qui était couleur de chocolat. Tout est bien venu ; la croix est parfaitement réussie, comme taille et comme ton. Bref, je ne pouvais rien souhaiter de plus dévot, et je vous remercie de la part que vous y avez prise. Gaston de Ségur m'a fait cadeau d'une charmante petite lampe qui brûle maintenant, jour et nuit, devant ma chère image. J'ai pris possession du Carmel : vous ai-je dit que

ces bonnes filles m'ont élu à l'unanimité? C'est une vraie grâce de Notre-Seigneur qui m'ouvre, par là, des voies faciles pour faire un plus grand bien. Sa bonté nous inonde.

Ma santé est suffisante, mais je travaille assez difficilement à mon pauvre livre: je dois prêcher, mardi, Notre-Dame du Mont-Carmel, et samedi, saint Elie, à Niort, puis saint Ignace, le 30, au Jésus...

Adieu, cher bon frère, Dieu vous conduise !

Votre tout dévoué frère,

CHARLES.

CXIX

A M. l'abbé Perdrau.

25 juillet 1861

(Fête de saint Jacques.)

Bon et cher frère, je reçois votre triste lettre : le cachet noir m'avait tout dit. Béni soit Dieu, n'est-ce pas ? Il a cueilli un fruit bien mûr ; il rend bien heureuse une créature dont vous n'avez cessé de désirer et de demander la joie : il récompense, du même coup, et la piété de votre mère envers lui et votre piété filiale envers elle. Si elle s'est tant réjouie, cette bonne mère, lorsque, par tant de douleurs, elle vous a enfanté à la vie de ce monde, n'y aura-t-il pas de joie, une grande joie pour vous, lorsque, par vos larmes, vous l'avez enfantée à la vie éternelle ? Il est si sûr qu'elle y est : c'est sûr comme la bonté de Jésus. A la bonne heure que l'effroyable sainteté de Celui qui l'appelle à entrer dans sa vie, la retienne quelques moments au seuil du temple où il demeure ; mais vous êtes prêtre,

je le suis aussi, moi qui suis votre frère ; nous avons la messe et l'office et les saintes indulgences ; puis, votre sainte sœur, l'épouse de Jésus, l'enfant privilégiée de Mère admirable, et ses sœurs du Sacré-Cœur, si nombreuses, si ferventes, si nécessairement écoutées ; et puis vos Carmélites et les miennes d'ici et de là, qui seront prévenues aujourd'hui même ! Ce purgatoire sera donc bien court, s'il y a pour elle un purgatoire, et cette ombre traversée, votre mère verra Dieu. Cher ami, vous l'enviez plus que vous ne la pleurez : la pleurer, c'est bien juste, puisque vous la perdez selon ce monde, mais l'envier, c'est bien plus juste, puisque Dieu la gagne dans le sien. Il y a tant d'années qu'il la cherche, qu'il la dispose, qu'il la rend digne de ces noces qui ne finissent pas ! Ah ! il fallait bien qu'enfin cet exil prît terme ! Où elle en était, d'ailleurs, elle n'avait plus qu'à souffrir ici-bas. Cher ami, ce va être pour vous un nouveau lien avec Jésus : c'est lui qui remplira tout le vide que vous fait cette mort, et votre sainte mère, voyant cela, se réjouira en Dieu. Jamais elle n'aura été tant à même de vous être tout à fait mère : l'amour, même le plus tendre, est si indigent sur la terre ! Dans le ciel, le cœur devient puissant : vous et les vôtres allez recevoir beaucoup de grâces.

Je souffre d'être loin de vous dans des jours de peine si sensible ; nul moyen d'échapper : vingt devoirs me retiennent. Mais, voyons, ne pouvez-vous pas venir, d'ici à quelque temps ? Huit jours de Poitiers vous seraient aussi salutaires qu'ils me seraient doux. Je reste ici jusqu'au 20 août, peut-être même jusqu'au 25. Donnez-moi donc un peu de temps : vous verrez, en y pensant, que cela a toute l'apparence d'une chose qui plaît à Notre-Seigneur ; nous parlerons de lui, nous l'aimerons ensemble. Venez. Cette année, pas de Trasforêt, vous le

savez bien : Poitiers nous dédommagera. Écrivez-moi que vous acceptez.

Adieu, cher et excellent frère. Je n'ai pas besoin de vous dire pour qui sera ma première messe. Je vous embrasse dans le cœur de notre Jésus, en qui je suis et serai toujours

Votre tout dévoué frère,

CHARLES, *prêtre.*

CXX

A M. l'abbé Perdrau.

Poitiers, 9 août 1861.

Cher et excellent frère, le service du bon Maître et les nécessités de la vie m'ont empêché de répondre à votre lettre de sainte Marthe. J'espère qu'en avançant, le temps adoucit votre blessure, moins encore, sans doute, parce que Dieu a donné à la durée la vertu de tempérer ce que nos impressions ont de si vif quand elles se forment, que par l'assurance de plus en plus grande où vous devez être du parfait bonheur de votre chère et vénérée défunte. Voici que Dieu vous a réduit à ne plus rien pouvoir désirer pour elle : elle a tout ; et, parce que ce tout c'est l'amour infini, elle est très occupée à vous communiquer ce bien dont elle jouit sans pouvoir le perdre. Elle est devenue un de ces attrait humains à l'aide desquels Dieu déclare qu'il nous amènera jusqu'à lui ; vous savez : *in funiculis Adam traham eos*. Cher ami, je crois qu'au fond la pensée de votre mère doit vous être indiciblement

douce ; c'est fini, il n'y a plus de doute, Dieu vous défend l'angoisse. Elle ne peut plus ni souffrir ni pécher. Dieu vous remplace près d'elle. Oh ! elle vous aime inexprimablement, et cependant elle ne vous aime plus trop, comme elle faisait sur la terre, au point même d'attrister votre foi. Elle voit *Mère admirable* ; je pense qu'elle sourit un peu en comparant cette copie, que pourtant nous trouvons bien belle, avec l'incomparable original ; et puis, elle sait que, bientôt, son sort sera le vôtre et celui de tous ses enfants ; et non seulement elle adore le délai que Dieu vous impose, mais elle l'en remercie à plein cœur, voyant de quelles grâces et de quels progrès sera rempli ce temps qui vous sépare d'elle, et comme son prêtre se fera chaque jour plus prêtre, et sa religieuse un peu plus religieuse. Enfin, cher ami, on ne pourra jamais dire que, dans les choses que fait notre Père céleste, la joie ne dépasse pas, et infiniment, la douleur.

Je trouve bien bon que vous ne veniez point encore, puisque c'est le bon plaisir de Jésus. J'aurais pourtant été heureux de vous revoir : ce ne sera que différé. Mon projet est de partir, le 26, pour le Dorat ; puis j'irai à Limoges, à Labarde, et j'arriverai à Trasforêt le jour même de l'arrivée de Céline. De là, que ferai-je ? Cher ami, je tiens à vous voir, et quoique le cœur doive me saigner si j'abrège le temps si court que je destine à ma sœur, je l'abrègerai s'il le faut. Mais je pense que, de Toulouse, il vous sera facile de passer par Limoges, et que, si vous veniez me prendre à Trasforêt, nous pourrions y rester quelques jours et nous reviendrions ici, pour en passer autant. Il me semble que ce serait tout à fait bien arrangé. Ma sœur ne peut avoir personne ; mais, grâce à Dieu, vous n'êtes plus quelqu'un. Réglez donc les choses ainsi et mandez-le-moi bien vite.

A Dieu, cher ami, je vous embrasse cordialement dans le cœur du bon Maître.

Votre tout dévoué,

CHARLES, *prêtre.*

CXXI

A sa Sœur.

Poitiers, fête de l'Assomption 1861.

Ma bien chère enfant, j'ai souffert de ne pouvoir répondre plus tôt à ta lettre : tu devines assez que la seule impossibilité m'a retenu. Mais Dieu, qui dispose de tout, voulait sans doute me mettre un peu plus en mesure de te consoler, en me faisant attendre les nouvelles de ce matin.

Chère petite sœur, que ne suis-je près de toi ! Vois-tu, si vingt devoirs tout à fait impérieux ne m'enchaînaient ici, j'aurais été te voir tout de suite à Étretat. Trasforêt est encore si loin ! Enfin, j'espère que, ni de ton côté ni du mien, il n'y aura d'obstacles à cette réunion si désirée et vraiment nécessaire à nos cœurs.

Ah ! tu n'as pas besoin de me parler longuement : je comprends tout, je sens tout ; et je ne puis voir, sans une profonde émotion, à quel degré de sainteté Dieu te convie par ces épreuves ! Il est adorable de t'y soutenir comme il fait ; car, tu me le dis et je le sens à toutes les lignes de ta chère lettre. Je puis même dire que je le lis tout directement dans ton âme. Tous les orages de ton cœur naturel, tous ces déchirements, dont Dieu reste à peu près le seul témoin, toutes ces craintes pour l'avenir... tout cela n'a pas ébranlé, un seul instant, ta volonté ;

ta soumission à Dieu n'a pas cessé d'être entière et sincère; et si la souffrance t'a fait pousser bien des soupirs, elle ne t'a arraché ni un murmure, ni même une plainte. Non seulement cela; mais, pouvant t'arrêter au pied de ce calvaire, tu marches, et tout ton être crie à Dieu que, dusses-tu mourir avant d'avoir atteint la cime, tu veux tout ce qu'il veut, et que ton immolation sera douce, si tu peux espérer qu'elle le contente.

Chère enfant, c'est une très grande chose que la grâce te fait faire là. Dieu seul sait ce qui en sortira de bien pour toi et pour ceux que tu aimes! S'il lui plaisait de te montrer ces fruits, au milieu des nuages de douleur qui t'enveloppent et qui les cachent, ta douleur serait dissipée. Mais Dieu est fidèle, et tout ce qui est secret apparaîtra. Attends seulement un peu; et, durant cette attente, tiens-toi serrée contre Jésus! Réfugie-toi dans son cœur; restes-y; regarde de là toutes choses: tu verras que les plus sombres s'illuminent tout d'un coup, et que, même dans les plus amères, il y a une douceur divine. C'est la sainte jalousie que Dieu a pour ton cœur qui le porte à t'éprouver ainsi: ne cherche rien de plus que cela. Il n'y a que l'amour qui explique tout: sans lui, tout est scandale. Vois-tu, l'amour humain naît de la beauté qu'il contemple; il ne peut naître de lui-même; mais l'amour de Dieu est à lui-même toute sa raison! Il est sa propre source. Il n'aime pas parce que l'objet qu'il aime est bon; au contraire, c'est lui-même qui fait d'abord la bonté de cet objet. Il ne peut se complaire en rien qui ne soit d'abord sorti de lui! Eh bien! c'est cet amour prévenant, cet amour spontané, gratuit, éternel, qui crée maintenant en toi une beauté et une grandeur morale qui te rendront digne de ses communications et de son intimité la plus tendre.

Ne t'ingère, de toi-même, en rien d'excessif: laisse-toi

guider par les événements. Tout est trop singulier, ici, pour que Dieu n'y conduise pas les personnes et les choses. Dis-moi tout, appuie-toi sur mon cœur. Jésus, en qui était la plénitude de la divinité, a eu besoin du Cyrénéen !... Tu sais bien que Notre-Seigneur m'a fait une âme qui comprend toujours la tienne, et que nous sommes plus unis encore par l'esprit que par le sang. Peut-être ne l'ai-je jamais tant senti qu'à cette heure, sans doute parce que tu souffres, et sans doute aussi parce que je suis moins loin de Dieu qu'autrefois.

Adieu, chère petite sœur ; tu sais nos projets : ils me feront arriver à Trasforêt vers le 25.

Mes meilleurs souvenirs à Paul et à A. Je t'embrasse de tout mon cœur.

CHARLES.

CXXII

A sa Sœur.

Poitiers, 24 octobre 1861 :

C'est lundi soir, au retour de mon excursion dans les Deux-Sèvres, que j'ai trouvé ta lettre du 19, chère petite sœur. J'avais appris, en route, la mort du pauvre X. . ces coups font toujours peur ; cependant, il y a bien en celui-ci des sujets d'espérance... Pauvres âmes ! si elles connaissaient Dieu, comme leurs voies seraient différentes !

Je ne comprends que trop, chère enfant, combien ton épreuve est rude. Tout le sensible t'est retiré ; et tu y vivais tant ! Au fond, c'est la jalousie du divin amour, qui ne veut pas nous laisser dans ces basses régions où

nous confinerait notre faiblesse : dis-toi bien cela, et cède. Dieu ne t'ôte que pour te donner ; et ce qu'il te donnera vaut mille fois mieux que ce qu'il t'ôte. Tu ne peux pas le sentir, car, alors, le sacrifice serait nul ; mais tu peux et tu dois le croire, parce que Dieu est fidèle. Est-ce trop qu'il demande un peu de crédit à sa créature ? Nous en donnons si facilement à nos semblables, dès qu'ils ont quelque bonté ! Quoique ce soit bien peu en soi-même, c'est cependant beaucoup pour nous de traiter Dieu avec autant de confiance que nous traitons les créatures. Laisse-le donc faire. Par le côté où il te sépare de la terre et de toi-même, tu ressens un vrai déchirement ; mais par le côté où il t'attire pour t'unir à lui, d'abord dans l'intimité de sa grâce, puis dans la parfaite unité de sa gloire, tu te rends digne d'une joie incomparable, tu l'achètes, et déjà tu y entres.

Ne te décourage donc pas de souffrir, et n'aie pas peur de Dieu. Ne te regarde pas comme étant seule ; en vérité, tu ne l'es point. Notre-Seigneur est avec toi, il est à toi. C'est lui qui fait cette épreuve, et l'on peut dire que c'est lui aussi qui la supporte avec toi, son temple, son membre et son autre lui-même. Car, selon son humanité, il compatit à tes souffrances, et, selon sa divinité, il t'aide à les soutenir et les féconde pour l'éternité. Retire-toi souvent dans ce sanctuaire intime de ton âme, qui est la résidence de Jésus : c'est là que tu trouveras, dans une réalité très haute et toute pure, tous ces biens dont la partie extérieure de ton être est maintenant sevrée. Converse-y avec le Maître, supplie-le de se manifester à toi, lui offrant tout ce que tu endures, comme prix de la grâce que tu implores. Puis, sachant la valeur des douleurs chrétiennes, prie Dieu d'accepter les tiennes pour les âmes dont le salut et la sainteté te tiennent le plus au cœur ; pour l'Église, ta vraie mère, si affligée et si humiliée ;

enfin, pour tous les desseins que Dieu a sur le monde, et dont les instruments sont Jésus et ses membres. Dis un *amen* positif et réitéré à toute nouvelle souffrance qui se présente; dis-le même à celles que tu appréhendes, et dont la plupart ne viendront pas. Dieu permet ces imaginations pour exercer nos vertus; il aime tant cette pauvre petite terre de notre âme, qu'il l'exploite de toutes manières, afin de lui faire donner plus de fruits. Le souvenir fréquent de la Passion de Jésus te sera d'un grand secours: regarde souvent le crucifix; c'est le livre de la grande science et l'arsenal des armes qui nous font triompher. Prie Marie: dans ton état, le rosaire est une prière convenable, parce qu'elle occupe sans fatiguer; et tant de grâces y sont attachées par l'Église! Je souhaiterais bien que tu puisses communier; mais sache que, même pour cela, il faut aimer ce que Dieu veut, et qu'il n'y a rien dont il n'ait le secret de nous dédommager. .

.

Tu me demandes ce que je pense de la circulaire Persigny: c'est une grande iniquité et une énorme imprudence, qui a été préparée par une véritable infamie (la campagne du *Siècle*), et qui annonce d'autres entreprises plus graves. Nous sommes en pleine route révolutionnaire; on ne s'arrêtera que devant le bras de Dieu: lui seul sait quand il le lèvera. Mon Dieu! Il ne voudrait le lever jamais que pour bénir, et la malice des hommes l'oblige à le lever pour frapper! Enfin, ils le veulent: ils verront bien ce qu'on gagne à faire la guerre à Jésus-Christ!

Adieu, chère enfant, mes affectueux souvenirs à tes hôtes. Je t'embrasse tendrement.

CHARLES,

CXXIII

A M. l'abbé Perdrau.

Poitiers, 30 octobre 1861.

Me voici encore en retard avec vous, cher frère. J'espère que mes journées ne sont pas trop vides de Dieu ; elles sont, du moins, pleines d'affaires. J'ai trouvé, en arrivant ici, des occupations que j'attendais, et d'autres sur lesquelles je ne comptais point. J'ai dû prêcher ma chère sainte Thérèse : j'y ai tout réduit à ce verset du Cantique : *Introduxit me in cellam vinariam ; ordinavit in me caritatem*. Trois celliers : l'Église, le Carmel, l'Oraison ; — trois amours : celui de Dieu, celui des âmes, celui de la croix qui unit Dieu et les âmes. Vous voyez tout le plan, et devinez ce qui l'a rempli. J'ai visité quelques paroisses des Deux-Sèvres pour notre œuvre de Saint-François de Sales. Me voici à peu près tranquille à présent ; cependant, il est fort possible que je sois un de ces jours mandé au Dorat : notre chère sainte Prieure est si malade que le médecin nous dit qu'il n'y a plus de ressources. J'espère encore qu'il se trompe ; mais enfin, c'est très grave. Si cette enfant-là meurt, c'est une bien grosse épreuve pour ce pauvre petit Carmel encore au berceau ; pour moi, ce sera une peine très sensible. J'aime extrêmement cette âme ; Dieu y prend de vraies délices : vous n'imaginez rien de plus pur et de plus ardent ; ce n'est que de l'amour ; elle a certainement gardé l'innocence de son baptême. Le médecin du Dorat, qu'elle a converti, se fâche quand on l'appelle sainte ; il veut qu'on dise qu'elle est un ange,

et le fait est qu'elle en tient. Pauvre petite ! Nous ne méritons pas de la garder ; et plus je l'aime, moins je me sens capable de la disputer à Notre-Seigneur. La terre devient si triste ! On a des envies rouges de s'en aller ; cependant, on aime à rester aussi, quand c'est le bon plaisir du Maître : tout vient s'apaiser là en y mourant...

Cher ami, je vous trouve bien heureux, et combien je vous félicite ! il vous fallait ce désert. Vous voyez maintenant comme votre grâce en avait besoin : les fruits qui y pousseront vous le diront chaque jour davantage. Il me semble que votre temps est on ne peut mieux divisé. Comme il vous a été expédient que votre sainte mère quittât ce monde ! Vous voyez, sans doute, régulièrement votre chère sœur ; elle vous est un vrai sacrement de la bonté de Dieu pour votre âme. Dites-lui que je serais très heureux de causer quelquefois avec elle de Jésus et de la patrie, de Jésus qui est la patrie ; mais que, cela ne se pouvant pas, je la prie de penser quelquefois à moi devant ce bon Maître, afin que je brûle, moi aussi, un peu : je le voudrais tant, et répandre ce bon feu, qui est la vie véritable.

Vous me faites grande joie en me disant le succès de votre retraite : c'est un premier fruit de votre désert. J'entends bien qu'une année vous veniez prêcher nos Carmélites. Vous avez donc accepté de prêcher l'Avent des Missions ? Avec le Carême et le mois de mai, n'est-ce pas beaucoup pour vos forces ? Il me semble aussi que *tempus tacendi* n'est pas assez passé pour que vous vous permettiez de si nombreuses paroles ; je crois que l'infirmité du corps devient ici la grande force de l'âme. Consultez bien Jésus en toutes choses, et *quodcumque dixerit tibi, fac*.

Eh bien, oui, cher ami, ce qui se passe est déplorable

et mon cœur bat à l'unisson du vôtre. Cependant, il ne faut pas trop s'effrayer encore, au moins pour nous, car, pour ces malheureux, ils font tout pour se perdre... On ne va plus par principes, quoiqu'on soit, par le fait, au service d'un principe odieux et qu'on fasse les affaires de satan ; on va selon l'opinion : c'est le *sidera errantia* de saint Jacques. Cela permet certains retours... Pour l'œuvre de Saint-François de Sales, je tâcherai d'être bien prudent, mais je resterai ferme. Notre bon évêque va bien ; la santé de sa mère l'inquiète.

A Dieu, cher bon frère, je vous embrasse tendrement dans l'amour de Notre-Seigneur.

Votre tout dévoué,

CHARLES.

CXXIV

A sa Sœur.

Poitiers, 23 novembre 1861.

Chère bonne Céline, j'aurais voulu répondre plus tôt à ta lettre du 12 : impossible d'en trouver le loisir. J'avais dû prêcher quatre fois, dans la semaine où elle m'est arrivée. Immédiatement après, nous avons Monseigneur de Ségur, trois évêques dont celui de Tulle. Samedi, je suis parti pour Tours, où se faisait la grande solennité de saint Martin, et je n'en suis revenu que lundi soir, pour ouvrir, chez les Carmélites, une retraite qui ne s'est terminée que ce matin. Cela fait, il faut que je m'occupe de mon carême de Rome.

Pendant que je travaillerai pour Notre-Seigneur, tu

souffriras, toi, pauvre petite sœur ! Notre mère me dit, ce matin, qu'après un répit le mal a reparu. C'est toujours la même chose : on coupe de temps en temps une branche de l'arbre ; la racine n'est pas arrachée ! Travaille donc toi-même à la détruire. Il me semble que te soigner à fond devient pour toi un vrai devoir. Penses-y dès que tu seras à Paris : tu peux acheter, par un total sacrifice de quelques mois, des années de liberté, qui te seront si bonnes, et si douces à tous ceux qui t'aiment, spécialement à Paul, dont la vie se trouve un peu assombrie par la tienne ! Cette poursuite consciencieuse et discrète de la santé ne diminuera en rien ton abandon à Dieu : il demeure entendu que cela domine tout le reste, et sois sùre que les occasions de patience ne te manqueront jamais.

Je suis tout heureux du bien que t'a fait la lecture de cette vie. Oh ! c'est vrai, qu'à côté de ces saints nous sommes des pygmées ! Mais Dieu nous dit cette parole dans sa sainte Écriture, « qu'il sauvera *le petit et le grand* ». Le secret est d'accepter paisiblement sa petitesse. Aie bien confiance en Dieu : sa main va trop à coup sûr pour n'être pas très ferme ; son œil pénètre trop notre fond pour ne pas diriger cette main à l'endroit le plus vif du mal. Mais enfin, il est l'amour ; il ne fait rien que par amour, et sa miséricorde est comme l'essence de tous ses rapports avec ses pauvres créatures. Ouvre bien grand l'œil de ta foi pour voir cela, et, sans que le sentiment de la peine diminue, tu éprouveras celui d'une force et d'une paix toutes divines. Sois implacable contre la défiance ; tu n'en acceptes pas la tentation sans blesser le cœur de Notre-Seigneur. Ce que je te dis là est d'une extrême importance : la foi est le principe de tous les progrès dans le bien ; la défiance est la cause de toutes les ruines spirituelles.

Si j'avais été là, chère bonne sœur, je t'aurais arrêtée dans ton zèle qui était excessif ; tu n'as pas tardé à le reconnaître : *Rien n'est bon à l'âme hors de la vérité, de la simplicité et de la mesure.* Se confier à la Providence, attendant tout de Dieu et rien de soi ; accepter, avec une soumission de plus en plus aimante et joyeuse, tous les petits sacrifices que le train de la vie amène naturellement ; faire assidûment oraison, ce qui est baigner son esprit dans la lumière de Notre-Seigneur, et retremper son cœur dans son amour ; s'attacher à lui chaque jour davantage, comme à la souveraine beauté et à la bonté infinie ; puis, comprendre que tout veut du temps, et que, pour être vigoureuse, l'action de Dieu est paisible jusqu'à paraître lente : voilà, chère enfant, le vrai chemin pour avancer ; c'est le plus doux en même temps que le plus sûr, et, relativement, il est court.

Je vais, dans quelques jours, au Dorat, où notre chère prieure est mieux.

Adieu, chère bonne sœur, je t'embrasse tendrement.

Ton frère, CHARLES.

CXXV

A sa Sœur.

Poitiers, 11 décembre 1861.

Chère bonne sœur, je pense que tu es à Paris depuis une semaine. Dieu veuille que ce voyage et les soucis de l'installation n'aient pas dépensé une grande partie du petit trésor de forces amassé à Trasforêt. Je prie beaucoup

pour ta guérison : je crois qu'elle viendra, mais, sans doute, à la longue, parce que, dans cette épreuve, Dieu vise manifestement à ton âme, et le progrès du dedans règle celui du dehors. Or, une âme est longue à guérir ; elle vient de si loin ! elle est naturellement si opposée à la vie toute céleste, qui est cependant sa perfection dernière et sa paix ! Encore, dans le ciel, admirerons-nous beaucoup la puissance de la grâce qui a mis, relativement, si peu de temps pour finir un si grand ouvrage ! Reste bien dans les mains de Dieu, sans douter jamais de son amour. Rien n'est plus capital, dans la vie spirituelle, qu'une foi imperturbable à l'amour que Dieu a pour nous. C'est le secret de la patience avec soi-même, de la soumission à tous les événements de Providence, de la force contre les tentations, de la sérénité intérieure et de cette joie spirituelle qui nous est recommandée dans les Livres saints. Tu peux suppléer même aux sacrements par une union bien entretenue avec Notre-Seigneur, présent et vivant dans ton âme. Reviens là souvent dans la journée, comme toute chose va à son centre ; établis-toi avec Jésus dans une très simple intimité, lui disant tout : peines, joies, fautes, besoins, désirs ; recourant à lui à propos de tout et même à propos de rien, par la seule activité de ton amour pour lui ; l'associant à tous les actes de ta vie, sachant qu'il veut leur être ce que la racine est à la plante, ou ce que la sève est au fruit. Ne te place jamais en face du devoir comme devant une pure abstraction ; dis-toi que ce que tu as à faire, c'est la volonté de Dieu, c'est l'œuvre de Jésus-Christ ; et qu'il est en toi pour t'aider à la faire ; que les impulsions de la conscience ne sont que les mots qu'il te dit dans le secret, et qui de son cœur passent dans le tien pour l'éclairer, l'échauffer, le féconder et préparer sa béatitude éternelle.

Le malheur de la plupart des chrétiens est que la reli-

gion n'est pour eux qu'un ensemble de lois plus ou moins rigoureuses, et non point *une vie* dont l'amour est le principe, le soutien et la fin. Dieu reste pour eux un être métaphysique, éloigné, glacé, effrayant par beaucoup d'endroits. Le moyen que le cœur en devienne épris ? Et le moyen qu'on serve bien quelqu'un sans que le cœur y soit ? Tâche donc de connaître de plus en plus Jésus-Christ, qui est la forme vivante du Dieu vivant : une forme rapprochée de nous, facile à connaître, facile à aimer, puisqu'il a pris notre nature et mené notre vie. C'est en mettant Notre-Seigneur à sa vraie place, dans ton âme, que tu y régleras tout le reste, et sans beaucoup de peine. S'attacher comme il faut à Celui qui est tout, c'est un secret infailible pour se détacher de tout ce qui n'est rien.

Je comprends que tu ne peux faire une retraite ; mais ne t'en inquiète pas : Dieu pourvoira autrement à ton bien spirituel. Ton progrès sortira de cette habitude d'union intime avec Jésus-Christ et de cette fidélité courageuse aux mille devoirs de ta vie journalière. Les petites victoires, les petits sacrifices, les petites vertus qui n'ont l'air de rien, l'égalité d'humeur, la douceur extérieurement entretenue, le support de tout et de tous, la bonté envers tout le monde : voilà un vaste champ à exploiter ; et la belle moisson qui y poussera, si la culture est bonne !

Je suis tout heureux de la volonté où Dieu te met d'établir des Frères à Ambazac ; mais je ne le crois pas encore possible : cela ne l'est que de ton côté, et je vois devant toi bien des obstacles. Pour le moment, je ne puis t'aider que par la prière.

Je suis dans une assez bonne veine : je travaille beaucoup, sans fatigue ; je commence à préparer ma station de Rome. Je compte aller à Paris après la Puri-

fication; mon séjour ne sera pas plus court que de coutume, car je ne partirai pour Rome que par le bateau du 21, et j'irai tout droit de Paris à Marseille.

Embrasse notre bonne mère et distribue autour de toi mes tendresses.

A toi de cœur.

Ton frère, CHARLES.

CXXVI

A M. l'abbé Perdrau.

22 décembre 1861.

Cher bon frère, c'est pourtant triste de se parler si peu quand on s'aime tant; mais le cours de la vie entraîne. Enfin, tout cela passe, et viendra bientôt le temps des présences éternelles. Le jour même où vous m'écriviez, j'arrivais au Dorat : j'y avais été mandé par le médecin, qui jugeait très grave l'état de notre chère prieure. Je partis, la nuit même, et je la trouvai un peu moins mal ; je l'administrai le lendemain. Elle vit encore, et je ne serais pas surpris qu'elle végétât quelque temps; elle est au dernier degré d'une maladie de poitrine; vous savez ce que c'est : on peut mourir à chaque instant ; on peut rester mourant plusieurs semaines. J'imagine que vous savez déjà les grandes consolations que Dieu m'a données là. Cher ami, une colombe toute blanche, étendant doucement les ailes pour s'envoler et les agitant avec joie : voilà cette âme. A huit ans, elle soupirait déjà vers Dieu; à seize ans, elle entra au Carmel, où je suis bien sûr qu'elle n'a pas cessé un instant de baigner dans

la grâce. Elle s'est continuellement oubliée, elle n'a fait autre chose qu'aimer, prier et souffrir. Aussi vous n'imaginez pas sa joie depuis qu'elle sait *la bonne nouvelle*. Il n'y a pas moyen que ses sœurs, navrées pourtant, soient tristes auprès d'elle. Elle parle à Notre-Seigneur avec une simplicité et une tendresse ravissantes, et, ce qui n'est pas moins admirable, c'est son humilité profonde et son esprit de pénitence. Dieu seul a le secret de ces assortiments. Elle s'estime très sincèrement un ver de terre et une pécheresse, et elle brûle de se jeter dans les bras de Jésus comme une épouse et un enfant. Elle me disait : Mon Père, je meurs, le cœur plein d'amour pour tout le monde ; j'aime vraiment tout le monde ; aussi, Dieu me fera miséricorde. S'étant regardée elle-même, elle n'a senti de regret que pour trois choses : ses sœurs (je les aime tant, disait-elle !), le chant de l'Église et le Saint-Sacrement. Elle ajoutait : C'est une sottise, puisque je trouverai mieux que cela là-haut ; mais pourtant, j'ai senti ce regret. Cher ami, il y a des gens qui demandent à quoi servent les monastères : pour nous, nous sommes bien sûrs que le petit coin de terre d'où cette âme partira, sera singulièrement béni ; et, quoiqu'il puisse sembler que c'est une épreuve pour le couvent encore si jeune, je ne puis y voir qu'un gain ; c'est la racine de notre arbre qui se plante dans le ciel. La sous-prieure de Limoges remplacera notre sainte Marie-Joseph ; c'est une religieuse accomplie et, à quelques égards, supérieure à l'autre. Recommandez notre mourante à vos Carmélites en offrant mes humbles respects à la mère prieure.

Je suis rentré ici lundi, et je repars jeudi pour Niort. Malgré ces dérangements extérieurs, je travaille un peu ; je me prépare pour Rome. Oh ! que j'ai besoin de secours pour arriver à ce que je comprends qu'il faudrait ;

mais Jésus est là; et sa miséricorde dispose qu'on fasse pour moi tant de prières ! Il me sauvera par là, vous verrez !

J'ai été surpris et affecté comme vous de la mort du P. Lacordaire : j'ai les mêmes souvenirs, qui sont la source d'une reconnaissance immortelle, et les mêmes sympathies pour ce que Dieu avait mis en lui d'admirable. Il aura une belle part à cette promesse : *qui ad iustitiam erudiunt multos fulgebunt sicut stellæ in perpetuas æternitates.*

Monseigneur vient de reprendre la ridicule et odieuse affaire Giquel, dans une allocution à son clergé; c'est un chef-d'œuvre d'esprit. La *Gazette* en a donné des fragments, supprimant ce qu'il y avait de plus fin et de plus vif, quoique, vraiment, tout fût inattaquable. Cette reproduction tronquée est fâcheuse. Je pense qu'on va faire imprimer et publier cette pièce : elle vaut la peine d'être lue.

Cher ami, c'est dans les premiers jours de février que je vous verrai ; je passerai à Paris une quinzaine : pensez si je veux vous voir et causer avec vous à mon aise. Bonnes fêtes, bonne fin d'année, bonne année, toute pleine de Jésus.

Adieu. Ne manquez pas de dire un mot de moi à notre chère sœur : qu'elle prie Jésus pour moi. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis toujours

Votre dévoué frère. en Jésus,

CHARLES, *prêtre.*



CXXVII

A sa Sœur.

Niort, 28 décembre 1861.

Chère bonne sœur, je viens de recevoir simultanément la lettre de notre mère et celle de X. Toutes deux me donnent de bien tristes nouvelles d'A. Je devine ton angoisse et la partage. Pauvre enfant ! Auprès de la croix présente, la croix si lourde de cet été peut te paraître légère ! Toutes deux viennent de Dieu « dont la volonté est que nous soyons des saints ». Je comprends qu'il veut de toi une acceptation sans limite de tous ses bons plaisirs, connus ou possibles. Veut-il autre chose, ou ton sacrifice sera-t-il seulement comme celui d'Abraham ? Malgré tout ce qu'on me dit d'effrayant, je persiste à croire que Dieu te rendra celui que tu pleures peut-être déjà comme perdu : je l'espérerai jusqu'à la fin. Que si Notre-Seigneur frappe le coup, tu verras que tu recevras la force d'adorer son dessein et de l'en bénir. Mais je ne veux même pas te parler de cela aujourd'hui, tant je garde de confiance. En attendant l'issue, abandonne-toi à Dieu et à ses droits ; ne raisonne pas, ne discute pas, souviens-toi que Dieu est amour : dis-le, crie-le sans cesse au fond de ton âme, et chacun de ces cris ira plus avant dans son cœur que tous les cantiques d'actions de grâces qui seraient naturellement sortis de ta vie consolée.

Je ne doute pas que Notre-Seigneur t'assiste puissamment durant les jours que tu traverses. Je sais que tu l'as reçu : jamais tu n'as eu plus besoin de lui ! Et quand tu

seras trop souffrante pour aller le matin à l'église, fais du moins la communion spirituelle. Peut-être Dieu voudra-t-il pousser les choses jusqu'à ce que le cher malade reçoive les derniers sacrements : cela n'est pas pour faire peur, ni à lui ni à toi, mais bien pour le fortifier et vous adoucir la peine à tous. Il est très possible que ce que les médecins paraissent douter de pouvoir faire, Dieu le fasse par l'Extrême-Onction. Un de ses effets sacramentels est de rendre même la santé au corps, quand cela est nécessaire au salut. Les cas en sont plus fréquents qu'on ne croit. Je me fie à toi et au pieux entourage pour ne pas mettre trop de retard à lui procurer ce divin soulagement. Enfin, tu es mère : tu seras donc inspirée. Je voudrais être près de toi ! Sois bien sûre que si, contre mon attente, le mieux ne se déclare pas, bientôt tu me verras arriver. Ai-je besoin de te dire si je prie et fais prier ! Dis au cher patient que je suis de cœur avec lui.

Adieu, pauvre chère sœur ; viendra le temps où Dieu lui-même essuiera nos larmes, et où toutes celles que nous avons versées saintement se changeront en sources de joie.

Patience, courage, espérance !

Je t'embrasse et t'aime comme jamais.

Ton frère, CHARLES.

CXXVIII

A sa Sœur.

Paris, 10 février 1862.

Chère bonne sœur, tu as su par ma mère l'étrange contre-ordre qui me vient de Rome : on m'en promet l'explication ; je l'attends encore. On a sans doute trouvé malséant que le vicaire général d'un évêque aussi mal famé que le mien prêchât publiquement dans une chapelle qui est la propriété nationale de la France : de là, l'ordre envoyé au supérieur de Saint-Louis de me donner congé, soit en me disant la vraie raison, soit en alléguant un prétexte. Tout cela fait pitié... Quoi qu'il en soit, Dieu se sert de tout pour diriger nos voies, et, plus le côté humain de cette affaire me semble méprisable, plus j'ai de facilité à passer outre pour me placer en face de la volonté de notre Père céleste. J'espérais faire là un peu de bien aux autres et m'en faire beaucoup à moi-même : c'était du moins mon désir. Peut-être n'eussé-je rien fait, et les pertes eussent-elles dépassé mon profit. Dieu change ma route ; je t'assure qu'au fond je n'ai pas de peine : je partais content, content je reviendrai. Peut-être la suite viendra-t-elle montrer qu'en se servant des créatures pour entraver ce voyage, Notre-Seigneur m'a fait une grande grâce. Je vois, du reste, déjà, qu'il est heureux que mon séjour ici se prolonge...

Mon projet est de demeurer jusqu'au 24 et d'aller, ce jour-là, m'enfermer dans une solitude où je resterai sept ou huit jours. Si tu pleures quelquefois, chère amie, en pensant à ces bonnes réunions que naturellement nous

devions avoir, je t'assure que je souffre bien aussi d'en être privé ; mais il est si clair que Dieu le voulait ainsi, qu'il faut le trouver bon dans sa volonté. C'est le vrai pain de l'âme, et un pain si blanc, si nourrissant à quiconque le mange de bon cœur !

Je vois que le cher A. reste très faible et qu'il lui faudra beaucoup de temps pour réparer ses forces ; mais enfin, il ne faut plus que du temps. Ah ! vraiment, tu dois bien bénir Dieu : l'épreuve est passée, et vous avez été jugés dignes de la traverser. L'acquiescement fidèle des promesses faites avancera Paul dans la piété ; pour toi, ta vertu sera devenue plus solide ; il n'y a pas un de vous trois qui ne soit en demeure de dire avec saint André : O bonne croix ! Je ne crains qu'une chose, chère enfant, c'est que tu ne paies, après coup, les fatigues extrêmes que tu t'es données, et je souhaite bien que le séjour à Hyères te soit profitable autant qu'au cher convalescent. Ai-je besoin de te dire si j'ai été tenté d'aller vous rejoindre ? Mais ce ne serait point raisonnable et je priverais notre mère d'une joie. Elle est un peu souffrante en ce moment, et les deux chères petites sont menacées d'avoir la rougeole.

Adieu, chère bonne sœur ; j'embrasse Paul et A. bien affectueusement, et toi, de tout mon cœur. Mille amitiés de la part de tous.

Ton frère, CHARLES.

CXXIX

A sa Sœur.

Poitiers, 7 mars 1862.

Chère bonne sœur, il m'a été impossible de te répondre avant mon départ de Paris ; mais tu as su que j'avais eu la grâce de faire une semaine de retraite chez les Pères Jésuites de la rue de Sèvres : grande grâce, en vérité, qui m'eût fini de consoler de mon mécompte pour Rome, si les choses que Dieu fait n'apportaient pas elles-mêmes leur consolation. L'action publique est bonne ; l'action cachée est bonne ; la volonté de Dieu est meilleure que tout. Partout on peut aimer et servir Notre-Seigneur, et, la vie est tant là que l'extérieur importe réellement fort peu. Si Pie IX ne me bénit pas, ce qui est un de mes regrets, j'espère que Dieu me bénira davantage. On m'a bien offert des stations, ici et là ; je n'ai pas cru devoir les accepter : Dieu et mes conseils naturels me poussent à demeurer paisible à Poitiers. J'ai reçu hier une lettre de l'abbé Mermillod, qui prêchera une retraite à Sainte-Clotilde dans la semaine de la Passion aux Rameaux. Il me dit que son premier mouvement, en apprenant l'affaire de mon Carême à Rome, a été de m'écrire pour m'offrir la station de Genève ; puis il a réfléchi que, sans doute, je serais demandé pour des chaires plus importantes, et il s'est abstenu. Il s'est trompé : rien ne m'eût plus convenu que Genève, et si l'offre m'avait été faite, malgré ma soif de solitude, je ne sais si j'aurais pu résister à l'attrait de passer quelques semaines près du cher abbé. Dieu m'a épargné la tentation. Je me tairai

donc, ce Carême, et je me crois dans l'ordre de la Providence. Sauf ma course trimestrielle à Niort et un voyage de quelques jours à Tulle, où Monseigneur m'emmène, je ne bougerai pas de chez moi.

J'ai vu M. Raimbert ; nous n'avons rien dit que de mutuellement affectueux, mais nous nous sommes donné l'espoir d'une rencontre à Trasforêt. J'ai vu aussi M. Dufaure : c'est une âme on ne peut plus attachante ; il est fort près et ne tardera point à arriver ; il lui faudrait seulement se soustraire à ce torrent d'affaires qui l'emporte. Il va passer les vacances de Pâques dans la Charente et viendra sans doute me voir à Poitiers. Je sais, de sa femme, qu'avant même de me connaître autrement que par lettres, il en avait eu la pensée. C'est un homme trop sérieux pour qu'on ne le doive pas traiter avec des égards infinis. Il faut prier ; mais j'estime cette âme toute gagnée ; il est plein de vertus naturelles et, surtout, d'une humilité rare. Quelle différence avec notre pauvre ami F. ! et celui qui se défie de lui-même est, de tous points, si supérieur à l'autre !

Adieu, bonne Céline, je t'embrasse avec la plus tendre affection.

CHARLES.

CXXX

A M. l'abbé Perdrau.

Poitiers, 4 avril 1862.

Mon bon et bien cher frère, c'est vrai que j'ai l'apparence de grands torts envers vous : je n'ai pourtant oublié ni vous ni saint Joseph. Il n'y a pas de jour, je pense, où

je ne prie pour vous ; ce n'est pas pour l'omettre au jour de votre fête. Mais j'arrivais justement à Tulle ce jour-là, en la compagnie des évêques de Poitiers et d'Angoulême ; la vie est de telle sorte, dans ce béni évêché, que je n'ai pu y trouver le temps d'écrire même une seule ligne. De retour ici, j'ai été pris par des occupations incessantes... Cher bon ami, vous ne m'en voudrez donc pas. Vous le savez, je rêvais pour moi quelques loisirs, et je vous avais dit comment je les emploierais. Jésus paraît vouloir que je n'en jouisse point encore et E. vous a dit vrai : Monseigneur trouve décidément qu'il y a utilité à ce que j'aille à Rome. La chose s'est décidée à Tulle. Mgr Bertheaud compte y aller, et nous ferons sans doute route ensemble : seulement, il a peur de la mer, qu'il n'a jamais vue, et il tient à prendre la voie de terre. Elle est plus longue ; sera-t-elle plus sûre ? J'aurais plus de confiance aux flots qu'aux Piémontais ; mais Jésus est le Dieu de la terre comme de la mer : aussi resterons-nous en paix. Mon projet serait de partir d'ici le 5 mai ; j'irais au Dorat, puis à Limoges, où l'évêque de Tulle me prendrait, et nous nous rendrions à Paris. Je voudrais y passer deux ou trois jours. De là, nous descendrions à Lyon et à Turin ; vers le 25, nous serions à Rome, et nous y resterions jusqu'à la Saint-Pierre. Rien ne viendra-t-il entraver tout cela ? Dieu le sait ; cependant, j'ai le sentiment que je ferai ce pèlerinage. J'en suis heureux à beaucoup d'égards ; néanmoins je confesse que j'aurais eu beaucoup de joie à passer mon été dans mes tranquilles travaux. Je les ai repris, mais cela ne peut aller vite ; et puis, Dieu, qui m'aide toujours pour me sanctifier, ne m'aide pas toujours pour travailler. *Dominus est*, et il est si bon de se livrer à cette souveraineté ! C'est celle de l'amour.

Je vous dirai cette bonne nouvelle : l'évêque de

Tulle a enfin livré la collection de ses Mandements à Veillot, qui, après une toilette nécessaire, les publiera en volume. C'est exhumers des morts, car l'évêché de Tulle est un sépulcre. J'y ai lu d'admirables pages sur la visite épiscopale ; on promet que cela deviendra un mandement, mais je le croirai quand je l'aurai. Quelle riche et sympathique nature ! mais quelles lacunes ! De vrais abîmes à côté de pics qui fendent les nues et touchent presque au soleil ! En somme, comme mon évêque est supérieur à Mgr Berteaud ! rien ne remplace l'ordre et rien ne vaut l'harmonie. Ici, nous avons l'un et l'autre, et dans une mesure admirable. Je vous envie l'abbé Mermillod : quelle séduisante et bonne créature ! Il me propose le Carême prochain à Genève : c'est un peu plus qu'une tentation, et je vais sans doute accepter. Merci de la nouvelle que vous me donnez au sujet de votre bonne sœur : dites-lui que son souvenir m'est doux et cher, et qu'elle fera une grande charité si elle prie habituellement pour moi. Vous me réjouissez en me racontant le bien du Val-de-Grâce : que notre bon Jésus soit avec vous en toutes choses !...

Adieu, cher bon frère. Je n'ai pas une petite joie en pensant que je ne tarderai pas à vous voir. Je vous embrasse cordialement dans l'amour de Notre-Seigneur.

Votre tout dévoué.

CHARLES.

CXXXI

A sa Sœur.

Poitiers, 5 avril 1862.

Bon retour, chère petite sœur ; tu arrives aujourd'hui, et tu auras cette lettre à ton premier réveil. J'ai reçu celle que tu m'as écrite le vingt-cinq ; ce matin, je reçois celle de maman : remercie-la et donne de mes nouvelles à tous. Je suis rentré mercredi, et je vais me tenir tranquille jusqu'au 5 mai.

Tu sais mes nouveaux projets ! Mon âme y est justement posée comme un oiseau sur une branche : peut-être la branche cassera-t-elle ; peut-être devrai-je voler ailleurs ; peut-être resterai-je où je suis. J'irai comme le bon Dieu voudra. Être ici ou là, faire ceci ou cela n'est pas la vraie question ; mais bien, être dans sa volonté et lui plaire. Je crois probable cependant que ce voyage aura lieu. Une des joies que j'y aurai, sera celle de vous revoir bien plus tôt que je n'avais pensé, et toi en particulier, dont je jeûne depuis le mois d'octobre. Du reste, maman a dû t'expliquer que cette longue course ne modifierait en rien mon programme de la fin de l'été : je voudrais passer la plus grande partie de septembre à Trasforêt.

Je vois que ta santé n'est guère bonne. Est-ce donc que tu renonces aux bains de mer ? Ils ne te guérissent pas, mais ils t'assurent des trêves précieuses. J'espère que le cher A. va de mieux en mieux. Dieu a eu ses desseins en permettant ce qui est arrivé. Il me semble que cela creuse les fondements d'un édifice solide ; c'est un vilain

travail, mais si nécessaire ! Vous en verrez les fruits plus tard. Oh ! que la croix apprend de choses ! Quelle place elle fait à Dieu dans l'âme de ses pauvres créatures ! Quel gage elle est de sa présence et de son amour !

Je vois que le bon Maître te travaille, et je reconnais, dans ce que tu m'écris, la trace des livres de sainte Thérèse. Elle, qui monte si haut, inspire volontiers les sentiments qu'il faut à ceux qui ont encore le pied sur les premiers degrés de la montagne. Cela tient à la solidité de sa doctrine et à la tournure particulière de sa grâce, qui était très humble et très pénitente. Puis, son esprit très fin pénétrait fort avant dans ce petit dédale qui est le cœur de la femme. Elle aide aussi beaucoup à révéler l'âme à elle-même, et, quoiqu'elle soit pleine de vigueur à la correction, elle est si jeune, si enjouée, si bonne enfant, qu'elle rend tout aimable et presque facile.

Ce que Dieu te montre de toi est très vrai : tu as besoin de travail et de sacrifices. Tu suis les pentes ; mais si quelque rocher ardu se présente, tu le contournes au lieu de le gravir vaillamment. La jouissance bonne te captive trop, et tu ferais assez volontiers, d'un certain idéal humain, l'horizon de ta vie. Les choses extérieures te deviennent peu, mais l'esprit de sacrifice ne t'est pas encore venu pour les joies naturelles du cœur. Tu as un si grand besoin d'affection ! En te donnant cela, on te comble, et là où il te semble ne pas le rencontrer, tu es resserrée, froide, et quelquefois irritée. Ce n'est pas toujours volontaire, mais c'est ce qui se passe au fond et sort de ta nature. L'esprit de Jésus viendra à bout de tout, si tu le secondes avec courage. Le seconder, c'est beaucoup prier, c'est se renouveler sans cesse dans la volonté de le suivre, c'est entretenir en soi l'ardeur de son amour ; c'est se renoncer, aux occasions, et faire

céder sa volonté propre, son sens propre, au sens et à la volonté d'autrui ; c'est s'oublier, c'est s'omettre, s'habituer à ne pas regarder les choses par les côtés où elles nous touchent, mais par celui où elles touchent Dieu et le prochain, la gloire de l'un, le bien de l'autre.

Vois-tu, l'humilité est la racine de l'amour, et l'amour fait face à tous les devoirs. Il n'y a rien que l'amour n'éclaire, qu'il ne résolve, qu'il ne facilite, qu'il ne mène à bonne fin. Mais cet amour est haut, pur, désintéressé, magnifique ; il vit de sacrifices et se donne sans compter. Ton cœur est fait pour lui ; mais c'est un amour très jaloux. Il entend dominer et régler toutes choses ! Il ne chasse que le mal, et s'étend volontiers à toutes créatures, non confusément, mais avec un ordre admirable où tous les droits sont maintenus et toutes les délicatesses observées. Ouvre ton âme à cet amour et sache le reconnaître sous toutes les formes petites, basses, vulgaires, qu'il prend d'ordinaire pour se présenter à nous : petites actions, petites croix, petits sacrifices, petites vertus, petites misères... Tout cela, c'est peut-être et c'est souvent le vêtement sous lequel l'amour nous aborde, nous demandant l'aumône et l'hospitalité, lui qui est la grande richesse et la patrie des âmes !

J'espère que tu pourras suivre un peu le cher abbé Mermillod ; on me dit qu'il fait merveille. Peut-être irai-je prêcher le prochain Carême à Genève.

Je n'ai, pour ainsi dire, jamais de loisirs pour mon livre ; mais patience ! Dieu sait pourquoi le chemin est si long et, quelquefois, si difficile !

J'attends, la semaine prochaine, Eugène Gouin ; j'aurai grand plaisir à le recevoir.

Adieu, chère petite sœur, je t'embrasse tendrement.

Ton frère, CHARLES.

CXXXII

A sa Mère,

Rome, jeudi, fête de l'Ascension, 1862.

Chère bonne mère, un premier mot dès l'arrivée. Nous avons eu une traversée bénie, une mer calme comme un lac, à ce point que nul de nous n'a même eu un malaise. C'était magnifique : trente-six archevêques ou évêques à bord ; des religieux de toutes les langues, des prêtres de tous les pays ! A Marseille, une foule nous a acclamés au départ, aux cris de : Vive Pie IX ! Tu n'imagines pas combien les épreuves de l'Église ont surexcité le sentiment catholique dans les provinces du Midi. Sur le bateau, nous avons, par deux fois, chanté des psaumes, et, le soir, l'évêque de Tulle a prêché sur le pont ; après quoi j'ai fait tout haut la prière. Toutes les contrées du monde avaient là leurs représentants : il y avait des évêques d'Allemagne, de Hongrie, d'Irlande, des Indes Orientales, des deux Amériques, d'Espagne, d'Afrique, et de France surtout. On s'entretenait en latin ; on était dans les mêmes sentiments sur tout ce qui se passe ; on prenait en pitié les folles entreprises des méchants, et l'on était heureux d'aller consoler le cœur de Pie IX. Quel roi que celui qui, par un simple désir, met ainsi l'univers en branle ! C'étaient de grandes joies ! De meilleures encore nous attendaient !

D'abord, revoir Rome ! Il faut avoir éprouvé cela pour le comprendre. L'âme déborde de bonheur en retrouvant ces lieux bénis. Ce matin, Pie IX a assisté à la messe cardinalice, à Saint-Jean de Latran : il y avait là plus de

trois cents évêques ! et il en arrive tous les jours. Après la messe, le Pape a donné, du haut du balcon, la bénédiction solennelle à la ville et au monde : il n'y a pas, je crois, de plus grand spectacle. Il paraissait heureux. Sa voix est étonnante de force ; on dirait un homme dans la plénitude de l'âge ! On ne se figure pas, au loin, la tranquillité où l'on est ici. On s'y sent plus haut que les nuages : le monde croit les amasser sur la tête de l'Église, et l'Église les regarde à ses pieds ! Enfin, chère bonne mère, mon bonheur est bien grand, et j'ajoute, pour que tu sois contente, que ma santé est parfaite.

Je ne logerai point avec l'évêque de Tulle, avec qui pourtant je prendrai mes repas. J'ai pris gîte à Saint-Louis-des-Français. Je pense sans cesse à vous, et je ne serai pas béni une fois par Pie IX sans vous faire bénir avec moi.

Je vous embrasse bien tendrement. Donne de mes nouvelles, car je ne puis écrire beaucoup.

CHARLES.

CXXXIII

À sa Sœur.

Rome, 3 juin 1862.

Bonne petite sœur, c'est seulement hier que j'ai reçu ta dépêche et, ce matin, ta lettre. Je n'ai pas besoin de te dire combien je suis ému de ce qui arrive. Ce semble, ici, la lie du calice ; cependant j'ai un grand espoir qu'il passera sans que tu le boives ! D'abord je te loue de regarder ainsi la mort en face, et de t'y préparer. J'approuve

tes graves pensées et tes désirs de solitude : la fin du pèlerinage n'en sera pas avancée d'une heure, mais ton âme y trouvera des trésors de mérites. Va donc dans ce chemin ; il n'est pas si sombre qu'on pense depuis que notre Maître y a passé ! C'est le chemin de la vie véritable, de la liberté, de la paix, de l'amour qui ne finit pas, de la joie que rien n'altère. Plus tu le regarderas, plus tu seras paisible, attirée même ; car, au fond, quel être attirant que Dieu ! Mais je te dis ces choses avec un sentiment très vif que ton heure n'est point du tout venue. Si je me trompe, Dieu sait la douleur que j'en aurai ; il sait aussi qu'aucun murmure ne germera dans mon cœur et ne s'échappera de mes lèvres ; mais, je le répète, j'espère fermement que tu ne subiras pas cette cruelle opération. Si j'avais su que tu consulterais M. Velpeau, j'aurais parié qu'il parlerait dans ce sens. J'ai ouï dire que c'est sa manière, peut-être sa manie, tout grand chirurgien qu'il soit. Je t'en prie, chère petite sœur, puisque rien ne presse, au dire même des pressés, attends-moi : tu sais que je dois repartir d'ici tout de suite après la Saint-Pierre ; je serai à Paris le quatre juillet, et, où tu seras, j'y veux aller. Que ma mère soit loin, je le trouve bon : elle est trop faible pour de pareils coups ; mais, pour moi, ma place est près de toi, et il faut que ce soit chose entendue si définitivement cette croix nous arrive. Fût-elle humainement inévitable, nous aurions encore la prière.

J'ai eu mon audience hier soir ; j'ai passé une demi-heure tout seul, aux pieds de ce grand et doux Pie IX, plus beau encore à voir de près que de loin. C'est une bonté d'ange : il est simple, ouvert, familier. La belle image de Notre-Seigneur ! Son visage serait naturellement gai : on y voit resplendir une sérénité toute divine ; mais il est bien aisé d'y voir aussi l'empreinte d'une

tristesse habituelle et profonde. Il a béni toute ma famille, et toi par conséquent. Cette magnifique assemblée d'évêques le console ; il espère... « Il fallait, m'a-t-il dit, qu'il y eût tous ces scandales : sans cela, nous n'aurions pas vu le miracle que nous voyons ; car c'est un vrai miracle. Espérons que, par l'intercession de la Vierge Marie, la tribulation finira par la paix. » Il m'a longuement parlé de mon évêque, m'a donné ses mains à baiser, les a posées sur ma tête..., et enfin j'ai pris congé de lui. Il avait permis que je restasse à genoux, près de lui, tout le temps, comme un enfant près de sa mère. C'est le soir, entre huit et neuf heures, qu'il m'a reçu. Je ne puis te dire ce dont mon âme est remplie ; je me sens vivre au centuple, depuis ces quelques jours : c'est une grâce, un trésor de grâces pour toute ma vie ! Ah ! chère petite sœur, quelle manifestation de Dieu que l'Église ! Et quelle manifestation de l'Église que cette ville de Rome ! Je pourrais écrire beaucoup de pages de ce que j'ai vu et goûté depuis moins de huit jours.

Listz est ici ; je l'ai vu : lui-même était accouru le premier me faire une bonne visite avec le Père Hermann. Je vois qu'il désire causer très sérieusement avec moi, et tu penses si je m'y prêterai ! Je ne suis pas encore sur la trace de Charles. Nul ne peut me dire s'il est ici ; mais je le chercherai.

Adieu, chère petite sœur, mes amitiés à tous. Je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur.

Aie confiance !

Ton frère, CHARLES.



CXXXIV

4 M. l'abbé Perdrau.

Rome, 24 juin 1862.

Cher bon frère, il vous sera doux de recevoir une lettre datée d'ici; il m'est doux de vous l'écrire, quoique, en vérité, j'aie tant de choses à dire et si peu de temps, que je n'écris que rarement et avec effort. Que n'êtes-vous ici, pour boire à ces sources d'eau vive! Vous savez les joies de Rome, quand on y revient surtout; c'est l'avant-goût de la patrie; c'est plus que de la joie, c'est de la jubilation; tout vous sourit, tout vous accueille; c'est la mère qu'on retrouve: son lait, ses caresses, ses grands récits, sa haute sagesse, sa beauté qui croît avec l'âge, sa tendresse qui ne vieillit jamais. Ces joies étaient doublées par le grand événement qui faisait accourir le monde; car c'était bien le monde tout entier dans ses parties les plus nobles, les plus unies à Dieu, les plus chargées d'âmes.

Ce qui s'est passé depuis un mois tient du miracle. C'est une chose très remarquable: toute individualité disparaît ici; je l'oserais même dire de Pie IX, si grand, si admirable pourtant, et qui vient d'être manifesté au monde comme le premier, comme le seul vrai Roi de la terre. Mais cette réunion de l'épiscopat tout entier autour de Pierre, toujours vivant, toujours enseignant, toujours triomphant; cette affluence causée par un simple désir, n'ayant pour but apparent qu'une pieuse solennité; ces princes surnaturels accourant de partout, malgré mille raisons légitimes de ne pas venir, malgré mille obstacles

réels et, pour quelques-uns, presque malgré eux-mêmes, le tout pour écouter Pierre dire, une fois de plus, qu'il est roi, que le droit est impérissable, que la sainte épouse de Jésus ne sanctionnera jamais l'injustice, que la force ne vaut pas contre Dieu, qu'on ne finit pas tout avec de l'or, des expédients et des paroles, que les sociétés sans Dieu sont des sociétés mortes, que rien ne se fonde hors du Christ ; — et puis, l'ayant écouté, dire Amen, le Christ a parlé par sa bouche, et nous n'avons avec lui qu'une pensée et qu'un cœur : tout cela, cher ami, le Saint-Esprit seul le pouvait faire, et c'est ce qu'il a fait. Je vous réserve les détails de ces grandes journées : elles ont dépassé toute attente, et Pie IX a surabondé de bonheur. Le cardinal Altieri me disait : On vient de lui donner dix ans de vie.

J'ai vu le Pape tout seul pendant un quart d'heure : je ne l'oublierai de ma vie. Vous souvenez-vous que Catherine Emmerich parle, dans ses visions, de certains hommes blancs qui semblent faits de lumière et qu'on prendrait pour des anges plutôt que pour des hommes ? C'est l'effet que m'a fait Pie IX. Le doux sacrement de Jésus ! Comme il est transparent ! Je l'ai vu porter, l'autre jour, au *Corpus Domini* ; lui-même portait et priait Notre-Seigneur : je ne pense pas qu'on puisse rien voir de plus beau ni de plus touchant.

Deux fois, j'ai dit la messe à Mère admirable : la seconde fois, dimanche dernier, suivant le programme tracé par votre chère sœur. Les chants ont été dits d'une manière ravissante, puis le *Magnificat* après la messe. J'aurais voulu parler, mais je me suis trouvé si souffrant, ce matin-là, que cela m'a été impossible : c'était très passager, et je me suis étonnamment bien porté à Rome. Les mères ont été pour moi comme si j'avais été vous... Que vous dire de *Mater* ? L'impression qu'elle fait est

profonde. Cher ami, quand verrons-nous ce que voit cette Vierge qui ne regarde pas ? Quand nous sera-t-il donné d'entendre ce qu'elle écoute ? Il faut passer sa vie à le demander et à le chercher. Hors de là, tout n'est vraiment rien, et la seule contemplation de cette divine enfant suffirait à en donner le goût. Notre chère sœur est bien heureuse d'avoir servi de pinceau à Celui qui a créé la sainte Vierge. Je retournerai prier là, ce que je n'ai pu faire encore à mon aise.

Je pars d'ici le 2 et serai le 3 à Marseille ; à Poitiers, du 6 au 8 ; je passerai probablement par le Midi. Écrivez-moi bientôt ; dites-moi où vous en êtes et donnez-moi des nouvelles de votre sœur. Vous avez su nos angoisses pour la mienne ; elles sont un peu calmées, mais non évanouies : l'avenir reste un peu plus sombre qu'on ne le croit à la maison.

Adieu, très cher ami ; je vous embrasse de tout mon cœur et suis tout vôtre dans la charité de notre bon Maître.

Votre tout dévoué,

CHARLES.

CXXXV

A sa Sœur.

Paris, 7 juillet 1862.

Chère petite sœur, tu as pu être quelque peu inquiète de mon silence : tu devines bien qu'il a été forcé. Durant ma dernière quinzaine de Rome, j'ai poursuivi un moment de liberté pour t'écrire ; il a fallu y renoncer.

Les affaires, qui naissent les unes des autres et que l'encombrement compliquait beaucoup, des visites nombreuses, importantes, des fêtes sacrées qui revenaient souvent, des dévotions auxquelles je ne devais ni ne voulais manquer, enfin, les mille incidents de cette vie que l'on a à Rome, quand on y passe quelques semaines, dans les conditions où j'y étais : c'était plus que suffisant pour m'ôter tout loisir.

J'aurais un monde de choses dont j'aimerais à te parler : comment faire ? Une lettre ne comporte pas ces récits ; il faut les ajourner à ce bon temps qui doit nous réunir. Sache seulement que nous venons d'assister à un des plus grands spectacles qui se puissent voir en ce monde. C'est plus qu'un spectacle : l'âme en est toute remplie, c'est une insigne grâce !

Toute l'histoire de cette manifestation porte l'empreinte de Dieu : l'acte est incomparablement plus grand que les hommes qui l'ont fait, à l'exception peut-être de Pie IX, à l'initiative de qui tout est dû ; car, ce qu'il a voulu, sans doute par une inspiration d'en haut, il l'a voulu tout seul et contre tous. Cette fois encore, cette sainte folie s'est trouvée une sagesse, et ceux-là mêmes qui avaient blâmé, ont finalement admiré.

Je ne puis te dire l'effet que produit la misérable politique des hommes avec tout son attirail d'expédients, de sophismes, de mensonges, quand on revient de ces hauteurs splendides où nous avons vécu. C'est quelque chose de si petit, de si bas, de si insensé, qu'on croit rêver en le regardant. C'est à peu près comme si une légion d'insectes décrétait l'extinction du soleil et s'essayait à l'entreprendre. On en rirait, n'étaient les âmes qui se perdent, et les peuples qui sont égarés par ceux-là mêmes qui devraient être leur lumière.

Chère sœur, quelle grâce en tout temps, mais surtout

en un temps comme le nôtre, d'être l'enfant de Dieu et celui de la sainte Église, ce qui est une seule et même chose ! Ce qui aveugle les mécréants nous éclaire, ce qui les scandalise nous édifie, ce qui les irrite nous comble de joie.

J'ai quitté Rome mardi, et me suis embarqué mercredi ; la traversée a été bonne, quoique un peu longue. Arrivé à Marseille, j'hésitais sur la route à prendre ; je me suis décidé pour Paris, et, mercredi matin, j'allais frapper à la porte de l'abbé Perdrau : je n'étais même pas passé au quai, tant j'étais assuré de n'y trouver personne. Or, hier, je rencontrai Agathe qui me dit que notre mère était arrivée ici, de la veille. Tu juges de ma joie et de la sienne quand j'allai la surprendre et m'installer près d'elle pour deux jours.

J'ai su que tu étais beaucoup mieux, et je m'en réjouis fort. Ménage bien cela et prolonge, s'il le faut, ton séjour à Biarritz.

Adieu ; transmets mes amitiés à Paul et à A. Je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur.

CHARLES.

CXXXVI

A M. l'abbé Perdrau.

2 août 1862.

Bien cher ami et frère en Notre-Seigneur, j'aurais plus tôt répondu à votre bonne dernière lettre sans quelques jours de maladie, que j'ai eus, je crois, pour m'être refroidi après avoir eu chaud dans une promenade

à Mauroc. Ce n'était rien qu'une toux avec une petite fièvre et d'assez grands malaises. Me voici mieux et, avant qu'il soit peu, je serai tout à fait hors d'affaire. Cette misère a servi de raison pour me défendre de prêcher la retraite à l'Assomption. Je comprends que c'est plus sage. Cependant, j'en ai un assez vif regret, car c'était un vrai bien à faire, et de ceux dont j'ai le plus le goût et la grâce, si je ne me trompe. Dieu soit béni ! Monseigneur m'a aussi servi de bouclier contre le Carême de Limoges, que l'évêque, venu ici, voulait absolument réclamer. Probablement je prêcherai à Poitiers ; mais, outre que cela s'accommode mieux avec mes nouveaux devoirs de chanoine, ce ne sera pas du tout dans les mêmes conditions, et je n'irai que suivant mes forces.

Mère Dubourg est très mal ; on pense qu'elle verra l'Assomption au ciel. Certes, c'est bien justice et miséricorde que Dieu la prenne après tant de travaux ; mais quelle crise pour la congrégation ! Je vois aussi venir les épreuves pour nos pauvres Carmélites de Limoges : c'est la vie ; mais Notre-Seigneur, qui est la vie du dedans, met de niveau avec ces saintes nécessités.

Cher ami, je comprends bien qu'un cœur sensible et filial comme le vôtre, ait beaucoup souffert en cet anniversaire que vous venez de célébrer. Dieu ne vous en veut pas de ces larmes. Je lisais, justement hier, l'admirable discours de saint Bernard sur la mort de son frère Gérard : le connaissez-vous ? Il vous consolera beaucoup ; puis il vous charmera, car il est difficile d'unir tant d'esprit à tant de cœur. Ce n'est pas cet esprit très vain dont se vante le monde et qui y réussit seul, mais l'esprit naturel, tout saturé de lumière divine, et qui est d'autant plus fin et pénétrant que Jésus l'a éclairé davantage. Au fait, cher ami, sans disparaître, toute douleur de ce genre doit s'apaiser dans la certitude du bonheur sans fin de ceux

qui sont morts dans la grâce. Bientôt, nous aussi, nous irons les rejoindre : en attendant, nous mangeons le même pain et vivons du même amour. Ils voient Celui qu'ils mangent, ils aiment de niveau Celui que nous aimons d'en bas : voilà la différence ; elle n'est qu'extérieure, superficielle, accidentelle. Ah ! qu'on est plus un avec les absents qui aiment Jésus-Christ, qu'avec les présents qui ne reçoivent pas son amour ! Tenez, les chrétiens sont les gens heureux de ce monde et, vraiment, ils le sont beaucoup.

Adieu, cher ami, je vous embrasse cordialement dans le cœur de Notre-Seigneur.

Votre tout dévoué,

CHARLES, *prêtre.*

CXXXVII

A sa Sœur.

Poitiers, 9 octobre 1862.

Je devrais et je voudrais t'avoir écrit depuis longtemps, chère petite sœur. Tu devines bien que si je ne l'ai pas fait, c'est que je ne l'ai pu : j'ai trouvé, en arrivant ici, bien des choses à faire ; puis, tous ces bonjours du retour, qui prennent du temps parce que c'est surtout aux âmes qu'on les dit. Enfin, me voici. Tu auras eu de mes nouvelles par notre mère, et cela aura suffi à te rassurer sur mon voyage et sur ma santé. Elle est meilleure, en somme : c'est le fond qui demeure faible et qui demande qu'on y ait égard sous peine de prompt vengeance. On y aura les égards voulus. D'abord tu seras

contente de savoir qu'il m'est défendu de prêcher le Carême : j'en avais quelque souci, car la chose me semblait désirable, et cependant, je ne pouvais me cacher le risque que je courais à la faire ; j'aimais mieux, en tout cas, recevoir que prendre une décision : on me la donne, je suis en paix, et, en même temps que je trouve ce parti plus raisonnable, je sens, à ne rien voir devant moi d'absolument obligatoire, une quiétude d'esprit qui me vaut mieux que tous les remèdes. Il me semble que le vent souffle assez du côté de mon pauvre livre ; je m'y appliquerai doucement, et, comme Dieu est très bon et qu'on le prie beaucoup pour moi, j'espère bien, cet hiver, avancer cette petite œuvre.

Toi aussi tu avanceras, chère sœur : tant de chemin s'est fait ces temps-ci ! Bien plus que tu ne le crois. Toutes sortes de germes ont été divinement jetés dans ton âme durant cette tourmente ; tu as bien souffert, pauvre enfant, mais si utilement souffert ! Ce qui se brise en toi, ce sont des voiles qui, à ton insu, te cachaient le bon Dieu ; ce sont des liens qui, sans que tu pusses t'en rendre compte, arrêtaient ton essor vers lui. Tu ne peux pas savoir à quel point son amour est jaloux : il est si grand ! C'est tant son droit de tout avoir ! Et puis, ce qu'il possède est si bien à nous ! Au fond, rien ne nous appartient sûrement que ce que nous lui avons livré en propre et abandonné sans réserve. Oh ! que nous sommes donc mieux dans ses mains que dans les nôtres ! Il est si fort et nous sommes si faibles ! Il est si fidèle et nous sommes si inconstants ! Il nous aime si bien et nous nous aimons si mal ! Il nous demande des riens pour y prendre occasion de nous donner toutes choses ! Sache qu'il y a tout un ordre de lumières, de puissance, de liberté, d'amour, d'union avec Dieu où l'on n'entre que par le sacrifice. Ni les livres, ni les méditations, ni les œuvres,

ni la pratique ordinaire des vertus ne suffisent pour introduire là. La porte unique de ce paradis, qui est le vestibule terrestre de l'autre, c'est la croix ; non pas toute croix, car celles qu'on se forge à soi-même servent peu, mais celles que Dieu lui-même fabrique et impose. Je dis qu'il les fabrique : c'est vrai, encore qu'il en prenne en nous les éléments. Mais c'est lui qui, ajustant d'une certaine manière nos sentiments, nos besoins, nos relations, les circonstances de notre vie, nous les façonne en croix et plante cette croix au milieu de notre cœur. Voilà qui guérit, qui éclaire et qui sanctifie, à la seule condition d'être docilement accepté. C'est ce que tu as fait pour l'épreuve dernière, et vraiment de mieux en mieux, Dieu t'y aidant par sa grâce. Courage, ma chère enfant ! Je t'ai dit beaucoup de choses, que tu as plus ou moins comprises au moment où je te les disais, et qui, j'espère, te reviendront plus tard et te feront du bien. Dieu, qui me les inspirait puisqu'elles sont vraies, te les suggérera lui-même dans l'oraison, et il y mêlera cette onction qui achève de convaincre et fait goûter ce dont on est convaincu. Je ne saurais trop insister sur la nécessité de t'oublier le plus possible dans tes rapports avec le prochain. Dieu et lui, et puis toi : voilà l'ordre ; mais d'abord et presque uniquement Dieu et lui. Plaire à Dieu, imiter Dieu, aider Dieu, travailler à la perfection des âmes, humblement sans doute, mais avec foi, espérance et constance, comptant sur la prière plus que sur tout le reste, et y employant aussi le reste ; je veux dire la parole, l'exhortation, le blâme, l'exemple, beaucoup l'exemple : voilà ton devoir. Ne vise pas à la joie ; elle te viendra chercher d'elle-même. Fais bon marché de ce que tu reçois, t'occupant de donner et de donner encore ; on te rendra inévitablement beaucoup, et si la créature s'en oublie ou s'y trouve impuissante, Dieu s'y substi-

tuera, et tu verras quel gain c'est là ! Souviens-toi qu'aller habituellement aux bornes du licite, ce n'est ni d'une âme prudente ni d'un cœur généreux. Sacrifier le mal, hélas ! c'est déjà une grande justice, elle est difficile, elle est rare ; et cependant, si notre faiblesse et notre condition la rendent déjà très méritoire, il faut pourtant convenir qu'au regard d'un Dieu qui a donné tout son sang, c'est une justice mesquine, misérable et plus propre à donner de la confusion qu'à inspirer de la fierté.

Te voilà plus seule à présent : Dieu te parlera sans doute davantage ; repose-toi en lui. Soigne aussi ta santé, qui importe, dans une mesure, à l'état de ton âme. Prie beaucoup, lis de bons livres et lis bien, cherchant ce qui instruit plus que ce qui fait plaisir, et ce qui améliore plus encore que ce qui instruit. Écris-moi bientôt. Quel bon séjour que ce Trasforêt ! J'y ai bien des fois repensé, et toujours avec bonheur. Tu sais que Mère Marie de la Croix est élue supérieure ¹ : en somme, c'est le choix le meilleur et que tous prévoyaient.

Adieu, chère petite sœur, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

Ton frère, CHARLES.

CXXXVIII

A M. l'abbé Perdrau.

Poitiers, 13 octobre 1862.

C'est vrai, très cher ami, que je suis en retard avec vous ; mon cœur me l'avait dit avant votre lettre. *Non sumus nostri* : faut-il s'en plaindre ? A peine en suis-je

1. Supérieure générale de la Congrégation du Sauveur.

tenté ; puis, vraiment, je serais injuste, car me voici, d'office, tout le loisir que je puis décemment désirer. Voilà une bonne infirmité que celle qui, me simplifiant au dehors, va devenir une si bonne condition pour me pacifier au dedans. La paix est féconde, cher ami, et il n'y a qu'elle qui le soit : *Domine, da nobis pacem*. Ce qui m'a occupé, à mon retour, en plus du courant ordinaire, ç'a été une vêtue de Visitandine, puis nos élections du Carmel, qui sont heureusement terminées. Le Père Danzas m'arrive pour prêcher la retraite au Carmel de Niort. Au reste, je suis mieux ; la poitrine n'a plus rien et je chante comme un bienheureux à ma stalle. Ma lune de miel ne passe point ; ces heures de prière officielle sont les meilleures de ma journée, j'y ai un repos que je ne puis dire, et j'y trouve Notre-Seigneur plus aisément qu'ailleurs et plus proche. Cela m'engraisse l'âme pour le travail ; enfin, j'ai là des profits et des joies de toutes sortes. Hier, c'était magnifique : l'évêque a consacré l'autel au milieu de nous tous et de son grand séminaire. Vous connaissez ces incomparables prières : il n'y a rien de plus beau au monde que de tels rites ainsi commentés ; c'est le ciel à travers un voile, et le voile n'est pas très épais. Monseigneur a parlé à ravir.

Il y a trois jours seulement que je jouis de votre charmant vitrail : certes oui, c'est bien loin du cher original, le visage surtout ; j'ai l'autre si avant entré dans la meilleure mémoire de mon cœur, qu'en voyant celui-ci, je n'ai pu, tout d'abord, me défendre d'une impression pénible. Elle n'a pas duré : l'imagination, d'une part, mes mauvais yeux, de l'autre, et la distance où je vois cette image, tout aboutit à me la faire trouver charmante. Je l'ai bénie et souvent priée, ce que je ferai plus souvent encore, car plus je vais, plus j'y trouve une grâce. Merci donc, mon bon frère, et merci à votre sœur avec

qui cette Mère va décidément me mettre en rapports très particuliers : de quoi je suis heureux et un peu fier. Ah ! quel *Ecce quam bonum* on chantera en paradis !

J'ai donc été aux obsèques de la sainte Mère Dubourg : tout y a été fort édifiant. M. de Bogenet a fait une oraison funèbre très improvisée, mais où l'intérêt du sujet faisait passer sur les défauts de la forme. Il a osé dire que cette sainte mère n'avait jamais commis de péché véniel, de propos délibéré : si c'est vrai, concevez-vous un plus bel éloge ? Et peut-être est-ce vrai, quoique je n'eusse point osé le dire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est une des plus saintes âmes que j'aie rencontrées. Les élections sont faites depuis huit jours : c'est la Mère Marie de la Croix qui est élue à l'unanimité. Gaston de Ségur est venu prêcher la retraite au grand séminaire ; il vous donnera *de visu* des nouvelles de Poitiers. J'en ai d'assez bonnes de Trasforêt.

Adieu, cher ami, je vous embrasse cordialement dans le cœur de Notre-Seigneur.

Votre tout dévoué frère.

CHARLES, *prêtre.*

CXXXIX

A sa Sœur.

Le 22 octobre 1862.

Je comprends bien tout ce que tu me dis de ton état, chère petite sœur : tu n'es plus malade, tu n'es pas encore tout à fait bien portante. La convalescence, surtout quand elle commence, tient un peu de la maladie ; cepen-

dant ce n'est plus elle : le principe de la guérison est posé ; il ira se développant chaque jour, sous l'influence croissante de la grâce et du bon vouloir. Donner dans la joie est certainement meilleur que donner dans les larmes ; mais d'abord, cela n'est pas toujours possible ; Jésus ne l'a pas toujours fait, ni Marie : l'habitude de ceci serait chose plus qu'humaine, et, encore que la grâce nous fasse beaucoup dépasser la nature, elle ne la détruit pas. Aie patience ; cette crise est décisive dans l'histoire de ta perfection morale, qui est, en germe, ton état éternel. Il peut ne pas te sembler que tu avances, parce que, étant soutenue, tu n'es pas consolée ; crois-moi, tu marches. Une de ces tristes journées après lesquelles tu te demandes, peut-être avec inquiétude : qu'ai-je fait ? un de ces tristes jours à ciel gris où ton âme a été sèche, ennuyée, accablée, où tu n'as pas eu d'occasion particulière, ou du moins notable de vertu et de sacrifice, mais où tu as simplement traîné ta croix, humblement, docilement, avec un fond de volonté abandonnée, te vaut mieux que plusieurs jours d'entrain, de santé, d'activité comme ceux que Dieu t'a donnés autrefois, dans lesquels il bénissait visiblement tes œuvres, et après lesquels tu lui rendais grâces avec un contentement enthousiaste. Si tu savais comme les vues de Dieu sont différentes des nôtres ! Laisse-toi faire, t'efforçant seulement de mettre, dans cet abandon, un amour de plus en plus fervent. Tu verras où Dieu te conduira ; et si même tu ne le vois pas en ce monde, cependant crois qu'il te conduira très loin, et qu'à l'heure où ses miséricordes te seront découvertes, tu trouveras que l'éternité est courte pour satisfaire ta reconnaissance. C'est un grand point pour la créature de donner du crédit à Dieu ; et pourtant, c'est une justice qui peut sembler bien élémentaire. Nous la rendons ici-bas à des solvabilités beaucoup plus apparentes que

réelles, et, dans l'ordre moral, cette confiance est une des choses dont on peut le moins se passer. Comme Dieu serait riche et s'estimerait bien traité, s'il obtenait toujours de ses créatures ce qu'elles se donnent si volontiers les unes aux autres ! Il y a un beau mot de l'Écriture qu'il faut que tu prennes pour toi : *Soutenez les délais de Dieu*. Joins-y cet autre que saint Paul aime tant à répéter : *Dieu est fidèle, Dieu est fidèle !* Ces certitudes, unies à l'évidence de la rapidité et de la brièveté de la vie, deviennent la source d'une paix inaltérable. Assise sur ces rochers de vérité et de lumière, l'âme domine les accidents de ce monde et se domine elle-même, non par cette force hautaine des faux vertueux, mais par cette vertu propre de la grâce divine, dont elle est toute pleine. Aie donc foi et attends : ceux qui espèrent au Seigneur ne seront jamais confondus. Dieu ne te défend pas les larmes, chère enfant, lui-même en a versé ; mais il te fait dire par son Apôtre : pleure, oui, mais non pas comme si tu n'avais pas d'espérance. Oh ! quelles compensations Dieu réserve aux âmes détachées ! Comme il se précipite dans les âmes libres ! Mais qu'il faut de vertu, et souvent de douleurs, pour en venir à cette pleine liberté qui rend une âme capable des effusions divines ! Chacun de ces efforts cachés, que tu fais le long du jour, te mène à ce but si désirable. Sache que Dieu compte tout. Oh ! de quel œil, de quel cœur il surveille ce travail de sa pauvre créature ! Comme il l'aide, comme il la bénit, et quelles récompenses il lui prépare ! Jamais mère n'a si doucement souri aux premiers pas essayés par l'enfant, qu'elle portait tout à l'heure à son sein et qu'elle y reprendra tout à l'heure. Dis-toi bien tout cela et regarde souvent, dans la journée, cet œil de l'amour infini qui te regarde : tu en es tout enveloppée, toute pénétrée, tu n'en sors pas ; c'est dans ce regard que tu penses, que tu parles, que tu

agis, que tu veux, que tu aimes, que tu souffres, que tu vis. C'est bien doux à méditer, d'autant que c'est une de ces vérités que la méditation rend de plus en plus lumineuses et savoureuses. J'attends un fort grand bien de ta retraite : elle couronnera celui que te fera déjà ta solitude.

J'ai écrit, hier, à notre mère, qui a dû arriver ce matin à Paris. L'affaire de M. F. est délicate ; il ne faut ni l'abandonner ni précisément t'y lancer. Laisse-le venir, écoute-le, te réservant de détourner vers Dieu ce qui t'arriverait trop directement ; on atteint le but beaucoup plus par la prière qu'autrement ; les entretiens ont leur utilité et, en certaines occasions, peuvent devenir nécessaires ; mais il en faut user sobrement. Quant aux griefs qu'on pourra t'alléguer, garde-toi bien d'y acquiescer ; car on ne manquerait pas de s'autoriser de ton jugement pour faire, à M^{me} F., des reproches dont elle serait fort blessée. Oh ! que les âmes de femmes sont délicates et que, dans ces sortes de rapports, la prudence du serpent est nécessaire !

Adieu, chère petite sœur. Je vais bien ; cette vie régulière et occupée sans encombrement est, pour moi, le souverain remède. Je t'embrasse de tout mon cœur et t'aime en vrai bon frère.

CHARLES.

CXL

A M. l'abbé Perdrau.

15 novembre 1862.

Bien cher frère et ami, je ne puis vous envoyer qu'un mot, mais je veux que vous l'ayez. Comme vous avez été bon de m'écrire ainsi pour la Saint-Charles, et quelle grâce que de fidèles et saints amis ! Votre affection me touche plus que je ne puis vous le dire, d'autant qu'il n'y a rien en moi qui la puisse mériter, hors peut-être celle que je vous rends. Encore deux mois, et s'il plaît à Dieu, je serai à la veille de vous revoir ! Il faut que je vous confesse que j'ai encore été malade et que je suis bien fatigué. Ce n'est vraiment pas ma faute, cette fois : non que je n'en sache pas la cause, mais cette cause n'était point évitable. Il a fallu travailler, ces quinze jours, un peu plus que de raison, et cela ne se fait pas sans qu'on le paie. Vous le savez de reste et vous faites comme moi. Qui nous guérira ? Voulons-nous même guérir ? Serait-il bon de guérir ? Vive Jésus ! C'est son bon plaisir qui nous sert de boussole, et il a bien le droit de nous épuiser un peu. Vous devinez que ce surcroît ne venait point du livre et n'allait pas à l'avancer.

Je pars demain pour Niort : cela va trancher avec la vie de cabinet et ce me sera un repos d'âme et d'esprit. Après cela, j'ai le champ assez libre et j'espère travailler pour nous. Je sens, au reste, mon bien cher ami, que, quand le fond de misère qui est en moi n'est pas mis en activité par un excès de travail ou par quelque irrégularité de la vie physique, je vais jusqu'à pouvoir dire

que je vais bien. C'est une sujétion très petite et, sans doute, un frein très utile ; c'est si bon de n'aller au bout de rien, excepté de l'amour ! Notre cher Gaston est à Montmorillon, où il fait sans doute merveille, comme d'habitude. J'ai d'assez bonnes nouvelles de la famille. Monseigneur est fatigué, mais il va tout de même : priez pour ses travaux. Un mot, un bon mot de moi à notre chère sœur, que j'aime beaucoup en Notre-Seigneur ; il me semble qu'elle doit le savoir et même le sentir. Oh ! cher ami, le monde des âmes ! Comme la vie n'est que là, mais quelle vie aussi il y a là ! Et nous y vivrons à jamais tous ensemble ! Est-ce que, si le bon Dieu a besoin de gens qui témoignent qu'on est heureux et bien heureux à son service, vous et moi, cher ami, ne nous présenterons pas les premiers ? Je le dis sans exclure la sœur ; et qui sait si, comme saint Jean, elle ne courrait pas plus vite que ses frères ?

Adieu, cher bon frère, je vous embrasse bien cordialement. Ah ! comme je vous félicite de ce que vos intrigues ambitieuses ont eu si peu de succès, et comme je m'obstine à vous aimer votre désert.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

CHARLES, *prêtre.*

CXLI

A sa Mère.

Poitiers, 31 décembre 1862.

Chère bonne mère, je suis arrivé de Niort, hier soir. J'y étais depuis samedi, et j'y avais été m'installer comme supérieur, inaugurant ma prise de possession par une

véture. Tout s'est passé à merveille et je reviens en assez bon train. J'ai reçu, à Niort, la lettre de Céline : dis-lui que je lui répondrai bientôt, ainsi qu'à ma chère petite Marie, dont la lettre m'est remise ce matin. Embrasse-les pour moi, et une fois de plus qu'à l'ordinaire, à cause du renouvellement de l'année. Je n'ai pas besoin de te dire si je prierai pour toi et pour vous tous, demain, en disant ma première messe de 1863. Que Dieu continue de vous bénir et ne permette pas qu'un seul vide se fasse parmi nous ! A mesure qu'on avance dans ce chemin, au demeurant si court, de la vie, on ne peut s'empêcher d'être plus vivement frappé de la pensée du terme et des nombreuses chances qu'il y a, pour chacun, d'y toucher plus tôt qu'il ne pense. Les plus robustes passent souvent les premiers, et les vieux sont obligés de pleurer les plus jeunes. Mais Dieu surveille tout et tient tout dans sa bonne main : c'est assez pour la paix des âmes, même quand les cœurs y trouvent le sujet de quelque tristesse.

Voilà, pour Paris, un événement bien grave ; rien ne pouvait faire prévoir une disparition aussi subite de ce pauvre cardinal. Enfin, il est mort dans son lit ! L'histoire contemporaine oblige à dire que c'est une grâce. Et, du reste, je crois que le bon Dieu a fait une grande miséricorde à ce vénérable défunt ; car, encore qu'à certains égards la situation de l'Église fût devenue meilleure, les questions sont loin d'être résolues, et nous aurons sans doute, avant peu d'années, à traverser une crise nouvelle. Qu'eût fait le cardinal, en face de grandes difficultés ? Certes, c'était un homme droit, qui n'eût jamais fléchi devant un devoir impérieux et évident ; mais c'était aussi un esprit trop plein d'embarras pour ne laisser pas dans le cœur des timidités regrettables. Eût-il bien vu et, par suite, eût-il bien agi ? Il est permis d'en douter. Mieux lui vaut le repos du ciel que les angoisses de la terre. Qui

va-t-on lui donner comme successeur ? Si le choix n'est pas mauvais, il faudra le trouver bon.

Je ne crois pas pouvoir vous arriver avant le 22. Nous avons, le 18, la solennité de saint Hilaire et, pendant deux jours, les examens pour les grades théologiques : je ne puis y manquer.

Adieu, chère mère, je vous embrasse tous bien tendrement, et toi la première.

Ton fils, CHARLES.

CXLII

A M. l'abbé Perdrau.

1^{er} janvier 1863.

Cher bon frère, vous avez les étrennes de ma correspondance : aussi bien, vous les devais-je à plus d'un titre. Vous avez su le petit surcroît de travail que m'amène la mort de notre chanoine théologal... La mort nous a été sévère, cette année, dans le diocèse. Mais quel coup elle vient de frapper près de vous ! On ne s'y attendait guère, et peut-être, moins que tous les autres, celui qu'elle a enlevé. On ne pouvait douter que son départ de ce monde fût tel qu'il a été : simple, pieux, édifiant, honoré. Dieu seul peut savoir si, pour Paris, c'est une perte ou un gain, au moins jusqu'à ce qu'on sache quel est le successeur. Il nous semble, ici, que l'archevêque de Bourges est celui qui a le plus de chances : il est jeune, il est digne ; je le crois pieux. Ce qu'il a de politique par tradition et ce qu'il en pourra avoir par position ne l'empêcherait pas d'être, avant tout, un homme d'Église.

Pour le pauvre défunt, ne pensez-vous pas que la mort est une grâce? Le temps d'arrêt, que bien des gens prennent pour un retour, laisse subsister toutes les questions : je parle humainement, car, à un certain point de vue, ce temps gagné est un profit considérable ; l'opinion s'y éclaire, l'Église y apparaît mieux ce qu'elle est, le mal s'y montre davantage ; enfin, on sent s'y préparer les éléments d'une solution. Cependant il y a loin, très loin de là à une conversion, et même à une conviction saine ; de sorte que la crise reste là devant nous menaçante. Dieu fait bien toutes choses, et, n'eût-il accordé à ce vénérable défunt que la paix du paradis contre les angoisses de sa place, il lui aurait fait une faveur sans prix. Ah ! cher ami, que tout n'est donc rien, à force de passer vite, et comme cela et mille autres choses donnent une furieuse envie d'en venir enfin à pratiquer le *vanitas vanitatum et omnia vanitas, præter amare Deum et illi soli servire* ; c'est pourtant si beau, si bon, si simple ! Pourquoi est-ce que la nature est si souvent tentée de le trouver difficile ?

Vous savez mes vœux et mes prières pour vous : ils se mesurent à mon affection et s'en inspirent. On vous a dit que me voici tout à fait chargé du carmel de Niort ; c'est, au fond, une joie plus qu'une charge. Notre petite œuvre de prêtres grandit : nous voilà vingt-trois, et comme, sans parler des bons anges, Notre-Seigneur est manifestement avec nous, c'est vingt-quatre qu'il faut compter. Il me semble que ces réunions lui doivent être agréables ; pour nous, elles sont pleines de joie et de profit.

Adieu, cher ami, je vous aime et vous embrasse cordialement dans l'amour de Notre-Seigneur.

Votre tout dévoué,

CHARLES.

CXLIII

A sa Sœur.

Poitiers, 22 février 1863.

Nous voici bien loin l'un de l'autre, chère petite sœur ! Ta lettre, datée de mercredi, ne m'est arrivée qu'hier samedi : c'est huit jours qu'il faut compter pour avoir une réponse ! Enfin, les âmes sont près, parce que Dieu, en qui elles vivent, en qui elles s'aiment, est tout entier ici et là-bas. Je vous vois aisément dans votre belle solitude. Je connais ces côtes : elles sont magnifiques ; c'est presque l'Italie !... Nous la verrons un jour ensemble, j'espère : c'est un doux rêve que je ne veux point abandonner. Avant tout, il faut te rétablir. Mais tu verras que Dieu nous fera cette grâce, de passer tout un bon hiver à Rome, et d'y joindre deux mois de pérégrinations ici et là.

Hélas ! nous trouverons les ruines que les Piémontais auront faites ; mais ils n'auront touché ni au soleil, ni aux montagnes, je voudrais ajouter ni même à Rome ! Le temps de la désolation n'est pas encore venu ; mais on le sent bien semé dans le vaste champ de ce monde et surtout dans les âmes ; et peut-être verrons-nous cette sombre moisson.

Je te regrette la facilité d'aller à l'église ; c'est un grand secours de moins. Comme tu subis malgré toi cette privation, Notre-Seigneur te dédommagera au dedans, sois-en sûre. Pauvre petite sœur, je te vois d'ici vivre, souffrir et un peu mourir. Sans doute, c'est bien à fond que Dieu veut te guérir, car le remède est impitoya-

blement long. Mais quel amour dans cette fermeté de ton médecin céleste ! Il est certainement content de toi : tu restes patiente et abandonnée. Le désert âpre et vide, qui est ta première perspective et qui paraît s'étendre jusqu'à la porte du paradis, ne t'empêche pas d'avancer. Plus que jamais je crois que Dieu a sur toi des desseins de particulière sanctification. Comment voir des fondations, creusées si larges et si profondes, et ne pas deviner qu'un grand édifice est projeté ? Je dis grand aux yeux de Dieu ; car, à ceux des hommes, ce sera sans doute peu de chose, et peut-être bien moins que ce que tu parais faire maintenant. Mais, quoi que ce soit que Dieu te demande, avec quel amour tu le feras ! avec quelle pureté, quelle liberté, quel oubli de toi-même et quel dégagement de tout intérêt terrestre ! Espère, attends, ne doute pas un instant de Dieu. Réfugie-toi dans le cœur de Notre-Seigneur ; aucun n'a été si livré. La douleur y a été telle qu'elle s'est tournée en agonie, et que l'agonie n'a fini qu'à la mort. Quel cœur pur, cependant ! Mais il souffrait pour purifier les nôtres, et ces dilatations sans nom, qui sont les joies du ciel et les amours des enfants de Dieu, sont le fruit de ces resserrements et de cette immolation du cœur de notre Maître.

Je n'ai plus aucune prévision, chère petite sœur ; cet abandon que je te prêche, je le pratique avec toi, pour ton avenir. Tout m'est obscur et me demeure incertain. Ce que je sais, c'est que Dieu t'aime et que tu l'aimes ; c'est qu'il y a là une œuvre de sa main, et que tu t'y livres avec une docilité entière. Ce que l'avenir contient donc, immanquablement, c'est le salaire de ce grand labeur, c'est-à-dire un océan de joies. D'où viendront-elles ? De Dieu : il en est la source infinie. Que seront-elles ? Nous n'avons point besoin de le savoir : il suffit qu'elles viennent de Lui. Elles n'empliront pas

seulement ton cœur et tout ton être, elles t'inonderont jusqu'à déborder. Il faut t'appuyer sur cette foi et vivre de cette espérance.

Écris-moi souvent : je serai très fidèle à te répondre ; je le pourrai, ce Carême, n'ayant pas de station. Je t'avoue pourtant que je souffre beaucoup de voir que nous n'avons pas de prédications sérieuses et suivies, en une année où cela eût été si nécessaire. J'ai eu, tout un jour, la tentation de prêcher, malgré tout, une retraite pascale à la cathédrale. Le lendemain, ayant bien prié, j'ai compris que Notre-Seigneur me demande seulement de m'employer à la faire donner par un autre. Je m'en occupe et j'espère réussir, mais c'est un vrai sacrifice.

Vous êtes bien près de la Sainte-Baume et de Saint-Maximin. Est-ce que vous ne ferez pas ce pèlerinage ? Arrangez cela : c'est une chose à faire et ce sera une grâce.

Adieu, petite sœur, je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur.

Ton frère, CHARLES.

CXLIV

A sa Sœur.

8 mars 1863.

Chère bonne sœur, j'espère toujours qu'un peu plus de loisir me viendra ; et les devoirs succèdent aux devoirs ! Mon pauvre temps se trouve toujours rempli jusqu'au comble ; je ne recherche aucune occupation, j'évite tous les surcroîts, je retranche ce qui n'est pas visiblement

voulu de Dieu pour moi, j'abrège la correspondance : avec cela, j'aboutis à peine à l'indispensable. C'est pourquoi je n'ai pu t'écrire encore.

Je prie, chaque jour, pour le succès de ta mission à Ambazac : je l'ai recommandée aux Carmélites. Espérons que ce seront des jours de salut pour ce peuple ; mais quel bonheur, chère enfant, de penser que c'est toi que Dieu a daigné choisir pour être le principal instrument de cette grâce ! Quelles bénédictions sortiront de là pour toi et pour Paul ! C'est une couronne plus glorieuse, sans comparaison, que celle de la paternité humaine. Elle la surpasse de toute la supériorité de la grâce sur la nature et du ciel sur la terre. Je crois, du reste, que vous êtes très loin d'être au bout, toi surtout, chère enfant. Comme le sacrifice que Dieu t'a demandé, dès les premiers temps de ton mariage, t'a préparée à devenir mère de beaucoup d'âmes, celui qu'il t'a fait faire, depuis deux ans, d'une joie à laquelle tu tenais plus encore peut-être qu'à l'autre, te méritera, pour l'avenir, une plus divine fécondité. Je regrette, à certains égards, que tu ne puisses être à Ambazac pour la clôture de la retraite ; mais les voyages te sont trop difficiles.

Chère enfant, va à Dieu sans tant t'inquiéter de ce qui en résulte ; vas-y de ton mieux, ayant la confiance très ferme qu'avec la grâce tu peux beaucoup. Tu verras venir ce surcroît, promis par l'Évangile à ceux qui cherchent purement et simplement le royaume de Dieu. Emplis de la pensée de Dieu ton âme qui est faite pour Lui et qui n'a faim que de Lui, en paraissant vouloir autre chose. Lui seul, définitivement, te peut rassasier, et il suffit à tes vrais besoins. C'est en Lui que tu retrouveras ce qu'il te semble perdre ; tu le retrouveras transformé, augmenté, déifié, et tu comprendras par expérience ce que dit saint Paul : « Mourir est un gain ». Dieu ne

frappe que pour guérir, il n'afflige que pour délivrer. La fin de tous les sacrifices, c'est la plénitude de la vie et de la joie. Laisse-le faire, laisse-toi faire, trouve bon, non seulement ce qu'il fait, mais ce qu'il permet. Il est au fond de toutes choses, mais surtout de ce qui nous peine, et, de là, il surveille, il protège, il bénit, il sanctifie, il aime enfin ! Car, étant l'amour infini, il n'agit jamais que par amour. Ah ! que je te voudrais occupée de ces grands spectacles ! Comme tout pâlit quand on les voit ! Ce qui paraît vit si peu et nous fait si peu vivre ! Ce qui passe est si vite fini : joies, peines humaines, nuages que le vent chasse ! Mais quand l'âme est fidèle, humble, douce, patiente ; quand elle croit, quand elle aime, chaque nuage, en passant, verse sur elle une pluie céleste. Sa fécondité va croissant toujours, et sa beauté devient plus éclatante. Courage donc, chère enfant ! Ton crucifix, le tabernacle, Marie : voilà ton monde, ton refuge, ton école, ton foyer, ton paradis sur terre.

Marie E. est entrée, samedi, au Carmel ; elle t'écrira sous peu ; c'est une enfant qui donne de l'espérance. Je crois que, tôt ou tard, elle aura une petite dot, et qu'alors, ta charité étant quitte, elle pourra se tourner ailleurs. En attendant, c'est une vraie bonne œuvre que tu fais : Dieu et sainte Thérèse en tiendront compte.

Adieu, chère enfant ; j'écris à notre mère qui te donnera les nouvelles. Je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur.

Ton frère, CHARLES.

CXLV

À sa Sœur.

12 avril 1863.

Chère petite sœur, ta lettre m'a été remise au moment où je montais en voiture pour quitter le Dorat. Je suis ému de ton état, pauvre enfant ; mais, dans cette émotion, il entre un grand respect pour l'œuvre que Dieu fait en toi. Je t'assure que, s'il t'était donné de voir ce que deviennent et produisent, dans le ciel, ces journées d'agonie que tu passes sur la terre, si vive serait ta joie que tes peines s'évanouiraient comme l'ombre. Et quand je parle de ciel, je ne l'entends pas seulement de celui de la gloire, que tu espères et qui sera la fin de tous nos maux ; je l'entends de ce ciel intérieur de la grâce, qui se forme en nous, chaque jour, et qui, après cette purification à fond que Dieu fait de ton être humain, s'épanouira déjà en ce monde. Il n'y a à faire que ce que tu fais : t'abandonner, et encore t'abandonner ! Mets-y, chaque jour, plus de foi, de religion et d'amour ; adore d'autant plus que tu comprends moins ! Et puis, attends. La déception n'est pas possible : plus l'attente sera prolongée, plus elle sera récompensée. Je ne puis penser, de sang-froid, aux grâces que Dieu te tient en réserve, pour payer ce qu'il te demande et que, vraiment, tu lui donnes.

Cette grâce qu'il te fait d'acquiescer à tout, de ne point chercher à descendre, un instant, de la croix, de ne lui rien demander, sinon la satisfaction de ses droits souverains, est une faveur plus grande que n'importe quelle

extase ou ravissement. Je sais bien que cela ne peut être clair qu'à la foi : encore est-ce bien clair ? Mais plus ta certitude est obscure, plus elle est méritoire. C'est Jésus qui a dit : « Bienheureux ceux qui ont cru et qui n'ont pas vu. »

Multiplie, chaque jour, les actes intérieurs qui te livrent à la merci de Dieu. Va souvent trouver la sainte Vierge ; si même elle ne te console pas, elle te fortifiera, mais elle te consolera : c'est sa fonction ! Elle adoucit toutes choses, elle est tant femme, elle est tant mère ! Dans cette immense maison de Dieu, elle a reçu la charge de répandre les baumes célestes et de consoler ceux qui pleurent.

As-tu le *Pied de la Croix*, du Père Faber ? Je sais peu de livres où le cœur de Marie soit mieux déclaré. Cet ouvrage te ferait du bien en te montrant ce que, d'être aimé de Dieu comme Marie, implique ici-bas de souffrances.

Tu as bien fait de ne pas suivre ces suggestions dont tu me parles : elles ne venaient pas de Dieu. Défie-toi toujours de ce qui tendrait à te tirer de la voie commune, de la simplicité, de la vie au jour le jour, de la foi confiante, de la docilité humble.

Je vais bien depuis un mois : le régime du Carême me va on ne peut mieux. Quelle bizarrerie d'en être venu là, quand c'était pour moi chose presque impossible de faire maigre, un jour, sans avoir la migraine ! Je travaille assez régulièrement : j'espère t'apporter, cet automne, un assez bon nombre de pages nouvelles.

Adieu, chère petite sœur. Je t'aime de tout mon cœur de frère, d'ami et de père.

CHARLES.

CXLVI

A sa Mère.

17 juin 1863.

Chère bonne mère, je reçois ta lettre et j'y veux, sans retard, répondre quelques mots. Je savais déjà, par Paul, les dispositions de mon oncle et le motif qui l'a porté à ces arrangements étranges et déplorables; mais, puisqu'il a témoigné l'intention de les modifier, j'aime à y fonder l'espoir que son cœur avait moins d'amertume. Le pauvre homme avait d'ailleurs si peu de lumières, qu'il pouvait bien n'être pas tout à fait responsable de ses actes. Enfin, Dieu l'a jugé, et j'espère que ce jugement aura été signé par la miséricorde. Mais il faut bien prier! Je l'ai recommandé partout où je l'ai pu et je dis la messe, tous les jours, pour lui. Dieu voit ce que Céline et moi eussions fait de cet argent qui nous est enlevé : je le prie de tenir compte de nos intentions et d'en faire bénéficier, s'il se peut, celui qui, naturellement, devait nous aider à les accomplir. Ma peine est pour Céline, dont voici les projets troublés et peut-être renversés; mais elle est trop chrétienne pour ne pas adorer paisiblement ces permissions de la divine Providence.

Quant à moi, chère bonne mère, j'étais assurément celui qui avait le moins besoin de cet héritage. Si je l'avais eu, j'en aurais fait l'usage qui m'eût semblé le plus propre à glorifier Dieu; ne l'ayant pas, je me dis que Dieu ne veut pas que je le glorifie de cette manière. Cela importe fort peu, pourvu qu'on le contente! Je m'attendais à n'avoir rien du tout, de sorte que cette petite rente

qui m'est laissée prend pour moi les semblants d'une faveur. Elle me mettra à même de faire un peu plus de bien : j'en bénis donc Dieu. Ne sois pas inquiète, chère mère : je n'avais aucun engagement pour l'avenir ; ce n'est pas ma coutume d'aller plus vite que Dieu, du moins je tâche de ne le point faire. Je sais trop combien est incertain ce qui dépend de la volonté des hommes, pour bâtir quoi que ce soit sur ce fragile fondement.

Tu ne me parles plus de ton voyage : j'espère que tu n'y as point renoncé.

Adieu, chère bonne mère, je t'embrasse avec tendresse.

CHARLES.

CXLVII

A sa Sœur.

17 juin 1863.

Chère bonne sœur, j'ai reçu ce matin le mot d'A. qui me dit la peine de ton mari à l'endroit des dispositions testamentaires de notre pauvre oncle. Vois donc l'étrange chose, que, parmi tant d'héritiers, il n'y eût sans doute que toi et moi qui eussions pris la résolution de donner tout cet héritage à Dieu, et que ce soient justement ceux-là qui soient mis hors d'état de le faire ! Je te connais trop bien, chère enfant, pour croire que, pour ce qui est de toi, cet événement t'ait fait la moindre peine : moins d'argent, moins de comptes à rendre et plus de liberté ! Et puis, la sainte volonté de Dieu nous est toutes choses, n'est-ce pas ? Tu as été seulement affligée pour tes œuvres. Que veux-tu ? Il ne faut définitivement tenir qu'à celles

que Dieu approuve, et les impossibilités disent ses desseins, tout comme les facilités. De plus, il a tant de ressources ! Qui sait si l'abandon généreux que tu fais en ce moment de ce qui te tenait le plus au cœur, n'est pas, à tes projets, un fondement meilleur que cette fortune ? Je garde l'espérance que ton hôpital s'élèvera quand même.

Pour moi, chère sœur, depuis l'an dernier je ne m'attendais plus à rien : je suis donc reconnaissant de cette petite rente. Sans doute je ne ferai pas les mêmes choses et ne les ferai pas, surtout, si vite ; mais, que m'importe, si Dieu l'a pour agréable !

Tu vas aller en retraite. Ne t'effraie pas de cette répugnance que tu y sens ; c'est une disposition fort naturelle, elle peut te donner un sentiment plus vif de ta misère et, par là, te rendant plus humble, elle te dispose à recevoir plus abondamment la grâce de Dieu. Ne te défie pas de Notre-Seigneur, ne crois pas qu'il te demande jamais au delà de tes forces ; mais dis-toi et dis-lui qu'en te demandant des sacrifices, il travaille à ton vrai bonheur ; c'est sa place qu'il se fait à lui-même dans ton âme. Tu en es au vide : tu verras, si tu te laisses faire avec courage, tu verras ce que c'est que la plénitude de Dieu.

Je ne sais pas te dire, pour ton entrée en solitude, quelque chose de meilleur que ce que je te disais la dernière fois que tu as eu cette grâce. Tiens-toi dans cette disposition, qui a été celle de la très sainte âme de Notre-Seigneur, depuis le premier moment de son existence, et qu'il traduisait par ces mots : « Père, je viens pour faire votre volonté. »

Va pour écouter et pour entendre, et, d'avance, jure à Dieu que tout sera accepté avec amour, obéissance et adoration. Seulement, ne reste ni en toi-même ni toute

seule pour faire cet acte d'abandon absolu ; tiens-toi en Notre-Seigneur qui, plus que jamais, t'est ouvert et uni, à raison de tant de souffrances que tu as supportées pour lui.

Écris-moi autant que tu en auras le besoin. Je félicite notre bon A. de son succès : dis-le-lui et que je l'embrasse.

Adieu, chère petite sœur ; le temps me dure de ne pas te voir. Je suis à toi tendrement.

Ton frère, CHARLES.

CXLVIII

A sa Sœur.

Poitiers, 19 juillet 1863.

Te voilà à Trasforêt, chère bonne petite sœur. Je t'y adresse cette lettre : c'est déjà y aller un peu, et je désire tant te revoir, là surtout, dans cette belle solitude et avec le loisir qu'elle amène, que ce prélude même m'est très doux. Avant deux mois nous serons ensemble ! Je quitterai Poitiers le 30 août, j'irai d'abord à Labarde, afin d'avoir mon temps de Trasforêt tout d'une pièce : je l'aime bien mieux ainsi. Tu as su peut-être que j'ai été un peu malade ; c'était sans grande conséquence et je le crois passé.

J'en viens à ta retraite. Certes non, je ne la regrette pas ; Dieu t'y a fait beaucoup de grâces. Ton cœur s'épure, ton âme mûrit pour le ciel. Un jour viendra où, te sentant tout à fait libre et à la merci de Dieu, tu ne trouveras pas, dans ton âme agrandie et ardente, assez

d'actions de grâces pour remercier Dieu d'avoir si magnifiquement payé tes peines. Tu feras bien de tellement penser à Jésus, que tu penses moins à tes chagrins ; je sais que cela t'est très difficile, cependant travailles-y. Il y a, sans doute, à y penser, l'avantage de faire bien des actes vertueux ; mais, en somme, un saint oubli vaudrait mieux encore. Je dis *saint*, parce que tu entends assez qu'il s'agit d'un oubli de grâce et non d'un oubli du cœur. L'âme n'a aucun gain à vivre repliée sur elle-même. Que Jésus soit donc le centre volontaire de tes pensées et de tes occupations.

Pauvre chère enfant, espère, confie-toi : celui à qui tu crois est infailliblement fidèle ; c'est l'ami de toutes les heures et de toutes les saisons, il est plus puissant pour donner que nous pour désirer. Tels sont ses dons, que nous entrons dedans, mais qu'ils n'entrent pas en nous, parce que nous ne saurions les contenir. Attends un peu, attends sans broncher, dis-lui, répète-lui, chante-lui qu'il est le Maître, que toutes ses volontés méritent d'être adorées, que, pourvu qu'il soit content et content de toi en particulier, le reste, au fond, t'est égal et que tu le béniras toujours, quoi qu'il fasse.

J'ai eu mon cher abbé Perdrau, quelques jours : cela m'a été très doux. Tu sais quel il est, et combien Dieu nous a unis. Je le regrette à Trasforêt ; mais il n'y peut venir. J'espère l'abbé de Girardin, auquel ton invitation a fait plaisir.

J'ai reçu ce matin, du Père Marie-Alphonse, une lettre qui m'a bien réjoui. Je t'ai peut-être dit que j'aurais trouvé tout à fait bon et même juste que notre oncle lui eût laissé quelque chose ; à telle enseigne qu'à son défaut, je voulais donner un peu d'argent à l'œuvre du cher cousin, si les dispositions eussent été pour nous comme pour les autres. Or il me dit que le cher défunt lui donne

quinze mille francs. Ce n'est certes pas beaucoup ; cependant j'en suis heureux, pour le testateur encore plus que pour l'héritier, car, de tout l'argent de cette riche succession, je ne sais s'il y en aura qui soit mieux employé que celui de Marie-Alphonse.

En somme, d'après tout ce qui me revient, cette mort est rassurante. Dieu soit béni et daigne bientôt ouvrir le ciel à cette pauvre âme !

Transmets mes affectueux souvenirs autour de toi.
Je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur.

Ton frère, CHARLES.

CXLIX

A M. l'abbé Perdrau.

Trasforêt, 12 septembre 1863.

Bien cher ami et frère en Notre-Seigneur, votre lettre m'est arrivée hier matin : j'étais ici depuis la veille au soir. J'avais su, par votre sœur, les inquiétudes et peines que Dieu vous envoyait là-bas, et aussi votre projet de retraite. Je vous envie ce loisir. Dieu me le refuse, cette année, et il fait bien, car je ne le mérite guère. Mais il est tel, ce Maître, qu'il ne sait pas imposer de privation sans glisser quelques dédommagements, et c'est ce que j'ai senti par le ministère de notre sœur. J'ai bien compris que Dieu lui donnait, par moi, un peu de joie spirituelle et quelque aliment pour sa vie intérieure ; mais je ne puis vous dire celui qu'il m'a donné par elle. Ces entretiens m'ont mis dans la même onction et dans le même entrain qu'une retraite, et je vivrais longtemps là-dessus,

si je savais profiter des dons de Dieu. J'espère néanmoins que, sa grâce triomphant de ma nature, tout n'est pas perdu ; au moins ai-je des désirs qui sont bien sincères et me paraissent ardents. Combien je *nous* félicite, cher ami, d'avoir une pareille sœur ; car c'est de plus en plus tout de bon qu'elle est aussi la mienne, et vous ne me la jalousez pas : là où Dieu gagne, tout le monde gagne.

Vous m'êtes trop intime pour que je vous cèle une petite joie que Dieu m'a faite ; peut-être vous avais-je dit un premier mot de ceci. Il s'agissait d'un décret que mon évêque m'avait prié de faire pour le synode, contre ce malheureux Renan. Ces sortes d'œuvres m'attirent et m'effraient : défendre personnellement Jésus, est la chose la plus douce du monde ; mais parler dans l'Église et au nom de l'Église, m'émeut toujours beaucoup et me dépasse. Cependant je m'étais mis au travail ; j'avais lu le livre, pris des notes et fait mon préambule ; car la chose, comme je la concevais, devait avoir quelque étendue. Nous étions à la veille de la retraite. Je devins tout à coup si souffrant qu'il fallut m'arrêter et renoncer à finir ce que j'avais commencé. Je ne puis me plaindre de Dieu et, pour cela, je n'ai même pas d'effort à faire ; mais je sentais la peine d'être privé de concourir à une œuvre qui le touchait si directement et que j'avais reçue comme une faveur de choix. Il n'y avait qu'à faire mon sacrifice et je le fis. Cependant, après trois ou quatre jours, ayant vu qu'un essai, que j'avais demandé à quelqu'un, ne réussissait pas du tout et que tout allait manquer, un matin (un samedi), je me sentis venir la lumière et la force et, le lundi soir, malgré la retraite et d'autres choses encore, je livrais à mon évêque dix-huit pages latines in-folio, dont il était tout à fait content et qu'il lisait, le lendemain, au synode. Je ne puis vous dire,

cher ami, combien j'ai été touché et reconnaissant de ceci. J'ai emporté cette pièce de Poitiers, afin de la traduire en français : Monseigneur veut la faire imprimer dans les deux langues.

J'ai été bien heureux des quelques jours que m'a donnés l'abbé de Girardin : le bon, le digne, l'honnête prêtre ! Comme Dieu doit l'aimer ! Nous ne l'aurons pas à Trasforêt, son beau-frère est malade et l'inquiète. Je ne savais pas, cher ami, que des liens de cœur si étroits vous unissaient au bon Paul Carron, dont la mort m'a été très sensible ; car nous avons été, nous aussi, liés d'âme, il y a plusieurs années, et par de très bons côtés, que je connaissais bien et qui ont dû reverdir quand la souffrance et le voisinage de la mort ont eu balayé la poussière qui les recouvrait. J'ai dit la messe pour lui et le recommande chaque jour à l'autel. Je sens, tout comme vous, que ses défauts très réels pour la terre ne devaient pas peser bieu lourd dans les balances de Dieu. Au fond, c'était un enfant, et vous savez si Dieu les aime !

Reposez-vous, remettez-vous, refaites-vous. Tout le monde vous regrette et veut que je vous le dise, spécialement ma sœur et mon beau-frère. Adieu, cher bon ami, priez pour moi dans votre retraite et donnez-moi de vos nouvelles avant mon départ d'ici. Je vous embrasse *in caritate Christi*.

Votre tout dévoué,

CHARLES.

CL

A sa Sœur

6 novembre 1863.

Non certes, petite sœur, ce n'est pas avec le pouce que j'ai lu ta longue lettre. Il suffisait qu'elle vînt de toi ; mais, de plus, tu me disais l'intime de ton âme. Que veux-tu qui ait, pour moi, plus d'intérêt que cela ?

Sans vouloir discerner, dans ce que tu me racontes, la part de l'imagination ou du propre esprit, ce qui est d'ailleurs sans utilité et presque impossible, je te dis en toute confiance que le fond des choses est de Dieu, et que ton cœur y peut prendre appui. S'il y a quelque illusion, elle ne porte que sur la forme sous laquelle ces choses se présentent à toi ; et comme cette forme importe peu, l'illusion n'est pas de grande conséquence. Mais la substance est vraie et tu peux être certaine que, si tu n'y mets point obstacle, tout cela se réalisera dans une mesure. L'Évangile, ou plutôt Notre-Seigneur dans l'Évangile, ne dit-il pas : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? Celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère. »

Attache-toi donc, plus fermement que jamais, à cette volonté de Dieu. Prends, embrasse, aime, à cause d'elle, les croix extérieures et intérieures qu'elle te présente. Ne tiens à rien, en dehors de ce qu'elle a résolu de te donner. Fais-en ton sol, ton centre, ton foyer, ta racine, ton trésor, ton paradis sur terre. Comprends que toute la vie de Jésus et de Marie s'est passée, dévouée, dépensée

à la faire ; que tout ce qui s'est fait, en eux et par eux, a sa source dans cette volonté et, partant, dans cette adhésion totale, aimante, intense, ardente qu'ils lui ont incessamment donnée. Alors tu marcheras dans la lumière, et tes heures se dérouleront dans la paix ; Dieu aura en toi sa gloire, et, te remplissant d'abord, ce qui te fera sainte et te constituera épouse, il jaillira de toi sur d'autres, ce qui te fera sa mère dans les âmes et la mère des âmes. Ce que je te dis là n'est autre chose que le mystère de la vie chrétienne ; il n'y a rien de plus vrai que cela. Sois donc toute à l'espérance, confie-toi naïvement à ces vues intérieures, réponds à ces appels, suis ces attraits.

Crois que ce que je t'ai annoncé commence et que, trouvant la place plus libre, Dieu vient à toi plus abondamment. J'ai toujours vu, dans ton épreuve, un dessein de très particulière miséricorde, ç'a été mon refuge dans la peine que me causait ton chagrin. Je te voyais si fort dans la main de Dieu que je te devinais près de son cœur. Remercie-le donc et attends patiemment.

Combien je jouis de ce qui se prépare par toi à Ambazac ! A vrai dire, je n'en suis pas surpris : d'abord, parce qu'il semblait que Dieu voulût cette œuvre ; ensuite, parce que le cœur du bon Paul ne pouvait tenir à ne te dédommager pas du sacrifice imposé par notre oncle. Et vraiment, la chose, tout en étant si bonne et si généreuse, reste tout à fait raisonnable. Je t'assure même que, faite ainsi, peu à peu, avec vos économies, elle sera bien plus agréable à Notre-Seigneur, plus selon son esprit et plus profitable à vos âmes. Enfin, béni soit-il ! Et vous aussi, soyez bénis de ce grand bien que vous allez faire !

Je ne suis pas fâché que tu ne t'appartiennes guère. Outre que cela te donne l'occasion de faire du bien à

quelques âmes et plaisir à quelques cœurs, c'est un moyen d'exercer mille vertus et, ce qui me touche principalement, c'est une obligation de sortir de toi-même; il y a toujours profit à cela, mais surtout dans ta situation intérieure.

Nous en parlerons bientôt, mais je ne puis m'empêcher de te dire, dès aujourd'hui, que faire comme tu fais dans tes entretiens avec Notre-Seigneur est d'un enfant qui commence, et que le temps est venu pour toi de grandir. Tu sens que t'oublier pour t'occuper des saintes douleurs de Jésus, ce serait plus parfait en soi; cela te serait meilleur aussi. Il n'y a que l'amour qui guérisse; la Passion de Jésus en est la source. Bois-y: tu retrouveras la joie, peut-être pas tout de suite, mais peu à peu, et, plus tard, la joie dans la liberté. Que Jésus te le fasse comprendre et t'y mène par sa grâce!

Je t'embrasse tendrement, chère petite sœur.

CHARLES.

CLI

A sa Sœur.

7 décembre 1863.

Je profite de mon premier loisir pour t'écrire, chère bonne petite sœur, et pour te dire que ta lettre m'a grandement consolé. Voilà en train de pousser les premiers fruits de cette croix que le Maître a, depuis deux ans, plantée dans ton âme!
 Ton âme se dégage, s'épure, s'éclaire, se forme; elle devient plus apte aux communi-

cations divines, ton sens chrétien se développe, ta vertu s'affermit.

Tout ce que tu m'écris sur tes attraites d'humilité vient de Dieu. Suis cette voie : elle est sans péril, elle mène droit au but. L'abandon couronnera l'édifice dont l'humilité sera la base. Livre tout à Notre-Seigneur, reste et vis livrée, non pas seulement dans les grandes choses, mais dans les petites, qui ont cet avantage, étant si fréquentes, de donner beaucoup d'exercice et, par suite, de former les saintes habitudes et d'augmenter la grâce. Ne néglige rien, fais tout pour Dieu et, s'il se peut, rien pour toi-même. Supporte tout, ce qui est plus difficile que faire, et souvent bien plus méritoire. La douceur est la splendeur de l'humilité. Notre-Seigneur les joint ensemble, et c'est le signalement qu'il nous donne de lui-même ; c'est par où il se désigne à notre imitation. Continue de t'appliquer à l'oraison : c'est la grande école et la source royale. Demeure en paix pour l'avenir ; jour par jour, avec un soin très plein, très fervent et très calme, remplis chaque heure d'éternité, en faisant la volonté de notre éternel Maître. Voilà ton programme ; c'est aussi le mien, et je m'en trouve trop bien pour ne le point passer à ceux que j'aime.

Je veux te dire que les Mères ont été très contentes de toi et que Dieu a permis que tu les édifies.

Nous avons eu, il y a huit jours, une fête admirable, qui a été un vrai triomphe pour la sainte Vierge : tu aurais été heureuse de voir cela. J'y ai dû prendre une part un peu particulière, Monseigneur m'ayant chargé de rédiger les acclamations qui devaient être chantées par tout le clergé, aux pieds de la statue couronnée de Marie. Notre-Seigneur m'a aidé dans cette composition, qui n'était pas sans difficultés, et la chose a réussi au contentement de tout le monde. Malheureusement,

cette prière est en latin et je ne puis t'en faire part.

J'ai commencé hier une petite station à la cathédrale; prie pour qu'elle fasse un peu de bien. J'ai décidément écrit à l'abbé Mermillod de ne pas compter sur moi pour le Carême. Plus j'y pense, plus je bénis Dieu de n'avoir pas à faire cette longue absence : mes travaux y gagneront.

Adieu, bonne petite sœur ; donne-moi bientôt de vos chères nouvelles. Je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur.

Ton frère, CHARLES.

CLII

A sa Sœur.

Poitiers, 13 décembre 1863.

Je ne peux te dire, bonne petite sœur, combien ta dernière lettre m'a causé de joie ! Je vois si bien le travail de Dieu dans ton âme. Jamais je n'ai eu tant de confiance dans l'amour que Jésus a pour toi, et dans la bénédiction qui en doit découler sur ta vie. Je la prévois telle, que ton sacrifice si rude au regard de la maternité, ni tes autres peines, n'ont plus avec elle la moindre proportion. Tu ne peux pas le voir encore ; mais crois-le, et que cela t'anime à poursuivre le but que Dieu te marque dans sa miséricorde. Songe plus à l'avenir qu'au passé, songe plus à l'éternité qu'au passé et à l'avenir. Regarde : Dieu s'occupe de toi comme si tu étais son unique créature, te protégeant, t'entourant de lumière et de bonté, te dirigeant, te soutenant, pénétrant, pour ainsi dire, tout ton être, afin de le purifier, de le sanctifier et de le glorifier. La foi à cette action incessante et à cet amour constant

de Dieu, est un des points les plus importants dans la vie spirituelle ; nous ne péchons guère que parce que nous *oublions*, et nous ne nous endormons dans nos misères que parce que nous nous croyons trop seuls. Nous ne le sommes jamais. Dieu est avec nous plus que nous-mêmes. Il y a deux associés dans l'œuvre de notre sanctification. Elle ne peut pas plus se faire sans leur mutuel concours, qu'un enfant ne peut venir au monde sans un père et une mère ; mais, de ces deux, l'un est la toute-puissance, l'amour immuable, l'infailible fidélité ! De quoi l'autre peut-il avoir peur, et comment se défierait-il jamais ?...

Dans un mois, je te verrai et nous causerons de tout à loisir. Certainement, je te garderai du temps : mon cœur et ma conscience sont unis pour m'en faire un devoir. Comme Dieu lie, chère enfant ! Tu sais que je t'ai toujours singulièrement aimée entre tous les nôtres. Eh bien ! jamais je n'ai senti pour toi une affection si profonde et si tendre que depuis que je te vois avancer dans l'amour de Notre-Seigneur. Le beau gage que cela nous donne de l'amour sans nom dont on s'aimera en paradis !

L'autre jour, j'écrivais ma joie de tes progrès à la bonne Mère Thérèse : elle en est tout heureuse. Tu m'as fait un extrême plaisir en me racontant tes projets. Oh ! que Notre-Seigneur est content de ces œuvres, et quelles grâces en sortiront pour Paul et pour toi ! Le terme choisi pour cette mission me paraît heureux. Si les Franciscains te font défaut, je m'emploierai volontiers pour obtenir deux Dominicains.

Je me souviens à peine de ce que tu m'as dit de ces secours à domicile remplaçant l'hôpital ; mais c'est la vérité que je me défie beaucoup de ces transformations modernes. Du reste, il faut réfléchir, et nous avons le temps.

Tu as su les petits changements survenus dans ma position : c'est, au fond, un surcroît très peu lourd et j'aurai grâce pour le porter ; je suis trop heureux de voir que ma vie devient un peu moins inutile. Dieu m'aide beaucoup, tous ces temps-ci, et à toutes choses, grâce aux prières dévouées qu'on fait pour moi, mais surtout grâce à cette miséricorde incroyable et inépuisable dont je suis l'objet de sa part, depuis que je suis en ce monde, et malgré tant de péchés que j'y ai faits.

Redis mes tendres amitiés autour de toi, commençant par notre mère et finissant par les deux petites.

Adieu, je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur.

Ton frère, CHARLES.

CLIII

A M. l'abbé Perdrac.

22 décembre 1863.

C'est vrai, cher ami, qu'on s'écrit plus rarement qu'on ne voudrait, qu'il ne faudrait peut-être ; et cependant, on va chaque jour à ce que Dieu semble indiquer comme le devoir présent. Je ne vous oublie point, allez ; mais soyez-moi indulgent pour la correspondance : j'en ai tant, et encore tant d'autres choses, sans parler de celles que je laisse et que j'aurais beaucoup d'attrait à faire ! J'achève l'Avent, vendredi. J'ai toujours parlé sur la grâce.

Vous savez ma peine récente : la mort de notre chère et vénérée Prieure de Limoges. Ç'a été un vrai coup de foudre. Non seulement pas de sacrements, mais

pas une prière, pas un adieu, enfin rien ! Nul ne s'est aperçu de son dernier soupir, peut-être pas même elle. Elle était toujours prête et depuis longtemps ; je puis dire qu'elle est morte morte. Dieu l'avait privée de tout depuis bien des années, elle ne disait plus son office, n'assistait même pas à la messe, communiait rarement. Elle n'avait plus, vraiment, de directeur que Dieu ; mais elle lui était toute livrée et n'avait plus l'ombre d'un désir humain. Encore qu'on ne puisse étouffer un sentiment pénible en pensant à ce départ si brusque et, apparemment, si dépourvu, je crois, selon la foi, que cela a été une grande grâce. Quoiqu'elle fût très forte, elle était si tendre, que ses adieux à ses pauvres filles eussent pu l'ébranler ; et puis, elle avait été, humainement et religieusement parlant, si brillante, que je ne suis pas surpris que Dieu l'ait voulu faire mourir effacée. Elle a été, à tous égards, une Carmélite hors ligne, une prieure hors ligne : c'est à peine si, hors de Limoges, on le saura ! Elle avait demandé en grâce qu'on ne lui fit pas de circulaire, sinon pour demander les suffrages de l'Ordre. On a respecté son désir ; je vous confesse que j'en bénis Dieu. D'abord, je comprends le motif qu'elle avait ; puis, la chose était si difficile à faire que, hormis peut-être pour moi, elle était à peu près impossible ; mieux valait cent fois ne rien dire que mal dire. Et voyez : j'ai été lié avec cette âme d'une manière étroite, elle m'a fait un vrai bien et je l'ai toujours beaucoup aimée, quoique, en marchant, nos grâces ne fussent plus aussi sœurs qu'autrefois. Eh bien, je ne me sens pas du tout poussé à écrire ce que je sais d'elle. Priez beaucoup pour elle, cher ami... Je ne sens pas son âme comme j'en ai senti d'autres. Oh ! que la tombe est muette et que l'autre monde nous est celé ! Mais patience ! Tout ce qui passe est court, et la foi nous suffit. J'ai eu la très

vive peine de ne pouvoir me rendre à ses obsèques ; il eût fallu interrompre la station, déjà si courte ; j'ai cru comprendre que Dieu me voulait ici et non là-bas, d'autant que, pour faire ce voyage, je devais, sans parler d'autres choses, me priver, c'est-à-dire priver cette chère âme, de deux messes.

Cher bon frère, vous me donnez une nouvelle qui m'emplit l'âme de joie : vous me dites que les voies sont tout à fait libres, et que déjà Jésus y passe plus amplement qu'il ne faisait. Oh ! qu'il est bon de s'être créé en vous une liberté si bienfaisante ! Vous savez bien que donner la vie, ce n'est pas assez pour lui ; il en veut donner l'abondance, et une abondance croissant toujours. Mais combien ouvrent assez leur cœur pour lui permettre d'affluer jusque-là ? Cette pureté qui vous livre, fécondera votre parole et votre ministère. Les âmes ont besoin de saints ; c'est le seul pain qui les fasse vivre, et nous, nous sommes ce pain par état. Le secret d'être un repas aux hommes, c'est d'être un festin à Jésus. Que de choses je voudrais vous dire ! On a l'âme pleine et les lèvres à peu près fermées. Janvier consolera de ces silences ; c'est une grande joie pour moi que ce voyage. Vous savez que j'ai renoncé à Genève : j'en demeure content. Quand vous verrez notre sœur, souhaitez-lui pour moi les bonnes fêtes.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre bien dévoué,

CHARLES.

CLIV

A M. l'abbé Perdrau.

17 mars 1864.

Très cher ami, je prierai de tout mon cœur pour vous, en ce jour de votre fête, qui nous arrive du ciel après-demain. Vous savez ce que je vous désire : Jésus, plus de Jésus, tout Jésus ; Jésus dans votre esprit, dans votre cœur, dans votre âme, vraiment dans tout votre être ; Jésus dans vos paroles et dans votre sacerdoce, Jésus pour le père et Jésus pour les âmes, le Jésus de Dieu et de Marie. La chère sœur m'a donné de vos nouvelles, et de bonnes nouvelles : cette âme vous sent si juste ! Je vous sais presque mieux par elle que par vous. Elle est contente, elle voit votre grâce grandir. Oh ! cher ami, qu'elle vous aime bien !..... Je vous ferai plaisir en vous disant que j'ai repris mon pauvre livre ; je me vois toujours loin du terme, mais sans en être effrayé ni découragé. J'espère être fidèle à me laisser le champ libre, et ainsi m'efforcerai-je de faire jusqu'à la fin ; je ne prêcherai même pas l'Avent à la cathédrale. Notre évêque est fatigué ; il est clair que c'est Dieu même qui l'arrête : il le sent, le dit et y consent avec un abandon de foi qui me réjouit l'âme. Je crois que notre adoré Roi est tout de bon en train de convoiter sa beauté ; les sacrifices y font plus que les synodales. Priez pour lui.

Les choses vont bien mal dans l'ordre politique. A Rome, on est toujours plein de confiance, mais en Dieu seul ; car là, mieux qu'ailleurs encore, on sait le fond qui est très ténébreux. L'infini moqueur, comme dit l'évêque

de Tulle, raillera bien tous ces conjurés. Comme le monde est bien le corps de satan ! comme il a son esprit : un esprit de bête, entêtée jusqu'à l'absurde et méchante en proportion ! Mon Dieu ! cher ami, qu'il fait bon respirer l'air pur et chaud de cette divine montagne qui s'appelle la foi et l'Église !

A Dieu, je vous embrasse cordialement *in dilectione Christi*.

Votre tout dévoué,

CHARLES.

CLV

A sa Sœur.

Poitiers, 23 avril 1864.

Chère petite sœur, tu es toute triste, abattue, presque découragée. Oh ! comme je te demanderais de venir passer quelques jours avec moi, en te rendant en Limousin, si nous avons notre chemin de fer et si tu étais moins infirme. C'est dur d'attendre jusqu'en septembre pour te voir et causer librement. J'espère pourtant que la consolation précédera ma venue et qu'une installation un peu tranquille, à Trasforêt, te remettra dans l'état d'âme où tu étais l'année dernière. C'est tout de bon (je veux dire pour l'âme et pour le corps) que la saison de Paris est ton hiver. Tu y as froid, tu y sembles morte ; et cependant, vois si, dans la nature, l'hiver est autre chose que la préparation du printemps. Si les plantes avaient une raison, il faudrait qu'elles eussent beaucoup de foi pour attendre leur résurrection, quand elles sont si longtemps dépouillées de leur parure et

que leur sève est endormie. Nous sommes les petites plantes du jardin du bon Dieu. Crois qu'il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, et que la fin de tous les sacrifices réguliers, c'est la vie : la vie pleine, radieuse, bienheureuse. Je dis *réguliers* et je nomme ainsi ceux que la sainte Providence divine nous impose, ou par ses lois ou par la disposition des événements, et qu'on accepte, comme il convient, avec religion, humilité, patience et persévérance.

Pendant que, sous l'influence de la tristesse, tu rêves la mort comme le meilleur des biens, Dieu a sur toi les pensées de vie : de vie longue, bénie, féconde. Seulement, avant d'agir, il prépare l'instrument. N'est-ce pas sage ? Toutes ces immolations successives qu'il a faites de ta vie naturelle, ne vont qu'à te rendre propre à accomplir ses desseins. Je t'en prie, chère enfant, ne perds pas courage, ne te fatigue, ni de ces incertitudes du dehors, qui brisent ton cœur plus que toute certitude, ni de tes obscurités intérieures, qui sont l'aliment de ta foi et t'apprennent à servir Dieu pour lui-même, sans salaire, sans retour sur toi. Reste dans les mains de ton divin ouvrier, qui est surtout ton ami céleste ; car le principe de tout ce qu'il fait, c'est l'amour. Devine-le à travers ces apparences sévères, affirme-le malgré ces semblants de contradiction, adore-le sous ces nuages dans lesquels il se cache, espère enfin. Tu me demandes quoi ? Je ne le sais pas, et pourtant je le sais. Si tu me parles de la forme des choses, je ne puis rien te dire ; si tu parles du fond, qui est tout ce qui importe, je te dirai, je te crierai : espère les manifestations de plus en plus amples de l'amour de Jésus pour toi, espère les effets naturels de ces manifestations bienfaisantes, de grands progrès de vertu, des surcroîts de mérite, des bénédictions plus étendues sur ceux que tu

aimes, sur les œuvres que tu entreprends. Ces œuvres te semblent présentement une objection à l'espérance, tout paraît aller à rebours : c'est bien ! David disait : « Si tout le monde et toutes choses se dressent contre moi, ce sera justement l'appui de ma meilleure espérance, mon titre le plus fort pour m'appuyer sur Dieu. » Puis, sache bien que le grand prix des œuvres, c'est moins la diffusion des grâces qu'elles amènent sur la terre, que la gloire qu'elles rendent à Dieu.

Quand tous les cœurs de ce pauvre pays seraient restés fermés aux influences d'en haut (ce qui n'est pas), est-ce que le parfum de ton entreprise, de ton zèle, de tes désirs, et de tant de charitables prières, et des travaux des missionnaires, et même des humiliations qui ont suivi cet insuccès, est-ce que tout cela n'est pas monté vers Dieu, ne lui a pas fait honneur, ne l'a pas réjoui ? Est-ce peu de réjouir Dieu ?... surtout quand, presque partout, et de la part d'un si grand nombre, la terre lui envoie tant de tristesses !

Je vais bien : dis-le à notre mère. Charles m'a écrit qu'il viendrait passer quelques jours avec moi, au retour d'une course qu'il fait en Provence. Prie pour que je lui fasse quelque bien. J'ai une grande confiance en l'amour de Dieu pour lui.

Adieu, bonne petite sœur, je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur.

Ton frère, CHARLES.

CLVI

A M. l'abbé Perdrau.

13 mai 1864.

Cher bon ami, merci de votre lettre. Vous êtes un vrai ami ; il y a longtemps que je le sais, il est très doux de le savoir chaque jour davantage. Ainsi font les cœurs qui ont toutes leurs racines en Jésus : la sève monte toujours et elle est éternelle. *Mater* est lue ici avec avidité, les âmes intérieures la goûtent extrêmement ; mais c'est de plus en plus qu'on me découvre et on me le dit sans barguigner. Je laisse dire. Que faire ? Au fond, cela ne sortira jamais d'un tout petit cénacle¹.

Oui, j'ai lu les épreuves du livre de notre cher et saint Gaston. C'est merveilleux de travailler ainsi dans l'état où il est ; mais sa lumière est au dedans et la paix de son âme lui crée du loisir. Je lui écrivais : « Cher ami, vous tournez au saint Liguori ; vos citations deviennent si nombreuses qu'on ne vous lit plus qu'avec une certaine fatigue, du moins moi. » Cependant cela ne dure pas jusqu'à la fin et, comme les textes sont beaux, comme la doctrine qu'ils éclairent est importante, et comme, étant si inconnue ou si mal connue, elle a besoin d'être appuyée, je lui ai conseillé de n'en retrancher aucun.

1. M. l'abbé Monnin, étant venu à Rome, s'était pris d'une grande dévotion pour l'image de la *Mère admirable* peinte à fresque dans le cloître de la Trinité-du-Mont par M^{me} Perdrau, religieuse du Sacré-Cœur. Il voulut en écrire l'histoire sous le titre de *Mater admirabilis*, et demanda des notes à l'abbé Gay ainsi qu'à l'abbé Perdrau et à sa sœur. Chacun apporta son tribut et l'abbé Gay donna quelques méditations fort belles.

.....

Cher bon frère, je travaille, je vous assure que, même vous, vous seriez content de moi, je défends mon loisir. Notre-Seigneur m'aide, mais je sais ce que cela coûte et ce qu'il inspire aux âmes de faire pour moi. Si ce n'était pas pour lui, ce serait inacceptable ; c'est pour lui, je me laisse faire. Je signerai seul ce livre, puisqu'en fait je l'aurai seul écrit, mais comme, au ciel, on verra bien que je n'étais qu'une plume ! J'ai besoin de courage tout de même, cher ami : d'abord parce que, si grande que soit la grâce, elle ne dispense pas du travail ; je *reçois* la substance, je le sens bien, mais ce n'est que la substance, et du froment au pain il y a loin ! Puis, je suis naturellement effrayé de tout ce qui me reste encore à faire, car, non seulement je suis loin d'avoir traité tous les sujets *indispensables*, mais il est impossible que je ne modifie pas, que je ne change pas complètement beaucoup de choses dans le premier volume ; autrement, la fin et le commencement ne s'ajusteraient point du tout.

Je prie pour vous et pour vos œuvres ; merci de le faire pour moi. Mes meilleurs souvenirs de cœur à notre sœur. A Dieu, très cher ami. Quand vous verrez notre excellent Éleuthère, dites-lui mille amitiés pour moi : il est bien un des êtres que j'aime le plus en ce monde, quoique je ne le lui dise guère ; mais c'est là !... Et vous, quand vous verrai-je ? Ne sera-ce qu'à Trasforêt ? Je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre tout dévoué frère,

CHARLES.

CLVII

A M. l'abbé Perdrau.

Poitiers, 7 juillet 1864.

Cher ami, que notre bon Maître fasse paix et donne bientôt la gloire à votre cher défunt ; qu'il vous console aussi, puisque vous êtes triste. Cette âme va retrouver celle de votre bien-aimée mère, qui, sans doute, l'attirera puissamment, en attendant qu'elle vous attire aussi ; car ce sera notre tour d'ici à quelques années : on n'a point envie de s'en plaindre. Je suis bien touché de ce que vous me dites de ces legs si magnifiquement charitables ; c'est un bon passeport pour là-haut, mais que peu de riches le comprennent ! Je n'ai pas besoin de vous dire que je prierai tous les jours, au saint autel, et que je ferai prier pour votre vénérable oncle ¹.

Vous ne vous doutez guère, cher bon frère, de ce qui vient de m'arriver. S'il était permis de le dire, je dirais que notre bon Jésus vient de me jouer un vrai tour : c'est une manière à lui de se faire aimer davantage. Le Père Caussette devait nous prêcher la retraite ecclésiastique, qui est, en effet, ouverte depuis mardi. Or, voici qu'arrivé samedi, pour nous prêcher dimanche la saint Pierre, à la cathédrale, il a été pris d'un tel mal, dans la nuit de lundi, qu'il a fallu se rendre à l'impossibilité de commencer l'œuvre promise. Monseigneur lui-même était souffrant. Il m'envoya donc le supérieur du grand séminaire pour me dire qu'il *comptait* sur moi pour prêcher, le soir même. C'était assez émouvant ; mais je compris qu'en

1. M. Foucher.

refusant j'étais lâche envers la grâce, et je ne voulus pas l'être. Je dis donc que je ferais comme je pourrais, j'écrivis au Carmel pour qu'on se mît à l'œuvre avec moi ; le soir j'étais prêt et, encore que j'eusse la migraine et que je fusse à jeun, Notre-Seigneur m'assista de telle sorte que je parlai à ces quatre cents prêtres comme si je n'avais fait que cela toute ma vie, et que j'eusse l'âge de Mathusalem. Aussi mon cher évêque fut-il tout à fait content de moi ; mais ce ne fut pas tout. Impossible que le remplaçant du Père arrivât avant ce matin ; il fallait donc pourvoir à la journée d'hier. L'épreuve de la veille avait mis Monseigneur en goût de m'employer, et moi, en train d'avoir confiance. Il fut donc convenu qu'il se chargerait de l'exhortation du matin et que je ferais le sermon du soir. Ainsi ai-je fait, Dieu aidant, et sans grande fatigue. Je sens que c'est une porte qui s'ouvre ; on me l'avait déjà dit : je veux tout et ne veux rien !

Très cher, vous voilà libre. Viendrez-vous, sinon à Poitiers, du moins à Trasforêt ? Je compte absolument sur vous. A Dieu, mon bon frère. Vous savez, je pense, qu'Éleuthère m'arrive pour le 21. Je vous embrasse de tout mon cœur

Votre tout dévoué frère en Jésus,

CHARLES.

CLVIII

A sa Sœur.

Poitiers, juillet 1864.

Chère bonne petite sœur, j'écris, ce matin même, à Victor et aussi à ma mère, pour lui annoncer les projets que je fais, à présent que je sais votre intention d'aller à la mer. J'ouvre la retraite le 20, et la clos le 27. Deux jours après, je pars pour Paris ; car, après ma retraite prêchée, je ferai ma retraite personnelle. Une semaine y suffira, mais j'ai besoin de cette solitude, et je ne vois pas pour moi de moment plus favorable. J'irai chez les Pères de la rue de Sèvres. Aussitôt libre, je vais droit à Trasforêt, bien heureux de te revoir. Le bon abbé Perdrau m'écrit qu'il nous donnera une quinzaine, du 8 au 24 septembre. L'abbé de Girardin, qui a passé quelques jours ici, m'a fait également espérer sa visite. Je pense aussi que mon cher Gounod tiendra sa promesse : je vais, du reste, la lui rappeler.

Je t'ai dit que j'écrivais à Victor : voici pourquoi. Tu sais que nous achevons, cette année, notre petite chapelle des Carmélites du Dorat ; c'est tout ce que tu peux imaginer de plus simple, mais enfin j'espère que ce sera décent. En pensant aux arrangements et ornements de cet humble sanctuaire, j'ai senti qu'il me serait infiniment doux d'avoir là un signe extérieur de votre concours (je dis ma mère, toi et Victor), et il m'a semblé que rien ne serait plus à propos, pour cela, que de vous demander à chacun un vitrail. Nos fenêtres sont si petites

et nos prétentions si modestes, que c'est une assez modique dépense : c'est ce qui m'a enhardi à faire ma demande. Notre mère, généreuse comme tu sais, m'a tout de suite envoyé plus du double de ce que je lui demandais, et cela m'a mis à même de faire faire un autel de pierre au lieu de celui de bois, que nous aurions gardé sans secours inattendu. Tu sais que les autels en pierre sont toujours dans le vœu de l'Église, parce que ce sont les seuls fixes et les seuls, par conséquent, qui puissent recevoir la consécration. Mais, de toi je voudrais une sainte Vierge et, de Victor, un saint Joseph. Nous aurons, en outre, sainte Madeleine et sainte Thérèse. Il n'y a que quatre fenêtres et une rosace, dont on s'occupera un peu plus tard.

Il m'importe, chère petite sœur, que votre souvenir soit fixé là, et qu'indépendamment de vos autres titres, vous acquerriez un droit de justice à toutes les prières qui se feront journallement dans ce saint lieu. Après cela, tu voudras bien aussi que je fasse mon petit don spécial à ta chapelle d'Ambazac. Nous nous rendrons ainsi visite l'un chez l'autre et nous serons unis dans nos œuvres comme nous le sommes dans nos âmes.

Chère petite sœur, ne te trouble pas des conduites de Dieu. La douleur t'est moins lourde peut-être que l'impuissance, mais je crois que l'impuissance avance plus en toi le règne de Dieu que la douleur. Elle te fait mourir plus à fond, en immolant ce qu'il y a de plus intime en ton âme : le désir naturel de faire du bien. Laisse faire ! Je ne pense pas du tout que ta vie soit finie ; je crois que tu es dans le sein de Dieu comme un enfant qui se forme, et que tu naîtras bientôt à la vie définitive qu'il te veut ici-bas. Elle suppose un entier dépouillement de toi-même, qui fera à Dieu une entière liberté en toi. C'est le bien, tout le bien de la créature, que Dieu puisse faire d'elle tout ce que

bon lui semble, sans résistance, sans délai, sans limites. On me dit que tu ne peux plus parler : j'espère que, si tu prends bien ce silence, Dieu lui-même t'y parlera. Pauvre petite sœur, c'est dur de mourir ; mais la mort qui mène à la vie, devient une véritable grâce, et si grande qu'on finit par y trouver de la douceur.

Adieu. Embrasse pour moi notre mère et les petites filles ; mon plus affectueux souvenir au cher Paul et à A.

Je t'embrasse comme je t'aime.

Ton frère, CHARLES.

CLIX

A M. l'abbé Perdrau.

Le Dorat, 11 octobre 1864.

Très cher ami et frère en N.-S., je suis arrivé samedi soir ici, ayant quitté Labarde mercredi, passé la matinée du jeudi à Limoges, où j'ai vu l'évêque, qui m'a affectueusement parlé de vous ; puis, je me suis arrêté quelques heures à Trasforêt, d'où je me suis rendu à la Souterraine et au Dorat. Priez pour ce pauvre petit couvent, que le bon Maître se plaît à éprouver d'une étrange manière. Dans la journée de mardi dernier, une sœur tombait gravement malade ; une autre, notre seule novice, était enlevée violemment par une grand'mère furieuse, qui menaçait de se tuer à la porte du couvent, si on ne lui livrait l'enfant, séparée encore par quelques mois de sa majorité. Les voilà sept, après huit ans de fondation ! Cependant, la chapelle s'achève, et à la fin de l'année tout sera prêt. La foi ordinaire ne suffit

pas ici pour garder l'espérance, parce que plus on va, moins on peut ne pas voir que cette fondation n'a pas été prudente. J'espère qu'après nous avoir fait sentir qu'on ne manque pas impunément de sagesse, et que tout désir, même apparemment bon, n'est pas béni de lui, Dieu aura pitié de ces pauvres enfants, vraiment si pures, et que leurs vertus, leur pauvreté rendent si intéressantes. Jésus doit être ému de leur état ; espérons donc.

Je savais par ma sœur que vous étiez arrivé à temps à Neufchâtel, et j'avais béni Dieu de la consolation que vous en aviez eue. Il n'est pas étonnant que vous ayez payé d'une maladie ces voyages et ces émotions : le courage n'empêche pas le sentiment ; dans la génération dont nous sommes, les corps plient sous les âmes. Je vous félicite, cher bon frère, d'être entré dans votre retraite, toute pleine des saintes exhalaisons du désert. Que les grâces de Jésus y soient votre manne quotidienne. Je prie de tout mon cœur pour vous : faites-le pour moi. J'ai passé, depuis quelque temps, par des états d'âme singuliers et assez pénibles ; ce serait peu, si l'on n'avait la crainte de ne point plaire à Dieu. Rien n'est triste comme d'avoir crainte de tout, encore qu'on n'ait conscience de rien : enfin, c'est la terre, et l'abandon répond à ces difficultés. Je suis content de reprendre ma vie ; elle est remplie au moins par le dehors. Que le dedans y réponde et tout sera bien. J'achève le travail, devenu assez long, que j'ai fait sur le mystère, l'esprit et l'œuvre de l'Assomption : cela demeure très imparfait et se ressent de la rapidité avec laquelle je l'ai pensé et rédigé. Néanmoins je comprends que Dieu y a mis assez de lumière et de substance pour que cela soit utile à cette chère congrégation. J'en demanderai une copie et je vous la ferai lire, ainsi qu'à notre sœur,

qui y trouvera bien des choses de son monde et, partant, de son goût. Adieu, cher bon frère ; je vous quitte pour écrire un mot de congratulations à l'évêque d'Hébron.

Votre tout dévoué,

CHARLES.

RÈGLEMENT DE VIE

DONNÉ A SA SŒUR PAR CHARLES GAY, AU MOMENT DE PARTIR
POUR ROME.

1^{er} octobre 1839.

Chère enfant, le bon Dieu m'a inspiré de t'écrire en ces derniers jours de ma présence auprès de toi, afin qu'au temps où je n'y serai plus, tu puisses quelquefois relire ces pages et y trouver des consolations pour ton cœur et des conseils pour ta conduite. Je voudrais mettre, dans cet écrit, toute l'affection que j'ai pour toi, et j'y voudrais mettre surtout beaucoup de sagesse. Que l'affection te rende douce la sagesse, et que la sagesse te rende profitable l'affection ! Je désire vivement ce qui t'est bon : je te désire heureuse et, pour cela, vertueuse, et pour cela près de ce Dieu qui est notre commun père, et que nous devons connaître, aimer et servir. Être près de lui, c'est vivre ; hors de là, tout est mensonge de vie.

C'est donc en Dieu que je te désire, que je te cherche et que je t'aime ; et c'est parce que je t'aime vraiment, que je t'aime en Dieu ; et comme c'est à Dieu que jé vais, comme je veux, avec sa grâce, pénétrer toujours plus avant dans le sanctuaire de son cœur, je te dis que, si tu demeures fidèlement en lui, nous ne serons jamais séparés. Dieu est immense, mais il est un ; c'est pourquoi il unit. Ce ne sont pas les lieux qui unissent, parce que l'union n'est qu'une chose spirituelle. Vois donc

cela et assure-toi qu'en tel lieu du monde que soit ton frère, il sera plus avec toi à mesure qu'il sera plus avec Dieu, et qu'en ce Dieu tu le trouveras toujours. . . .

Les jours présents sont des jours tristes, selon la nature, chère enfant ; ils sont joyeux, ils sont des jours de fête et de triomphe, selon la foi. C'est là le grand mystère qui domine le monde : la joie dans les larmes, la vie dans la mort, la gloire dans l'abaissement, la possession dans le sacrifice, Dieu dans la nature déchue, Jésus sur la croix. Qui aura définitivement raison ? — la nature, qui donne la chose sensible et passagère, — ou bien la foi qui donne la chose spirituelle et éternelle ? Ah ! nous donnerons raison à la foi, et nous lui soumettrons la nature : c'est imiter Jésus ; c'est donc être dans la vérité et dans le bien. Nous considérerons qu'il est souverainement juste et bon que la volonté de Dieu soit toujours faite ; nous nous dirons que cette vocation de l'un de nous au service de la sainte Église, est le plus grand honneur que Dieu puisse faire à une famille qu'il veut bénir ; nous nous souviendrons qu'en d'autres temps, — des temps meilleurs et que parfois je t'ai entendu regretter, — les mères priaient avec une piété ardente, ajoutant le jeûne à la prière, l'aumône au jeûne, et, très souvent, à toutes ces œuvres le mérite déjà acquis d'une héroïque sainteté, afin que le Seigneur daignât leur prendre leur enfant et l'engager dans sa glorieuse milice, comme il m'y engage aujourd'hui. Et si, moins énergiquement chrétiens que ces nobles servantes de Dieu, nous n'allons pas jusqu'à l'amour du sacrifice, au moins offrirons-nous à Dieu des cœurs bien résignés et bien paisiblement soumis, implorant son secours pour qu'il nous élève peu à peu à la joie et à l'action de grâces. . . .

Et voici, chère enfant, qu'établi, comme je le suis, en

cette vocation sublime, devant laquelle je m'agenouille, je puis te parler comme notre adorable Sauveur parlait à ses disciples bien-aimés : « Il vous est expédient que je m'en aille ». C'est toujours la même chose qui se passe dans le monde, et, sous la variété infinie des événements particuliers, il y a une unité immuable, qui est la volonté même de Dieu, toute sage et toute-puissante : Jésus agit en cette volonté et nous agissons tous en Jésus. Nous avons tous à faire ce qu'il a fait et il n'a fait qu'une chose ! « Vivre, pour moi, c'est le Christ », disait saint Paul ; nous devons tous être des Christ afin que Dieu ait sa gloire ; car, comme Dieu est un, sa gloire est une : c'est celle qu'il a en Jésus, son Fils unique. Voilà pourquoi Jésus est notre modèle à tous, qui que nous soyons, à telle place et en tel temps que nous soyons. Voilà pourquoi, misérable créature que je suis, j'ose prendre le langage de cette trois fois sainte Majesté. Te parlant donc en Jésus-Christ, je te dis à toi et à ceux que je laisse : « Que votre cœur ne se trouble point ; je m'en vais à mon Père, et je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur ».

Tout se réduit à demeurer en Jésus, et on demeure en Jésus quand on l'aime, et on l'aime quand on garde ses préceptes : voilà toute la loi, voilà toute la sagesse et toute la paix, voilà notre voie et notre fin. Écoute-moi : Dieu s'unit à nous par un médiateur, qui est Jésus-Christ, Dieu fait homme, « sans lequel nul ne peut venir au Père », et quoique, selon l'ordre sublime de la sagesse éternelle, ce Jésus-Christ soit personnellement monté au ciel après sa résurrection, pour siéger à la droite du Père, il a voulu perpétuer sensiblement sa présence en ce monde, afin que pût incessamment s'établir une communion réelle de chaque homme avec lui et de tous les hommes en lui. C'est pourquoi il s'est créé un corps

visible, la sainte Église, à laquelle il a envoyé son Esprit, et avec laquelle, en cet Esprit, il est sacramentellement conjoint jusqu'à la fin des siècles. Et, de même que notre âme agit par nos organes, Jésus-Christ opère par l'Église; il nous enseigne, il nous baptise, il nous absout et nous fait, enfin, participer à cette plénitude de lumière et de force qu'il possède comme homme et qu'il est lui-même comme Dieu. Et comme nous ne pouvons aller à Dieu que par Jésus-Christ, nous ne pouvons aller à Jésus-Christ que par l'Église : de même que Dieu et Jésus-Christ sont un, l'Église et Jésus-Christ sont un aussi. Tel est l'ordre, et nul ne le changera ; car la parole du Seigneur ne passe pas : sa parole, c'est sa volonté, qui est sa sagesse, sa bonté, son essence, c'est-à-dire lui-même, Dieu suprême, unique, immuable.

Il faut donc, pour qu'une âme participe à la vie divine, qu'elle entre, d'intention et de fait, dans cet ordre, de même qu'il faut, pour qu'un membre participe à la vie du corps, qu'il se range en son lieu propre et selon le rapport qui lui convient. Or, ne pouvant communiquer à la fois avec toute l'Église, nous nous unissons à elle par un de ses membres, qui nous est à nous ce que le bras est à la main par rapport au corps, ce que la tige est à la feuille par rapport à l'arbre. Par une harmonie si admirable, nous recevons et nous rendons ; notre soumission monte à Dieu par où sa grâce est descendue jusqu'à nous ; et ce mouvement, qui va incessamment du Créateur à la créature et de la créature au Créateur, par les moyens providentiellement établis, c'est la vie du monde. Ainsi, rien n'est petit, rien surtout n'est indifférent, et il y a toujours une chose divine sous une chose humaine. C'est pourquoi l'Apôtre a dit : « Nous vivons, nous nous mouvons et nous existons en Dieu ». Il suit de là que le premier devoir et la somme de tous les autres est l'obéissance au

prêtre, en qui nous obéissons à l'Église : en l'Église nous obéissons à Jésus-Christ, et en Jésus-Christ à Dieu.

Ne te laisse jamais endormir dans le chemin de la perfection. Tous les jours il faut que nous marchions, tous les jours nous avons des devoirs, parce que tous les jours Dieu est près de nous, qui nous aime, qui nous invite, qui nous commande. Chaque lever de soleil doit être le lever de nos vertus. Les dons de Dieu cessent-ils ? Pourquoi donc cesserions-nous d'aimer ? Or, le vrai, le seul amour, c'est la pratique des commandements. Il y a d'ailleurs toujours à faire ; le temps même paraît bien court et bien précieux quand on songe qu'il s'agit, pour chacun de nous, en ce monde, d'imiter Jésus-Christ dans toutes ses perfections : « Soyez parfaits », nous dit-il. Ne t'arrête donc pas : dans la voie spirituelle, on se repose en se rendant plus fort que la fatigue, et non en y cédant. Je t'en prie, défie-toi du sommeil, il est frère de la mort. Il y a des temps où l'on est content de soi pour quelques victoires qu'on a remportées, on se sent bien avec le bon Dieu, et on dit comme Pierre : « Seigneur, faisons des tentes » ; mais souviens-toi de ce qu'ajoute l'Évangile : « Pierre ne savait ce qu'il disait ». Eh bien ! sache ce que tu dis quand tu parles à Dieu ; ne lui dis pas : Restons ici, quand il te donne la céleste nourriture des consolations spirituelles ; car il te nourrit pour te fortifier, et il te fortifie pour que tu marches. Il y a d'autres temps où le chemin devient aride et pierreux, où le soleil se voile, où les forces semblent nous manquer... et le démon du découragement assiège alors notre âme, il affaiblit ou même efface en nous le souvenir du chemin parcouru ; il nous inspire qu'étant au commencement d'une route si longue et, d'apparence, si dangereuse, c'est folie à nous de l'entreprendre et qu'il est sage de tout

quitter. Alors surtout, il faut bien se garder du repos : ce sont des jours décisifs, puisque ce sont des jours d'épreuves. Enfin, chère enfant, heureuse et comblée, défie-toi ; éprouvée et défaillante, confie-toi : défiance de toi, confiance en Dieu ! Regarde Jésus et toujours Jésus et rien que Jésus ; non seulement il t'enseigne le chemin, mais il y marche devant toi : marche donc sans relâche. Jésus a dit : « Suivez-moi » ; il n'a pas dit jusqu'où ; il y a un terme pour chacun, mais Dieu seul le connaît, et cela suffit. Et puis, par-dessus tout, que tu sentes ta faiblesse ou que tu sentes la force de Dieu, tiens-toi en paix. Enquiers-toi bien plus de tes résolutions que de tes affections : la première plante du jardin intérieur, c'est la volonté ; c'est elle qui donne les fruits qui nourrissent. Cultive-la fidèlement, chaque jour ; après, occupe-toi des fleurs, si tu veux, et si elles poussent nombreuses et odorantes, réjouis-toi doucement ; et plutôt encore que de respirer longtemps un parfum, qui souvent enivre, remercie Celui qui donne le parfum à la fleur et la fleur à ton jardin.

Je t'ai dit d'abord ces choses, bonne chère sœur, parce que tu te contentes facilement et que tu te décourages facilement aussi. L'un et l'autre viennent de ce que tu t'aimes encore trop toi-même. Quand, en de certains jours, tu te croiras moins une fervente chrétienne, tu seras moins près de te croire, en d'autres, incapable de servir Dieu et de faire le bien. Nous sommes tous très faibles : cela humilie, mais encourage aussi, puisqu'une bonne mère aime toujours plus, entre ses enfants, celui qui est malade ; et Dieu est infiniment meilleur que la meilleure des mères.

Que te dirai-je encore, chère enfant ? La vie, c'est la possession de Dieu. On ne possède Dieu qu'en se déposédant soi-même de tout ce qui est contradictoire à Dieu,

c'est-à-dire de tout mal et de toute affection au mal. Et comme le mal est en notre nature, ce n'est pas par des moyens naturels qu'on peut le chasser de l'âme : on ne le peut qu'avec la grâce. *Naturellement*, l'homme n'est point capable de se sanctifier ; il est soumis au péché, et s'il ne renaît en Jésus-Christ par la grâce, il vit et meurt dans le péché. Or, la grâce, sans laquelle nul n'est sauvé, est présente dans le monde : Dieu l'a miséricordieusement attachée à certains signes sensibles, comme les Sacrements, et à certains actes extérieurs, comme toutes les pratiques de la religion. C'est dans ces actes, c'est dans ces signes que l'âme et Dieu se trouvent comme en de saints rendez-vous, Dieu apportant là sa grâce avec sa majesté, l'homme y apportant sa soumission avec la prière. C'est là le culte qui sanctifie la créature, en même temps qu'il honore le créateur ; et ce culte, non seulement va à Dieu, mais encore il vient de Dieu qui l'a institué, déposé et conservé dans son Église. Et comme c'est notre devoir d'obtenir notre fin qui est Dieu, c'est donc notre devoir de nous servir des moyens que Dieu lui-même a établis en vue de cette fin. S'il est bon, s'il est sublime d'être saint, il est donc bon et sublime de se sanctifier.

Le monde, qui est ignorant quand il n'est pas menteur, dit que la pratique religieuse est une petite chose. Le petit, le très petit, chère enfant, c'est l'esprit du monde qui n'est pas capable, avec sa vaine intelligence, d'atteindre à ces hautes régions au milieu desquelles se jouent familièrement les enfants du bon Dieu. Cette pratique est, d'ailleurs, une nécessité : la plus belle rêverie religieuse, la plus haute extase poétique, la méditation la plus philosophiquement intelligente ne purifiera jamais une âme du plus petit de ses péchés. Jésus-Christ n'a pas dit à ses apôtres : Allez-vous-en rêver sur les

collines ; quand il gravissait les montagnes, ce n'était pas pour contempler les couchers du soleil ; c'était le plus souvent pour y enseigner les peuples, quelquefois pour y pleurer, une fois pour y mourir. Il a donc dit à ceux qu'il envoyait : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ». C'est de la pratique, le baptême ! Et dans le Cénacle, ce qui se faisait avant le baiser de Judas, c'était de la pratique aussi ! Et la Passion : ces violences, ces soufflets, ces crachats, cette croix portée, ces chutes, ces pieds et ces mains cloués, c'était encore de la pratique ! Car la pratique, c'est un acte, c'est un fait : le mot ne veut pas dire autre chose.

Oh ! ma bonne sœur, restons petits à côté de la crèche, restons absurdes à côté de la croix, *pratiquons* et donnons tranquillement rendez-vous, devant le tribunal de Dieu, à toutes les grandes intelligences et à tous les clairvoyants bons sens du monde ; usons de tous les moyens qui sont dans l'Église, pour rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû et nous sanctifier nous-mêmes. Rien n'est de trop quand il s'agit de glorifier Dieu et de sauver nos âmes. Fais attention qu'avec ce trésor de grâces infinies, qu'en vertu des infinis mérites de son Fils Dieu a déposé dans sa sainte Église, ce n'est pourtant pas le plus grand nombre qui est sauvé, et que c'est beaucoup, tant nous sommes faibles, si, avec de si grands et de si nombreux secours, nous pouvons paraître sans crainte devant Celui qui juge en toute justice et sans appel. Ne néglige donc rien de tout ce qui est prescrit, et, avant tout, accomplis la loi.

Sois fidèle aux offices de l'Église et va de préférence à ta paroisse, à cause de la régularité et de l'exemple. Songe que la messe, c'est le sacrifice réel du Calvaire, que ce sacrifice est consommé pour toi, et que c'est bien

le moins, en vérité, que nous donnions une heure ou deux, chaque semaine, à la Passion de ce Dieu qui meurt par amour pour nous. Comprends maintenant, chère sœur, pourquoi je suis triste quand je te vois, le dimanche, attendre que la moitié du jour soit passée, et que tu aies pris toutes tes aises du matin, pour donner ensuite une demi-heure au Calvaire où Jésus s'immole pour sauver ton âme. Eh ! ma chère enfant, je ne veux point l'excès, je n'oublie pas ce qu'on peut dans le monde et quel est le monde d'aujourd'hui ; mais, je te le demande, mets la main sur ton cœur de chrétienne et dis, après, devant le bon Dieu, si tu ne pourrais pas faire mieux que tu ne fais. Certes, ce n'est pastant l'action que la ferme intention qui plaît à Dieu ; mais c'est sur cette intention-là même que je t'interroge, car je sais bien que nous sommes toujours très riches en moyens, quand nous avons une sincère bonne volonté. Prends donc cette coutume d'aller, de meilleure heure, à la messe et d'assister, si tu le peux, à une messe solennelle.

En suivant exactement les exercices de ta paroisse, tu seras au courant de toutes les fêtes : célèbre-les dévotement et rends-toi digne de communier en ces saints jours. Quelquefois aussi, dans les jours libres, va entendre une basse messe ; quelquefois, dans le jour, entre à l'église, à l'heure où Notre-Seigneur est seul dans ses sacrés tabernacles ; médite et prie, un quart d'heure, en sa sainte présence : tu seras là chez lui, il te révélera toute sagesse en ces entretiens, il te consolera, il t'affermira, il te bénira. Si tu faisais bien, tu ne passerais pas une semaine sans faire une de ces douces visites : Jésus est un ami assez tendre, assez familier, assez dévoué pour mériter cela. Ne crains pas d'être un peu abondante envers Celui qui t'aime avec une surabondance infinie...

Honore, prie, médite, aime, imite la très sainte Vierge,

mère de Jésus ; ne passe pas un seul jour sans l'invoquer, communie à ses fêtes, approche-toi souvent de ses autels, regarde ses images avec les yeux du cœur. Qui n'aime pas Marie n'aime pas Jésus : c'est la foi des saints qui sont dans le ciel et de la sainte Église qui est sur la terre. Dis quelquefois le chapelet. Oh ! tu ne peux comprendre ce que c'est que le cœur de cette Vierge-Mère, et comme elle nous aime ! Prie-la et montre-toi ma sœur en ceci, car je l'ai adoptée pour mère ; prie-la et tu seras l'enfant de prédilection du bon Dieu. Honore et prie les saints anges ; aie souvent recours à ton ange gardien. Honore et prie les saints, particulièrement saint Joseph, et aussi notre bien-aimé saint François de Sales, et enfin tous les autres, selon que tu y seras affectonnée.

Confesse-toi avec plus de régularité, ne passant jamais un mois sans le faire. Songe combien grand est ce sacrement, puisqu'il a fallu que le sang d'un Dieu fût versé pour que nos péchés nous fussent remis ; et combien Notre-Seigneur est bon de nous permettre d'en appeler ainsi, chaque jour, de notre faiblesse à sa miséricorde. Règle aussi tes communions. L'eucharistie, c'est la vie, puisque c'est le bon Dieu ; tout se trouve là : force, lumière, pardon, exemple, vérité, vertu. Maintiens fidèlement l'abstinence du vendredi, que tu as établie chez toi ; pour les autres, ainsi que pour les jeûnes, consulte ton directeur. Mais souviens-toi que l'on n'est dispensé, devant Dieu, que de ce qui est raisonnablement impossible, et que, tout en n'accomplissant pas la lettre de la loi, il est facile d'en garder l'esprit. Règle tout dans ta vie intérieure, destine, tous les jours, un temps fixe à la prière : si tu es en disposition fervente, ne prie pas plus longtemps pour cela, et si tu es aride de cœur, ne prie pas moins longtemps. Fais, chaque jour, une lecture spirituelle, choisissant souvent l'Évangile, quelquefois

l'Imitation, et suivant en tout le conseil de ton directeur. Ne manque jamais à l'examen de conscience : il n'y a pas, sans cela, de progrès possible dans les voies de Dieu. Si même tu étais courageuse, tu t'habituerais à te recueillir vers le milieu de la journée, afin de regarder un peu, devant Dieu, où tu en es : quelques minutes pour cela suffisent ; et qu'il est facile de trouver quelques minutes ! N'omets pas, un seul jour, tes exercices de piété ; en les réglant prudemment, tu trouveras toujours le temps de les faire. Au reste, je te demande de composer et d'écrire un règlement de vie, que tu soumettras à ton directeur et que tu observeras invariablement après qu'il l'aura approuvé. Sans cela, tu seras à la merci de la tentation et tu perdras du temps et des efforts. La discipline, c'est l'ordre ; et l'ordre, c'est la force de Dieu ! Si ces devoirs pratiques t'effraient, essaie pourtant d'y être quelque temps fidèle, et tu éprouveras que Notre-Seigneur ne nous a pas trompés quand il a dit : « Mon joug est doux et mon fardeau est léger ». Souviens-toi seulement que « celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là seul sera sauvé ».

Règle tes aumônes. C'est une tâche difficile que celle des riches, puisqu'ils sont institués les économes et les nourriciers de ceux qui sont pauvres. Tu donnes volontiers quand on te demande ; c'est être bonne et généreuse, mais cela n'est point assez pour une chrétienne : Dieu juge comment on donne et non ce que l'on donne. Lui, le maître de toutes choses, « qui nourrit les oiseaux du ciel », n'a pas besoin de l'argent des riches pour faire vivre les pauvres, qui sont les frères de son Fils bien-aimé ; mais il a voulu honorer les riches, en se servant d'eux, et leur donner occasion de mériter ses grâces. Ce n'est donc pas tant de faire l'aumône qu'il s'agit (car, pour ceux qui sont naturellement bons, c'est une joie) : il

s'agit de faire la charité. Saint Paul disait : « quand je distribuerais, pour nourrir les pauvres, tout ce que je possède, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien » ; or, la charité, c'est l'amour de Dieu et l'amour des hommes en Dieu. Il faut donc, pour que l'aumône soit charité, qu'elle soit faite avec amour et par amour. Donne, chère enfant, non pas comme donnant ton propre bien, mais comme donnant le bien du bon Dieu ; et rapporte à Dieu tout ce qui te sera rendu de reconnaissance. Prie pour ceux dont tu soulages la misère, afin que le Seigneur leur donne le pain qui fait vivre l'âme, en même temps que tu leur donnes le pain dont le corps vit. S'il y a lieu, sans indiscretion, mais avec simplicité, profite de ce que tu es messagère de grâce pour faire l'aumône à l'esprit et au cœur de ceux que tu assistes ; joins à l'argent la consolation toujours et le conseil quand tu pourras, sois l'ange de Dieu, fais-le bénir. Et puis, ne fais pas l'aumône par habitude ; fais-la d'esprit et de volonté ; prive-toi quelque peu en la faisant. Donner beaucoup, dans l'abondance et sans te priver, sera moins agréable à Dieu et moins profitable à ton âme, que si, donnant peu, tu le fais en esprit de sacrifice. Si, par exemple, ayant destiné, à une fantaisie mondaine, une petite somme, tu en fais ensuite l'abandon pour plaire à Dieu ; si, achetant pour toi quelque objet, au lieu de prendre précisément le plus beau, celui qui te ferait le plus d'honneur, tu en prends un d'une valeur moindre, réservant, pour l'aumône, le surplus que tu allais dépenser, c'est là faire l'aumône en chrétienne, selon la charité que l'on doit à Dieu. La faire, selon la charité que l'on doit au prochain, c'est de ne pas attendre, pour donner, qu'on vous demande ; c'est chercher les malheureux, c'est s'enquérir avec vigilance auprès de ceux qui sont bien placés pour les connaître, des douleurs

que l'on pourrait adoucir et des plaies que l'on pourrait fermer... Voilà la vraie, la seule aumône, celle qui enrichit encore plus le riche qui donne que le pauvre qui reçoit ; celle qui fera, de ta maison, une maison bénie, et, de toi, une fille chérie du Seigneur.

Ne cherche pas trop le luxe ; que ta maison ne puisse jamais donner de confusion au pauvre qui est bon, ni d'envie au pauvre qui est mauvais. Selon que Dieu l'a voulu, nous sommes ou riches ou pauvres en ce monde ; mais, riches et pauvres, nous avons tous pour devoir et pour condition d' « appauvrir notre esprit » et de ne pas nous affectionner aux vanités de la terre. Crois-moi, fais ta maison simple, et fais simple ton âme aussi. — N'oublie pas que tu commandes à plusieurs et que Dieu demandera compte aux maîtres de ceux qui les servent : ces choses sont oubliées et hors d'usage aujourd'hui, avec bien d'autres ! Mais la mémoire de Dieu n'est pas affaiblie, et ses volontés sont immuables : l'oubli ne servira d'excuse à personne. Veille donc, non seulement aux intérêts matériels de tes domestiques, mais encore, autant que tu le pourras, à leurs intérêts spirituels. Et d'abord, prêche d'exemple ; montre-toi évidemment chrétienne à leurs yeux, qu'ils sachent l'estime que tu fais de la religion, et l'importance que tu attaches à ce que les saintes lois en soient observées. Prêche aussi, quelquefois, de parole, demande si les devoirs sont accomplis, conseille doucement, prudemment : si tu as la vraie charité, elle te donnera le secret de cette douceur et de cette prudence.

Je t'en prie, au nom de ton âme si précieuse et si chère, au nom de Jésus-Christ, qui est le Verbe de vérité et qui s'est fait ton frère, qui s'est fait ton pain, impose-toi l'obligation de ne jamais lire de mauvais livres : j'appelle mauvais, non seulement ceux que le monde flétrit et

réprouve (je sais bien que tu n'ouvrirais même pas ceux-là), mais j'appelle mauvais ces livres dont nous sommes inondés, qui sont écrits par des hommes sans foi, sans doctrine et sans cœur ; ces livres de comédiens menteurs, d'égoïstes mécontents ; ces romans odieux dont le monde permet, comme passe-temps, la lecture aux jeunes femmes ! Tu ne peux savoir, toi, chère enfant, tu ne peux même comprendre, grâce à Dieu, ce que de telles lectures font de mal, et quel venin renferme cette nourriture. Crois-moi, laisse-toi conduire : tel talent qu'il y ait dans ces livres, ne les lis pas ; ne dis pas : je saurai discerner le bien du mal, parce que c'est pour avoir eu foi dans son discernement, que l'homme a, pour la première fois, péché. Ne dis pas : puisque je vis dans le monde, il faut bien faire comme le monde ; car le monde se damne, et toi, tu veux te sauver. On se sauve en étant dans le monde, mais pas en faisant comme lui. Aie le courage, s'il le faut, de passer pour singulière : c'est le sort des chrétiens d'être singuliers aux yeux du monde, et c'est à quoi on les a toujours reconnus.

Pour les bons livres, lis-les assidûment, publie-les, répands-les ; c'est le pain spirituel : nourris-t'en et tâche que tes frères s'en nourrissent. Instruis-toi bien de la religion ; tu ne la connais pas comme il faudrait : en ces temps où l'ignorance est profonde, on ne saurait trop chercher à s'éclairer. Grâce à Dieu, les bons livres catholiques ne manquent pas : tu ne seras ni dépourvue ni embarrassée, que tu veuilles te fortifier avec des livres de raisonnement, ou t'émouvoir avec des livres de spiritualité, ou te distraire avec des récits réels. Tout cela est possible sans sortir du bon Dieu ; et, de vrai, c'est en lui seul que tout cela est possible : le monde n'a que des semblants. Je te prie de me tenir, par tes lettres, au courant de tes lectures.

Évite les mauvais spectacles à l'égal des mauvais livres. Il y a des théâtres où il ne faut pas qu'on voie une chrétienne, et moins encore à cause du danger qu'à cause de la souillure : tout ce qui salit ne corrompt pas, et cependant on ne touche pas à ce qui salit. Pour les spectacles habituels, vas-y puisque c'est l'usage ; vas-y sans scrupule et ne crains pas d'y prendre plaisir, pourvu que ce plaisir ne détourne pas ta volonté de celle de Dieu. Évite, autant que possible, les très grandes réunions mondaines ; Dieu n'est pas là, et là où l'on perd Dieu, on risque bien de se perdre soi-même. Au reste, tu sais bien ce que l'on trouve en de telles sociétés : une grande vanité et une grande misère ; cela ne remplit pas le cœur, et, dès l'instant où il semblerait que le cœur veut s'en remplir, il faudrait s'enfuir. Si, parfois, tu es forcée de participer à ces fêtes, aime à y être cachée ; sois humble et modeste dans tes vêtements, dans ton attitude, dans tes regards. Prends l'habitude de penser quelquefois à Dieu au milieu des conversations mondaines ; tu n'en seras ni moins aimable ni moins bienveillante, mais tu en seras plus forte contre la tentation, plus fidèle à Dieu, plus contente de toi. Ne te donne jamais tout entière, ni à qui que ce soit, ni à quoi que ce soit : ces entraînements font qu'on s'oublie soi-même, et dès qu'on s'oublie, le démon se souvient. Pour cela, ne sois pas trop joyeuse de tes joies, ne prends pas trop de plaisir dans tes plaisirs ; sourire souvent et rire peu est une grande convenance et une grande sagesse. Par là encore, tu éviteras la trop abandonnée familiarité, qui est un piège dangereux. Avant d'aller dans le monde, recueille-toi en Dieu et prends quelques bonnes résolutions ; en sortant des compagnies, recueille-toi encore et examine si tu as été fidèle.

Dans les conversations, sois douce et charitable ; inter-

dis-toi absolument la médisance : elle contriste le cœur de Dieu, qui aime ce frère ou cette sœur dont tu médis. Ne médis même pas intérieurement et force ton esprit à bien penser des autres, alors même qu'on en dit du mal. Excuse volontiers, parce que tu as souvent besoin que les anges t'excusent près de Dieu, qui lit dans le secret. Ne juge pas, ou, si tu es obligée de juger, fais-le sans passion, sans précipitation et avec une grande réserve. Supporte avec patience les contradictions, parce que, si tu n'as pas la vérité, il est bon qu'on te contredise ; si tu as la vérité, souviens-toi que Jésus, vérité éternelle, n'a pas répondu à ceux qui le niaient en le raillant. Évite la raillerie : jamais elle ne sert, et, presque toujours, elle est nuisible. Si, par hasard, tu es appelée à défendre la vérité, ne la défends pas comme une chose qui te soit propre, mais comme la chose du bon Dieu. Ne mêle à cette défense rien de personnel, parce que tu compromettrais, par là, une cause divine. Conteste peu, d'ailleurs, et fais très vite, dans toutes les choses indifférentes, le sacrifice de ton sentiment. Fais aimer Dieu en toi : c'est là une prédication qui appartient à tous et qui est plus efficace que bien d'autres. Dévoue-toi vite, efface-toi, accepte qu'on t'oublie, sois prompte à rendre service.

Si je te dis que ce sont là tes devoirs à l'égard du monde, chère enfant, ne te dirai-je pas que ce sont des devoirs encore bien plus sacrés envers toutes ces chères personnes qui t'entourent : ton mari, notre père, notre mère et tous les autres ?

Oh ! c'est pour ceux-là surtout qu'il faut que tu te sanctifies ; c'est à ceux-là qu'il faut te rendre parfaitement et continuellement aimable, afin de leur faire aimer en toi cette sainte religion de Jésus, dont ils verront les fruits dans ta conduite. C'est envers eux qu'il faut être bonne et douce et tendre, égale d'humeur, prévenante ; car c'est

par la charité que se révèle la vérité. Tu sais, par ton propre cœur, quel est, pour eux tous, le fervent désir du mien : moi parti, te voilà, avec notre cher Victor, à la tête spirituelle de notre bien-aimée famille. Vous avez là, vous aussi, un ministère à remplir, et le même que le mien... Soyez prudents, ne vous étonnez pas, ne vous découragez pas, et surtout ne vous irritez pas des lenteurs. Ne soyez pas plus pressés que le bon Dieu : il désire bien plus que vous la conversion des âmes ; seulement, il sait, dans sa sagesse, disposer du temps et des moments. La grâce seule convertit, car les âmes n'appartiennent qu'à Dieu ; mais nous pouvons, nous devons attirer à la grâce et, pour cela, tendre les deux mains et sourire du visage.

Sois pleine de soumission et de condescendance affectueuse à l'égard de ton mari, qui est pour toi si bon et si dévoué. Sois aussi pleine de respect : c'est une chose qui nous manque tout à fait, aujourd'hui, dans nos relations, le respect, parce que respecter c'est avoir foi, et que, quand la foi en Dieu s'en est allée, on ne peut garder la foi aux hommes. Et pourtant, l'époux est le ministre de Dieu envers l'épouse, comme le père l'est envers l'enfant. L'époux est institué, par le sacrement de l'Église, le représentant de Jésus-Christ ; il faut que l'épouse l'aime et le serve, comme l'Église aime et sert Jésus-Christ. Toutes ces choses sont graves, mon enfant, quand on les regarde à la lumière divine ; et la lumière divine c'est la vérité.

Toi, qui peux t'appuyer sur Notre-Seigneur, dans la tristesse que vous cause mon départ, console notre père et notre mère, qui auront besoin de toi pour s'appuyer. Sois confiante envers notre mère, et attire à toi toute sa confiance, afin de l'attirer elle-même à Dieu. La sainteté rayonne, chère enfant : sois sainte, et ceux qui

sont près de toi se trouveront illuminés. Donne à tes amis une affection chrétienne, c'est-à-dire une affection à toute épreuve et toujours égale ; ne mesure ni ce que tu reçois, ni ce que tu rends. Évite la mélancolie ; elle ne vient jamais de Dieu et ne conduit point à lui. Fuis, quand tu la sens venir, toutes les choses qui l'entre-tiennent ; réfugie-toi dans l'action : c'est un remède assuré contre cette maladie. Combats sans pitié toutes les tristesses de tempérament : il est honteux que l'âme s'oublie à ce point d'abdiquer son empire et de le remettre aux nerfs. En toutes choses, exerce-toi à te détacher de toi-même, et à tuer en toi l'égoïsme : le christianisme, c'est le renoncement pratique ; qui ne meurt pas à soi-même, ne peut pas vivre à Jésus-Christ.

Sois aveuglément confiante à la providence de Dieu ; résigne-toi à toutes ses volontés, aime ses désirs plus que les tiens, abandonne-lui toute ta vie et chaque minute de ta vie ; il la veille avec plus de sollicitude que tu n'en auras jamais toi-même. Enfin, chère bien-aimée sœur, je te le dis pour clore tous ces conseils, sois humble : Dieu ne remplit que les vaisseaux vides. Sois paisible : Dieu n'habite pas dans le trouble, et je te dis avec saint Augustin, résumant tout en un seul devoir : « Aime et fais tout ce que tu voudras », parce que saint Paul a écrit : « la plénitude de la loi, c'est l'amour ».

Et maintenant, chère bonne sœur, comme j'ai prié Dieu, en commençant, de me conduire afin que je fusse prudent, je le prie, en finissant, de te conduire afin que tu sois fidèle. Qu'il te prenne par la main et te guide comme un bon père ; suis-le, toi aussi, comme une bonne, comme une douce et obéissante fille. Donne-moi, au départ, cette assurance que tu ne quitteras jamais Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa très sainte mère : je ne te demande pas autre chose, sinon qu'en cette bénie com-

munion qui doit consacrer nos adieux, tu me promettes d'établir ta demeure là où notre Sauveur adoré nous a commandé de l'établir, disant : « Demeurez dans mon amour. » Si tu me donnes cette promesse, je partirai sans inquiétude, le cœur content et rendant grâces à Dieu. En aimant Celui pour qui je te quitte, tu me donneras, de ton affection, la meilleure preuve et la plus désirée. Je vous emporte tous dans mon âme, je vous garderai affectueusement, je vous offrirai quand j'en serai digne. C'est selon l'ordre de la grâce que je te parle là ; car les premiers d'entre les hommes ont à s'agenouiller et à se frapper la poitrine en touchant le seuil du sanctuaire ; et moi, ma pauvre enfant, je serai toujours des derniers ! Mais il faut fermer les yeux et ouvrir le cœur, quand le bon Dieu parle.

Ne vous inquiétez jamais de moi, à moins que vous ne me voyiez revenir sur mes pas, et que vous me sachiez loin de Dieu. Écoute et médite ces promesses par lesquelles il s'est engagé : « Il te fera ombre avec ses épaules et tu seras en assurance sous ses ailes, la vérité t'enveloppera d'un bouclier, tu ne craindras rien... le mal n'aura pas d'accès près de toi ;... parce qu'il a fait quant à toi ce commandement à ses anges qu'ils aient à te garder dans toutes tes voies, ils te porteront dans leurs mains... Parce qu'il a espéré en moi je le délivrerai ; je le protégerai parce qu'il a connu mon nom ; il criera vers moi et je l'exaucerai... Je le comblerai d'une longue suite de jours et je lui montrerai mon salut ». Qui donc regarde un langage si magnifique ? — C'est l'Homme-Dieu, c'est Jésus-Christ. Et encore ? — Tous ceux qui sont un avec Jésus-Christ, en qui nous possédons l'héritage des serments par lesquels sa miséricorde s'est engagée envers nous. Et qui sont ceux-là, ma chère enfant ? — C'est nous tous qui aimons et servons notre

bon Seigneur. Et voilà pourquoi je te dis de n'avoir jamais d'inquiétude pour moi tant que je serai fidèle ; mais prie afin que je le sois. Communie quelquefois pour moi ; fais-le avec notre cher Victor, afin que, réunis dans un même esprit et une même affection, vous imploriez pour votre frère, votre aîné, votre ami, le Père commun d'où viennent la lumière et la force. Vous me trouverez dans la communion : où vous donnerais-je rendez-vous sinon là ? C est l'unité : il n'y a qu'un Dieu, qu'un Jésus, qu'un autel. Et puis bientôt, je le demande et je l'espère, de notre chère famille, ce ne seront plus seulement les enfants qui viendront à cette fête de l'amour ; ce jour sera un des meilleurs de ma vie, et l'espoir m'en réjouit et m'en fortifie dès à présent : si bien que j'ai déjà commencé à en remercier Dieu. En ce jour, je serai encore, selon la nature et l'affection, le fils de ceux-ci, le frère de ceux-là ; mais, selon la grâce, je serai votre père à tous : cela fera un amour par-dessus un amour, un amour éternel par-dessus un amour borné. Oh ! chère enfant, vivons dans la prière, dans l'attente ; soyons fermes, regardons Dieu, vivons en paix dans notre foi.

Adieu, chère enfant ; adieu, vous tous, car je parle à tous en toi, te priant de répandre sur eux ce que mon cœur te verse, en ces paroles, de tendresse et de bénédiction.

Ton frère qui t'aime bien,

CHARLES.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. A sa Mère. Paris, juillet 1834.	1
II. A sa Sœur. Ville-d'Avray, juin 1837.	4
III. A sa Sœur. Ville-d'Avray, 29 juin 1837.	7
IV. A sa Sœur. Ville-d'Avray, 7 juillet 1837.	9
V. A sa Sœur. 1838.	12
VI. A sa Sœur. Châteaudun, 9 mai 1838.	14
VII. A sa Sœur. Châteaudun, 13 mai 1838.	17
VIII. A sa Sœur. Bâle, 8 août 1838	20
IX. A sa Sœur. Chamounv. 16 août 1838	22
X. A son Beau-Frere. Martigny, 21 août 1838	25
XI. A sa Sœur. Lauterbrünnen, 26 août 1838.	27
XII. A sa Sœur. Milan, 8 septembre 1838.	30
XIII. A sa Sœur. Desenzano, 15 septembre 1838.	35
XIV. A sa Mère. Lyon, 5 octobre 1839	38
XV. A sa Mère. Sienne, 19 octobre 1839.	42
XVI. A sa Sœur. Rome, 25 octobre 1839.	46
XVII. A sa Sœur. Rome, 20 novembre 1839	53
XVIII. A sa Mère. Rome, 7 décembre 1839.	56
XIX. A sa Sœur. Rome, veille de Noël 1839.	58
XX. A sa Mere. Rome, 14 janvier 1840.	63
XXI. A sa Sœur. Rome, 5 février 1840.	69
XXII. A sa Mère. Naples, 25 février 1840.	72
XXIII. A sa Sœur. Rome, 11 mars 1840.	78
XXIV. A sa Sœur. Rome, avril 1840.	81
XXV. A sa Mère. Marseille, 2 mai 1840.	83
XXVI. A sa Sœur. La Barbée, 20 septembre 1840.	85
XXVII. A sa Mère. La Barbée, 23 septembre 1840.	88

	Pages.
XXVIII. A sa Mère. Paris, rue Vaneau, 20 mars 1841.	91
XXIX. A sa Sœur. Paris, 20 juin 1841.	93
XXX. A sa Sœur. Biarritz, 7 juillet 1841.	95
XXXI. A sa Sœur. Vichy, 9 juillet 1842.	98
XXXII. A sa Mère. Vichy, 21 juillet 1842.	101
XXXIII. A sa Sœur. Vichy, 27 juillet 1842.	103
XXXIV. A sa Mère. Vichy, 6 août 1842.	106
XXXV. A sa Sœur. Châtenay, 22 août 1842.	109
XXXVI. A sa Sœur. Paris, 20 mai 1843.	110
XXXVII. A sa Sœur. Paris, 13 juin 1843.	113
XXXVIII. A sa Mère. Trasforêt, 10 juillet 1843.	117
XXXIX. A sa Mère. Paris, 3 juin 1844.	120
XL. A sa Mère. Tulle, 6 septembre 1845.	123
XLI. A sa Sœur. Annecy, 23 septembre 1845	125
XLII. A sa Sœur. Nice, 9 octobre 1845.	128
XLIII. A sa Mère. Rome, 17 novembre 1845.	130
XLIV. A sa Sœur. M..., 26 juin 1847.	132
XLV. A sa Mère. M..., 10 juillet 1847.	134
XLVI. A son Beau-Frère. Trouville, 13 juillet 1847.	136
XLVII. A sa Sœur. Trouville, 13 juillet 1847.	138
XLVIII. A sa Sœur. M..., juillet 1847.	140
XLIX. A sa Mère. Paris, 1848.	142
L. A sa Sœur. Paris, 1848.	143
LI. A sa Sœur. S..., mai 1848.	147
LII. A sa Sœur. La Souterraine, 20 juin 1849.	150
LIII. A sa Sœur. Limoges, 29 juin 1849	152
LIV. A sa Sœur. Rocamadour, 12 octobre 1849.	154
LV. A sa Mère. Tulle, 23 octobre 1849	157
LVI. A sa Mère. Limoges, mars 1851	160
LVII. A sa Mère. Limoges, octobre 1851.	162
LVIII. A sa Mère. Niort, 31 octobre 1851.	163
LIX. A son Père. Niort, 2 décembre 1851	165
LX. A sa Mère. Moulins, 10 février 1853	167
LXI. A sa Mère. Moulins, mars 1853.	169
LXII. A sa Mère. Bordeaux, avril 1855	171
LXIII. A M. l'abbé Perdrau. Niort, 8 fév. 1856.	173
LXIV. A sa Mère. Niort, mars 1856.	177

	Pages,
LXV. A Monseigneur Pie, 30 mai 1856 . . .	179
LXVI. A Monseigneur Pie. Paris, 2 juillet 1856.	181
LXVII. A Monseigneur Pie. Le Dorat, 13 juillet 1856.	185
LXVIII. A M. l'abbé Perdrau. Le Dorat, 25 juillet 1856.	188
LXIX. A sa Sœur. La Salette, 4 septembre 1856.	191
LXX. A Monseigneur Pie. Le Dorat, 22 sep- tembre 1856	193
LXXI. A Monseigneur Pie. Paris, 11 octobre 1856.	194
LXXII. A Mère Thérèse-Madeleine, Paris, 11 oc- tobre 1856	197
LXXIII. A Monseigneur Pie. Paris, 3 novembre 1856.	200
LXXIV. A Monseigneur Pie. Paris, 16 novembre 1856.	202
LXXV. A Monseigneur Pie. Maisons, 31 mars 1857.	204
LXXVI. A Monseigneur Pie. Paris, 29 avril 1857.	206
LXXVII. A Monseigneur Pie. Paris, 6 juin 1857 .	209
LXXVIII. A sa Mère. Poitiers, 12 juin 1857 . . .	210
LXXIX. A Monseigneur Pie. Maisons, 29 juin 1857.	211
LXXX. Au R. P. Lacordaire. Poitiers, février 1858.	214
LXXXI. A son Père. Poitiers, 7 mars 1858. . .	221
LXXXII. A M. l'abbé Perdrau, 14 mars 1858. . .	222
LXXXIII. A M. l'abbé Perdrau, 20 avril 1858. . .	224
LXXXIV. A M. l'abbé Perdrau, 16 juin 1858. . .	227
LXXXV. A sa Sœur. Poitiers, 4 juillet 1858 . .	229
LXXXVI. A M. l'abbé Perdrau. Neuilly, 6 août 1858.	231
LXXXVII. A son Père. Poitiers, 2 octobre 1858. .	233
LXXXVIII. A M. l'abbé Perdrau, 14 octobre 1858. .	235
LXXXIX. A M. l'abbé Perdrau, 30 octobre 1858. .	238
XC. A M. l'abbé Perdrau, 19 février 1859 . .	241
XCI. A sa Sœur. Poitiers, 26 avril 1859. . .	243
XCII. A M. l'abbé Perdrau, 27 avril 1859 . .	246

	Pages.
XCIII. A Monseigneur Pie. Neuilly, 26 mai 1859.	249
XCIV. A sa Sœur. Poitiers, 27 juin 1859. . .	250
XCV. A M. l'abbé Perdrau. Le Mans, 14 juillet 1859.	253
XCVI. A M. l'abbé Perdrau, 6 septembre 1859.	256
XCVII. A M. l'abbé Perdrau, 19 décembre 1859.	257
XCVIII. A sa Sœur. Poitiers, 10 novembre 1859.	259
XCIX. A M. l'abbé Perdrau. Poitiers, 1 ^{er} janvier 1860.	263
C. A sa Sœur. Poitiers, 4 janvier 1860. .	264
CI. A M. l'abbé Perdrau. 25 février 1860. .	266
CII. A M. l'abbé Perdrau. Poitiers, 14 avril 1860.	269
CIII. A sa Sœur. Poitiers, 2 mai 1860. . . .	272
CIV. A M. l'abbé Perdrau. 15 mai 1860. . .	275
CV. A sa Sœur. Poitiers, 8 juin 1860. . . .	276
CVI. A M. l'abbé Perdrau. Poitiers, 30 juin 1860.	279
CVII. A sa Sœur. Poitiers, 28 octobre 1860. .	282
CVIII. A M. l'abbé Perdrau. Poitiers, 5 novem- bre 1860.	284
CIX. A M. l'abbé Perdrau. Poitiers, 11 novem- bre 1860	287
CX. A sa Sœur. Poitiers, 19 novembre 1860.	290
CXI. A M. l'abbé Perdrau. Bordeaux, 1 ^{er} dé- cembre 1860.	292
CXII. A sa Mère. Bordeaux, décembre 1860. .	294
CXIII. A M. l'abbé Perdrau. Poitiers, 1 ^{er} janvier 1861.	295
CXIV. A M. l'abbé Perdrau. Nantes, 14 mars 1861.	297
CXV. A M. l'abbé Perdrau. Nantes, avril 1861.	300
CXVI. A sa Sœur. 20 mai 1861.	301
CXVII. A sa Sœur. Poitiers, juillet 1861. . .	304
CXVIII. A M. l'abbé Perdrau. 13 juillet 1861. .	307
CXIX. A M. l'abbé Perdrau. 25 juillet 1861. .	309
CXX. A M. l'abbé Perdrau. Poitiers, 9 août 1861.	311
CXXI. A sa Sœur. Poitiers, 15 août 1861. . .	313
CXXII. A sa Sœur. Poitiers, 24 octobre 1861. .	315

	Pages.
CXXIII. A M. l'abbé Perdrau. Poitiers, 30 octobre 1861.	318
CXXIV. A sa Sœur. Poitiers, 23 novembre 1861.	320
CXXV. A sa Sœur. Poitiers, 11 décembre 1861.	322
CXXVI. A M. l'abbé Perdrau. 22 décembre 1861.	325
CXXVII. A sa Sœur. Niort, 28 décembre 1861. .	328
CXXVIII. A sa Sœur. Paris, 10 février 1862. . .	330
CXXIX. A sa Sœur. Poitiers, 7 mars 1862. . .	332
CXXX. A M. l'abbé Perdrau. Poitiers, 4 avril 1862.	333
CXXXI. A sa Sœur. Poitiers, 5 avril 1862. . .	336
CXXXII. A sa Mère. Rome, fête de l'Ascension 1862.	339
CXXXIII. A sa Sœur. Rome, 3 juin 1862. . . .	340
CXXXIV. A M. l'abbé Perdrau. Rome, 24 juin 1862.	343
CXXXV. A sa Sœur. Paris, 7 juillet 1862. . . .	345
CXXXVI. A M. l'abbé Perdrau. 2 août 1862. . .	347
CXXXVII. A sa Sœur. Poitiers, 9 octobre 1862. . .	349
CXXXVIII. A M. l'abbé Perdrau. Poitiers, 13 octobre 1862.	352
CXXXIX. A sa Sœur. 22 octobre 1862.	354
CXL. A M. l'abbé Perdrau, 15 novembre 1862. .	358
CXLI. A sa Mère. Poitiers, 31 décembre 1862.	359
CXLII. A M. l'abbé Perdrau. 1 ^{er} janvier 1863.	361
CXLIII. A sa Sœur. Poitiers, 22 février 1863. . .	363
CXLIV. A sa Sœur. 8 mars 1863.	365
CXLV. A sa Sœur. 12 avril 1863.	368
CXLVI. A sa Mère. 17 juin 1863.	370
CXLVII. A sa Sœur. 17 juin 1863.	371
CXLVIII. A sa Sœur. Poitiers, 19 juillet 1863. . .	373
CXLIX. A M. l'abbé Perdrau. Trasforêt, 12 septembre 1863.	375
CL. A sa Sœur. 6 novembre 1863.	378
CLI. A sa Sœur. 7 décembre 1863.	380
CLII. A sa Sœur. Poitiers, 13 décembre 1863.	382
CLIII. A M. l'abbé Perdrau. 22 décembre 1863.	384
CLIV. A M. l'abbé Perdrau. 17 mars 1864. . . .	387
CLV. A sa Sœur. Poitiers, 23 avril 1864. . . .	388
CLVI. A M. l'abbé Perdrau. 13 mai 1864. . . .	391

	Pages.
CLVII. A M. l'abbé Perdrau. Poitiers, 7 juillet 1864.	393
CLVIII. A sa Sœur. Poitiers, juillet 1864.	395
CLIX. A M. l'abbé Perdrau. Le Dorat, 11 octo- bre 1864.	397
Règlement de vie.	401